PERRIN
Ministre

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 15
PLUTEO VI
N.° CATENA 5
I. I. 15. VI. 5.

REGISTRATO

Digitized by Google

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME QUATRIÈME.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

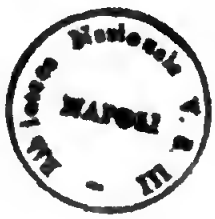
AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME QUATRIÈME.



M. DCC. LXXVI.

TABLE
DES PIÉCES
Contenues dans ce quatrième volume.

PRÉFACE de l'éditeur, ſur Rodogune. . . . 3
Epître dédicatoire. 6
Argument de Rodogune. 10
Acteurs. 16
RODOGUNE, *tragédie.* 17
Examen de Rodogune. 142

Préface de l'éditeur ſur la tragédie d'Andromède. 155
Epître dédicatoire. 157
Argument de l'Andromède. 159
Acteurs. 167
ANDROMÈDE, *tragédie.* 169
Examen d'Andromède. 261

Préface de l'éditeur. 279

Perſonnages qui parlent. 280

LA COMÉDIE FAMEUSE, *tout eſt vérité & tout menſonge.* 281

Diſſertation de l'éditeur ſur l'Héraclius de Calderon. 346

Remarque de l'éditeur, ſur un paſſage concernant Héraclius. 355

Epître à monſieur Seguier, chancelier de France. 359

Au lecteur, ſur la tragédie d'Héraclius. . . . 362

Acteurs. 368

HÉRACLIUS, *empereur d'Orient.* 369

Fin de la table de tome quatrième.

RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

1646.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

RODOGUNE ne reſſemble pas plus à Pompée, que Pompée à Cinna, & Cinna au Cid. C'eſt cette variété qui caractériſe le vrai génie. Le ſujet en eſt auſſi grand & auſſi terrible que celui de Théodore eſt bizarre & impraticable.

Il y eut la même rivalité entre cette Rodogune & celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la Phèdre de Racine & celle de Pradon. La piéce de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille en 1645 : elle mourut dès ſa naiſſance, malgré la protection de Monſieur, fils de Louis XIII, & lieutenant-général du royaume, à qui Gilbert, réſident de la reine Chriſtine la dédia. La reine de Suède & le premier prince de France ne ſoutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon & l'hôtel de Nevers ſoutinrent la Phèdre de Pradon.

En vain le réſident préſente à ſon alteſſe royale, dans ſon épître dédicatoire, *la généreuſe Rodogune, femme & mère des deux plus grands monarques de l'Aſie.* En vain compare-t-il cette Rodogune

à Monſieur, qui cependant ne lui reſſemblait en rien. Ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur & du public.

Le privilège du réſident pour ſa Rodogune eſt du 8 Janvier 1646. Elle fut imprimée en Février 1647. Le privilège de Corneille eſt du 13 Avril 1646, & ſa Rodogune ne fut imprimée qu'au 30 Janvier 1647. Ainſi la Rodogune de Corneille ne parut ſur le papier qu'un an, ou environ, après les repréſentations de la piéce de Gilbert, c'eſt-à-dire, un an après que cette piéce n'exiſtait plus.

Ce qui eſt étrange, c'eſt qu'on retrouve dans les deux tragédies préciſément les mêmes ſituations, & ſouvent les mêmes ſentimens que ces ſituations amènent. Le cinquième acte eſt différent; il eſt terrible & pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre ſa piéce intéreſſante en rendant le dénouement heureux; & il en fit l'acte le plus froid & le plus inſipide qu'on pût mettre ſur le théatre.

On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la piéce de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopatre, & que Gilbert a falſifié l'hiſtoire.

Il eſt étrange que Corneille dans ſa préface, ne parle point d'une reſſemblance ſi frappante. Bernard de Fontenelle, dans la vie de Corneille ſon oncle, (on la trouvera dans le dernier

tome) nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de ſa piéce à un ami, cet ami indiſcret donna le plan au réſident, qui contre le droit des gens, vola Corneille. Ce trait eſt peu vraiſemblable. Rarement un homme revêtu d'un emploi public ſe déshonore, & ſe rend ridicule pour ſi peu de choſe. Tous les mémoires du tems en auraient parlé; ce larcin aurait été une choſe publique.

On parle d'un ancien roman de Rodogune; je ne l'ai pas vu; c'eſt, dit-on, une brochure *in*-8°. imprimée chez Sommaville, qui ſervit également au grand auteur & au mauvais. Corneille embellit le roman, & Gilbert le gâta. Le ſtyle nuiſit auſſi beaucoup à Gilbert; car malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ſes vers & ceux de ſes contemporains juſqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange, & la broſſe des barbouilleurs.

Il y a un autre roman de Rodogune en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668; il eſt très-rare, & preſque oublié: le premier l'eſt entiérement.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune ſe préſente à votre alteſſe avec quelque ſorte de confiance, & ne peut croire qu'après avoir fait ſa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaiſſance de votre bonté, pour craindre que vous veuilliez laiſſer votre ouvrage imparfait, & lui dénier la continuation des graces dont vous lui avez été ſi prodigue. C'eſt à votre illuſtre ſuffrage qu'elle eſt obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudiſſement; & les favorables regards dont il vous plut fortifier la faibleſſe de ſa naiſſance, lui donnèrent tant d'éclat & de vigueur, qu'il ſemblait que vous euſſiez pris plaiſir à répandre ſur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, & à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous ſuit partout. Après cela, MONSEIGNEUR, *quels hommages peut-elle rendre à V. A. qui ne ſoient au-deſſous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner*

quelque reconnaiſſance par l'admiration de ſes vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, & dont les coups d'eſſai furent ſignalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe; V. A ſut vaincre avant qu'ils ſe puſſent imaginer qu'elle sût combattre; & ce grand courage qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandres & des Céſars, ſi-tôt qu'il parut à la téte d'une armée. La générale conſternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés, enflait l'orgueil de nos adverſaires en un tel point, qu'ils oſaient ſe perſuader que du ſiége de Rocroi dépendait la priſe de Paris, & l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume, dont ils penſaient avoir ſurpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renverſèrent ſi pleinement toutes leurs eſpérances, que ceux-là méme qui s'étaient promis tant de conquêtes ſur nous, virent terminer la campagne de cette méme année par celles que vous fites ſur eux. Ce fut par-là, MONSEIGNEUR, *que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours ſi bien choiſies, qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme ſi c'eût été trop peu pour V. A. d'étendre les bornes de l'état ſous celui-ci, ſi elle n'eût en méme tems effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux lon-*

gues proſpérités de l'autre. Thionville, Philisbourg & Norlinghen étaient des lieux funeſtes pour la France ; elle n'en pouvait entendre les noms ſans gémir, elle ne pouvait y porter ſa penſée ſans ſoupirer ; & ces mêmes lieux, dont le ſouvenir lui arrachait des ſoupirs & des gémiſſemens, ſont devenus les éclatantes marques de ſa nouvelle félicité, les dignes occaſions de ces feux de joie, & les glorieux ſujets des actions de graces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Diſpenſez-moi, MONSEIGNEUR, *de vous parler de Dunkerque : j'épuiſe toutes les forces de mon imagination, & je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'aſſurer l'Océan par la priſe de cette fameuſe retraite de corſaires. Tous nos havres en étaient comme aſſiégés ; il n'en pouvait échapper un vaiſſeau qu'à la merci de leurs brigandages ; & nous en avons vu ſouvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile : & maintenant par la conquête d'une ſeule ville, je vois d'un côté nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté la Flandre ouverte, l'embouchure de ſes rivières captive, la porte de ſon ſecours fermée, la ſource de ſon abondance en notre pouvoir ; & ce que je vois n'eſt rien encore au prix de ce que je prévois, ſi-tôt que*

V. A. y reportera la terreur de ſes armes. Diſpenſez-moi donc, MONSEIGNEUR, *de profaner des effets ſi merveilleux, & des attentes ſi hautes, par la baſſeſſe de mes idées, & par l'impuiſſance de mes expreſſions; & trouvez bon que demeurant dans un reſpectueux ſilence, je n'ajoute rien ici qu'une proteſtation très-inviolable d'être toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant
& très-paſſionné ſerviteur,
P. CORNEILLE.

ARGUMENT
DE RODOGUNE.

APPIAN ALEXANDRIN,

Au livre des guerres de Syrie ſur la fin.

DEMETRIUS, ſurnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, & étant devenu leur priſonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraates, dont il épouſa la ſœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domeſtique des rois précédens, s'empara du trône de Syrie; & y fit aſſeoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque tems comme ſon tuteur, il ſe défit de ce malheureux pupille, & eut l'inſolence de prendre lui-méme la couronne, ſous un nouveau nom de Tryphon qu'il ſe donna. Mais Antiochus, frère du roi priſonnier, ayant appris à Rhodes ſa captivité, & les troubles qui l'avaient ſuivie, revint dans le pays, où ayant défait Triphon avec beaucoup de peine, il le fit mou-

rir : de-là il porta ſes armes contre Phraates, lui redemandant ſon frère, & vaincu dans une bataille, il ſe tua lui-méme. Démétrius retourné en ſon royaume, fut tué par ſa femme Cléopatre, qui lui dreſſa des embûches, en haine de cette ſeconde femme Rodogune qu'il avait épouſée, dont elle avait conçu une telle indignation, que pour s'en venger elle avait épouſé ce méme Antiochus, frère de ſon mari. Elle avait eu deux fils de Démétrius, l'un nommé Séleucus, & l'autre Antiochus, dont elle tua le premier d'un coup de fléche ſi-tôt qu'il eut pris le diadéme après la mort de ſon pére, ſoit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger, ſoit que l'impétuoſité de la méme fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui ſuccéda, qui contraignit cette mauvaiſe mère de boire le poiſon qu'elle lui avait préparé. C'eſt ainſi qu'elle fut enfin punie.

Voilà ce que m'a prêté l'hiſtoire, où j'ai changé les circonſtances de quelques incidens, pour leur donner plus de bienſéance. Je me ſuis ſervi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cauſe que le vers ſouffrait plus aiſément l'un que l'autre. J'ai ſuppoſé qu'il n'avait pas encore épouſé Rodogune, afin que ſes deux fils puſſent avoir de l'amour pour elle, ſans choquer les ſpectateurs, qui euſſent trouvé étrange cette paſſion pour la veuve de leur père, ſi j'euſſe ſuivi l'hiſtoire.

L'ordre de leur naiſſance incertain, Rodogune priſonnière quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie, la haine de Cléopatre pour elle, la propoſition ſanglante qu'elle fait à ſes fils, celle que cette princeſſe eſt obligée de leur faire pour ſe garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, & la jalouſe fureur de cette mère qui ſe réſout plutôt à perdre ſes fils qu'à ſe voir ſujette de ſa rivale, ne ſont que des embelliſſemens de l'invention, & des acheminemens vraiſemblables à l'effet dénaturé que me préſentait l'hiſtoire, & que les loix du poëme ne me permettaient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avais fait trop honnête-homme dans le reſte de l'ouvrage, pour forcer à la fin ſa mère à s'empoiſonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de Rodogune, plutôt que celui de Cléopatre, ſur qui tombe toute l'action tragique; & même on pourra douter ſi la liberté de la poéſie peut s'étendre juſqu'à feindre un ſujet entier ſous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier acte qui ſert de fondement au reſte, juſqu'aux effets qui paraiſſent dans le cinquième, il n'y a rien que l'hiſtoire avoue.

Pour le premier, je confeſſe ingénument que ce poëme devait plutôt porter le nom de Cléopatre,

que de Rodogune : mais ce qui m'a fait en uſer ainſi, a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne ſe laiſsât préoccuper des idées de cette fameuſe & dernière reine d'Egypte, & ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendait prononcer. C'eſt pour cette même raiſon que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette ſeconde Médée que ſous celui de la reine ; & je me ſuis enhardi à cette licence d'autant plus librement que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres, qu'ils ſe ſont fort peu mis en peine de donner à leurs poëmes le nom des héros qu'ils y faiſaient paraître, & leur ont ſouvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les perſonnages épiſodiques comme Rodogune, témoin les Trachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la mort d'Hercule.

Pour le ſecond point, je le tiens un peu plus difficile à réſoudre, & n'en voudrais pas donner mon opinion pour bonne ; j'ai cru que pourvu que nous conſervaſſions les effets de l'hiſtoire, toutes les circonſtances, ou comme je viens de les nommer, les achévemens étaient en notre pouvoir ; au moins je ne penſe point avoir vu de règle qui reſtraigne cette liberté que j'ai priſe. Je m'en ſuis aſſez bien trouvé en cette tragédie ; mais comme je l'ai pouſſée encore plus loin dans Héraclius que je

viens de mettre ſur le théatre, ce ſera en le donnant au public que je tâcherai de la juſtifier, ſi je vois que les ſavans s'en offenſent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui auront quelque ſcrupule, m'obligeront de conſidérer les deux Electres de Sophocle & d'Euripide, qui conſervant le méme effet, y parviennent par des voies ſi différentes, qu'il faut néceſſairément conclure que l'une des deux eſt tout-à-fait de l'invention de ſon auteur. Ils pourront encore jeter l'œil ſur l'Iphigénie *in Tauris*, que notre Ariſtote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, & qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'eſt fondée que ſur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du ſacrifice dans une nuée, & ſuppoſa une biche en ſa place. Enfin ils pourront prendre garde à l'Hélène d'Euripide, où la principale action & les épiſodes, le nœud & le dénouement ſont entiérement inventés ſous des noms véritables.

Au reſte, ſi quelqu'un a la curioſité de voir cette hiſtoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Juſtin, qui la commence au trente-ſixième livre, & l'ayant quittée, la reprend ſur la fin du trente-huitième, & l'achève au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement, & ne dit pas que Cléopatre tua ſon mari, mais qu'elle l'abandonna, & qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppoſe. Il varie

auſſi beaucoup ſur ce qui regarde Tryphon & ſon pupille qu'il nomme Antiochus, & ne s'accorde avec Appian que ſur ce qui ſe paſſe entre la mère & les deux fils.

Le premier livre des machabées aux chapitres 11, 13, 14 & 15 parle de ces guerres de Tryphon, & de la priſon de Démétrius chez les Parthes ; mais il nomme ce pupille Antiochus ainſi que Juſtin, & attribue la défaite de Triphon à Antiochus fils de Démétrius, & non pas à ſon frère, comme fait Appian que j'ai ſuivi, & ne dit rien du reſte.

Joſeph au treizième livre des antiquités judaïques, nomme encore ce pupille de Triphon Antiochus, fait marier Cléopatre à Antiochus frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite & la mort de Tryphon, s'accorde avec Juſtin touchant la mort de Démétrius abandonné & non pas tué par ſa femme, & ne parle point de ce qu'Appian & lui rapportent d'elle & de ſes deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, } fils de Démétrius & de Cléopatre.

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGENE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopatre.

La scène est à Séleucie, dans le palais-royal.

RODOGUNE,

RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

(a) ENfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble ſi long doit diſſiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance,
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,

(a) *Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit &c.* A ce magnifique début qui annonce la réunion entre la Perſe & la Syrie, & la nomination d'un roi &c. on croirait que ce ſont des princes qui parlent de ces grands intérêts, (quoiqu'un prince ne diſe guère qu'un jour eſt pompeux.) Ce ſont malheureuſement deux ſubalternes qui ouvrent la piéce. Corneille dans ſon examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était preſque le ſeul qui eût appris aux Français à juger. Avant lui on n'était pas difficile. Il n'y a guère de connaiſſeurs quand il n'y a point de modèles.

Les défauts de cette expoſition, ſont, 1°. qu'on ne ſait point qui parle ; 2°. qu'on ne ſait point de qui l'on parle ; 3°. qu'on ne ſait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le ſpectateur au fait autant qu'il eſt poſſible.

Affranchit ſa princeſſe, & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix ;
(*b*) Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre reine,
Ceſſant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné,
De deux princes jumeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance,
Dont elle a juſqu'ici caché la connaiſſance,
Mettant au plus heureux le ſceptre dans la main,
Va faire l'un ſujet, & l'autre ſouverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
(*c*) Le donne pour époux à l'objet de ſa haine,
Et n'en doit faire un roi, qu'afin de couronner
(*d*) Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
Rodogune par elle en eſclave traitée,
(*e*) Par elle va ſe voir ſur le trône montée,
Puiſque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main & recevoir ſa foi.

(*b*) *Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre reine.* Quelle reine ? elle n'eſt pas nommée dans cette ſcène.

On ne dit point que l'on ſoit en Syrie, & il faudrait le dire d'abord.

(*c*) *Sa haine* ſe rapporte à l'époux qui eſt le ſubſtantif le plus voiſin. Cependant l'auteur entend la *haine* de Cléopatre ; ce ſont de ces fautes de grammaire dans leſquelles Corneille qui ne châtiait pas ſon ſtyle, tombe ſouvent ; & dans leſquelles Racine ne tombe jamais depuis Andromaque.

(*d*) *Celle que dans les fers elle aimait à gêner.* Le mot *gêner* ne ſignifie parmi nous qu'embarraſſer, inquiéter. Ainſi Pyrrhus dit à Andromaque, Ah ! que vous me gênez ! Il vient à la vérité originairement de *géhenne*, vieux mot tiré de la bible, qui ſignifie *torture*, *priſon* ; mais jamais il n'eſt pris en ce dernier ſens.

(*e*) *Par elle ſe va voir ſur le trône montée*, n'eſt pas français. Une machine eſt montée par quelqu'un ; une reine n'eſt pas montée au trône par un autre. Et va ſe voir montée eſt ridicule.

TIMAGENE.

(*f*) Pour le mieux admirer (*g*) trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, & me ſouviens encor
(*h*) Des malheureux ſuccès du grand roi Nicanor ;
(*i*) Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
(*k*) Du perfide Tryphon fit le ſoulèvement.
Voyant le roi captif, la reine déſolée,
Il crut pouvoir ſaiſir (*l*) la couronne ébranlée ;
Et le ſort favorable à ſon lâche attentat
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'état.
La reine craignant tout de ces nouveaux orages,
(*m*) En fut mettre à l'abri ſes plus précieux gages ;
Et pour n'expoſer pas l'enfance de ſes fils,

(*f*) *Pour le mieux admirer.* Ce *le* ne ſe rapporte à rien, & *pour le mieux admirer* eſt un peu du ſtyle comique.

(*g*) *Trouvez bon, je vous prie, &c.* Tout cela reſſemble trop à une converſation familière de deux domeſtiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres ſans aucun art.

(*h*) *Des malheureux ſuccès. Succès* veut dire au propre, évènement heureux ; mais il eſt permis de dire, *malheureux*, *mauvais*, *funeſte ſuccès.*

(*i*) *Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite.* Il ſemble qu'il ait preſſé les Parthes de fuir. L'auteur veut dire que *Nicanor* pourſuivait les Parthes fuyans.

(*k*) *Du perfide Tryphon.* Le ſpectateur ne ſait pas quel eſt ce *Tryphon*, il fallait le dire.

(*l*) *La couronne ébranlée.* Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore ſoit juſte.

(*m*) *En fut mettre à l'abri* eſt louche & incorrect. *Ses plus précieux gages.* Le mot de gages ſeul n'a aucun ſens que quand il ſignifie appointemens. Il a reçu ſes gages. Mais il faut dire les gages de mon hymen pour ſignifier mes enfans.

(*n*) Me les fit chez ſon frère (*o*) enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien ſu que de la renommée,
Qui par un bruit confus (*p*) diverſement ſemée,
N'a porté juſqu'à nous ces grands renverſemens
Que ſous l'obſcurité de cent déguiſemens.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
(*q*) Ayant ſu nous réduire à ces ſeules murailles,
En forma (*r*) tôt le ſiége, & pour comble d'effroi,
Un faux bruit (*s*) s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déjà dans ſon ame
Ne ſuivait qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choiſir un époux.
Que pouvait-elle faire, & ſeule, & contre tous ?
(*t*) Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frère ;

(*n*) *Me les fit enlever*, phraſe louche. Elle peut ſignifier, les fit enlever de mes bras, ou m'ordonna de les enlever. En ce dernier ſens elle eſt mauvaiſe.

(*o*) *Enlever à Memphis*, eſt impropre. Elle les porta, les conduiſit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis*, ſignifie tout le contraire ; *enlever à*, ſignifie, *ôter à*, *dérober à*, *enlever le palladium à Troie*, *enlever Hélène à Paris*.

(*p*) *Diverſement ſemée*. Il ne faudrait pas imiter cette phraſe, quoique l'idée ſoit intelligible. On ne dit pas, *ſemer la renommée*, comme on dit dans le diſcours familier, *ſemer un bruit*. *La renommée diverſement ſemée par un bruit*, cela n'eſt pas français. La raiſon en eſt, qu'un bruit ne ſeme pas, & que toute métaphore doit être d'une extrême juſteſſe.

(*q*) *Ayant ſu nous réduire à ces ſeules murailles*. Quelles ſont ces murailles ? Ne fallait-il pas d'abord nommer *Séleucie* ? Ce ſont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention.

(*r*) *Tôt* ne ſe dit plus, il eſt devenu bas.

(*s*) *S'y coula*, n'eſt pas d'un ſtyle noble.

(*t*) *Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frère*. Il ſemble qu'elle épouſa ſon propre frère. Ne devait-on pas exprimer qu'elle épouſa le frère de ſon mari ? L'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque,

(*u*) L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire.
(*x*) Le prince Antiochus devenu nouveau roi,
Sembla de tous côtés (*y*) traîner l'heur avec ſoi :
La victoire attachée au progrès de ſes armes,
(*z*) Sur nos fiers ennemis rejetta nos alarmes ;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
(*a*) Changeant tout notre ſort, lui rendit tout l'état.
(*b*) Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mère

avec d'autant plus de ſoin, qu'on pouvait épouſer ſon frère en Perſe, en Syrie, en Egypte, à Athènes, en Paleſtine ; ce n'eſt-là qu'une très-légère négligence, mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement ſa langue & d'être toujours clair.

(*u*) *L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire.* Montrer une choſe bonne ou mauvaiſe, utile ou dangereuſe, ne ſignifie pas montrer que cette choſe eſt telle, prouver qu'elle eſt telle. Il montrait ſes bleſſures mortelles, ne dit pas, il montrait que ſes bleſſures étaient mortelles.

(*x*) *Le prince Antiochus devenu nouveau roi.* Ce mot *nouveau* eſt de trop, il gâte le ſens & le vers.

(*y*) *Traîner l'heur avec ſoi.* On a déjà remarqué que *l'heur* ne ſe dit plus ; mais on ne traîne avec ſoi ni l'*heur* ni le *bonheur*. *Traîner* donne toujours l'idée de quelque choſe de douloureux ou d'humiliant ; on traîne ſa misère, ſa honte ; on traîne une vie obſcure. Les rois vaincus étaient traînés au capitole. *Et traîné ſans honneur autour de nos murailles.* Le mot *traîner* eſt encore heureuſement employé pour ſignifier une douce violence, & alors il eſt mis pour *entraîner*. *Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après ſoi.*

(*z*) *Sur nos fiers ennemis rejeta les alarmes.* Le mot eſt impropre ; on ne rejette point des alarmes ſur un autre comme on rejette une faute, un ſoupçon &c. ſur un autre. Les alarmes ſont dans les hommes, parmi les hommes, & non ſur les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes eſt toujours fondée en raiſon.

(*a*) *Changea tout notre ſort.* Cela reſſemble à un gendre du gouverneur de toute la province. On eſt malheureuſement obligé de remarquer des négligences, des obſcurités, des fautes preſque à chaque vers.

(*b*) *Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mère.* Il n'eſt pas dit que cette veuve de Nicanor était Cléopatre, mère des deux princes, & que le roi Antiochus avait promis de rendre la couronne aux enfans du premier lit. Le ſpectateur a beſoin qu'on lui débrouille cette

De remettre ſes fils au trône de leur père,
Il témoigna ſi peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'oſa jamais les faire revenir.
Ayant régné ſept ans, ſon (*c*) ardeur militaire
Ralluma cette guerre (*d*) où ſuccomba ſon frère :
Il attaqua le Parthe, & ſe crut aſſez fort
(*e*) Pour en venger ſur lui la priſon & la mort.
Juſques dans ſes états il lui porta la guerre ;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre ;

hiſtoire. Cléopatre n'eſt pas nommée une ſeule fois dans la piéce. Corneille en donne pour raiſon, qu'on aurait pu la confondre avec la Cléopatre de Céſar ; mais il n'y a guère d'apparence que les ſpectateurs inſtruits, qui inſtruiſent bientôt les autres, euſſent pris cette reine de Syrie pour la maîtreſſe de Céſar. Et puis, comment cet Antiochus avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes ? devaient-ils régner tous deux enſemble ? Tout cela eſt un peu confus dans le fonds ; & eſt exprimé confuſément ; pluſieurs lecteurs en ſont révoltés. On eſt plus indulgent à la repréſentation.

(*c*) *Ardeur militaire.* Ce mot *militaire* eſt tecnique, c'eſt-à-dire, un terme d'art ; le *pas militaire*, la *diſcipline militaire*, l'*ordre militaire de St. Louis.* Il faut en poéſie employer les mots *guerriere*, *belliqueuſe.*

(*d*) *Où ſuccomba ſon frère.* Rien ne fait mieux voir la néceſſité abſolue d'écrire purement que l'erreur où jette ce mot *ſuccomba.* Il fait croire qu'un frère d'Antiochus ſuccomba dans cette nouvelle guerre. Point du tout ; il eſt queſtion du roi Nicanor qui avait ſuccombé dans la guerre précédente ; il fallait *avait ſuccombé.* Cela ſeul jette des obſcurités ſur cette expoſition. N'oublions jamais que la pureté du ſtyle eſt d'une néceſſité indiſpenſable.

Quand on voit que celui qui conte cette hiſtoire s'interrompt *aux mille beaux exploits* de cet Antiochus, *craint à l'égal du tonnerre, & qui donna bataille*, cette interruption qui laiſſe le ſpectateur ſi peu inſtruit, lui ôte l'envie de s'inſtruire, & il a fallu tout l'art & toutes les reſſources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'intérêt.

(*e*) *Pour en venger ſur lui.* La conſtruction eſt encore obſcure & vicieuſe ; *en* ſe rapporte au frère, & *lui* ſe rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms & les conjonctions, ſans nuire à la clarté & à l'élégance, eſt très-grande en français.

Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
(*f*) Je vous achèverai le reſte une autre fois.
(*g*) Un des princes ſurvient.

(*Laonice veut ſe retirer.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

(*h*) DEmeurez, Laonice;
Vous pouvez, comme lui me rendre (*i*) un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & (*k*) plein de ſouci,
Si j'eſpère beaucoup, je crains beaucoup auſſi.
Un ſeul mot aujourd'hui maître de ma fortune,

(*f*) *Je vous achèverai le reſte une autre fois*, eſt du ſtyle comique.

(*g*) *Un des princes ſurvient.* On ne ſait point quel prince, & Antiochus ne ſe nommant point, laiſſe le ſpectateur incertain.

(*h*) On ne ſait encore ſi c'eſt Antiochus ou Séleucus qui parle. On ignore même que l'un eſt Antiochus, l'autre Séleucus. Il eſt à remarquer qu'Antiochus n'eſt nommé qu'au quatrième acte à la ſcène 3, & Séleucus à la ſcène 5, & que Cléopatre n'eſt jamais nommée. Il fallait d'abord inſtruire les ſpectateurs. Le lecteur doit ſentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choſes dans une ſeule ſcène, & de les énoncer d'une manière intéreſſante. Mais voyez l'expoſition de Bajazet; il y avait autant de préliminaires dont il fallait parler. Cependant quelle netteté! comme tous les caractères ſont annoncés! avec quelle heureuſe facilité tout eſt développé! quel art admirable dans cette expoſition de *Bajazet*.

(*i*) *Un bon office.* Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le ſtyle tragique.

(*k*) *Plein de ſouci*, n'eſt pas aſſez noble.

(*l*) M'ôte ou donne à jamais le ſceptre, & Rodogune,
Et (*m*) de tous les mortels ce ſecret révélé
Me rend le plus content, ou le plus déſolé.
(*n*) Je vois dans le haſard tous les biens que j'eſpère,
Et ne puis être heureux ſans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ces maux rejaillir la moitié.
(*o*) Donc pour moins haſarder j'aime mieux moins prétendre;
Et pour (*p*) rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre,
(*q*) Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,

(*l*) *M'ôte ou donne à jamais le ſceptre & Rodogune.* Il vaudrait mieux qu'on sût déjà qui eſt Rodogune. Il eſt encore plus important de faire connaître tout d'un coup les perſonnages auxquels on doit s'intéreſſer, que les événemens paſſés avant l'action.

(*m*) *De tous les mortels ce ſecret révélé.* Il ſemble par la phraſe que ce ſecret ait été révélé par tous les mortels. On n'inſiſte ici ſur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers.

(*n*) *Je vois dans le haſard tous les biens que j'eſpere*, eſt impropre & louche. *Voir dans le haſard*, ne ſignifie pas, mon bien eſt au haſard, mon bien eſt haſardé. Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe.

(*o*) *Donc pour moins haſarder. Donc* ne doit preſque jamais entrer dans un vers, encore moins le commencer. *Quoi donc* ſe dit très-bien, parce que la ſillabe *quoi* adoucit la dureté de la ſillabe *donc*.

Racine a dit, *Je ſuis donc un témoin de leur peu de puiſſance.* Mais remarquez que ce mot eſt gliſſé dans le vers, & que ſa rudeſſe eſt adoucie par la voyelle qui le ſuit. Peu de nos auteurs ont ſu employer cet enchaînement harmonieux de voyelles & de conſonnes. Les vers les mieux penſés & les plus exacts rebutent quelquefois. On en ignore la raiſon; elle vient du défaut d'harmonie.

(*p*) *Rompre le coup.* J'ai déjà remarqué qu'on ne rompt point un coup; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repouſſe; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou*; il faut éviter cette équivoque. Si l'expreſſion, *rompre un coup*, eſt priſe des jeux, comme par exemple, du jeu de dés, où l'on dit *rompre le coup*, quand on arrête les dés de ſon adverſaire, cette figure alors eſt indigne du ſtyle noble.

(*q*) *Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux.* On eſt étonné d'abord, qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette ſeule idée fit tomber Pertharite, qui rede-

M'aſſurer de celui qui m'eſt plus précieux.
Heureux, ſi ſans attendre (r) un fâcheux droit d'aîneſſe,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princeſſe,
(s) Et puis par ce partage épargner les ſoupirs
(t) Qui naîtraient de ma peine, ou de ſes déplaiſirs!
Va le voir de ma part, Timagène, & lui dire
(u) Que pour cette beauté je lui cède l'empire;
Mais (x) porte lui ſi haut la douceur de régner,
(y) Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner,
Qu'il s'en laiſſe éblouir juſqu'à ne pas connaître
A quel prix je conſens de l'accepter pour maître.

mandait ſa propre épouſe, & dont la vertu pouvait excuſer cette faibleſſe. Mais dans Pertharite cette ceſſion eſt la cataſtrophe. Ici elle commence la piéce. Antiochus eſt déterminé par ſon amitié pour ſon frère Séléucus, ainſi que par ſon amour pour Rodogune. Ce qui déplaît dans Pertharite ne déplaît pas ici; tout dépend des circonſtances où l'auteur fait mettre ſes perſonnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperduement amoureux, & qu'on s'intéreſsât déjà à ſa paſſion, pour qu'on excuſât davantage ce début par lequel il renonce au trône.

(r) *Un fâcheux droit d'aineſſe.* Le mot propre eſt *incertain*; car ce droit n'eſt point fâcheux pour celui qui aura le trône & Rodogune. *Fâcheux* d'ailleurs n'eſt pas noble.

(s) *Et puis.* Il faut abſolument, *Et ſi je puis épargner des ſoupirs.* On dit bien je vous épargne des ſoupirs; mais on ne peut dire j'épargne des ſoupirs, comme on dit j'épargne de l'argent.

(t) *De ma peine ou de ſes déplaiſirs.* Cela veut dire de ma peine ou de ſa peine. Les déplaiſirs & la peine ne ſont pas des expreſſions aſſez fortes pour la perte d'un trône.

(u) *Pour cette beauté.* Termes de comédie, & qui jettent une eſpèce de ridicule ſur cette ambaſſade. Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté.

(x) *Porte-lui ſi haut la douceur de régner.* On ne porte point haut une douceur, cela eſt impropre, négligé, & peu français. Racine dit *Cinone fait briller la couronne à ſes yeux.* C'eſt ainſi qu'il faut s'exprimer.

(y) *Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner. Qu'il ſe laiſſe éblouir* eſt le mot propre; mais *ſe laiſſer gagner à un éclat*, affaiblit cette belle idée.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

ET vous, en ma faveur voyez (z) ce cher objet,
Et tâchez d'abaiſſer ſes yeux ſur un ſujet
Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,
S'il n'attachait les ſiens à ſa ſeule perſonne,
Et ne la préférait à cet illuſtre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur ſang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

(a) SEIGNEUR, le prince vient, & votre amour lui-même
Lui peut ſans interprête offrir le diadême.

ANTIOCHUS.

(b) Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus
Rend ma langue muette & mon eſprit confus.

(z) *Ce cher objet* n'eſt-il pas un peu du ſtyle de l'idile? Le ton de la piéce n'eſt pas juſqu'à préſent au-deſſus de la haute comédie, & eſt trop vicieux.

(a) *Seigneur, le prince vient, &c.* Quel prince? Le ſpectateur peut-il ſavoir ſi c'eſt Séléucus ou Antiochus? La réponſe de Timagène ne ſemble-t-elle pas un reproche? & ſi ce Timagène était un homme de cœur, ſon diſcours ſec ne paraîtrait-il pas ſignifier, Chargez-vous vous-même d'une propoſition ſi humiliante? dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner.

(b) *Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus.* Antiochus

SCENE V.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

(c) VOus puis-je en confiance expliquer ma penſée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute eſt bleſſée.

SELEUCUS.

Hélas ! c'eſt le malheur que je crains aujourd'hui ;
L'égalité, mon frère, en eſt le ferme appui,
C'en eſt le fondement, la liaiſon, le gage ;
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juſte raiſon je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
(d) Jette ſur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un ſentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également ;
(e) Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remède.

qui tremble que ſon frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des ſentimens bien élevés ? Ne devrait-il pas préparer les ſpectateurs à cette averſion qu'il a montrée pour régner ? J'ai vu de bons critiques penſer ainſi. Je ſoumets au public leur jugement & mes doutes.

(c) *Vous puis-je en confiance expliquer ma penſée ?* On ne ſait point encore que c'eſt Séléucus qui parle. Il était aiſé de remédier à ce petit défaut.

[d] *Jette ſur l'un de nous trop de honte.* Pourquoi trop de honte ? Y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné ? & s'il eſt honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône ſi vite ?

(e) *Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remede.* Ce vers

SELEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, (*f*) je l'apporte, & vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en ſoi.
Oui, ſeigneur, car je parle à préſent à mon roi :
Pour le trône cédé, cédez moi Rodogune,
Et je n'envirai point votre haute fortune.
Ainſi notre deſtin n'aura rien de honteux,
Ainſi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriſerons ce faible droit d'aîneſſe,
Vous, ſatisfait du trône, & moi de la princeſſe.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaiſir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choiſir,
Qui de la même main qui me cède un empire
M'arrache un bien plus grand, & le ſeul où j'aſpire ?

SELEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en ſont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi, l'eſtimez-vous tant ?

eſt de la haute comédie. On a déja dit que cet uſage continua trop long-tems.

[*f*] — *Je l'apporte & vous cède &c.* Il paraît ſingulier que Séleucus ait préciſément la même idée que ſon frère. Il y a beaucoup d'art à les repréſenter tous de l'amitié la plus tendre ; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même-tems une idée ſi contraire au caractère de tous les princes ? cela eſt-il bien naturel ? peut-être que non. Cependant les deux frères intéreſſent ; pourquoi ? parce qu'ils s'aiment ; & le ſpectateur voit déja dans quel embarras ils vont ſe précipiter l'un & l'autre.

ANTIOCHUS.

Quoi, l'eſtimez-vous moins?

SELEUCUS.

(*g*) Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SELEUCUS.

(*h*) Vous l'aimez donc, mon frère?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi,
C'eſt-là tout mon malheur, c'eſt-là tout mon ſouci.
J'eſpérais que l'éclat dont le trône ſe pare
Toucherait vos deſirs plus qu'un objet ſi rare:
Mais auſſi-bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu,

(*g*) *Elle vaut bien un trône. Elle vaut tout ce qu'en a l'Aſie.* Ces diſcours ſont d'un ſtyle familier, & *il faut que je le die*, eſt plus qu'inutile; car lorſqu'on ſe ſert de ces tours, *il faut que je le diſe, que je l'avoue, que j'en convienne*, c'eſt pour exprimer ſa répugnance. *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne. Je vais vous apprendre une choſe déſagréable, mais il faut que je la diſe.* Antiochus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune eſt préférable aux trônes de l'Aſie.

(*h*) *Vous l'aimez donc mon frère! . . . & vous l'aimez auſſi.* Pluſieurs critiques demandent, comment deux frères ſi unis, & qui n'ont tous deux qu'un même ſentiment, ont pu ſe cacher une paſſion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent? comment ne ſe ſont-ils pas au moins ſoupçonnés l'un l'autre d'être rivaux? Quoi! tous deux débutent par ſe céder le trône pour une maîtreſſe! A peine ſerait-il permis d'abandonner ſon droit à une couronne pour une femme dont on ſerait adoré; & deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas ſeulement déclaré leur amour.

C'eſt au lecteur à s'interroger lui-même, à ſe demander quel effet cette idée fait ſur lui, ſi ce double ſacrifice eſt vraiſemblable, s'il n'eſt pas un peu romaneſque? Mais auſſi il faut conſidérer que ces princes ne cèdent pas abſolument le trône, mais un droit incertain au trône. Voilà ce qui les juſtifie.

Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable prince!

SELEUCUS.

Ah, deſtin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère?

SELEUCUS.

(*i*) O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux!
Que ne ferais-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SELEUCUS.

(*k*) Amour, qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

(*l*) L'amour, l'amour doit vaincre, & la triſte amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, & le cède avec gloire.
Cet effort de vertu couronne ſa mémoire;
Mais (*m*) lorſqu'un digne objet a pu nous enflammer,

(*i*) *O mon cher frere! ô nom pour un rival trop doux!* répare tout d'un coup ce que leur propoſition ſemble avoir de trop aviliſſant & de trop concerté: mais ces répétitions par écho, *que ne ferais-je point contre un autre!* ſont-elles aſſez nobles, aſſez tragiques, & d'un aſſez bon goût?

[*k*] *Amour, qui doit vaincre de vous ou d'elle?* Cette apoſtrophe à l'amour eſt-elle digne de la tragédie?

[*l*] *L'amour, l'amour doit vaincre.* Cette réponſe ne ſent-elle pas un peu plus l'idile que la tragédie? Remarquez que Racine qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit *l'amour doit vaincre*; il n'y a pas une maxime pareille, même dans Bérénice. En général ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine ſacrifiait tout à l'amour, & que les héros de Corneille étaient toujours ſupérieurs à cette paſſion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il eſt très-commun de lire, & très-rare de lire avec fruit.

[*m*] *Lorſqu'un digne objet, &c.* Cette maxime n'eſt-elle pas encore plus convenable à un ber-

Qui le cède eſt un lâche, & ne ſait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage,
Ceſſons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouſer, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque ſera roi :
La couronne entre nous flotte encore incertaine ;
Mais ſans incertitude elle doit être reine ;
Cependant aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faiſions tous deux la femme d'un ſujet !
Régnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & repriſe pour elle,
Et ce trône, où tous deux nous oſions renoncer,
Souhaitons le tous deux afin de l'y placer :
C'eſt dans notre deſtin le ſeul conſeil à prendre ;
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encore plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe auſſi-bien que l'amour.

ger qu'à un prince ? *Qui cède ſa maîtreſſe eſt un lâche & ne ſait pas aimer ; & qui cède un trône eſt un grand cœur.* Avouons que ni dans Cyrus, ni dans Clélie on ne trouve point de ſentences amoureuſes d'une ſemblable afféterie. Louis Racine, fils de l'immortel Jean Racine, s'élève avec force contre ces idées dans ſon traité de la poéſie, pag. 355. & ajoute : *La femme qui mérite ce grand ſacrifice eſt cependant une femme très-peu eſtimable ; & l'on peut remarquer que dans les tragédies de Corneille toutes ces femmes adorées par leurs amans, ſont par les qualités de leur ame des femmes très-communes ; ce n'eſt que par la beauté que Cléopatre captive Céſar, & qu'Emilie a tout empire ſur Cinna.*

Cet auteur judicieux en excepte ſans doute Pauline, qui immole ſi noblement ſon amour à ſon devoir.

Ajoutons à cette remarque que les deux frères diſent leurs ſecrets devant deux ſubalternes, & que Timagène eſt le confident des amours des deux freres. Comment ces deux frères qui ſont ſi unis ne ſe ſont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domeſtique ?

Ces deux ſiéges fameux (*n*) de Thèbes & de Troie,
Qui (*o*) mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le ſort a réunis.
Il ſème entre nous deux toute la jalouſie,
Qui dépeupla la Grèce, & ſaccagea l'Aſie;
Un même eſpoir du ſceptre eſt permis à tous deux;
Pour la même beauté nous faiſons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
(*p*) Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.
En vain votre amitié tâchait à partager,
Et ſi j'oſe tout dire, un titre aſſez léger,
Un droit d'aîneſſe obſcur ſur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de misère.
Que de ſujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un ſi faible arrêt!
Que de ſources de haine! (*q*) Hélas! jugez le reſte,
Craignez-en avec moi l'événement funeſte;
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du trône, & l'amour d'une femme,
Faiſons

[*n*] *De Thebes & de Troie.* Les citations des ſiéges de Troye & de Thèbes, ſont peut-être étrangères à ce qui ſe paſſe. Ne pourrait-on pas dire *non erat his locus*?

[*o*] *Mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proie.* On ne met point en ſang une ville; on ne la met point en proie; on la livre, on l'abandonne en proie.

[*p*] *Tout va choir en ma main.* Le mot de *choir*, même du tems de Corneille, ne pouvait être employé pour tomber en partage.

[*q*] *Hélas! jugez le reſte. Jugez du reſte* était l'expreſſion propre. Juger quelque choſe, c'eſt porter un arrêt; Juger de quelque choſe, c'eſt dire ſon ſentiment.

Faiſons ſi bien régner l'amitié ſur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret ſuborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve ſon bonheur.
Ainſi ce qui jadis perdit Thèbes & Troie,
(r) Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joie;
Ainſi notre amitié triomphante à ſon tour,
Vaincra la jalouſie en cédant à l'amour;
Et de notre deſtin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère?

SELEUCUS.

Ah, que vous me preſſez!
Je le voudrai du moins, mon frère, & c'eſt aſſez;
Et ma raiſon ſur moi gardera tant d'empire,

[r] *Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joie.*, ne ſe dirait pas aujourd'hui, & c'était même alors une faute; on ne verſe point joie. La ſcène eſt belle pour le fonds, & les ſentimens l'embelliſſent encore.

On demande à préſent un ſtyle plus châtié, plus élégant, plus ſoutenu: on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière; & c'eſt à préſent ſur-tout qu'on peut dire:

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un mauvais écrivain.

Quand des piéces romaneſques réuſſiſſent de nos jours au théatre par les ſituations, ſi elles fourmillent de barbariſmes, d'obſcurités, de vers durs, elles ſont regardées par les connaiſſeurs comme de très-mauvais ouvrages.

Je crois que malgré tous ces défauts, cette ſcène doit toujours réuſſir au théatre. L'amitié tendre des deux frères touche d'abord. On excuſe leur deſſein de céder le trône, parce qu'ils ſont jeunes, & qu'on pardonne tout à la jeuneſſe paſſionnée & ſans expérience; mais ſurtout parce que le droit au trône eſt incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes ſe parlent, doit plaire au public. Leurs réflexions, que Rodogune doit appartenir à celui qui ſera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la piéce, & le triomphe de l'amitié ſur l'amour & ſur l'ambition finit cette ſcène parfaitement.

Que je déſavouerai mon cœur, s'il en ſoupire.

ANTIOCHUS.

J'embraſſe comme vous ces nobles ſentimens ;
Mais allons leur donner le ſecours des ſermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup aſſurent ſa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels,
Par des liens ſacrés & des nœuds immortels.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEUT-on plus dignement (*s*) mériter la couronne ?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne ;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur conſtance, & j'ai plaint leur malheur.
Mais de grace achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

(*t*) Pour la reprendre donc où nous l'avons laiſſée ;

[*s*] *Mériter plus dignement*, ſignifie à la lettre, être digne plus dignement. C'eſt un pléonaſme, mais la faute eſt légère.

[*t*] *Pour la reprendre donc &c.* Ces diſcours de confidens, cette hiſtoire interrompue & recommencée, ſont condamnés univerſellement.

Tous deux débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me font une fatigue.

Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſqu'enfoncés,
Sur l'une & l'autre armée également heureuſe
Virent long-tems voler la victoire douteuſe ;
Mais la fortune enfin ſe tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie ;
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par ſa main acheva de mourir.
La reine ayant appris cette triſte nouvelle,
En reçut (*u*) tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivait, que ſur un faux rapport
De ce premier époux elle avait cru la mort ;
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hymenée,
Son ame à l'imiter s'était déterminée ;
Et que pour s'affranchir des fers de ſon vainqueur
(*x*) Il allait épouſer la princeſſe ſa ſœur.
C'eſt cette Rodogune, où l'un & l'autre frère
Trouve (*y*) encore les appas qu'avait trouvés leur père.
(*z*) La reine envoie en vain pour ſe juſtifier ;

[*u*] *Si bien que — tôt après — piqué juſqu'au vif.* Expreſſions trop familières qu'il faut éviter.

(*x*) *Il allait épouſer la princeſſe ſa ſœur.* Sœur de qui ? ce n'eſt pas de Cléopatre ; c'eſt Rodogune. Elle eſt nommée dans la liſte des acteurs, ſœur de Phraates roi des Parthes ; on n'eſt pas plus inſtruit pour cela, & le nom de Phraates n'eſt pas prononcé dans la piéce.

(*y*) *Encor les appas.* Cet *encor* ſemble dire que Rodogune a conſervé ſa beauté, que les deux fils la trouvent auſſi belle que le père l'avait trouvée. Le théatre qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parce qu'elle eſt belle. Un tel amour n'eſt jamais tragique.

(*z*) *La reine envoie.* Ce tour n'eſt pas aſſez élégant ; il eſt un peu de gazette.

On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;
Et ſon amour nouveau la veut croire coupable:
Son erreur eſt un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut même épouſer Rodogune à ſes yeux,
Arracher de ſon front le ſacré diadême,
Pour ceindre une autre tête en ſa préſence même :
Soit qu'ainſi ſa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet hymen (*a*) eût plus d'autorité,
Et qu'il aſſurât mieux par cette barbarie
Aux enfans qui naîtraient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colère & d'amour
Il vient déshériter ſes fils par ſon retour ;
(*b*) Et qu'un gros eſcadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amans, & court comme à la proie,
La reine au déſeſpoir de n'en rien obtenir,
(*c*) Se réſout de ſe perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut ceſſer de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître ;
(*d*) Et changeant à regret ſon amour en horreur,
Elle abandonne tout à ſa juſte fureur.
Elle-même leur dreſſe une embûche au paſſage,

(*a*) *Eût plus d'autorité.* On ne voit pas ce que c'eſt que l'*autorité* d'un hymen, ni pourquoi ce ſecond mariage eût été plus reſpectable en préſence de l'épouſe répudiée, ni pourquoi cette inſulte à Cléopatre eût mieux aſſuré le trône aux enfans d'un ſecond lit.

(*b*) *Et qu'un gros eſcadron plein de joie.* Plaignons ici la gêne où la rime met la poéſie. Ce *plein de joie* eſt pour rimer à proie : & *comme à la proie* eſt encore une faute ; car pourquoi ce *comme* ?

(*c*) *Se réſout de ſe perdre*, eſt un ſoléciſme, Je me réſous *à*, Je réſous *de*. Il s'eſt réſolu à mourir. Il eſt réſolu de mourir.

(*d*) *A regret.* On peut faire la guerre, ſe venger, commettre un crime à regret ; mais on n'a point de l'horreur à regret.

(*e*) Se mêle dans les coups, porte par-tout ſa rage,
En pouſſe juſqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin ? les Parthes ſont défaits,
Le roi meurt, & dit-on, par la main de la reine.
Rodogune captive eſt livrée à ſa haine ;
Tous les maux qu'un eſclave endure dans les fers,
Alors ſans moi, mon frère, elle les eût ſoufferts.
La reine à la gêner (*f*) prenant mille délices,
Ne commettait qu'à moi (*g*) l'ordre de ſes ſupplices ;
Mais quoique m'ordonnât (*h*) cette ame toute en feu,
Je promettais beaucoup, & j'exécutais peu.
Le parthe cependant (*i*) en jure la vengeance :
Sur nous à main armée il fond (*k*) en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiége, & fait un tel effort,
Que la ville aux abois, on lui parle d'accord.
(*l* Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle, (*m*) & nous daigne écouter ;
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.

(*e*) *Se mêle dans les coups.* Il valait mieux dire, *ſe mêle aux combattans.*

(*f*) *Prenant mille délices.* On prend plaiſir, & non des délices à quelque choſe ; & on n'en prend point mille.

(*g*) *L'ordre de ſes ſupplices.* Il fallait, *le ſoin de ſes ſupplices.* On ne commet point un ordre.

(*h*) *Cette ame toute en feu.* Expreſſion triviale pour rimer à *peu.* Dans quelle contrainte la rime jette !

(*i*) *En jure la vengeance.* Cet *en* eſt mal placé ; il ſemble que le Parthe jure ſa vengeance du peu.

(*k*) *En diligence.* Expreſſion trop commune.

(*l*) *Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage.* Ce mot indéfini *de l'avantage*, ne peut être admis ici. Il faut *de cet avantage*, ou *de ſon avantage.*

(*m*) —— *Il nous daigne écouter,*
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter. Cela eſt louche & obſcur. Il ſemble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté.

La reine de l'Egypte a rappellé nos princes,
Pour remettre à l'aîné ſon trône & ſes provinces.
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon,
Comme un (*n*) ſoleil levant deſſus notre horiſon.
Le Parthe a décampé preſſé par d'autres guerres,
Contre l'Arménien qui ravage ſes terres.
(*o*) D'un ennemi cruel il s'eſt fait notre appui.
(*p*) La paix finit la haine, & pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne, ou mauvaiſe fortune?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vu Rodogune, & j'ai vu leur amour:
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connaiſſant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux....

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez (*q*) mal propre à cette confidence,
Et peut-être (*r*) à deſſein je la vois qui s'avance.

(*n*) *Le ſoleil levant — le Parthe a décampé.* Expreſſions trop négligées: mais il y a un grand germe d'intérêt dans la ſituation que Timagène expoſe. Il eût été à deſirer que les détails euſſent été exprimés avec plus d'élégance: on a remarqué déjà que Racine eſt le premier qui ait eu ce talent.

(*o*) *D'un ennemi.* Il fallait, *d'ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi*, n'eſt pas français. On pourrait dire, *d'un ennemi je ſuis devenu un ami.*

[*p*] *La paix finit la haine.* La haine finit, on ne la finit pas.

(*q*) *Mal propre* ne doit pas entrer dans le ſtyle noble; & que Timagène ſoit propre ou non à une confidence, c'eſt un trop petit objet.

(*r*) *A deſſein qui s'avance.* A quel deſſein?

Adieu, (s) je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne ſais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et (t) coule dans ma joie une ſecrette glace.
Je tremble, Laonice, & te voulais parler,
(u) Ou pour chaſſer ma crainte, ou pour m'en conſoler.

LAONICE.

Quoi, madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de reſpect, (x)
Et le trône, & l'hymen, tout me devient ſuſpect.
(y) L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice,

(s) *Je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir.* Timagène doit du reſpect à Rodogune, indépendemment de ce mariage; & il doit ſe retirer quand elle veut parler à ſa confidente.

[t] *Coule une glace* n'eſt pas du ſtyle noble, & la glace ne coule point.

[u] *Ou pour chaſſer ma crainte ou pour m'en conſoler.* Cet *en* ſe rapporte à la crainte par la phraſe; il ſemble qu'elle veuille ſe conſoler de ſa crainte. Il faut éviter ſoigneuſement ces amphibologies.

(x) La fortune ne traite point avec reſpect, toutes ces expreſſions impropres, haſardées, lâches, négligées, employées ſeulement pour la rime doivent être ſoigneuſement bannies.

(y) *L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice &c.* La poéſie françaiſe marche trop ſouvent avec le ſecours des antithèſes, & ces antithèſes ne ſont pas toujours juſtes. Comment *un hymen cache-t-il un ſupplice*? comment *un trône* creuſe-t-il un précipice? Le précipice peut être creuſé ſous le trône, & non par lui.

Le trône ſous mes pas creuſer un précipice.
Je vois de nouveaux fers après les miens briſés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguiſés;
En un mot, je crains tout de l'eſprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée (ʒ) en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands ſe calme rarement;
(a) La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement;
(b) Et dans l'état où j'entre, à te parler ſans feinte,
(c) Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte;
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
(d) Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats;
Joublie, & pleinement, toute mon aventure:
Mais une grande offenſe eſt de cette nature,
(e) Que toujours ſon auteur impute à l'offenſé

L'antithèſe des *premiers fers & des nouveaux*, *des biens & des maux* vient enſuite. Cette figure tant répétée eſt une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raiſon dans une princeſſe.

(ʒ) *En a calmé la haine.* On ne doit jamais ſe ſervir de la particule *en* dans ce cas-ci. Il fallait, *la paix qu'elle a jurée a dû calmer ſa haine.* Cet *en* n'eſt pas français. On ne dit point, *j'en crains le courroux*, *j'en vois l'amour*, pour *je crains ſon courroux*, *je vois ſon amour.*

(a) *La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement.* Ces réflexions générales & politiques ſont-elles d'une jeune femme? Qu'eſt-ce que la paix qui ſert d'amuſement à la haine?

(b) *Et dans l'état où j'entre.* On n'entre point dans un état; cela eſt proſaïque & impropre.

(c) *Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.* Cela reſſemble trop à un vers de parodie.

(d) *Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats.* Elle n'a point parlé de ces attentats; l'auteur les a en vue; il répond à ſon idée. Mais Rodogune, par ce mot *tels*, ſuppoſe qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le ſpectateur eſt ſi inſtruit des attentats de Cléopatre, qu'il entend aiſément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence très-légère que pour faire voir combien l'exactitude du ſtyle eſt néceſſaire.

(e) *Que toujours ſon auteur*

(*f*) Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé ;
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie ;
Et toujours alarmé de cette illuſion,
Sí-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occaſion.
Telle eſt pour moi la reine.

LAONICE.

Ah, madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez (*g*) oublier un déſeſpoir jaloux
Où força ſon courage un infidéle époux.
Si teinte de ſon ſang, & toute furieuſe,
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un premier mouvement
Engageait ſa vengeance à ce dur traitement :
Il fallait un prétexte à vaincre ſa colère,
Il y fallait du tems, & pour ne vous rien taire,

impute à l'offenſé, &c. Maxime toujours trop générale, diſſertation politique qui eſt un peu longue, & qui n'eſt pas exprimée avec aſſez d'élégance & de force : *de cette nature, que : jamais ne s'y fie* &c. il vaut toujours mieux faire parler le ſentiment ; c'eſt là le défaut ordinaire de Corneille. Rodogune ſe plaignant de Cléopatre, & exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une diſſertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la propoſition atroce que fera Rodogune à ſes amans ; mais auſſi toutes ces ſentences dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendreſſes de l'amour & à ce caractère d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt. Cela fait voir combien cette piéce était difficile à faire, & de quel embarras l'auteur a eu à ſe tirer.

(*f*) Bleſſé d'un reſſentiment ! une injure bleſſe. Et le reſſentiment eſt la bleſſure même.

(*g*) *Oublier un déſeſpoir !* Et *un déſeſpoir jaloux*, où un infidèle époux a forcé ſon courage ! preſque toutes les ſcènes de ce premier acte ſont remplies de barbariſmes ou de ſoléciſmes intolérables. Eſt-ce là l'auteur des belles ſcènes de Cinna.

(*h*) Quand je me diſpenſais à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je ſemblais la trahir,
Peut-être qu'en ſon cœur plus douce, & (*i*) repentie,
Elle en diſſimulait la meilleure partie ;
Que ſe voyant tromper elle fermait les yeux,
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſait mieux.
A préſent que l'amour ſuccède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère ;
Et ſi de cet amour, je la voyais ſortir, (*k*)
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſavez (*l*) comme quoi je vous ſuis toute acquiſe :
Le roi ſouffrirait-il d'ailleurs quelque ſurpriſe ?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle ſera ſa mère, & pourra tout ſur lui.

LAONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſais qu'il vous adore.
Connaiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! ſont-ils des ſujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont (*m*) même ſang avec pareil mérite,

(*h*) *Quand je me diſpenſais à lui mal obéir*, n'eſt pas français : on ſe diſpenſe d'une choſe & non à une choſe.

(*i*) *Repentie* ne l'eſt pas non plus, du moins aujourd'hui. On ne peut pas dire cette princeſſe *repentie*. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expreſſion néceſſaire dont l'équivalent eſt reçu dans toutes les langues de l'Europe ?

(*k*) *Sortir d'un amour ?* De telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'eſprit du lecteur.

(*l*) *Comme quoi* ne ſe dit pas davantage ; & *toute acquiſe* eſt du ſtyle comique

(*m*) *Avoir même ſang* eſt en-

(*n*) Un avantage égal pour eux me ſollicite ;
Mais il eſt mal-aiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combattu ne panche d'un côté.
(*o*) Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympaties,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'eſt par-là que l'un d'eux obtient la préférence :
Je crois voir l'autre encor avec indifférence ;
Mais cette indifférence eſt une averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion :
(*p*) Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !
Je voudrais être à lui ſi je n'aimais ſon frère ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains.

core un barbariſme ; ils ſont du même ſang, ils ſont nés, formés du même ſang. Il y avait plus d'une manière de ſe bien exprimer.

(*n*) *Un avantage égal pour eux me ſollicite.* Un avantage ne ſollicite point ; & il n'y a point d'avantage dans l'égalité.

(*o*) *Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpaties, &c.* C'eſt toujours le poëte qui parle ; ce ſont toujours des maximes ; la paſſion ne s'exprime point ainſi. Ces vers ſont agréables, quoique, *dont par le doux rapport*, ne ſoit point français ; mais ces ames qui ſe laiſſent piquer, & ces *je ne ſais quoi*, appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers reſſemblent à ceux de la ſuite du Menteur : *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre*, comme on l'a déjà remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils ſont du ſtyle de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vît les chef-d'œuvres véritables de Racine en ce genre.

(*p*) *Etrange effet d'amour ! Incroyable chimère !* Elle voudrait bien être à Séleucus, ſi elle n'aimait pas Antiochus ; ce n'eſt pas là une chimère incroyable ; mais cet examen, cette diſſertation, cette comparaiſon de ſes ſentimens pour les deux frères, n'eſt-il pas l'oppoſé de la tragédie ?

LAONICE.

(q) Ne pourrai-je ſervir une belle flamme ?

RODOGUNE.

(r) Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſaurais l'accepter avec même viſage ;
L'hymen me le rendra précieux à (s) ſon tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon (t) humeur forcée,
Qu'un autre qu'un mari règne ſur ma penſée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher !

RODOGUNE.

(u) Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez (x) aiſément je devine ;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince....

RODOGUNE.

Garde toi de nommer mon vainqueur.

(q) *Ne pourrai-je ſervir une ſi belle flamme ?* N'eſt-ce pas là un diſcours de ſoubrette ?

(r) *Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame. Tirer* n'eſt pas noble : cet *en* rend la phraſe incorrecte & louche.

(s) *A ſon tour* eſt de trop ; mais il faut rimer au mot *amour*. Cette gêne extrême ſe fait ſentir à tout moment.

[t] *Humeur forcée... & un autre qu'un mari*, ſont dans le ſtyle comique. Racine ſeul a ſu annoblir ces ſentimens qui demandent les tours les plus délicats.

(u) *Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher !* eſt d'une jeune fille timide & vertueuſe qui craint d'aimer. C'eſt au lecteur à voir ſi cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées, & ſurtout avec la conduite qu'elle aura.

(x) *Aiſément je devine*, eſt d'une ſoubrette.

(y) Ma rougeur trahirait les ſecrets de mon cœur ;
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon ſilence ;
Même de peur qu'un mot par haſard échappé
Te faſſe voir ce cœur, & quels traits l'on frappé,
Je romps un entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu, mais ſouviens toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, aſſurez-vous ſur ma fidélité.

(y) *Ma rougeur.* Remarquez que tous les diſcours de Rodogune ſont dans le caractère d'une jeune perſonne qui craint de s'avouer à elle-même les ſentimens tendres & honnêtes dont ſon cœur eſt touché. Cependant Rodogune n'eſt point jeune ; elle épouſa Nicanor lorſque les deux frères étaient en bas âge ; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence ſemblent donc un peu outrées pour ſon âge ; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique ; elles conviennent encore moins à une femme qui bientôt demandera la tête de ſa belle-mère aux enfans même de cette belle-mère.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

(*a*) SERMENS fallacieux, ſalutaire contrainte
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte !
Heureux déguiſement d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouiſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparaître ;
(*b*) Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmés.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
(*c*) Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des rois, noble ſecret de cour,
Eclatez, il eſt tems, & voici notre jour.

(*a*) *Sermens fallicieux, ſalutaire contrainte.* Corneille reparaît ici dans toute ſa pompe. L'éloquent Boſſuet eſt le ſeul qui ſe ſoit ſervi après lui de cette belle épithète, *fallacieux.* Pourquoi appauvrir la langue ? un mot conſacré par Corneille & Boſſuet peut-il être abandonné ?

Salutaire contrainte. Il eſt difficile d'expliquer comment une ſalutaire contrainte eſt un vain fantôme d'état. Il manque là un peu de netteté & de naturel.

(*b*) *Semblables à ces vœux.* Une comparaiſon directe n'eſt point convenable à la tragédie. Les perſonnages ne doivent point être poëtes ; la métaphore eſt toujours plus vraie, plus paſſionnée. Il ſerait mieux de dire, *mes vœux formés dans l'orage ſont oubliés quand les flots ſont calmés.* Mais il faudrait le dire dans d'auſſi beaux vers.

(*c*) *Recours des impuiſſans... Digne vertu des rois, noble*

(*d*) Montrons nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis, & telle que vous êtes.
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer.
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiſer.
(*e*) Je hais, je règne encore. Laiſſons d'illuſtres marques,
En quittant, s'il le faut, (*f*) ce haut rang des monarques.
(*g*) Faiſons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encore, c'eſt encore cette même ennemie
Qui cherchait ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,

ſecret de cour, paraît un peu d'un poëte qui cherche à montrer qu'il connaît la cour; mais une reine ne s'exprime point ainſi. *Recours des impuiſſans*, paraît un défaut dans ce monologue noble & mâle; car un recours d'impuiſſant n'eſt pas une digne vertu des rois. La reine n'eſt point ici impuiſſante, puiſqu'elle dit que le Parthe eſt éloigné, & qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuiſſans, éclatez*, eſt une contradiction; car ce recours eſt *la haine diſſimulée*, la diſſimulation; & c'eſt précilément ce qui n'éclate pas. Le ſens de tout cela eſt, *ceſſons de diſſimuler, éclatons*; mais ce ſens eſt noyé dans des paroles qui ſemblent plus pompeuſes que juſtes. *Secret de cour* ne peut ſe dire, comme on dit, homme de cour, habit de cour.

(*d*) *Montrons-nous toutes deux.* Qui ſont ces deux? eſt-ce la haine diſſimulée & Cléopatre? voilà un aſſemblage bien extraordinaire! Comment Cléopatre & ſa haine ſont-elles deux? comment ſa haine eſt-elle *ſujette?* C'eſt bien dommage que de ſi beaux morceaux ſoient ſi ſouvent défigurés par des tours ſi alembiqués.

(*e*) *Je hais, je règne encor*, eſt un coup de pinceau bien fier; mais *laiſſons d'illuſtres marques* eſt faible; on laiſſe des marques de quelque choſe. *Marque*, n'eſt là qu'un mot impropre, pour rimer à *monarque*. Plût à Dieu que du tems de Corneille un Deſpréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement!

(*f*) *Ce haut rang des monarques. Ce haut rang* ſuffiſait, *des monarques* eſt de trop. La ~~reine~~ *rime* ſubjugue ſouvent le génie, & affaiblit l'éloquence.

(*g*) *Faiſons-en avec gloire un départ éclatant*, eſt barbare; *faire un départ* n'eſt pas français; *en avec* révolte l'oreille; mais ſi elle n'a rien à craindre, comme elle le dit; pourquoi quitterait-elle le trône? Elle commence par dire qu'elle ne veut plus diſſimuler, qu'elle veut tout oſer.

Et régner par mon ordre, (*h*) & ſur vous, & ſur moi.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur juſque-là ſe ravale,
Qu'il ſouffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance & mon ſceptre à la main.
Vois juſqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Vois quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même;
Tremble, te dis-je, & ſonge en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

LAONICE, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête? (*i*)

LAONICE.

La joie en eſt publique, & les princes tous deux

Des

(*h*) *Et ſur vous & ſur moi.* A quoi ſe rapporte ce *vous?* il ne peut ſe rapporter qu'au recours des impuiſſans, à cette haine diſſimulée dont elle a parlé treize vers auparavant; elle s'entretient donc avec ſa haine dans ce monologue. Convenons que cela n'eſt point dans la nature. Il régnait dans ce tems-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à ſe défaire. Ces apoſtrophes à ſes paſſions, ces jeux d'eſprit, ces efforts qu'on faiſait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Eſpagne, en Angleterre. Corneille dans les momens de paſſion ſe livra rarement à ce défaut, mais il s'y laiſſa ſouvent entraîner dans les morceaux de déclamation. Le reſte du monologue eſt plein de force.

[*i*] *Le peuple qui s'apprête à l'appareil de la fête* eſt encore un barbariſme.

Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite ſi rare,
(*k*) Que le ſouhait confus entre les deux s'égare;
(*l*) Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement,
N'eſt qu'un faible(*m*) aſcendant d'un premier mouvement.
(*n*) Ils panchent d'un côté prêts à tomber de l'autre:
Leur choix pour s'affermir attend encore le vôtre;
Et de celui qu'ils ſont ils ſont ſi peu jaloux,
Que votre ſecret ſu les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naiſſance.

CLÉOPATRE.

(*o*) Pour un eſprit de cour, & nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu pénétrans.
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.
(*p*) Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,

[*k*] *Que le ſouhait confus &c.* n'eſt pas français.

[*l*] *Et ce qu'en quelques-uns.* Cela forme un concours de ſillabes trop dures.

[*m*] *Aſcendant d'un premier mouvement*, eſt impropre; *l'aſcendant* veut dire la ſupériorité; un mouvement n'a pas d'aſcendant. On ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté.

[*n*] *Ils panchent d'un côté prêts à tomber de l'autre*, ne ſignifie pas ce que l'auteur veut dire, ſe déclarer pour un des deux princes: le mot de *tomber* eſt impropre, il ne ſignifie jamais qu'une chûte, excepté dans cette phraſe, je tombe d'accord.

[*o*] *Pour un eſprit de cour, & nourri chez les grands*, n'eſt pas le langage d'une reine. *Eſprit de cour* eſt une expreſſion bourgeoiſe; d'ailleurs pourquoi Cléopatre dit-elle tout cela à ſa confidente? elle ne l'emploie à rien; & pour une ſi grande politique, *Cléopatre* paraît bien imprudente de dire ainſi ſon ſecret inutilement.

[*p*] *Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître.* C'eſt ainſi qu'on s'exprimerait, ſi on vou-

Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, & je règne pour eux.
Quoique ce ſoit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande :
(*q*) Cependant je poſsède, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur ſceptre dans la main.
(*r*) Voilà mon grand ſecret. Sais-tu par quel myſtère
Je les laiſſais tous deux en depôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés,
Pour jouir des états qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupait leur trône, & craignait leur préſence ;
Et cette juſte crainte aſſurait ma puiſſance.
Mes ordres en étaient de point en point ſuivis.
Quand je le menaçais du retour de mes fils,
(*s*) Voyant ce foudre prêt à ſervir ma colère,
(*t*) Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſait me déplaire ;
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au-lieu d'eux, ce n'était que ſous moi.

lait dire qu'ils ignorent leurs parens. Mais *je cache leur rang*, n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aineſſe* ; & c'eſt ce dont il s'agit.

[*q*] *Cependant je poſsède, & leur droit incertain. Je poſsède* demande un régime ; *jouir* eſt neutre quelquefois ; *poſſéder* ne ne l'eſt pas : cependant je crois que cette hardieſſe eſt très-permiſe, & fait un bel effet.

[*r*] *Voilà mon grand ſecret ; ſais-tu par quel myſtère.* Il ſemble que Cléopatre ſe faſſe un petit plaiſir de faire valoir ſes méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un eſprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous ſervir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un ſecret.

[*s*] *Voyant ce foudre prêt à ſervir ma colère. Ce foudre* peut-il convenir à des enfans en bas âge ?

[*t*] *Quoiqu'il me plût oſer, il n'oſait.* Toute répétition qui n'enchérit pas, doit être évitée.

(*u*) Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurais vu Nicanor épouſer Rodogune,
Si content de lui plaire & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laiſſant régner.
(*x*) Son retour me fâchait plus que ſon hyménée,
(*y*) Et j'aurais pu l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
(*z*) Tu vis comme il y fit des efforts ſuperflus;
Je fis beaucoup alors, & ferais encore plus,
(*a*) S'il était quelque voie infame, ou légitime,
Que m'enſeignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conſerver un bien que j'ai chéri,
(*b*) Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari.
Dans l'état pitoyable (*c*) où m'en réduit la ſuite,
(*d*) Délices de mon cœur, il faut que je te quitte,

[*u*] *Je te dirai bien plus; ſans violence aucune.* Cet *aucune* à la fin d'un vers n'eſt toléré que dans la comédie. On peut voir une choſe ſans colère, ſans dépit, ſans reſſentiment. Le mot de *violence* n'eſt pas le mot propre.

[*x*] *Son retour me fâchait plus que ſon hyménée.* Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie.

[*y*] *Et j'aurais pu l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.* Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner; ou s'il l'a épouſée en effet, Rodogune veut donc épouſer le fils de ſon mari. Cette obſcurité n'eſt point éclaircie dans la piéce.

[*z*] *Il y fit des efforts; je fis beaucoup alors & ferais encore plus.* Que de négligence.

[*a*] *S'il était quelque voie infame. Infame* eſt très-fort. Un défaut trop commun au théatre avant Racine était de faire parler les méchans princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils ſont méchans & exécrables: cela eſt trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infame eſt-elle enſeignée par la gloire? elle peut l'être par l'ambition. Enfin, quel intérêt a Cléopatre de dire tant de mal d'elle-même?

[*b*] *Juſqu'à verſer pour lui.* Ce *pour lui* gâte la phraſe, auſſi-bien que le *que*, *qui*. Verſer du ſang pour un bien!

[*c*] *Où m'en réduit la ſuite.* C'eſt la ſuite du ſang qu'elle a verſé. Cela n'eſt pas net; & cet *en* n'eſt pas heureuſement placé.

[*d*] *Délice de mon cœur-- l'amour que j'ai pour toi.* Ce ſont des expreſſions faites pour la tendreſſe, & non pour le trône.

(*e*) On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi (*f*) tourne en haine pour elle :
(*g*) Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle ;
Et puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui me venger,
(*h*) Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt léger.

LAONICE.

Quoi, vous parlez encore (*i*) de vengeance & de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine ?

CLÉOPATRE.

Quoi, je ferais un roi pour être ſon époux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte courroux ?
(*k*) N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſière,

Un amour du trône qui ſe tourne en haine pour Rodogune, & l'un qui eſt grand, l'autre cruel, tout cela n'eſt nullement dans la nature, & l'expreſſion n'en vaut pas mieux que le ſentiment.

(*e*) *On m'y force.* Ne faudrait-il pas expliquer comment elle eſt forcée à réſigner la couronne, puiſqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril eſt paſſé ? Ne devrait-elle pas dire ſeulement, *on l'exige, je l'ai promis* ?

(*f*) *Tourne en haine.* L'amour du trône fait ſa haine pour Rodogune, mais ne tourne point en haine.

(*g*) *Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle.* La poéſie n'admet guère ces *l'un* & *l'autre.*

(*h*) *Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt léger.* Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcenée lui ſera ſupportable ?

(*i*) *De vengeance & de haine pour celle &c.* La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance.* On n'a point de vengeance pour quelqu'un.

(*k*) *N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſière.* Ce n'eſt point cette confidente qui eſt groſſière ; n'eſt-ce pas Cléopatre qui ſemble le devenir en parlant à une dame de ſa cour, comme on parlerait à une ſervante dont l'imbécillité mettrait en colère ? & ici c'eſt une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile. Elle appelle cette dame *groſſière.* En vérité cela eſt dans le goût de la comteſſe d'*Eſcarbagnas* qui appelle ſa femme de chambre *Bouvière.*

A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
Toi qui connais ce peuple, & ſais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il ſuit les étendarts,
Que ſans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
(*l*) Que ſous lui ſon ardeur fût ſoudain réveillée,
Ne ſaurais-tu juger que ſi je nomme un roi,
(*m*) C'eſt pour le commander, & combattre pour moi ?
(*n*) J'en ai le choix en main avec le droit d'aîneſſe ;
Et puiſqu'il en faut faire (*o*) une aide à ma faibleſſe,
Que la guerre (*p*) ſans lui ne peut ſe rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
(*q*) On ne montera point au rang dont je dévale,
(*r*) Qu'en épouſant ma haine au-lieu de ma rivale:
Ce n'eſt qu'en me vengeant qu'on (*s*) me le peut ravir ;
Et je ferai régner qui me voudra ſervir.

LAONICE.

(*t*) Je vous connaiſſais mal.

(*l*) *Que ſous lui ſon ardeur ſoudain fût réveillée.* Il ſemble que ce ſoit l'ardeur d'Antiochus; & qu'eſt-ce qu'une ardeur réveillée ſous quelqu'un ?

(*m*) *C'eſt pour le commander, & combattre pour moi.* On commande une armée, on commande à une nation. On ne commande point un homme, excepté lorſqu'à la guerre un homme eſt commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaître, pour attaquer. *Pour le commander & combattre* n'eſt pas français : elle veut dire, *pour que je lui commande & qu'il combatte pour moi.* Ces deux *pour* font un mauvais effet.

(*n*) *Avoir un choix en main,* n'eſt ni régulier, ni noble.

(*o*) *Une aide à ma faibleſſe* eſt du ſtyle familier.

(*p*) *Sans lui.* Elle entend, *ſans que je faſſe un roi..*

(*q*) *On ne montera point au rang dont je dévale. Dévaler* eſt trop bas, mais il était encore d'uſage du tems de Corneille.

(*r*) *Qu'en épouſant ma haine au-lieu de ma rivale. Epouſer une haine au-lieu d'une femme,* eſt un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter.

(*s*) *Me le peut ravir.* Ce *le* ſe rapporte au rang qui eſt trop loin.

(*t*) *Je vous connaiſſais mal.* Ce mot de vrait, ce ſemble, faire rentrer Cléopatre en elle-même, & lui faire ſentir quel-

CLÉOPATRE.

(*u*) Connais moi toute entière.
Quand je mis Rodogune en tes mains priſonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni reſpect de ſon rang,
Qui m'arrêta le bras, & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſait ſans armée,
Et d'une troupe en hâte à me ſuivre animée,
(*x*) Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
(*y*) M'expoſaient à ſon frère, & faible, & ſans ſecours.
Je me voyais perdue à moins d'un tel ôtage :
Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage :
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du tems.
Le tems eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut croire :
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine, & ſous de faux apprêts....
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Ecoute, & tu verras quel eſt cet hyménée
Où ſe doit terminer cette illuſtre journée.

le imprudence elle commet, d'ouvrir ſans raiſon une ame ſi noire à une perſonne qui en eſt effrayée.

(*u*) *Connais-moi toute entière*, paraît d'une femme qui veut toujours parler, & non pas d'une reine habile, Car quel intérêt a-t-elle à vouloir ſe donner pour un monſtre à une femme étonnée de ces étranges aveux !

(*x*) *Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours*, eſt une phraſe obſcure, & qui n'eſt pas françaiſe. On ne ſait ſi ſa vengeance les a fait périr, ou s'ils ſont morts en voulant la venger ? & *beaucoup d'une troupe* n'eſt pas français.

(*y*) *M'expoſant à ſon frère & faible & ſans ſecours.* Quel était ce frère ? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes ? & cependant le caractère de Cléopatre eſt impoſant, & excite un très-grand intérêt de curioſité ; le ſpectateur eſt comme la confidente, il apprend de moment en moment des choſes dont il attend la ſuite.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

MES enfans, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes ſouhaits, ſi cher à mon amour,
Où je puis voir briller ſur une de vos têtes
Ce que j'ai conſervé parmi tant de tempêtes,
(z) Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de ſoins & de pleurs.
Il peut vous ſouvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de ſi rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir expoſés à ſes coups,
Il fallut me réſoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je ſouffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit.
Je crus mort votre père, & ſur un ſi faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
(a) Il fallut ſatisfaire à ſon brutal deſir,
(b) Et de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choiſir;

(z) *Tant de tempêtes, tant de malheurs, tant de ſoins.* Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les emploie comme une figure, comme une trope qui doit augmenter l'intérêt; mais ici ce n'eſt qu'une négligence.

(a) *Il fallut ſatisfaire à ſon brutal deſir. Brutal deſir* eſt bas & convient à toute autre choſe qu'au deſir d'avoir un roi.

(b) *Et de peur qu'il n'en prît.* Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parce qu'il s'agit ici d'un roi, & non pas d'un nom générique.

(*c*) Pour vous ſauver l'état que n'euſſai-je pu faire ?
Je choiſis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, & j'eſpérai qu'en lui
Votre trône tombant trouverait un appui.
(*d*) Mais à peine ſon bras en relève la chûte,
Que par lui de nouveau le ſort me perſécute ;
Maître de votre état par ſa valeur ſauvé,
Il s'obſtine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous attire ſa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre ſa place,
Et de dépoſitaire, & de libérateur,
Il s'érige en tyran, & lâche uſurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à ſon ombre ;
Auſſi-bien en un ſeul voici des maux ſans nombre.
Nicanor votre père, & mon premier époux.
Mais pourquoi lui donner encore des noms ſi doux,
Puiſque l'ayant cru mort il ſembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous pourſuivre ?
(*e*), Paſſons, je ne me puis ſouvenir ſans trembler

(*c*) *Pour vous ſauver l'état que n'euſſai-je pu faire ?* n'eſt pas français. On ne peut dire, *je vous ſauvai l'état*, le peuple, la nation, au lieu de *je conſervai vos droits.* On dit, Je vous ai ſauvé votre fortune, parce que cette fortune vous appartenait, vous la perdiez ſans moi ? *j'ai ſauvé l'état*, mais non *je vous ai ſauvé l'état.*

(*d*) *Mais à peine ſon bras en relève la chûte.* On ne relève point une chûte ; on relève un trône tombé. Le reſte du diſcours de Cléopatre eſt très-artificieux, & plein de grandeur. Il ſemble que Racine l'ait pris en quelque choſe pour modèle du grand diſcours d'Agrippine à Néron ; mais la ſituation de Cléopatre eſt bien plus frappante que celle d'Agrippine ; l'intérêt eſt beaucoup plus grand, & la ſcène bien autrement intéreſſante.

(*e*) *Paſſons, je ne me puis ſouvenir ſans trembler.*
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler.
Il ſemble par cette phraſe que Cléopatre trembla du coup que voulait porter Nicanor & qu'elle l'empêcha de porter ce coup ; elle veut dire le contraire.

Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler ;
Je ne ſais s'il eſt digne, ou d'horreur, ou d'eſtime,
S'il plut aux dieux, ou non, s'il fut juſtice, ou crime ;
Mais ſoit crime, ou juſtice, il eſt certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étais laſſe du trône, où d'éternels malheurs
Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie eſt preſque uſée, & ce reſte inutile
Chez mon frère avec vous trouvait un sûr aſyle :
Mais voir après douze ans, & de ſoins & de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui deſtinée
Aux enfans qui naîtraient d'un ſecond hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien.
Je me crus tout permis (*f*) pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;
Et ſi j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juſte ciel la bonté ſouveraine
Vous en laiſſant le fruit, m'en réſerver la peine,
Ne lancer que ſur moi les foudres mérités,
Et n'épandre ſur vous que des proſpérités !

ANTIOCHUS.

(*g*) Juſques ici, madame, aucun ne met en doute

(*f*) *Pour garder votre bien.* Il fallait, *pour vous garder votre bien.*

(*g*) *Juſques ici, madame, aucun ne met en doute &c.* Ce diſcours d'Antiochus eſt d'une bienſéance qui lui gagne tous les cœurs.

Les longs & grands travaux que notre (*h*) amour vous coûte;
Et nous croyons tenir des ſoins de cet amour
Ce doux eſpoir du trône auſſi-bien que le jour ; (*i*)
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devous rendre :
Mais afin qu'à jamais nous les puiſſions bénir,
Epargnez le dernier à notre ſouvenir.
Ce ſont fatalités dont l'ame embarraſſée (*k*)
(*l*) A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un ſi triſte tableau
(*m*) Il faut paſſer l'éponge, ou tirer le rideau ;
Un fils eſt criminel quand il les examine ;
(*n*) Et quelque ſuite enfin que le ciel y deſtine,
J'en rejette l'idée, & crois qu'en ces malheurs
Le ſilence ou l'oubli nous ſied mieux que les pleurs.
Nous attendons le ſceptre avec même eſpérance ;
Mais ſi nous l'attendons, c'eſt ſans impatience ;

(*h*) *S'il y a notre amour*, c'eſt un barbariſme, notre amour ne peut jamais ſignifier l'amour que vous avez pour nous. S'il y a *votre amour*, il peut ſignifier l'amour de Cléopatre pour ſes enfans.

(*i*) Un doux eſpoir du trône qu'on tient du ſoin d'un amour!

(*k*) *Ce ſont fatalités!* Il faudrait au moins *des fatalités*. Mais *des fatalités* dont l'ame eſt embarraſſée! une femme qui débute ſans raiſon par avouer à ſes enfans qu'elle a tué leur père, doit leur cauſer plus que de l'embarras.

(*l*) *A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée, ſouvent* eſt de trop.

(*m*) *Il faut paſſer l'éponge ou tirer le rideau.* On ſent aſſez que cette alternative d'éponge & de rideau fait un mauvais effet. Il ne faut employer l'alternative que quand on propoſe le choix de deux partis ; mais on ne propoſe point en parlant à ſa reine & à ſa mère le choix de deux expreſſions. De plus, ces expreſſions un peu triviales ne ſont pas dignes du ſtyle tragique. Il en faut dire autant de la *ſuite que le ciel deſtine à ces noires couleurs.*

(*n*) Le ciel qui deſtine une ſuite!

Nous pouvons ſans régner vivre tous deux contens,
C'eſt le fruit de vos ſoins, jouiſſez-en long-tems;
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace;
Et l'accepter ſi-tôt ſemble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

(o) j'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère,
(p) Que bien qu'avec plaiſir & l'un & l'autre eſpère,
(q) L'ambition n'eſt pas notre plus grand deſir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir;
(r) Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéiſſance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illuſtre exemple apprenne l'art des rois.

CLEOPATRE.

Dites tout, mes enfans, vous fuyez la couronne,
Non que ſon trop d'éclat ou ſon poids vous étonne,
L'unique fondement de cette averſion,
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion.
(s) Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,

(o) *J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère.* Séleucus ne parle pas ſi bien que ſon frère; il dit, *j'ajouterai*, & il n'ajoute rien.

(p) *Que bien qu'avec plaiſir*, eſt trop rude à l'oreille. On ne dit point, *& l'un & l'autre*, à moins que le premier & ne lie la phraſe.

(q) *L'ambition n'eſt pas notre plus grand deſir. L'ambition* eſt une paſſion, & non un deſir

(r) *Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance. C'eſt bien la raiſon* eſt du ſtyle de la comédie, *pour tant de puiſſance* ne forme pas un ſens net; eſt-ce pour la puiſſance de la reine? eſt-ce pour la puiſſance de ſes enfans qui n'en ont aucune? eſt-ce pour celle qu'aura l'un d'eux?

(s) *Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie.* Ces vers ne forment aucun ſens; la honte paſſe à vos yeux pour la même infamie, ſi une indigne hymen la fait retomber ſur celle qui ve-

S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
(*t*) Sur celle qui venait pour vous la dérober,
O nobles ſentimens d'une ame généreuſe!
O fils vraiment mes fils! ô mère trop heureuſe!
Le ſort de votre père eſt enfin éclairci;
Il était innocent, & je puis l'être auſſi;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais père
Que charmé par la ſœur, ou forcé par le frère;
Et dans cette embuſcade où ſon effort fut vain,
(*u*) Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
(*x*) Ainſi de cet amour la fatale puiſſance
Vous coûte votre père, à moi mon innocence;
Et ſi ma main pour vous n'avait tout attenté,
L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.
(*y*) Ainſi vous me rendrez l'innocence, & l'eſtime,

nait &c. Le défaut vient principalement de *la même infamie* qui n'eſt pas français, & de ce que ce pronom *elle* qui ſe rapporte dans le ſens à *couronne*, eſt joint à *honte* par la conſtruction.

(*t*) *Sur celle qui venait pour vous la dérober &c.* Eſt-il vraiſemblable que Cléopatre n'ait pas ſoupçonné que ſes enfans pouvaient aimer Rodogune? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parce que leur père a voulu autrefois l'épouſer? Rodogune ſera-t-elle autre choſe que femme du roi? celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne? doit-elle s'écrier, *ô mère trop heureuſe!* Cet artifice n'eſt-il pas un peu groſſier? Ne ſent-on pas que Cléopatre cherche un vain prétexte, que la raiſon déſavoue? Si ſes deux fils étaient des imbécilles, parlerait-elle autrement? Que ce ſecond diſcours de Cléopatre eſt au-deſſous du premier! *Sur celle qui venait*, expreſſion incorrecte & familière.

(*u*) *Rodogune, mes fils, le tua par ma main.* Cette fauſſeté eſt trop ſenſible & trop révoltante? & c'eſt bien là le cas de dire, Qui prouve trop ne prouve rien.

(*x*) *Ainſi de cet amour la fatale puiſſance. De cet amour* ne ſe rapporte à rien: elle entend l'amour que Nicanor avait eu pour Rodogune.

(*y*) *Ainſi vous me rendrez l'innocence & l'eſtime. Vous me*

Lorſque vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette même main qui vous a tout ſauvé,
Dans ſon ſang odieux je l'aurais bien lavé ;
Mais comme vous aviez votre part aux offenſes,
Je vous ai réſervé votre part aux vengeances ;
Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
(ɣ) Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aîneſſe;
(a) La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

rendez l'eſtime, ne peut ſe dire comme *vous me rendez l'innocence*; car l'innocence appartient à la perſonne, & l'eſtime eſt le ſentiment d'autrui Vous me rendez mon innocence, ma raiſon, mon repos, ma gloire, mais non pas mon eſtime.

(ɣ) *Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.* La propoſition de donner le trône à qui aſſaſſinera Rodogune eſt-elle raiſonnable ? Tout doit être vraiſemblable dans une tragédie. Eſt-il poſſible que Cléopatre, qui doit connaître les hommes, ne ſache pas qu'on ne fait point de telles propoſitions ſans avoir de très fortes raiſons de croire qu'elles ſeront acceptées ? Je dis plus ; il faut que ces choſes horribles ſoient abſolument néceſſaires. Mais Cléopatre n'eſt point réduite à faire aſſaſſiner Rodogune & encore moins à la faire aſſaſſiner par ſes fils. Elle vient de dire que le Parthe eſt éloigné, qu'elle eſt ſans aucun danger. Rodogune eſt en ſa puiſſance. Il paraît donc abſolument contre la raiſon que Cléopatre invite à ce crime ſes deux enfans dont elle doit vouloir être reſpectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune elle le peut ſans recourir à ſes enfans. Cependant cette propoſition ſi peu préparée, ſi extraordinaire, prépare des événemens d'un ſi grand tragique, que le ſpectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne ſoit ni dans la vérité hiſtorique, ni dans la vraiſemblance. La ſituation eſt théatrale, elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raiſonnable peut être très-mauvaiſe. Une invention théatrale, que la raiſon condamne dans l'examen, peut faire un très-grand effet. C'eſt que l'imagination émue de la grandeur du ſpectacle, ſe demande rarement compte de ſon plaiſir. Mais je doute qu'une telle ſcène pût être ſoufferte par des hommes d'un goût & d'un jugement formé qui la verraient pour la première fois.

[a] *La mort de Rodogune en nommera l'aîné.*

Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné!
Redoutez-vous ſon frère, après la paix infame,
Que même en la jurant je déteſtais dans l'ame?
(*b*) J'ai fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loi?
Eſt-ce pitié pour elle? eſt-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouſer afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deſtin aux mains de mon eſclave?
(*c*) Vous ne répondez point! allez, enfans ingrats,

Quoi vous montrez tous deux un viſage étonné!

Comment peut-elle être ſurpriſe que ſa propoſition révolte? Elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aineſſe. Celui des deux qui ne voudra pas tuer ſa maîtreſſe ſera le cadet & perdra le trône; mais ſi tous deux veulent la tuer, qui ſera roi? Il eſt clair que la propoſition de Cléopatre eſt abſurde autant qu'abominable; & cependant elle forme un grand intérêt? parce qu'on veut voir ce qu'elle produira, parce que Cléopatre tient en ſa main la deſtinée de ſes enfans.

En nommera l'aîné. Cet *en* ſe rapporte a ſes deux fils; mais comme il y a un vers entre deux, le ſens ne ſe préſente pas clairement. Il faut encore éviter de finir un vers par *aîné* quand l'autre finit par *aîneſſe.*

[*b*] Style de gazette.

[*c*] *Vous ne répondez point; allez, enfans ingrats.* Cléopatre n'eſt pas adroite, quoiqu'elle ſe ſoit donnée pour une femme très-habile. Dès qu'elle s'apperçoit que ſes enfans ont horreur de ſa propoſition, elle ne doit pas inſiſter. On ne perſuade point un crime horrible par de la colère & des emportemens. Quand Phèdre a laiſſé voir ſon amour à Hypolite, & qu'Hypolite répond, *Oubliez-vous que Théſée eſt mon père & votre époux?* elle rentre alors en elle-même; & dit, *Et ſur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire?* Cela eſt dans la nature; mais peut-on ſuppoſer qu'une reine qui a de l'expérience, perſiſte à révolter ſes enfans contre elle, en ſe rendant horrible à leurs yeux? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut diſpoſer du trône comme de ſa conquête, après avoir dit dans la ſcène précédente qu'elle eſt forcée de deſcendre du trône? & comment peut-elle y être forcée en diſant qu'elle eſt maîtreſſe du tout. Cette contradiction n'eſt-elle pas palpa-

Pour qui je crus en vain conſerver ces états ;
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit....

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.
Je ſais bien que le ſang qu'à vos mains je demande
N'eſt pas le digne eſſai d'une valeur bien grande ;
Mais ſi vous me devez & le ſceptre, & le jour,
Ce doit être envers moi le ſceau de votre amour :
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'eſt qu'en m'imitant que l'on me juſtifie.
Rien ne vous ſert ici (*d*) de faire les ſurpris ;
Je vous le dis encor, le trône eſt à ce prix ;
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête ;
Point d'aîné, point de roi qu'en m'apportant ſa tête ;
Et puiſque mon ſeul choix (*e*) vous y peut élever,
(*f*) Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

ble ? Faut-il que toute cette piéce pleine de traits ſi fiers & ſi hardis, ſoit fondée ſur de ſi grandes inconſéquences ?

[*d*] *De faire les ſurpris.* Expreſſion trop triviale, ſurtout dans une circonſtance ſi tragique.

[*e*] *Vous y peut élever.* Cet *y* ſe rapporte à *trône*, qui eſt quatre vers auparavant. Les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils déſignent. C'eſt une règle à laquelle il n'y a point d'exception.

[*f*] *Pour jouir de mon crime &c.* Ce vers eſt très-beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer ſon crime à ſes enfans, & les preſſer d'en commettre un autre ?

SCENE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

(g) EST-il une conſtance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre!

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous?

SÉLEUCUS.

[g] *Eſt-il une conſtance à l'épreuve du foudre,*
Dont le cruel arrêt met notre eſpoir en poudre &c.

Voilà encore un foudre, dont un arrêt met un eſpoir en poudre; & Antiochus répond par écho à cette figure incohérente. Nouvelle preuve du peu de ſoin qu'on prenait alors de châtier ſon ſtyle. Deſpréaux eſt le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur reſpectueuſe d'Antiochus eſt auſſi contraire à l'hiſtoire qu'à la politique ordinaire des princes. Pluſieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. Cléopatre vient d'avouer à ſes enfans qu'elle a aſſaſſiné leur père; elle veut les forcer à aſſaſſiner leur maîtreſſe. Elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemneſtre ne le fut pour Oreſte. Eſt-ce-là le cas de dire, *j'aime ma mère*? Mais ce ſentiment d'amour reſpectueux pour une mère, eſt ſi profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les ſpectateurs penſent comme Antiochus. Telle eſt la magie de la poéſie; le poëte tient les cœurs dans ſa main; il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreſte, & alors le public s'intéreſſera à ſa vengeance; il peut le peindre comme un prince ſévère & juſte, qui pour le bien de ſon état veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ſes ſujets: alors les ſpectateurs applaudiront à ſa juſtice. Il peut le peindre ſoumis, reſpectueux, attaché à ſa mère, autant qu'indigné; & alors le public partage les mêmes ſentimens. Cette dernière ſituation eſt la ſeule convenable à la conſtruction de cette tragédie, d'autant plus qu'*Antiochus* eſt repréſenté comme un jeune homme ſoumis; mais auſſi ſon caractère eſt ſans force.

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureur dignes d'une Mégère !
O femme, que je n'oſe appeller encor mère !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne ſaurais-tu ſouffrir qu'on règne innocemment ?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te reſſembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au ſort notre triſte aventure.
Nous le nommions cruel, mais il nous était doux,
Quand il ne nous donnait à combattre que nous.
Confidens tout enſemble & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe
Ou n'eſt guère ſenſible, ou guère impétueuſe;
Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connaître la cauſe, & l'imputer au ſort.
Pour moi, je ſens les miens avec plus de faibleſſe
Plus leur cauſe m'eſt chère, & plus l'effet m'en bleſſe;
Non que pour m'en venger j'oſe entreprendre rien;
Je donnerais encor tout mon ſang pour le ſien.
Je ſais ce que je dois; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte;
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſés,

Qui ne ſait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtère infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux,
Des deux princes ſes fils elle fait ſes bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle eſt ma mère;
Et plus je vois ſon crime (*h*) indigne de ce rang,
Plus je lui vois ſouiller la ſource de mon ſang.
J'en ſens de ma douleur croître la violence;
Mais ma confuſion m'impoſe le ſilence,
Lorſque dans ſes forfaits ſur nos fronts imprimés
(*i*) Je vois les traits honteux dont nous ſommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle, ou ſtupide;
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide;
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur;
Et détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au ſort qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encor un peu d'eſpoir;
Elle eſt mère, & le ſang a beaucoup de pouvoir;
Et le ſort l'eût-il fait encor plus inhumaine,
(*k*) Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.

[*h*] *Indigne de ce rang.* Ce mot de *rang* ne convient point à *mère.* On n'a point le rang de mère comme on a le rang de reine.

[*i*] *Je vois les traits honteux dont nous ſommes formés.* On n'eſt point formé de traits, & les forfaits ne s'impriment point ſur le front.

[*k*] *Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.* Il n'eſt peut-être pas bien naturel qu'*Antiochus* diſe qu'une larme peut changer le cœur de Cléopatre, après qu'elle lui a propoſé de

SÉLEUCUS.

Ah! mon frère! l'amour n'eſt guère véhément
Pour des fils élevés dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourrir preſque dans l'eſclavage,
Elle n'a rappellés que pour ſervir ſa rage.
(*l*) De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard.
Nous avons en ſon cœur vous & moi peu de part.
(*m*) Elle fait bien ſonner ce grand amour de mère,
Mais elle ſeule enfin s'aime & ſe conſidère;
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine:
Nous ayant embraſſés, elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix!
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre:
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent;
(*n*) Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.

ſang froid le plus grand des crimes; mais ce contraſte du caractère d'Antiochus avec celui de *Séleucus*, eſt ſi beau, qu'on aime cette petite illuſion que ſe fait le cœur vertueux d'Antiochus.

[*l*] *De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard. Le fard des pleurs* eſt des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec ſuccès *le faſte des pleurs*, pour exprimer l'oſtentation d'une douleur étudiée, & que le mot de *fard* n'eſt pas recevable? C'eſt qu'en effet il y a de l'oſtentation, du faſte dans l'appareil d'une douleur qu'on étale; mais on ne peut mettre réellement du fard ſur des larmes. Cette figure n'eſt pas juſte, parce qu'elle n'eſt pas vraie.

(*m*) *Elle fait bien ſonner.* Cette expreſſion eſt trop triviale. De plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme ſi criminelle ne travaille que pour elle ſeule.

(*n*) *Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent. Le conſent* n'eſt pas français; mais ce ſeul vers ſuffit pour démontrer combien Cléopatre a été imprudente avec ſes deux enfans.

Régnons, & ſon courroux ne ſera que faibleſſe ;
C'eſt l'unique moyen de ſauver la princeſſe :
Allons la voir, mon frère, & demeurons unis ;
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire ;
Mais il faut qu'avec lui nôtre union conſpire.
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié
Ne ſaurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance,
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience.
Allons, & ſoyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE

VOILA comme l'amour ſuccède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
(*a*) Et comme elle uſe enfin de ſes fils, & de moi.

(*a*) *Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi.* Ce vers eſt du ton de la comédie. *Uſer de quelqu'un* eſt du ſtyle familier, & Cléopatre n'a point uſé de Rodogune. Il eſt triſte que Rodogune n'apprenne ſon danger & le deſſein barbare de Cléopatre, que par une confidente qui trahit ſa maîtreſſe; n'eût-il pas été plus théatral & plus touchant de l'apprendre par les deux frères? tous deux brûlans pour elle, tous deux conſternés en ſa préſence; Antiochus n'avouant rien par reſpect pour ſa mère, & Séleucus qui la ménage moins, dévoilant ce ſecret terrible avec horreur? Cette ſituation ne ferait-elle pas une impreſſion plus forte qu'une ſuivante qui recommande le ſecret à Rodogune, de peur d'être perdue? à quoi Rodogune répond, qu'*elle reconnaîtra ce ſervice en ſon lieu.*

Cet avertiſſement que donne la ſuivante à Rodogune démontre combien Cléopatre a été imprudente de vouloir charger ſes enfans d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme; & il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à propoſer à deux jeunes princes qu'on ſait être vertueux, de tuer leur maîtreſſe? Mais comment Cléopatre après avoir vu avec quelle juſte horreur ſes enfans la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette propoſition à ſes fils? Quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle mépriſe, tout ce qui peut la rendre exécrable & avilie aux yeux de cette confidente?

Et tantôt mes ſoupçons lui faiſaient une offenſe?
Elle n'avait rien fait qu'en ſa juſte défenſe?
Lorſque tu la trompais, elle fermait les yeux?
Ah, que ma défiance en jugeait beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame :
Et qu'ayant reconnu ſa haine, & mon erreur,
Ce cœur gros de ſoupirs & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi due aux ſecrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon horreur & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je crois devoir le reſte de mes jours;
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en diſpenſer;
C'eſt aſſez que pour vous je lui ſois infidelle,
Sans m'engager encor à des conſeils contr'elle.
Oronte eſt avec vous, qui comme ambaſſadeur (*b*)
Devait de cet hymen honorer la ſplendeur;
Comme c'eſt en ſes mains que le roi votre frère
A dépoſé le ſoin d'une tête ſi chère,
Je vous laiſſe avec lui pour en délibérer.

(*b*) Cet Oronte qui comme ambaſſadeur devait honorer *la ſplendeur d'un hymen*, & qui ne dit pas un mot, joue dans cette ſcène un bien mauvais perſonnage, mais une confidente qui dit le ſecret de ſa maîtreſſe, en joue un plus mauvais encore. C'eſt un moyen trop petit, trop commun dans les comédies.

Quoi que vous réſolviez, laiſſez-moi l'ignorer.
Au reſte aſſurez-vous de l'amour des deux princes ;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces ;
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant ; ſi j'étais ici vue,
Votre péril croîtrait, & je ſerais perdue.
Fuyez, grande princeſſe, & ſouffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnaîtrai ce ſervice en ſon lieu.

SCENE II. (c)

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUE ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon ſang le prix d'un diadême ?

(c) Au-lieu d'une ſituation tragique & terrible que la fureur de Cléopatre faiſait attendre, on ne voit ici qu'une ſcène de politique entre Rodogune & l'ambaſſadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, ſon amour & la haine de Cléopatre. Ces deux objets ne produiſent ici aucun mouvement, ils ſont écartés par des diſcours de politique. On a déjà obſervé que le grand art de la tragédie eſt que le cœur ſoit toujours frappé des mêmes coups, & que des idées étrangères n'affaibliſſent pas le ſentiment dominant. Cet Oronte qui ne paraît qu'au troiſième acte, lui dit, *qu'il aurait perdu l'eſprit, s'il lui conſeillait la réſiſtance* ; & il lui conſeille de *faire l'amour politiquement*. Mais d'où ſait-il que les deux fils de Cléopatre aiment Rodogune ? Les deux frères avaient été juſques-là ſi diſcrets, qu'ils s'étaient cachés l'un à l'autre leur paſſion ; comment cet ambaſſadeur peut-il donc en parler comme d'une choſe publique ? & ſi l'ambaſſadeur s'en eſt apperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignoré ?

Fuirons-nous chez mon frère ? attendrons-nous la mort ?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, madame, eſt aſſez difficile.
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait obſerver ;
Ou s'il vous eſt permis encore de vous ſauver,
L'avis de Laonice eſt ſans doute une adreſſe ; (*d*)
Feignant de vous ſervir elle ſert ſa maîtreſſe.
La reine qui ſurtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra pour vous le but de ſes ſouhaits,
Et vous accuſera de violer la paix ;
Et le roi plus piqué contre vous que contr'elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blamera vos frayeurs, & nos légèretés,
D'avoir oſé douter de la foi des traités ;
Et peut-être preſſé des guerres d'Arménie,
Vous laiſſera moquée, & la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'eſt ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

[*d*] Pourquoi cet inutile Oronte qui croit parler ici en ambaſſadeur fort adroit, ſoupçonne-t-il que l'avis eſt faux, & que c'eſt un piége que Cléopatre tend ici à Rodogune ? ne connaît-il pas les crimes de Cléopatre ? Ne la doit-il pas croire capable de tout ? ne doit-il pas balancer les raiſons ? il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un gros fin. Et rien n'eſt ni moins tragique ni plus mal imaginé.

RODOGUNE.

Ah, que de vos conſeils j'aimerais la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une reine en colère,
Avec ce peu de gens que m'a laiſſé mon frère?

ORONTE.

J'aurais perdu l'eſprit, ſi j'oſais me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puiſſions réſiſter.
Nous mourrons à vos pieds, c'eſt toute l'aſſiſtance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuiſſance.
Mais pouvez-vous trembler, quand dans ces mêmes lieux
(e) Vous portez le grand maître & des rois & des dieux?
L'amour fera lui ſeul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère;
Ménagez bien leur flamme, il voudront tout pour vous,
Et ces aſtres naiſſans ſont adorés de tous.
Quoi que puiſſe en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout ſur ſes fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à raſſembler nos Parthes écartés;
Ils ſont peu, mais vaillans, & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſurtout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

[e] *Vous portez le grand maître.* Comment une femme porte-elle ce grand maître? *L'amour maître des dieux* eſt une expreſſion de madrigal indigne d'un ambaſſadeur.

Remarquons encore qu'on n'aime point à voir un ambaſſadeur jouer un rôle ſi peu conſidérable.

SCENE III.

RODOGUNE *ſeule.*

(*f*) QUoi ! je pourrais deſcendre à ce lâche artifice,
D'aller de mes amans mendier le ſervice ?
Et (*g*) ſous l'indigne appas d'un coup d'œil affété,
J'irais juſqu'en leurs cœurs chercher ma ſûreté ?
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes ;
(*h*) Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes.
Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
(*i*) Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir.

[*f*] *Quoi ! je pourrais deſcendre à ce lâche artifice, &c.* Voici Rodogune qui oublie dans le commencement de ce monologue, & ſon danger & ſon amour. Elle prend la hauteur de ces princeſſes de roman, qui ne veulent rien devoir à leurs amans ; *celles de ſa naiſſance ont*, dit-elle, *horreur des baſſeſſes* ; & cette ſcrupuleuſe & modeſte princeſſe qui a dit, qu'*il eſt des nœuds ſecrets*, qu'*il eſt des ſimpaties, dont par le doux rapport les ames aſſorties*, *&c.* & qui craint de s'avouer à elle-même la ſympatie qu'elle a pour Antiochus ; cette fille ſi timide va [la ſcène d'après] propoſer à ſes deux amans d'aſſaſſiner leur mère ; & elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur ſervice ! Quoi, elle craint de leur avoir la moindre obligation ; & elle va leur demander le ſang de Cléopatre ! C'eſt au lecteur à ſe rendre compte de l'impreſſion que ces contraſtes font ſur lui.

[*g*] *Sous l'indigne appas d'un coup d'œil.* Je ne ſais ſi cette figure eſt bien juſte : *Chercher ſa ſureté ſous l'appas d'un coup d'œil affété !*

[*h*] *Leur ſang tout généreux.* Mais ſi celles de ſa naiſſance ont le ſang tout généreux, comment cette généroſité s'accorde-t-elle avec le parricide ?

[*i*] *Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir.* On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous propoſe quelque choſe d'indigne de nous. Dans tout autre cas la fierté eſt mépriſable. Cette fierté de Rodogune ne paraît point placée : elle éprouvera la force de leur amour ſans flatter leurs deſirs, ſans leur jeter d'amorce ; & ſi cet amour eſt aſſez fort pour lui ſervir d'appui, elle fera régner cet amour en régnant ſur

Je verrai leur amour, j'éprouverai ſa force,
Sans flatter leurs deſirs, ſans leur jeter d'amorce,
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant ſur lui.
Sentimens étouffés de colère, & de haine,
(*k*) Rallumez vos flambeaux à celle de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux manes d'un grand roi;
(*l*) Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria: *Vengeance: adieu, je meurs pour vous.*
Chère ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allais baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
(*m*) Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes.
Nous n'avons point de cœur (*n*) pour aimer, ni haïr;

lui. Et c'eſt pour débiter ce galimatias que Rodogune fait un monologue de ſoixante vers.

(*k*) *Rallumez vos flambeaux à celle de la reine, &c.* Des ſentimens qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, & que rompent la *loi dure* d'un oubli *contraint* pour *rendre juſtice*, ce ſont des paroles qui ne forment point un ſens net: c'eſt un ſtyle auſſi obſcur qu'emphatique; & on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes.

(*l*) *Rapportez à mes yeux ſon image encore étincelante.* On dirait bien, *je crois le voir encore étincelant de courroux*; mais ce n'eſt pas l'image qui eſt encore animée; de plus on n'étincelle point d'amour.

(*m*) Ces réflexions ſur *la haute naiſſance qui approche des couronnes & qui aſſervit les perſonnes*, ſont de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois.

(*n*) *Pour aimer ni haïr.* Ici elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr, & dans le même monologue elle reprend un cœur

Toutes nos paſſions ne ſavent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Je ſuivais mon deſtin en victime d'état :
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage;
Je briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage;
J'oſe reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à toi que je veux obéir.
(o) Le conſentiras-tu, cet effort ſur ma flamme,
Toi, ſon vivant portrait que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je ſais quelles ſeront tes douleurs & tes craintes;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes;
(p) S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes :

pour aimer & haïr. Ces antithèſes, ces jeux de vers ne ſont plus permis.

(o) *Le conſentiras-tu?* Conſentir *à*, & non conſentir *le*. Ce verbe gouverne toujours le datif exprimé chez nous par la prépoſition *à*. Il eſt vrai qu'au barreau on viole cette règle: mais le ſtyle du barreau eſt celui des barbariſmes.

(p) *S'il t'en coûte un ſoupir j'en verſerai des larmes.*

Que veut dire cela? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ſes deux amans de tuer leur mère? eſt-ce-là le cas d'un ſoupir? Ne faut-il pas avouer que preſque tous les ſentimens de ce monologue ne ſont ni aſſez vrais, ni aſſez touchans?

Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
(*q*) Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris garde-toi de paraître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

(*r*) NE vous offenſez pas, princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
(*s*) Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent :
Mais (*t*) un profond reſpect nous fit taire, & brûler ;

(*q*) *Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux.* Enfin, cette même Rodogune qui ſonge à faire aſſaſſiner une mère par ſes propres fils, fait une invocation à l'amour, & le prie de ne pas paraître dans ſes yeux. Voilà une ſingulière timidité pour une fille qui n'eſt plus jeune, qui a voulu épouſer le père, qui eſt amoureuſe du fils, & qui veut faire aſſaſſiner la mère ! La force de la ſituation a fait apparemment paſſer tous ces défauts, qui aujourd'hui ſeraient relevés ſévèrement dans une piéce nouvelle.

(*r*) *Ne vous offenſez pas, princeſſe, de nous voir.* Et de quoi veut-il qu'elle s'offenſe ? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouſer & la faire reine, joignent à l'offre du trône un ſentiment dont elle doit être charmée & honnorée ? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans leſquels un héros était sûr de l'indignation de ſa dame quand il lui avait fait ſa déclaration ; & ce n'était qu'après beaucoup de tems & de façons qu'on lui pardonnait.

(*s*) *Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.* Cet *en* ne paraît ſe rapporter à rien, car les cœurs ne ſoupirent pas d'expliquer un pouvoir.

[*t*] *Un profond reſpect nous fit taire & brûler.* Un profond reſpect ne fait pas brûler, au contraire.

Et ce même reſpect nous force de parler.

L'heureux moment approche où votre deſtinée
(*u*) Semble être aucunement à la nôtre enchaînée ;
Puiſque d'un droit d'aîneſſe (*x*) incertain parmi nous,
La nôtre attend un ſceptre, & la vôtre un époux.
(*y*) C'eſt trop d'indignité que notre ſouveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de reine ;
Notre amour s'en offenſe, & changeant cette loi,
(*z*) Remet à notre reine à nous choiſir un roi.
Ne vous abaiſſez plus (*a*) à ſuivre la couronne ;
Donnez-la, ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne ;
Réglez notre deſtin qu'ont mal réglé les dieux ;
Notre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux.
L'ardeur qu'allume en nous une flamme ſi pure,
Préfère votre choix au choix de la nature,
(*b*) Et vient ſacrifier à votre élection
Toute notre eſpérance & notre ambition.

Prononcez donc, madame, & faites un monarque ;

[*u*] *Semble être aucunement à la nôtre enchainée. Aucunement* eſt un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers.

(*x*) *Incertain parmi nous.* Il veut dire, *incertain entre nous deux.* Mais *parmi* ne peut jamais être employé pour entre.

(*y*) *C'eſt trop d'indignité, &c.* Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui qui ſera roi de Syrie ? Quoi ! parce que ces deux princes s'appellent ſes *captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle ſoit reine ? C'eſt jouer ſur les mots de *reine* & de *captif* ; & c'eſt un ton de galanterie qui eſt bien loin du tragique.

[*z*] *Remet à notre reine à choiſir.* Il faudrait, *lui remet le choix.* On ne dit point, *Je vous remets à décider*, mais *il vous appartient de décider, je m'en remets à votre déciſion.*

(*a*) *A ſuivre la couronne.* On ne ſuit point une couronne ; on ſuit l'ordre, la loi qui diſpoſe de la couronne.

[*b*] *Et vient ſacrifier à votre élection. Election* ne peut être employé pour *choix. Election d'un empereur, d'un pape*, ſuppoſe pluſieurs ſuffrages.

(*c*) Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque ;
(*d*) Et celui qui perdra votre divin objet,
Demeurera du moins votre premier ſujet :
Son amour immortel ſaura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;
Il y mettra ſa gloire, & dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera ſa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition, & de votre eſpérance ;
Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaiſir,
(*e*) Si celles de mon rang avaient droit de choiſir.
Comme ſans leur avis les rois diſpoſent d'elles,
Pour affermir leur trône, ou finir leurs querelles,
Le deſtin des états eſt l'arbitre du leur,
(*f*) Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.
(*g*) C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.

(*c*) *Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque.* On ne *cède point à une illuſtre marque*, quoique pour rimer avec *monarque* : il faudrait ſpécifier cette *marque*.

(*d*) *Et celui qui perdra votre divin objet. Votre divin objet* ne peut ſignifier *votre divine perſonne* ; une femme eſt bien l'objet de l'amour de quelqu'un ; & en ſtyle de ruelle, cela s'appellait autrefois *l'objet aimé* ; mais une femme n'eſt point ſon propre objet.

(*e*) *Si celles de mon rang avaient droit de choiſir.* Cette expreſſion *celles de ſon rang* eſt ſouvent employée ; non-ſeulement elle n'eſt pas heureuſe, mais ce n'eſt pas de *rang* dont il s'agit, elle parle du traité qui l'oblige d'épouſer l'aîné des deux frères. Ces mots, *celles de mon rang*, ſemblent être un terme de fierté, qui n'eſt pas ici convenable.

(*f*) *Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur. L'ordre des traités* ; il n'y a d'ordre des traités que par les dates. Il fallait, *la loi des traités* ; à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même : mais le mot d'*ordre* eſt impropre dans ce ſens.

(*g*) *C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.* Un cœur qui ſuit une couronne, tour impropre & forcé : cette faute eſt répétée deux fois.

J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne.
(*h*) Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir,
(*i*) Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente eſt vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine:
(*k*) J'entreprendrais ſur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tû juſqu'où va ſon courroux;
Mais je dois par épreuve aſſez bien le connaître,
Pour fuir l'occaſion de le faire renaître.
Que n'en ai-je ſouffert, & que n'a-t-elle oſé?
Je veux croire avec vous que tout eſt appaiſé;
Mais craignez avec moi que ce choix ne (*l*) ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
(*m*) Pardonnez moi ce mot qui viole un oubli,
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui ſemble éteint ſouvent dort ſous la cendre;
Qui l'oſe réveiller peut (*n*) s'en laiſſer ſurprendre;

Et

(*h*) *Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir.* Je prendrai du ſecret révélé le pouvoir de vous aimer; cela n'eſt pas français; *j'en prendrai* eſt obſcur.

(*i*) *Et mon amour pour naître attendra mon devoir.* Un amour peut bien attendre le devoir pour ſe manifeſter, mais non pas pour naître; car s'il n'eſt pas né, comment peut-il attendre? Il eût fallu peut-être, *& pour oſer aimer j'attendrai mon devoir*; ou bien, *j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir.*

Voilà donc Rodogune qui déclare qu'elle ſe donnera à l'aîné, & qu'elle l'aimera. Comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne ſe donnera qu'à l'aſſaſſin de Cléopatre, quand elle a promis d'obéir à Cléopatre?

[*k*] *J'entreprendrais ſur elle.* On entreprend ſur des droits, & non ſur une perſonne. *Entreprendre ſur quelqu'un à accepter un choix*, cela n'eſt pas français.

[*l*] *Ranime à quelque nouveau crime. Ranime* ne peut gouverner le datif; c'eſt un ſoléciſme.

[*m*] *Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli.* On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage; l'oubli ne peut être perſonnifié.

[*n*] *S'en laiſſer ſurprendre. Se laiſſer ſurprendre d'un feu qu'on réveille*, ne paraît pas

Et je mériterais qu'il me pût conſumer,
Si je lui fourniſſais de quoi ſe rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter ſa haine renaiſſante,
S'il eſt en votre main de la rendre impuiſſante ?
Faites un roi, madame, & régnez avec lui ;
Son courroux déſarmé demeure ſans appui ;
Et toutes ſes fureurs ſans effet rallumées
(o) Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées.
(p) Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La couronne eſt à nous, & ſans lui faire injure,
Sans manquer de reſpect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder ſa part,
(q) Et rendre à votre choix ce qu'il doit au haſard.
Qu'un ſi faible ſcrupule en notre faveur ceſſe :
Votre inclination vaut bien un droit d'aîneſſe,
(r) Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur,
S'il ſe trouvait contraire aux vœux de votre cœur.

juſte. On n'eſt point ſurpris d'un feu qu'on attiſe, mais on peut en être atteint.

[o] *Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées. De vaines fumées pouſſées en l'air par des fureurs*, ne font pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image ; & Corneille emploie trop ſouvent ces fumées pouſſées en l'air.

[p] *Mais a-t-elle intérêt &c.* Il paraît naturel que Cléopatre ait intérêt à ce choix, puiſque Rodogune peut choiſir le cadet, & que Cléopatre doit choiſir l'aîné. De plus, la phraſe eſt trop louche ; *a-t-elle intérêt pour en craindre ?*

[q] *Et rendre à votre choix ce qu'il doit au haſard. Chacun de nous peut céder ſa part de ſon eſpérance, & rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au haſard* : quel langage ! quel tour ! il faudrait au moins, *ce qu'il devrait au haſard* ; car les deux frères n'ont encore rien.

[r] *Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur. Un droit d'aîneſſe dont on eſt traité avec rigueur* ; cela n'eſt pas français, & le vers n'eſt pas bien tourné.

(*s*) On vous applaudirait, quand vous ſeriez à plaindre.
Pour vous faire régner ce ſerait vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyranniſant,
Et verſer du poiſon ſur ce noble préſent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous conſume,
Princeſſe, à notre eſpoir (*t*) ôtez cette amertume,
Et permettez que (*u*) l'heur qui ſuivra votre époux
(*x*) Se puiſſe redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

(*y*) Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.
Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux ſans faire un mécontent;
(*z*) Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
(*a*) Je crains d'en faire deux ſi le mien ſe déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,

[*s*] *On vous applaudirait.* Ce n'eſt pas le mot propre; c'eſt, *on vous féliciterait.*

[*t*] *Otez cette amertume.* Qu'eſt-ce qu'ôter l'amertume à un eſpoir?

[*u*] *L'heur qui ſuivra votre époux.* Un heur qui ſuit un époux & qui redouble à le tenir; tout cela eſt impropre, & n'eſt ni bien conſtruit, ni français; ce ſont autant de barbariſmes.

[*x*] *Se puiſſe redoubler à le tenir* eſt encore un barbariſme. *Un heur qui redouble à le tenir!* il ſemble que ce ſoit cet *heur* qui tienne.

[*y*] *Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,*
Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.
Cela n'eſt ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler* & *reculer* ſont des figures qui ne peuvent aller enſemble. Toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'eſt-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer?

[*z*] *Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare*, ne paraît pas bien dit; on ne prépare pas une vertu, comme on prépare une réponſe, un deſſein, une action, un diſcours, &c.

(*a*) *Je crains d'en faire deux ſi le mien ſe déclare.* Elle craint d'en faire deux. On ne ſait par la conſtruction ſi c'eſt deux heureux ou deux mécontens; *le mien* veut dire mon cœur; toute cette tirade eſt un peu embrouillée.

(*b*) Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux :
Mais ſouffrez que je ſuive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;
Quoiqu'aiſément je cède aux ordres de mon roi,
Il n'eſt pas bien aiſé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels ſervices
(*c*) Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
(*d*) Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?
En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
(*e*) Ce cœur vous eſt acquis après le diadème,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même,
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels ſeront les devoirs, quels travaux, quels ſervices,
(*f*) Dont nous ne vous faſſions d'amoureux ſacrifices ?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter

(*b*) *Je tiendrais à bonheur.* C'eſt une façon de parler de ce tems-là ; mais la belle poéſie ne l'a jamais admiſe.

(*c*) *Voudront de mon orgueil exiger les caprices.* Il eſt bien étrange qu'elle ſe ſerve de ce mot, & qu'elle appelle *caprice* l'abominable propoſition qu'elle va faire.

(*d*) *Par quels degrés de gloire il faut me mériter* Elle appelle un parricide *degré de gloire* ; ſi elle parle ſérieuſement, elle dit une choſe auſſi affreuſe que fauſſe ; ſi c'eſt une ironie, c'eſt joindre le comique à l'horreur.

(*e*) *Ce cœur vous eſt acquis après le diadème,*
— Mais gardez-vous de le rendre à lui-même.

Ces idées & ces expreſſions ne ſont pas nettes. *Cœur acquis après ce diadème !* Elle veut dire, Je dois mon cœur à celui qui étant roi ſera mon époux. *Rendre à lui-même*, veut dire, *Gardez-vous de faire dépendre la couronne du ſervice que je vais exiger de vous.*

(*f*) *Dont nous ne faſſions d'amoureux ſacrifices.* On peut faire un ſacrifice de ſon devoir, de ſes ſentimens, de ſa vie ; & non de ſes travaux & de ſes ſervices ; mais c'eſt par des ſervices & des travaux qu'on fait des ſacrifices : & quelle expreſſion, que des *ſacrifices amoureux.*

(*g*) Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS.

Princeſſe, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'eſt notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir ſuivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il eſt tems de me faire connaître :
(*h*) J'obéis à mon roi, puiſqu'un de vous doit l'être ;
Mais quand j'aurai parlé, ſi vous vous en plaignez,
J'atteſte tous les dieux que vous m'y contraignez,

[*g*] *Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter.* Des périls ne ſont point des degrés; on ne mérite point par des degrés : tout cela eſt écrit barbarement.

[*h*] *J'obéis à mon roi.* N'eſt-il pas étrange que Rodogune prenne le prétexte d'obéir à ſon roi, pour demander la tête de la mère de ce roi ? comment peut-elle atteſter tous les dieux qu'elle eſt contrainte par les deux enfans à leur faire cette propoſition ? Ces ſubtilités ſont-elles naturelles ? ne voit-on pas qu'elles ne ſont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point.

Et que c'eſt malgré moi qu'à moi-même rendue
(*i*) J'écoute une chaleur qui m'était défendue,
Qu'un devoir rappellé me rend un ſouvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père,
(*k*) Il eſt mort, & pour moi, par les mains d'une mère ;
Je l'avais oublié, ſujette à d'autres loix,
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour, ou ma haine.
(*l*) J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine,
Réglez vous là-deſſus, & ſans plus me preſſer,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix ſuivra le vôtre ;
Je reſpecte autant l'un que je déteſte l'autre ;
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand roi,
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi.
(*m*) Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe ;
Votre gloire le veut, l'amour vous le préſcrit.

(*i*) *J'écoute une chaleur qui m'était défendue. Une chaleur défendue, un devoir qui rend un ſouvenir ; un ſouvenir que les traités ne peuvent retenir*, ſont un amas de termes impropres, & une conſtruction trop vicieuſe.

(*k*) *Il eſt mort, & pour moi..... Je l'avais oublié, ſujette à d'autres loix.* On ſent bien qu'elle veut dire, je ne l'avais pas vengé ; mais le mot d'*oublier* quand il eſt ſeul, ſignifie, *perdre la mémoire*, excepté dans les cas ſuivans ; *je veux bien l'oublier*, vous devez l'oublier, *il faut oublier les injures*, &c. On n'eſt point ſujet à des loix, cela n'eſt pas français ; & de quelles loix veut-elle parler ?

(*l*) *J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine.* Cette antithèſe eſt-elle bien naturelle ; Une ſituation terrible permet-elle ces jeux d'eſprit ? Comment peut-on en effet haïr & aimer les mêmes perſonnes ? *Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.*

(*m*) *Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe.* On ne porte point un ſang : il était aiſé de dire, *ce ſang qui coule en vous*, ou, *le ſang dont vous ſortez.*

(*n*) Qui peut contr'elle & lui ſoulever votre eſprit ?
Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle ;
(*o*) Vous devez la punir, ſi vous la condamnez ;
Vous devez l'imiter, ſi vous la ſoutenez.
Quoi, cette ardeur s'éteint ! l'un & l'autre ſoupire !
(*p*) J'avais ſu le prévoir, j'avais ſu le prédire ...

ANTIOCHUS.

Princeſſe ....

RODOGUNE.

(*q*) Il n'eſt plus tems, le mot en eſt lâché :
(*r*) Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
(*s*) Appellez ce devoir haine, rigueur, colère,
Pour gagner Rodogune il faut venger un père :

(*n*) *Qui peut contr'elle & lui ſoulever votre eſprit ?* Le ſens eſt louche ; *contr'elle*, ſignifie, *contre votre gloire* ; & *lui*, ſignifie, *votre amour* : c'eſt là le ſens, mais il faut le chercher ; la clarté eſt la première loi de l'art d'écrire ; & puis comment l'eſprit de ces princes peut-il être ſoulevé contre leur gloire ? eſt-ce parce qu'ils s'effraient d'un parricide.

(*o*) *Vous devez la punir Vous devez l'imiter.* Rien de tout cela ne paraît vrai ; un fils n'eſt point du tout obligé de punir ſa mère, quoiqu'il condamne ſes crimes ; il doit encore moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raiſonnement faux pour perſuader une action déteſtable ? Que veut dire en effet, *Vous devez l'imiter ſi vous la ſoutenez ?* Cléopatre a tué ſon mari, ſes enfans doivent-ils tuer leurs femmes ?

[*p*] *J'avais ſu le prévoir, j'avais ſu le prédire.* Si elle a ſu le prévoir, comment s'expoſe-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle ?

[*q*] *Il n'eſt plus tems, le mot en eſt lâché.* Il ſemble que cette idée affreuſe & méditée lui ſoit échappée dans le feu de la converſation ; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la propoſition révoltante qu'elle fait.

[*r*] *Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché*, n'eſt pas français ; on dit, *je l'ai voulu*, *je l'ai eſſayé*, parce qu'on veut une choſe, on l'eſſaie, mais on ne la tâche pas.

[*s*] *Appellez ce devoir haine ou colère.* On voit trop que *colère* n'eſt-là que pour rimer.

(*t*) Je me donne à ce prix; oſez me mériter;
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
(*u*) Adieu, princes.

[*t*] *Je me donne à ce prix, oſez me mériter.* Il eſt vrai que tous les lecteurs ſont révoltés qu'une princeſſe ſi douce, ſi retenue, qui tremble de prononcer le nom de ſon amant, qui craignait de devoir quelque choſe à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de ſang froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux, & dont elle ne ſavait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée; elle ſe fait déteſter, elle ſur qui l'intérêt de la piéce devait ſe raſſembler. Cette ſituation, pourtant, inſpire un intérêt de curioſité; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopatre eſt trop odieuſe; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, & beaucoup plus mépriſable, parce que contre toutes les loix que la raiſon a preſcrites au théatre, elle a changé de caractère. L'amour dans cette piéce ne peut toucher le cœur, parce qu'il n'agit qu'à repriſes interrompues, qu'il n'eſt point combattu, qu'il ne produit point de danger, & qu'il eſt preſque toujours exprimé en vers languiſſans, obſcurs, ou du ſtyle de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parce que l'amitié ſeule ne peut produire de grands mouvemens au théatre, que quand un ami riſque ſa vie pour ſon ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne ſe point brouiller pour une maîtreſſe, eſt froide, & rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette piéce, eſt que tout y eſt ajuſté au théatre, d'une manière peu vraiſemblable, & quelquefois contradictoire; car il eſt contradictoire que cet ambaſſadeur Oronte ſoit inſtruit de l'amour des deux frères, & que Rodogune ne le ſache pas. Il n'eſt guère poſſible qu'Antiochus aime une mère parricide, & c'eſt une choſe trop forcée, que Cléopatre demande la tête de Rodogune, & Rodogune la tête de Cléopatre dans la même heure & aux mêmes perſonnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'eſt néceſſaire ni à l'une, ni à l'autre; toutes deux, même, en faiſant cette propoſition, riſquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent eſpérer. Les hommes les moins inſtruits ſentent trop que toutes ces préparations ſi forcées, ſi peu naturelles, ſont l'échaffaut préparé pour établir le cinquième acte. Cependant l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre ſa mère & ſa maîtreſſe, quand elles s'accuſeront l'une & l'autre d'un parricide & d'un empoiſonnement; mais il était impoſſible qu'Antiochus fût raiſonnablement indécis entre ces deux princeſſes, ſi elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la piéce. Il fallait donc néceſſairement que Rodogune pût être ſoupçonnée avec quelque vraiſemblance; mais auſſi Rodogune en ſe rendant ſi coupable changeait

SCENE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS,

ANTIOCHUS.

HÉLAS, c'eſt donc ainſi qu'on traite
(x) Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite !

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

(y) Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

de caractère & devenait odieuſe; il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui ſauvât le caractère de Rodogune ; il fallait qu'elle parût coupable & qu'elle ne le fût pas. Ce moyen eût encore eu de grands inconvéniens. Il reſte à ſavoir s'il eſt permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, & c'eſt ſur quoi je n'oſe prononcer; mais je doute qu'une piéce remplie de ces défauts eſſentiels, & en général ſi mal écrite, pût aujourd'hui être ſoufferte juſqu'au quatrième acte par une aſſemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquième.

(u) *Adieu*, après une telle propoſition ! & obſervez qu'elle n'a pas dit un ſeul mot de la ſeule choſe qui pourrait en quelque façon lui faire pardonner cette horreur inſenſée. Elle devait leur dire au moins : Cléopatre vous a demandé ma tête ; ma ſûreté me force à vous demander la ſienne.

(x) *Les plus profonds reſpects d'un amour ſi parfaite !* eſt-ce ici le tems de ſe plaindre qu'on a mal reçu ſes profonds reſpects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide ?

y) *Elle fuit mais en Parthe, en nous perçant le cœur.* Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'eſprit, qui diminue l'horreur de la ſituation. On dit que les Parthes lançaient des flèches en fuyant; mais ce n'eſt pas parce que Rodogune fort qu'elle afflige ces princes, c'eſt parce qu'elle leur a fait auparavant une propoſition affreuſe qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes combattaient.

SÉLEUCUS.

Que le ciel eſt injuſte ! Une ame ſi cruelle
Méritait notre mère, & devait naître d'elle.

ANTIOCHUS.

(ɣ) Plaignons-nous ſans blaſphême.

SÉLEUCUS.

Ah que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obſtinez !
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

(*a*) Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'eſt ou d'elle, ou du trône être ardemment épris,
(*b*) Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

(*c*) C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte,
(*d*) Que faire une révolte & ſi pleine & ſi promte.

SÉLEUCUS.

Lorſque l'obéiſſance a tant d'impiété,
La révolte devient une néceſſité.

(ɣ) *Plaignons-nous ſans blaſphême.* Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite ſa maîtreſſe de divinité ?

(*a*) *Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.* Peut-on employer ces idées & ces expreſſions de roman dans un moment ſi terrible ? Il n'y a rien de ſi plat & de ſi mauvais que ce vers.

(*b*) *Que vouloir ou l'aimer, ou régner à ce prix.* On ne ſait par la conſtruction, ſi c'eſt au prix du ſang de ſa mère.

(*c*) *C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte. Lui,* ſe rapporte au trône ; mais on ne ſe ſert point de ce pronom pour les choſes inanimées. Ces vers jettent de l'obſcurité dans le dialogue ; *tenir bien peu de compte d'un trône,* termes d'une proſe rampante.

(*d*) *Que faire une révolte & ſi pleine & ſi prompte.* Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque choſe de ſi noir ! Cette expreſſion ne ſerait pas pardonnée à Céladon ; & *faire une révolte,* n'eſt pas français.

ANTIOCHUS.

(*e*) La révolte, mon frère, eſt bien précipitée,
(*f*) Quand la loi qu'elle rompt peut être-rétractée;
(*g*) Et c'eſt à nos deſirs trop de témérité,
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire :
(*h*) Pour gagner un triomphe il faut une victoire;
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourmens!
Nos malheurs ſont (*i*) plus forts que nos déguiſemens;
Leur excès à mes yeux paraît (*k*) un noir abyme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la (*k*) gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,

(*e*) *La révolte, mon frère, eſt bien précipitée. La révolte* trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonſtance; on voit que cette idée de traiter de ſouveraine & de divinité une maîtreſſe qui exige un parricide, eſt indigne non ſeulement d'un héros, mais de tout honnête homme.

Non-ſeulement cet amour romaneſque eſt froid & ridicule, mais cette diſſertation ſur le reſpect & l'obéiſſance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de ſang froid un parricide, eſt peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théatre aux yeux des connaiſſeurs.

(*f*) *Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée.* On ne rompt point une loi; on ne la rétracte pas; *révoquer* eſt le mot propre. On rétracte une opinion.

(*g*) *Et c'eſt à nos deſirs trop de témérité,* *De vouloir de tels biens.*---que veut dire ce trop de *témérité à ſes deſirs, de vouloir de tels biens?* de quels biens a-t-on parlé? de quelle gloire s'agit-il? que prétend-il par ces ſentences? Si *Rodogune* a fait ce qu'elle ne devait pas faire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire.

(*h*) *Pour gagner un triomphe.* On gagne une victoire & non un triomphe.

(*i*) *Plus forts que ces déguiſemens.* Un déguiſement n'eſt point fort. Il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juſte, Antiochus veut dire qu'il ne peut ſe diſſimuler ſes malheurs.

(*k*) *Un abyme noir où la gloire s'apprête; & une gloire ſans nom.* On dit bien, *un nom ſans gloire*, mais *gloire ſans nom* n'a pas de ſens.

Où ſans un parricide il n'eſt point de bonheur :
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens affaiblir quand je vous encourage ;
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abattu
Suit tantôt ſa douleur, & tantôt ſa vertu :
Mon frère, pardonnez à des diſcours ſans ſuite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SÉLEUCUS.

(*l*) J'en ferais comme vous, ſi mon eſprit troublé
Ne ſecouait le joug dont il eſt accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
(*m*) Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme ;
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins auſſi ma flamme, & mon ambition ;
Et je vous céderais l'un & l'autre avec joie,
Si dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeſte préſent
Ne me jetait dans l'ame un remords trop cuiſant.
Dérobons-nous, mon frère, à ces ames cruelles,
Et laiſſons-les ſans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

(*n*) Comme j'aime beaucoup, j'eſpère encor un peu.

[*l*] *J'en ferais comme vous, ſi mon eſprit troublé. J'en ferais*, n'eſt pas français, & *je ferais comme vous*, eſt du ſtyle de la comédie.

(*m*) *Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme.* Il voit bien ce qu'eſt Rodogune, mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde, qui ait dit, *tuez votre mère, ſi vous voulez que je vous épouſe.* Le trône n'a rien de commun avec la monſtrueuſe idée de la douce Rodogune. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que tous les raiſonnemens d'Antiochus & de Séleucus ne produiſent rien ; ils diſſertent ; les deux frères ne prennent aucune réſolution ; & le malheur de leur perſonnage juſqu'ici, eſt, de ne rien faire, & d'attendre ce qu'on fera d'eux.

(*n*) *Comme j'aime beaucoup, j'eſpère encor un peu. Beaucoup*, & *un peu*, cette an-

(o) L'eſpoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ;
(p) Et ſon reſte confus me rend quelques lumières,
(q) Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fières.
Croyez-moi, l'un & l'autre a redouté nos pleurs;
Leur fuite à nos ſoupirs a dérobé leurs cœurs ;
Et ſi tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra (r) parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre, & peut-être leurs coups
Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni maîtreſſe, ni mère,
(s) N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire:
Quoique leur rage exige, ou de vous, ou de moi,
(t) Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.

tithéſe n'eſt pas digne du tragique.

(o) *L'eſpoir où brûle tant de feu.* Un feu où brûle l'eſpoir!

(p) *Et ſon reſte confus me rend quelques lumières.* Ce reſte confus du feu de l'amour peut-il donner des lumières parce qu'on ſe ſert du mot feu pour exprimer l'amour, n'eſt-ce pas abuſer des termes ? eſt-ce ainſi que la nature parle?

(q) Il ſemble que l'auteur ait été ſi embarraſſé de cette ſituation forcée qu'il ait voulu exprès ſe rendre inintelligible. Une fuite qui dérobe des cœurs à des ſoupirs, une haine qui attend des larmes & qui rend les armes !

(r) *Parer leurs haines.* On ne pare point une haine comme on pare un coup d'épée.

(s) *N'ont plus de choix ici.* Il veut dire, Nous n'avons plus à choiſir entre Cléopatre & Rodogune. *N'ont plus de choix*, dans le ſens qu'on lui donne ici, n'eſt pas français.

(t) *Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.* Lorſqu'on prend la réſolution de renoncer à un royaume, un ſi grand effort doit-il être ſi ſoudain ? fait-il une grande impreſſion ſur les ſpectateurs, ſurtout quand cette

Epargnez vos ſoupirs près de l'une & de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, ſaiſiſſez-vous du vôtre:
Je n'en ſuis point jaloux, & ma triſte amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *ſeul.*

QUE je ſerais heureux ſi je n'aimais un frère!
Lorſqu'il ne veut pas voir le mal qu'il ſe veut faire,
Mon amitié s'oppoſe à ſon aveuglement:
Elle agira pour vous, mon frère, également
(*u*) Et n'abuſera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre eſpérance.
(*x*) La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit;
On le croit repouſſé quand il s'approfondit;
Et quoi qu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal eſt d'autant plus malade;
Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons,
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.

ceſſion ne produit rien dans la piéce?

(*u*) *Et n'abuſera pas de cette violence Que l'indignation fait à votre eſpérance.* Cela eſt très-obſcur, & à peine intelligible. On ne fait point violence à une eſpérance.

(*x*) *La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit, &c.* Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des ſentences; eſt-ce l'occaſion de diſſerter, de parler de malades qui ne ſentent point leur mal, & d'ombres de ſanté qui cachent mille poiſons? On ne peut trop répéter, que la véritable tragédie rejette toutes les diſſertations, toutes les comparaiſons, tout ce qui ſent le rhéteur, & que tout doit être ſentiment, juſques dans le raiſonnement même.

Daignent les juſtes dieux rendre vain ce préſage !
Cependant (*y*) allons voir ſi nous vaincrons l'orage,
Et ſi contre (*z*) l'effort d'un ſi puiſſant courroux
La nature & l'amour voudront parler pour nous.

(*y*) *Allons voir ſi nous vaincrons l'orage. Vaincre un orage* eſt impropre ; on détourne, on calme un orage, on s'y dérobe, on le brave, &c. on ne le *vainc* pas : cette métaphore d'orage vaincu, ne peut convenir à des ombres de ſanté qui cachent des poiſons.

(*z*) *L'effort d'un ſi puiſſant courroux.* La nature & l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux ! Voilà encore des expreſſions impropres ; je ne me laſſerai point de dire qu'il les faut remarquer, non pas pour obſerver des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne liſent pas avec aſſez d'attention, à ceux qui veulent ſe former le goût & poſſéder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous liſent. On a paſſé beaucoup de fautes contre la langue, & contre l'élégance & la netteté de la conſtruction ; le lecteur attentif peut les ſentir. On a craint de faire trop de remarques, & de marquer une affectation de critiquer.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS.

RODOGUNE.

(a) PRINCE, qu'ai-je entendu? Parce que je ſoupire,
Vous préſumez que j'aime, & vous m'oſez le dire!
Eſt-ce un frère, eſt-ce vous, dont la témérité
S'imagine....

(a) *Prince, qu'ai-je entendu? parce que je ſoupire, &c.* L'ame du ſpectateur était remplie de deux aſſaſſinats, propoſés par deux femmes; on attendait la ſuite de ces horreurs; le ſpectateur eſt étonné de voir Rodogune qui ſe fâche de ce qu'on préſume qu'elle pourrait aimer un des princes, deſtiné pour être ſon époux. Elle ne parle que de la témérité d'Antiochus, qui en la voyant ſoupirer oſe ſuppoſer qu'elle n'eſt pas inſenſible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déjà dit; il fallait qu'un chevalier n'imaginât pas que la dame de ſes penſées pût être ſenſible avant de très-longs ſervices: ces idées infectèrent notre théatre. Antiochus qui ne devrait parler à cette princeſſe que pour lui dire qu'elle eſt indigne de lui, & qu'on n'épouſe point la vieille maîtreſſe de ſon père, quand elle demande la tête de ſa belle-mère pour préſent de nôce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante & contradictoire d'une fille modeſte & parricide, & lui dit que perſonne *n'eſt aſſez téméraire, juſqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire; que c'eſt préſomption de croire ce miracle; qu'elle eſt un oracle; qu'il ne faut pas éteindre un bel eſpoir.* Peut-on ſouffrir, après ces vers, que Rodogune qui mériterait d'être enfermée toute ſa vie pour avoir propoſé un pareil aſſaſſinat, *trouve trop de vanité dans l'eſpoir trop prompt des termes obligeans de ſa civilité?* Ces propos de comédie

ANTIOCHUS.

Appaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſerait téméraire
Juſqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire;
Je vois votre mérite, & le peu que je vaux,
(*b*) Et ce rival ſi cher connaît mieux ſes défauts.
Mais ſi tantôt ce cœur parlait par votre bouche,
Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puiſqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'eſt préſomption de croire ce miracle,
C'eſt une impieté de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel eſpoir que vous nous ordonnez.
Princeſſe, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir juſques au fond d'une ame;
Et votre eſpoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Méritez cet amour que vous voulez connaître.

(*o*) Lorſque

ſont-ils ſoutenables ? Il faut dire la vérité courageuſement; il faut admirer encore une fois les grandes beautés répandues dans Cinna, dans les Horaces, dans le Cid, dans Pompée, dans Polyeucte; mais ſi on veut être utile au public, il faut faire ſentir des défauts dont l'imitation rendrait la ſcène françaiſe trop vicieuſe.

Remarquez encore que cette conjonction *parce que* ne doit jamais entrer dans un vers noble; elle eſt dure & ſourde à l'oreille.

(*b*) *Et ce rival ſi cher connaît mieux ſes défauts.* Eſt-ce à Antiochus à parler des défauts de ſon frère ? Comment peut-on dire à une telle femme que les deux frères connaiſſent trop bien leurs défauts pour oſer croire qu'elle puiſſe aimer l'un des deux ?

(c) Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'était pas pour vous;
(d) J'ai donné ces ſoupirs aux manes d'un époux;
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidelle
Que ſa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, ſoyez ſes fils, & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ce (e) cœur en nous deux réparti.
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment ſoupire:
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
(f) Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé.
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il eſt encor le même.
Ah! princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils?

(c) *Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'était pas pour vous.* Ce vers paraît trop comique & achève de révolter le lecteur judicieux qui doit attendre ce que deviendra la propoſition d'un aſſaſſinat horrible.

(d) *J'ai donné ces ſoupirs aux mânes d'un époux.* Voici qui eſt bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'épouſe du père d'Antiochus! elle ne ſe contente pas d'être parricide, elle ſe dit inceſtueuſe! En effet, dans les premiers actes, on ne ſait ſi elle a conſommé ou non le mariage avec le père de ſes amans: il faudrait au moins que de telles horreurs fuſſent un peu cachées ſous la beauté de la diction.

(e) *Son cœur en nous deux réparti.* Il ſemble par ce diſcours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune a été la femme de ſon père; s'il eſt ainſi, quel effet doit faire un amour d'ailleurs aſſez froid, qui devient un inceſte avéré, auquel ni Antiochus, ni Rodogune ne prennent ſeulement pas garde? Mais qu'eſt-ce qu'un cœur réparti en deux?

(f) *Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé.* C'eſt donc le cœur de Nicanor réparti entre ſes deux fils, qui ayant été percé reprend le ſang qu'il a verſé; c'eſt-à-dire, ſon propre ſang, pour aimer encore ſa femme dans la perſonne de ſes deux enfans. Que dire de telles idées & de telles expreſſions! comment ne pas remarquer de pareils défauts? & comment les excuſer? que gagnerait-on à vouloir les pallier? ce ſerait trahir l'art qu'on doit enſeigner aux jeunes gens.

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il ferait (g) s'il vivait en lui-même.
(h) A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras:
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre.
(i) Une ſeconde fois il vous le dit par moi
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les aſſaſſins, & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel myſtère
Vous fait en l'acceptant méconnaître une mère?

ANTIOCHUS.

Ah! ſi vous ne voulez voir finir nos deſtins,

(g) *S'il vivait en lui-même.* Rodogune continue la figure employée par Antiochus; mais on ne peut dire *vivre en ſoi-même*; ce ſtyle fait beaucoup de peine; mais ce qui en fait bien davantage, c'eſt que Rodogune paſſe ainſi tout d'un coup de la modeſte fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empreſſement d'exiger d'un fils la tête de ſa mère.

(h) *A ce cœur qu'il vous laiſſe, oſez prêter un bras. Prêter un bras à un cœur, le porter & ne pas l'écouter*, ſont des expreſſions ſi peu naturelles, ſi forcées, ſi fauſſes, qu'on voit bien que la ſituation ne l'eſt pas; car d'ordinaire, comme dit Boileau,

Ce que l'on conçoit bien, s'exprime clairement.

(i) *Une ſeconde fois il vous le dit par moi.* Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopatre elle-même n'a pas fait. Eſt-il poſſible qu'Antiochus puiſſe lui dire, *nommez les aſſaſſins?* quel faux artifice! ne les connaît-il pas? ne ſait-il pas que c'eſt ſa mère? ne s'en eſt-elle pas vantée à lui-même? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme; elles conſolent au moins, en faiſant voir l'extrême difficulté de faire une bonne piéce de théatre.

Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres aſſaſſins.

RODOGUNE.

(*k*) Ah! je vois trop régner ſon parti dans votre ame,
Prince, vous le prenez?

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de mon ſang,
Que la nature enferme en ſon malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix ſecrète
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète,
Exécutez ſon ordre, & hâtez vous ſur moi
De punir une reine, & de venger un roi:
Mais quitte par ma mort d'un devoir ſi ſévère,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
(*l*) De deux princes unis à ſoupirer pour vous
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux;
(*m*) Puniſſez un des fils des crimes de la mère,
Mais payez l'autre auſſi des ſervices du père,
Et laiſſez un exemple à la poſtérité,

(*k*) *Ah! je vois trop régner ſon parti dans votre ame &c.* Quelle froideur dans de tels éclairciſſemens, & quelles étranges expreſſions! *vous le prenez? oui, je le prends.* Je ne parle pas ici du ſens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la baſſeſſe des mots.

(*l*) *De deux princes unis à ſoupirer.* Il fallait au moins, *unis en ſoupirant*; car on ne peut dire *unis à ſoupirer.*

(*m*) *Puniſſez un des fils des crimes de la mère.* Peut-on ſérieuſement dire à Rodogune, Tuez l'un de nous deux, & épouſez l'autre; & ſe complaire dans cette penſée auſſi froide que barbare, & la retourner en deux ou trois façons?

Corneille fait dire à Sabine dans les Horaces, *Que l'un de vous me tue & que l'autre me venge.* Il répète ici cette penſée; mais il la délaye. Il la rend inſipide; tous ces froids efforts de l'eſprit ne ſont que des amplifications de rhéteur. Ce n'eſt pas-là Virgile, ce n'eſt pas-là Racine.

Et de rigueur entière, & d'entière équité.
Quoi, n'écouterez-vous ni l'amour, ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir ni ſalaire, ni peine ?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez....

RODOGUNE.

(*n*) Hélas, prince !

ANTIOCHUS.

(*o*) Eſt-ce encore le roi que vous plaignez ?
Ce ſoupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappellez votre frère.
Le combat pour mon ame était moins dangereux,
Lorſque je vous avais à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble.
Je vous bravais tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abuſez pas, prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret.
(*p*) Mais enfin il m'échappe, & cette retenue

(*n*) *Hélas prince....* Enfin, Rodogune paſſe tout d'un coup de l'aſſaſſinat à la tendreſſe. La petite fineſſe du ſoupir qui va vers l'ombre d'un père, & Rodogune qui tremble d'aimer, forment ici un paſtoral. Quelle contraſte ! eſt ce là du tragique? La propoſition d'aſſaſſiner une mère eſt d'une furie ; & cet *hélas*, & ce *ſoupir*, ſont d'une bergère. Tout cela n'eſt que trop vrai ; & encore une fois il faut le dire, & le redire.

(*o*) *Eſt-ce encore le roi que vous plaignez* ? Cela ſerait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mêlange de tendreſſe naïve & d'atrocités affreuſes n'eſt pas ſupportable.

(*p*) *Mais enfin il m'échappe, & cette retenue.* Ce ſoupir échappe donc ; & la retenue de cette parricide ne peut plus ſe ſoutenir à la vue de celui qui doit être ſon mari, & cependant elle lui tient encore de longs diſcours, malgré *l'effort de ſa vue.*

Remarquez qu'une femme qui dit deux fois mon ſoupir m'échappe, eſt une femme à qui rien n'échappe, & qui met un art groſſier dans ſa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaiſes fineſſes.

Ne peut plus ſoutenir (*q*) l'effort de votre vue.
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
Et ce dernier ſoupir dit aſſez que c'eſt vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppoſe;
Ne m'en accuſez point, vous en êtes la cauſe;
Vous l'avez fait renaître (*r*) en me preſſant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un père mort pour moi voyez (*s*) le ſort étrange;
Si vous me laiſſez libre, (*t*) il faut que je le venge;
(*u*) Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner:
Mais (*x*) ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende:
Votre refus eſt juſte autant que ma demande.
A force de reſpect votre amour s'eſt trahi.
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi;

(*q*) *L'effort d'une vue.* Quelle expreſſion! jamais le mot propre. Ce n'eſt pas là le *vultus nimium lubricus aſpici* d'Horace.

(*r*) *En me preſſant d'un choix.* Cela n'eſt pas français; on ne preſſe point d'une choſe.

[*s*] *Le ſort étrange* eſt faible: *étrange* n'eſt là qu'une mauvaiſe épithète pour rimer à *venge.*

[*t*] *Il faut que je le venge.* Pourquoi? elle a donc été ſa femme? mais ſi elle ne l'a point été, elle n'eſt point du tout obligée de venger Nicanor; elle n'eſt obligée qu'à remplir les conditions de la paix qui interdiſent toute vengeance; ainſi elle raiſonne fort mal.

(*u*) *Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner.* Cela eſt impropre; des feux qui ſe mutinent; & *s'en mutinent* eſt encore plus mauvais. On ne ſe mutine point *de.* Mutiner eſt un verbe qui n'a point de régime. Cette ſcène eſt un entaſſement de barbariſmes & de ſoléciſmes autant que de penſées fauſſes. Ce ſont ces défauts applaudis par quelques ignorans entêtés que Boileau avait en vue, quand il diſait dans ſon art poétique:

Mon eſprit n'admet point
un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme.

(*x*) *Ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende.* Pourquoi l'a-t-elle donc demandé? Toutes ces contradictions ſont la ſuite de cette propoſition révoltante qu'elle a faite d'aſſaſſiner ſa belle-mère; une faute en attire cent autres.

(*y*) Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance
Juſqu'à vouloir d'un crime être la récompenſe.
Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la paix,
Puiſque m'en affranchir c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
L'orgueil de ma naiſſance enfle encore mon courage ;
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moi,
Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour j'attendrai d'une mère,
Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
(*z*) Attendant ſon ſecret vous aurez mes deſirs ;
Et s'il le fait régner, vous aurez mes ſoupirs :
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus ? Son bonheur eſt le mien :
Rendez heureux ce frère, & je ne perdrai rien.
L'amitié le conſent, ſi l'amour l'appréhende :
Je bénirai le ciel d'une perte ſi grande ;
Et quittant les douceurs de cet eſpoir flottant,
(*a*) Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre,

[*y*] *Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance.* Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance? Elle change à préſent d'avis ; elle ne voudrait plus d'Antiochus s'il avait tué ſa mère : ce n'eſt pas là aſſurément le caractère qu'exigent Horace & Boileau.

Qu'en tout avec ſoi-même
il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout,
tel qu'on l'a vu d'abord.

[*z*] *Attendant ſon ſecret.* Elle voulait tout-a-l'heure tuer Cléopatre, & à préſent elle lui eſt ſoumiſe. Et qu'eſt-ce qu'un ſecret qui *fait régner* ?

(*a*) *Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.* Il eſt aſſurément impoſſible de mourir affligé & content.

Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour.... Mais adieu, mon eſprit ſe confond. (*b*)
Prince, ſi votre flamme à la mienne répond,
(*c*) Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
(*d*) Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

SCENE II.

ANTIOCHUS *ſeul.*

(*e*) LEs plus doux de mes vœux enfin ſont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'eſt pas aſſez;
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature;
Et prête lui pour nous ces tendres ſentimens
Que ton ardeur inſpire aux cœurs des vrais amans,

(*b*) Voilà encore Rodogune qui ſe recueille pour dire qu'elle eſt troublée, qui fait une pauſe pour dire qu'elle ſe confond. Toujours cette groſſière fineſſe, toujours cet art qui manque d'art.

(*c*) *Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime*, n'eſt pas français; on dit, *ingrat envers quelqu'un*, & non, *ingrat à quelqu'un.*

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis* de quelqu'un eſt un de ces mauvaiſes expreſſions qu'on a miſes à la mode depuis quelque tems. Preſque perſonne ne s'étudie à bien parler ſa langue.

(*d*) *Ne me revoyez point qu'avec*, n'eſt pas français; il faut, *ne me revoyez qu'avec.*

(*e*) *Les plus doux de mes vœux -- Tu viens de vaincre amour! --- En cette conjoncture -- Les cœurs des vrais amans & ces dignes faibleſſes, dont la vigueur détruit les fureurs vengereſſes.* Tout cela reſſemble à des ſtances de *Boisrobert*, & les vrais amans reviennent à tout propos.

Pourquoi Rodrigue & Chimène parlent-ils ſi bien, & Antiochus & Rodogune ſi mal, c'eſt que l'amour de Chimène eſt véritablement tragique, & que celui de Rodogune & d'Antiochus ne l'eſt point du tout; c'eſt un amour froid dans un ſujet terrible.

Cette pitié qui force, & ces dignes faibleſſes
Dont la vigueur détruit les fureurs vengereſſes.
Voici la reine. Amour, nature, juſtes dieux,
Faites la moi fléchir, ou mourir à ſes yeux.

SCENE III. (f)

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

HE bien, Antiochus, (g) vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous ſavez ſi le ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous ſavez mieux que moi ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſais que je péris ſi vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colère,
Vous vous êtes laiſſé prévenir par un frère?
(h) Il a ſu me venger quand vous délibériez?

(f) Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette ſcène ne me paraît pas plus naturelle ni mieux faite que les précédentes. Il me ſemble que Cléopatre après avoir dit à ſes deux fils qu'elle couronnera celui qui aura aſſaſſiné ſa maîtreſſe, ne doit point parler familiérement à Antiochus.

[g] *Vous dois-je la couronne?* C'eſt-à-dire, Voulez-vous tuer Rodogune? cela ne peut s'entendre autrement; cela même ſignifie, Avez-vous tué Rodogune? car elle n'a promis la couronne qu'à l'aſſaſſin.

(h) *Il a ſu me venger quand vous délibériez.* On ne peut imaginer que Cléopatre veuille dire ici autre choſe; ſinon Séleucus *vient de tuer ſa maîtreſſe & la vôtre.* A ce mot ſeul Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur?

(*i*) Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez ?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur eſt extrême,
C'eſt périr en effet que perdre un diadème ;
Je n'y ſais qu'un remède, encore eſt-il fâcheux,
Etonnant, incertain, & triſte pour tous deux ;
(*k*) Je périrai moi-même avant que de le dire.
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

(*l*) Le remède à nos maux eſt tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.
Votre ſeule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.

[*i*] *Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez.* Ce vers confirme encore la mort de Rodogune ; il n'en eſt rien, à la vérité ; mais Cléopatre le dit poſitivement. Comment Antiochus n'eſt-il pas ſaiſi du plus affreux déſeſpoir à cette nouvelle épouvantable ? comment peut-il raiſonner de ſang-froid avec ſa mère, comme ſi elle ne lui avait rien dit ? rien de tout cela n'eſt vraiſemblable ; il ne l'eſt pas que Cléopatre veuille faire accroire que Rodogune eſt morte ; il ne l'eſt pas qu'Antiochus ſoutienne cette converſation. S'il croit Cléopatre, il doit être furieux : s'il ne la croit pas, il doit lui dire, Oſez-vous bien imputer ce crime à mon frère ?

[*k*] *Je périrai moi-même avant que de le dire.* On n'entend pas mieux ce que c'eſt que ce ſecret. Ces deux couplets paraiſſent remplis d'obſcurités.

[*l*] *Le remède à nos maux eſt tout en votre main.* Comment ce remède aux maux eſt-il dans la main de Cléopatre ; entend-il qu'en nommant l'aîné elle finira tout ? mais il dit, *Nous perdons tout en perdant* Rodogune. Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de Cléopatre eſt aveuglé d'un peu d'inimitié ? que ſi ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, & qu'au point où il les voit, c'en eſt le ſeul remède. Quel diſcours ! quel langage ! & dans une telle occaſion ! Il parle avec la plus grande ſoumiſſion ; & Cléopatre lui répond, *Quelle fureur vous poſſède ?* En vérité ces diſcours ſont-ils dans la nature ?

L'aveu de cet amour ſans doute vous offenſe ;
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence ;
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié ;
Au point où je les vois c'en eſt le ſeul remède.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous poſsède !
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou ſi vous préſumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec reſpect à vous faire connaître
(*m*) Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moi, j'aurais allumé cet inſolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ? (*n*)
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aîneſſe
Donnât à l'un de nous le trône, & la princeſſe ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
Et c'était par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût oſé s'en défendre,
(*o*) Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?

(*m*) *Les forces d'un amour.* On a déjà remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un état.*

(*n*) *Un prétexte qui fait un retour*, n'eſt pas français.

(*o*) *Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre.* Il me ſemble qu'il n'eſt point du tout intéreſſant de ſavoir ſi Cléopatre a fait naître elle même l'amour des deux frères pour Rodogune ; ce n'eſt pas là ce qui doit l'inquiéter ; il doit trembler que Cléopatre n'ait déjà fait aſſaſſiner Rodogune par Séleucus, comme elle l'a déjà dit, ou du moins, qu'elle n'emploie le bras de quelque autre. Cette idée ſi naturelle ne ſe préſente pas ſeulement à lui ; c'était la ſeule qui pût inſpirer de la terreur & de la pitié, & c'eſt

Si ſa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux,
(*p*) Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;
Le deſir de régner eût fait la même choſe ;
(*q*) Et dans l'ordre des loix que la paix nous impoſe,
Nous devions aſpirer à ſa poſſeſſion,
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire ;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir une haine cachée,
Que la foi des traités (*r*) n'avait point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir
(*s*) Des hontes que pour vous j'avais ſu prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune
Sans moi, ſans mon courage, eût mis votre fortune.
(*t*) Je croyais que vos cœurs ſenſibles à ſes coups.

la ſeule qui ne vienne pas dans le tête d'Antiochus. Il s'amuſe à dire inutilement que les deux frères devaient aimer Rodogune; il veut le prouver en forme; il parle de *l'ordre des loix.*

[*p*] Il dit que *le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle.* Comment un devoir attache-t-il des vœux ? cela n'eſt pas français.

(*q*) *Le deſir de régner qui eût fait la même choſe* & les deux princes qui devaient aſpirer à la poſſeſſion de Rodogune dans l'ordre des loix, & qui ont donc aimé ! quel langage !

(*r*) *N'avait point arrachée.* Ce verbe exige une prépoſition & un ſubſtantif : on arrache la haine du cœur.

(*s*) *Des hontes que pour vous j'avais ſu prévenir. La honte* n'a point de pluriel, du moins dans le ſtyle noble.

(*t*) *Je croyais que vos cœurs ſenſibles à ſes coups*, ſe rapporte, par la conſtruction de la phraſe, au courage de Cléopatre, & par le ſens de la phraſe, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit qu'elle croyait que leurs cœurs conſerveraient un généreux courroux? Pouvait-elle retenir un courroux dont ſes deux fils ne lui don-

En ſauraient conſerver un généreux courroux ;
Et je le retenais avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère & de reſſentiment
Fût plus impétueux en ſon débordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le ſceptre dont ma main vous doit récompenſer,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;
Vous ne conſidérez ni lui, ni mon injure;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature ;
Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature & l'amour ont leurs droits ſéparés ;
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſsède.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'amour règne, il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux.
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous ;
Mais auſſi...

CLEOPATRE.

Pourſuivez, fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périſſez, périſſez, votre rébellion

naient aucune marque ? Au reſte, je ſuis toujours étonné que Cléopatre veuille tromper toujours groſſiérement des princes qui la connaiſſent, & qui doivent tant ſe défier d'elle. Obſervez ſurtout que rien n'eſt ſi froid que ces diſcuſſions dans les ſcènes où il s'agit d'un grand intérêt.

Mérite plus d'horreur que de compaſſion.
Mes yeux ſauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ſes adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle ? (*u*) y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je ſuis prêt d'obéir :
Je percerai ce cœur qui vous oſe trahir :
Heureux ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute votre colère !
Mais ſi la dureté de votre averſion
Nomme encore notre amour une rébellion,
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de faibles ſoupirs (*x*) & d'impuiſſantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah, que n'a-t-elle pris, & la flamme, & le fer !
Que bien plus aiſément j'en ſaurais triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont preſque éteint cette ardeur de vengeance.
Je ne puis refuſer des ſoupirs à vos pleurs ;
Je ſens que (*y*) je ſuis mère auprès de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rends, & ma colère expire.

[*v*] *Y voulez-vous la mienne* ? Cet *y* ne ſe rapporte à rien.

(*x*) *Et d'impuiſſantes larmes.* S'il n'a eu que d'impuiſſantes larmes, comment Cléopatre a-t-elle pu lui dire, *quelle aveugle fureur vous poſsède ?* comme on l'a déjà remarqué.

[*y*] *Je ſuis mère auprès de vos douleurs.* Cela n'eſt pas français; il fallait dire, *vos douleurs me font ſentir que je ſuis mère.* La correction du ſtyle eſt devenue d'une néceſſité abſolue. On eſt obligé de tourner quelquefois un vers en pluſieurs manières avant de rencontrer la bonne.

Rodogune eſt à vous, auſſi-bien que l'empire.
(7) Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'aîné ;
Poſſédez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !
O trop heureuſe fin de l'excès de ma peine !
Je rends graces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, eſt-il poſſible ?

CLEOPATRE.

En vain j'ai réſiſté,
La nature eſt trop forte, & mon cœur s'eſt dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc ſur le point de périr !
La main qui me bleſſait a daigné me guérir !

CLEOPATRE.

Oui, je veux couronner (a) une flamme ſi belle.

(7) *Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné.* Je ſuis encore ſurpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'*Antiochus* ; c'eſt pourtant le ſujet de la piéce, c'eſt ce qui eſt annoncé dès les premiers vers, comme la choſe la plus importante. Je penſe que la raiſon de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration, eſt qu'on ne la croit pas vraie. *Cléopatre* vient de s'adoucir ſans aucune raiſon ; on penſe que tout ce qu'elle dit eſt feinte. Une autre raiſon encore du peu d'effet de cette déclaration ſi importante, c'eſt qu'elle eſt noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaiſes raiſons, & ſur-tout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne ſaurait toucher. J'obſerve que parmi ces défauts l'intérêt de curioſité ſe fait toujours ſentir ; c'eſt ce qui ſoutient la piéce juſqu'au cinquiéme acte, dont les grandes beautés, la ſituation unique, & le terrible tableau demandent grace pour tant de fautes & l'obtiennent.

(a) *Une flamme ſi belle* n'eſt pas une raiſon quand il s'agit d'un trône, il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus eſt plutôt de la comédie que de la tragédie.

Allez à la princeſſe en porter la nouvelle :
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé.
Vous n'aimeriez pas tant ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

(*b*) Heureux Antiochus ! heureuſe Rodogune !
Oui, madame, entre nous la joie en eſt commune.

CLEOPATRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens ;
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos deſirs bornés
A vous donner en nous des ſujets couronnés.

(*b*) *Heureux Antiochus ! heureuſe Rodogune !* Il faut que ce prince ait le ſens bien borné, pour n'avoir aucune défiance, en voyant ſa mère paſſer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce, à l'excès de la bonté ! Quoi ? après qu'elle ne lui a parlé que d'aſſaſſiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séléucus l'a tuée ; après lui avoir dit, Périſſez, périſſez ; elle lui dit que ſes larmes ont de l'intelligence dans ſon cœur ; & Antiochus la croit ! Non, une telle crédulité n'eſt pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, & il n'en témoigne aucune. Il devrait au moins demander ſi le changement inopiné de ſa mère eſt bien vrai ; il devrait dire, Eſt-il poſſible que vous ſoyez toute autre en un moment ! ſerai-je aſſez heureux ? &c. mais point ; il s'écrie tout d'un coup, *O momene fortuné ! ô trop heureuſe fin !* Plus j'y réfléchis, & moins je trouve cette ſcène naturelle.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENFIN, ce grand courage a vaincu ſa colère.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mère?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, & ce cœur adouci . . .

CLEOPATRE.

Envoyez-moi ſon frère, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume,
Mais j'en ſaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'apprendre tout de moi qu'il ne ſerait de vous.

SCENE V. (c)

CLEOPATRE *ſeule.*

QUE tu pénétres mal le fond de mon courage!
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage;

Et

(c) On dit qu'au théatre on n'aime pas les ſcélérats. Il n'y a point de criminelle plus odieuſe que Cléopatre, & cependant on ſe plaît à la voir, du moins le parterre qui n'eſt pas toujours compoſé de connaiſſeurs ſévères & délicats s'eſt l'aiſſé ſubjuguer quand une actrice impoſante à joué ce rôle, elle annoblit l'horreur de ſon caractère par la fierté des traits dont Corneille la

Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi (*d*) dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant que charme l'apparence,
Et dont l'eſprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguiſement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au ſort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux inſtruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je ſaurai te plonger.
(*e*)Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche:
De qui ſe rend trop tôt on doit craindre une embûche:
(*f*) Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front;
Que prendre pour ſincère un changement ſi prompt.
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

peint; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune & le trône à ſon fils Antiochus. Si Corneille a manqué à ſon art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les eſprits en ſuſpens, & d'arranger tellement les événemens, que perſonne ne peut deviner le dénouement de cette tragédie.

(*d*) On a déjà averti qu'il faut *dans* & non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente, & pourquoi s'eſt-elle confiée? Elle ne le dit pas,

(*e*) *Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche. Trébucher* n'a jamais été du ſtyle noble,

[*f*] *Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front.* Je crois qu'il eût fallu, *diſtinguer*, au-lieu de *démêler*; car le cœur & le front ne ſont point mêlés enſemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours ſa confidente; doit-elle penſer à elle dans ce moment d'horreur?

SCENE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLEOPATRE.

SAVEZ-VOUS, Séleucus, que je me ſuis vengée ?

SÉLEUCUS.

(*g*) Pauvre princeſſe, hélas !

CLÉOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort !

Quoi, l'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS.

(*h*) Aſſez pour regretter ſa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez ſervir encore d'amant fidelle ;
Si j'ai ſu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel ! & de qui donc, madame ?

CLEOPATRE.

C'eſt de vous,
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon époux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mère,
De vous qui dédaignez de ſervir ma colère,
De vous de qui l'amour rebelle à mes deſirs

(*g*) *Pauvre princeſſe, hélas!* Cette réponſe eſt inſoutenable; la baſſeſſe de l'expreſſion s'y joint à une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux ; on ne parlerait pas ainſi de la mort d'une perſonne qu'on connaîtrait à peine : il croit que ſa maîtreſſe eſt aſſaſſinée, & il dit, *pauvre princeſſe.*

(*h*) *Aſſez pour regretter ſa mort*, enchérit encore ſur cette faute.

S'oppoſe à ma vengeance, & détruit mes plaiſirs.

SÉLEUCUS.

De moi !

CLÉOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle;
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le ſentir.
Le trône était à toi par le droit de naiſſance;
Rodogune avec lui tombait en ta puiſſance;
Tu devais l'épouſer, tu devais être roi;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton rival ton ſceptre & ta maîtreſſe.

SÉLEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPATRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné;
Et par une raiſon qui vous eſt inconnue,
Mes propres ſentimens vous avaient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits ſi doux,
Que mon cœur (*i*) n'ait donnés à ce frère avant vous;
Et ſi vous bornez là toute votre vengeance,
Vos deſirs & les miens ſeront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'eſt ainſi qu'on déguiſe un violent dépit;

(*i*) *N'ait donnés* ſe rapporte *aux attraits ſi doux*; mais ce ne ſont pas les attraits ſi doux qu'il a donnés à ſon frère, ce ſont *les biens*.

(*k*) C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi, je conſerverais quelque courroux ſecret!

CLÉOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrais la perdre ſans regret?
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée?
Elle dont tu plaignais la perte imaginée?

SÉLEUCUS.

Conſidérer ſa perte avec compaſſion
Ce n'eſt pas aſpirer à ſa poſſeſſion,

CLÉOPATRE.

Que la mort la raviſſe, & qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant eſt également forte,
Et tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal
Ne ſaurait voir ſon bien aux mains de ſon rival.
(*l*) Piqué juſques au vif il tâche à le reprendre;

(*k*) *C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit, &c.* Cléopatre eſt-elle habile? elle veut trop perſuader à Séleucus qu'il doit s'affliger c'eſt lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, & l'animer contre ſon frère; mais ſes paroles n'ont pas un ſens net. Qu'eſt-ce *qu'une feinte* qui *aſſoupit au dehors* & de *fauſſes patiences* qui *amuſent ceux dont on craint en l'ame des défiances?* Comment l'auteur de Cinna a-t-il pu écrire dans un ſtyle ſi incorrect & ſi peu noble?

[*l*] *Piqués juſques au vif. — Faire de l'inſenſible.* Une choſe *due par rang ou par mérite.* Tout cela eſt très-mal exprimé, & eſt d'un ſtyle familier & bas. *Une choſe due par rang*, n'eſt pas français.

Le reſte de la ſcène eſt plus naturel & mieux écrit; mais *Séleucus* ne dit rien qui doive faire prendre à ſa mère la réſolution de l'aſſaſſiner. Un ſi grand crime doit au moins être néceſſaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des meſures contre ſa mère, comme il l'avait propoſé à Antiochus? en ce cas Cléopatre aurait quelque raiſon qui ſemblerait colorer ſes [illegible]es.

Il fait de l'inſenſible, afin de mieux ſurprendre ;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite à ſa flamme était dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être, mais enfin par quel amour de mère
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connaître, & la faire avorter ;
J'en prends à conſerver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta ſecrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainſi, mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés, quand, & comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire ? & par quelle juſtice
Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſupplice,
Et que du même amour dont nous ſommes bleſſés
Il ſoit récompenſé quand vous m'en puniſſez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais juſtice, ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiſcrettes.
Je ne ſuis point jaloux du bien que vous lui faites ;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne penſez, & plus que je ne veux.
Le reſpect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,

Madame, mais enfin n'eſpérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, & zèle pour mon roi.
Adieu.

SCENE VII.

CLÉOPATRE *ſeule.*

DE quel malheur ſuis-je encore capable ! (*m*)
Leur amour m'offenſait, leur amitié m'accable ;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans révoltés, & deux rivaux unis.
Quoi, ſans émotion perdre trône, & maîtreſſe !
Quel eſt ici ton charme, odieuſe princeſſe ?
Et par quel privilège allumant de tels feux,
(*n*) Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux?
N'eſpère pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner ſur deux cœurs tu n'es pas encore reine.
Je ſais bien qu'en l'état où tous deux je les vois
Il me les faut percer pour aller juſqu'à toi :
Mais n'importe, mes mains ſur le père enhardies

(*m*) On eſt capable d'une réſolution, d'une action vertueuſe ou criminelle. On n'eſt point capable d'un malheur.

(*n*) *Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux?* Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un*, car Rodogune ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèſe, *en prendre un, & en ôter deux*, eſt recherchée. J'ai déjà remarqué que l'antithèſe eſt trop familière à la poéſie françaiſe ; ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre & l'harmonie de la latine & de la grecque ; c'eſt encore plus notre faute ; nous ne travaillons pas aſſez nos vers, nous n'avons pas aſſez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas aſſez contre les difficultés.

Pour un bras refuſé ſauront prendre deux vies.
Leurs jours également ſont pour moi dangereux.
(o) J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux.
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéiſſent.
Fais les ſervir ma haine, ou conſens qu'ils périſſent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir;
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir.
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuſe à force de grands crimes.

(o) *J'ai commencé par lui, je finirai par eux.* Je ne ſais ſi on ſera de mon ſentiment, mais je ne vois aucune néceſſité preſſante, qui puiſſe forcer Cléopatre à ſe défaire de ſes deux enfans. Antiochus eſt doux & ſoumis; Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que ſon atrocité me révolte, & quelque méchant que ſoit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle réſolution ſoit dans la nature. Si ſes deux enfans avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre Cléopatre un peu excuſable; mais une femme, qui de ſang froid ſe réſout à aſſaſſiner un de ſes fils, & à empoiſonner l'autre, n'eſt pour moi qu'un monſtre qui me dégoûte. Cela eſt plus atroce que tragique. Il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque choſe d'excuſable.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

(*a*) ENFIN, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre en attendant Rodogune & ſon frère,
(*b*) Peut déjà de ma part les promettre à ſon père :
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé.
Pour réunir bientôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,

(*a*) *Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi, &c.*

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

Il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque le public écoute encore, non ſans plaiſir, ce monologue. Je ne puis trahir ma penſée, juſqu'à déguiſer la peine qu'il me fait. Je trouve ſur-tout cette exclamation *graces aux dieux* auſſi déplacée qu'horrible; *graces aux dieux, je viens d'égorger mon fils de qui je n'avais nul ſujet de me plaindre* ; mais enfin je conçois que cette déteſtable fermeté de Cléopatre peut attacher, & ſurtout qu'on eſt très-curieux de ſavoir comment Cléopatre réuſſira ou ſuccombera ; c'eſt-là ce qui fait à mon avis le grand mérite de cette piéce.

(*b*) *Peut déjà de ma part les promettre à ſon père. De ma part* eſt une expreſſion familière; mais ainſi placée, elle devient fière & tragique ; c'eſt-là le grand art de la diction. Il ſerait à ſouhaiter que Corneille l'eût employé ſouvent ; mais il ſerait à ſouhaiter auſſi que la rage de Cléopatre pût avoir quelque excuſe, au moins apparente.

Et par qui deux amans vont d'un ſeul coup du ſort
Recevoir l'hyménée, & le trône, & la mort;
(c) Poiſon me ſauras-tu rendre mon diadême?
Le fer m'a bien ſervie, en feras-tu de même?
Me ſeras-tu fidelle? Et toi, que me veux-tu,
(d) ridicule retour d'une ſotte vertu,
(e) tendreſſe dangereuſe autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les reſtes de mon ſang,
S'il m'arrache du trône, & la met en mon rang.
Reſte du ſang ingrat d'un époux infidelle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, & péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai ſon appui;
Auſſi-bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abyme,
Que retenir ma main ſur la moitié du crime;
Et te faiſant mon roi, c'eſt trop me négliger,
Que te laiſſer ſur moi père & frère à venger.
Qui ſe venge à demi court lui-même à ſa peine.
(f) Il faut, ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le peuple en fureur pour ſes maîtres nouveaux

(c) J'avoue encore que je n'aime point cette apoſtrophe au *poiſon*. On ne parle point à un *poiſon*, c'eſt une déclamation de rhéteur, une reine ne s'aviſe guère de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apoſtrophes dans Racine.

(d) *Ridicule retour d'une ſotte vertu*, n'eſt pas de même. Rien n'eſt plus bas, ni même plus mal placé. Cléopatre n'a point de vertu, ſon ame exécrable n'a pas héſité un inſtant. Ce mot *ſotte* doit être évité.

(e) *Tendreſſe dangereuſe autant comme importune. Autant comme importune*, n'eſt pas français: on l'a déjà obſervé ailleurs.

(f) *Il faut ou condamner ou couronner ſa haine.* Ces ſentences, au moins, doivent être claires & fortes: mais ici le mot de *haine* eſt faible, & *couronner ſa haine* ne donne pas une idée nette.

De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe,
Dût le ciel égaler le ſupplice à l'offenſe,
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir;
(g) Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
(h) Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un viſage remis.
Il eſt doux de périr après ſes ennemis;
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur ſujette.
(i) Mais voici Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effet doit bientôt révéler.

(g) *Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.* Il eſt bien plus étrange qu'un vers ſi oiſeux & ſi faible ſe trouve entre deux vers ſi beaux & ſi forts. Plaignons la ſtérilité de nos rimes dans le genre noble; nous n'en avons qu'un très-petit nombre, & l'embarras de trouver une rime convenable, fait ſouvent beaucoup de tort au génie; mais auſſi, quand cette difficulté eſt toujours ſurmontée, le génie alors brille dans toute ſa perfection.

(h) *Tombe ſur moi le ciel &c.* On ſait bien que le ciel ne peut tomber ſur une perſonne, mais cette idée, quoique tres-fauſſe, était reçue du vulgaire; elle exprime toute la fureur de Cléopatre, elle fait frémir.

(i) *Mais voici Laonice, il faut diſſimuler.* Ces avertiſſemens au parterre ne ſont plus permis; on s'eſt apperçu qu'il y a très-peu d'art à dire, *je vais agir avec art.* On doit aſſez s'appercevoir que Cléopatre diſſimule, ſans qu'elle dife, *je vais diſſimuler.*

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

VIENNENT-ils nos amans ?

LAONICE.

Ils approchent, madame ;
On lit deſſus leur front l'allégreſſe de l'ame ;
L'amour s'y fait paraître avec la majeſté ;
(*k*) Et ſuivant le vieil ordre en Syrie uſité,
D'une grace en tous deux toute auguſte & royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple au ſortir du palais,
(*l*) Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais ;
C'eſt là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
(*m*) Le peuple tout ravi par ſes vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur ſouhaite aux pieds de leurs autels ;
Impatient pour eux que la cérémonie

(*k*) *Et ſuivant le vieil ordre, &c.* Cette deſcription que fait Laonice, toute ſimple qu'elle eſt, me paraît un grand coup de l'art ; elle intéreſſe pour les deux époux ; c'eſt un beau contraſte avec la rage de Cléopatre : ce moment excite la crainte & la pitié, & voilà la vraie tragédie.

(*l*) *Par les mains du grand prêtre être unis à jamais.* On ſent aſſez la dureté de ces ſons, *grand prêtre être* ; il eſt aiſé de ſubſtituer le mot de *pontife*.

(*m*) *Le peuple tout ravi*, eſt un peu trop du ſtyle de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puiſſent diminuer en rien le grand intérêt de cette ſituation, la majeſté du ſpectacle, & la beauté de preſque tout ce cinquième acte, conſidéré en lui-même, indépendamment des quatre premiers.

Ne commence bientôt, ne ſoit bientôt finie.
(*n*) Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
(*o*) Tous nos vieux différens de leur ame exilés,
Font leur ſuite aſſez groſſe, & d'une voix commune
Béniſſent à l'envi le prince, & Rodogune.
Mais je les vois déjà, madame, c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectales ſi doux.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, troupe de Parthes & de Syriens.

CLÉOPATRE.

(*p*) APPROCHEZ, mes enfans, car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas;
Il m'eſt trop doux, madame, & tout l'heur que jeſpère,
C'eſt de vous obéir, & reſpecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi ſeulement, vous allez être rois;

(*n*) *Les Parthes à la foule.* Il faut *en foule.*

(*o*) *Tous nos vieux différens ... Font leur ſuite aſſez groſſe.* Il ſemble par la phraſe que ces différens ſoient de la ſuite.

(*p*) *Approchez, mes enfans, car l'amour maternelle.* Quoi! après avoir demandé il y a deux heures la tête de Rodogune, elle leur parle d'*amour maternelle*, cela n'eſt-il pas trop outré? Rodogune ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princeſſes ne ſe ſont point vues.

Et s'il faut du reſpect; c'eſt moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah, ſi nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéiſſance.
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez votre place.
Il eſt tems d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

(*Ici Antiochus s'aſſied dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre à ſa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; & Cléopatre pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoiſonné*)

Peuples qui m'écoutez, Parthes & Syriens,
Sujet du roi ſon frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aîneſſe
Elève dans le trône, & donne à la princeſſe.
Je lui rends cet état que j'ai ſauvé pour lui.
Je ceſſe de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de ſouveraine.
Voici votre roi, peuple, & voilà votre reine.
Vivez pour les ſervir, reſpectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez, s'il eſt beſoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Je leur rends ce pouvoir dont je me ſuis démiſe:

(q) Prêtez les yeux au reſte, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice apporte la coupe.*)

ORONTE.

Votre ſincérité s'y fait aſſez paraître,
Madame, & j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen eſt maintenant notre plus cher ſouci;
L'uſage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis ſous la foi conjugale;
Puiſſe-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour enſemble & de mon amitié!

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel, que ne dois-je point aux bontés d'une mère?

CLÉOPATRE.

Le tems preſſe, & votre heure d'autant plus ſe différe.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens:
Voici l'heureux eſſai de nos contentemens.
Mais ſi mon frère était le témoin de ma joie....

CLÉOPATRE.

C'eſt être trop cruel que vouloir qu'il la voie,
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner,
Et ſa douleur ſecrète a droit de l'éloigner.

[q] *Prêtez les yeux au reſte.* Pourquoi dit-on, *prêter l'oreille*, & que *prêter les yeux* n'eſt pas français? N'eſt-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre, en détournant ailleurs ſon attention; & qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts?

ANTIOCHUS.

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE VI.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, troupe de Parthes & de Syriens.

TIMAGENE.

AH, seigneur!

CLÉOPATRE.

Timagène,
Quelle est votre insolence?

TIMAGENE.

Ah, madame!

ANTIOCHUS *redant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappellés...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS.

Quoi? se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-tems afin de divertir

L'ennui que de ſa perte il pouvait reſſentir ;
Je l'ai trouvé, ſeigneur, au bout de cette allée,
Où la clarté du ciel ſemble toujours voilée,
Sur un lit de gazon de faibleſſe étendu ;
Il ſemblait déplorer ce qu'il avait perdu ;
Son ame à ce penſer paraiſſait attachée ;
Sa tête ſur un bras languiſſamment panchée,
(r) Immobile, & rêveur en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſait-il ? achevez promptement. (s)

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac ouverte
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte...

CLÉOPATRE.

Il eſt mort ?

TIMAGENE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah deſtins ennemis,
Qui

(r) *Immobile & rêveur en malheureux amant...* On eſt fâché de cette abſurdité de Timagène, qui jeterait quelque ridicule ſur cet événement terrible, s'il était poſſible d'en jeter. Peut-on dire d'un prince aſſaſſiné, qu'il eſt *rêveur en malheureux amant ſur un lit de gazon* ? Le moment eſt preſſant & horrible. Séleucus peut avoir un reſte de vie, on peut le ſecourir, & Timagène s'amuſe à repréſenter un prince aſſaſſiné & baigné dans ſon ſang, comme un berger de l'*Aſtrée*, rêvant à ſa maîtreſſe ſur une couche verte.

[s] *Enfin que faiſait ce malheureux amant rêveur ? monſieur il était mort.* C'eſt une eſpèce d'arlequinade. Si un auteur haſardait aujourd'hui ſur le théatre une telle incongruité, comme on ſe récrierait ! comme on ſifflerait ! Surtout ſi l'auteur était mal voulu ; cela ſeul ſerait capable de faire tomber une piéce nouvelle. Mais le grand intérêt qui règne dans ce dernier acte ſi différent du reſte, la terreur de cette ſituation & le grand nom de Corneille, couvrent ici tous les défauts.

Qui m'enviez le bien que je m'étais promis !
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'ame ;
Voilà le déſeſpoir où l'a réduit ſa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLÉOPATRE *à Timagène.*

(*t*) La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné le fait encore parler.

ANTIOCHUS.

Timagène, ſouffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
(*u*) J'en ferais autant qu'elle à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle, à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris ce prince en ſoupirant,
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant ;

[*t*] *La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente.* Je ne ſais s'il eſt bien adroit à Cléopatre d'accuſer ſur le champ Timagène ; mais comme elle craint d'être accuſée, elle ſe hâte de faire retomber le ſoupçon ſur un autre, quelque peu vraiſemblable que ſoit ce ſoupçon. D'ailleurs ſon trouble eſt une excuſe.

On peut remarquer que quand Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond, c'eſt donc toi qui l'as tué, ce n'eſt pas une conſéquence; *il a parlé*, donc *tu l'as tué.*

[*u*] *J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.* Cet à n'eſt pas français ; il faut *ſi je vous connaiſſais moins* ; mais pourquoi ſoupçonnerait-il Timagène ? ne devrait-il pas plutôt ſoupçonner Cléopatre qu'il ſait être capable de tout ?

Et ce reſte égaré de lumière incertaine
Lui peignant ſon cher frère au-lieu de Timagène,
Rempli de votre idée il m'adreſſe pour vous
Ces mots où l'amitié règne ſur le courroux :
(x) *Une main qui nous fut bien chère*
Venge ainſi le refus d'un coup trop inhumain :
Régnez, & ſur-tout, mon cher frère,
Gardez-vous de la même main.
C'eſt... La parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumière s'éteint, & ſon ame s'envole ;
Et moi tout effrayé d'un ſi tragique ſort
J'accours pour vous en faire un funeſte rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégreſſe publique !
O frère plus aimé que la clarté du jour !
O rival auſſi cher que m'était mon amour !
Je te perds, & je trouve en ma douleur extrême

[x] *Une main qui nous fut bien chère.* Pluſieurs critiques ont trouvé qu'il n'eſt pas naturel que Séleucus en mourant ait prononcé quatre vers entiers ſans nommer ſa mère ; ils diſent que cet artifice eſt trop ajuſté au théatre : ils prétendent que s'il a été frappé à la poitrine par ſa mère, il devait ſe défendre ; qu'un prince ne ſe laiſſe pas tuer ainſi par une femme ; & que s'il a été aſſaſſiné par une autre, envoyé par ſa mère, il ne doit pas dire que c'eſt *une main chère* ; qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir ſur le lieu. C'eſt au lecteur à peſer la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique ſurtout ne ſouffre point de réponſe. Antiochus aimait tendrement ſon frère. Ce frère eſt aſſaſſiné & Antiochus achève tranquillement la cérémonie de ſon mariage. Rien n'eſt moins naturel & plus révoltant... Son premier ſoin doit être de courir ſur le lieu, de voir ſi en effet ſon frère eſt mort, ſi on peut lui donner quelque ſecours ; mais le parterre s'apperçoit à peine de cette invraiſemblance ; il eſt impatient de ſavoir comment Cléopatre ſe juſtifiera.

Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité!
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui dois-je en ſoupçonner?
Une main qui nous fut bien chère!
(*à Rodogune.*)
Madame, eſt-ce la votre, ou celle de ma mère?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;
Nous vous avons tous deux refuſé notre main;
Qui de vous s'eſt vengée? eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre,
Qui fait agir la ſienne au défaut de la nôtre?
Eſt-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
(*y*) Eſt-ce vous déſormais dont je me dois garder?

(*y*) *Eſt-ce vous déſormais dont je dois me garder?* Cette ſituation eſt ſans doute des plus théatrales, elle ne permet pas aux ſpectateurs de reſpirer. Quelques perſonnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antiochus ſoupçonne Rodogune qu'il adore, & qui n'avait aſſurément aucun intérêt à tuer Séleucus. D'ailleurs, quand l'aurait-elle aſſaſſiné? on faiſait les préparatifs de la cérémonie? Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuſe cour; l'ambaſſadeur Oronte ne l'a pas ſans doute quittée; ſon amant était auprès d'elle. Une princeſſe qu'on va marier ſe dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure? ſort-elle ſeule du palais pour aller au bout d'une allée ſombre aſſaſſiner ſon beau-frère, auquel elle ne penſe ſeulement pas? Il eſt très beau qu'Antiochus puiſſe balancer entre ſa maîtreſſe & ſa mère; mais malheureuſement on ne pouvait guère amener cette belle ſituation qu'aux dépens de la vraiſemblance.

Le ſuccès prodigieux de cette ſcène, eſt une grande réponſe à tous ces critiques, qui diſent à un auteur, Ceci n'eſt pas aſſez fondé, cela n'eſt pas aſſez préparé. L'auteur répond, J'ai touché, j'ai enlevé le public; l'auteur a raiſon, tant que le public applaudit. Il eſt pourtant infiniment mieux de s'aſtreindre à la plus exacte vraiſemblance; par-là on plaît toujours, non-

CLÉOPATRE.

Quoi, vous me ſoupçonnez !

RODOGUNE.

Quoi, je vous ſuis ſuſpecte !

ANTIOCHUS.

Je ſuis amant & fils, je vous aime, & reſpecte ;
Mais quoi que ſur mon cœur puiſſent des noms ſi doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGENE.

Avant qu'en ſoupçonner la princeſſe, ou la reine,
Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, ſans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action eſt ſi noire,
Que n'en pouvant douter, je n'oſe encor la croire.
O quiconque des deux avez verſé ſon ſang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal ſervi vos haines mutuelles,
(?) Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais ſi j'ai refuſé ce déteſtable emploi,
Je veux bien vous ſervir toutes deux contre moi.
Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.
(*Il tire ſon épée, & veut ſe tuer.*)

ſeulement au public aſſemblé, qui ſent plus qu'il ne raiſonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet : c'eſt même le ſeul moyen de conſerver une réputation pure dans la poſtérité.

(?) *Aux jours l'une de l'autre également cruelles. Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre* ; cela n'eſt pas français.

RODOGUNE.

Ah ! ſeigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je ſers ou l'une, ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre & (*a*) traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?
Vivre avec ce tourment, c'eſt mourir à toute heure.
Tirez moi de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
(*b*) Et que mon déplaiſir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devrait eſſuyer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouvez mieux conſoler une mère

[*a*] *Trainer cette gêne éternelle.* On ne traîne point une gêne. Mais le diſcours d'Antiochus eſt ſi beau, que cette légère faute n'eſt pas ſenſible.

[*b*] *Et que mon déplaiſir.* Il faudrait, *déſeſpoir.*

Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, ſeigneur, car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement & mon juge, & mon roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoutient le ſouvenir,
Et que j'avais raiſon de vouloir prévenir.
(*c*) Elle a ſoif de mon ſang; elle a voulu l'épandre :
J'ai prévu d'aſſez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laiſſé déſarmer mon courroux.

(*à Rodogune.*)

(*d*) Sur la foi de ſes pleurs je n'ai rien crain de vous,
Madame; mais ô dieux, quelle rage eſt la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous aſſaſſinez l'autre,
Et m'enviez ſoudain l'unique & faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge;
Si je m'en plains au roi, vous poſſédez mon juge;
Et s'il m'oſe écouter, peut-être hélas! en vain
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur mère, & vous leur ennemie.
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie;
Et ſi je n'euſſe aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'eſt à lui maintenant en cette concurrence
A régler ſes ſoupçons ſur cette différence,

[*c*] *Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre. Épandre* était un terme heureux qu'on employait au beſoin au-lieu de *répandre*; ce mot a vieilli.

(*d*) Ce plaidoyer de Cléopatre n'eſt pas ſans adreſſe. Mais ce vain artifice doit être ſenti par Antiochus, qui ne peut en aucune façon ſoupçonner Rodogune.

A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez (*e*) un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

(*f*) Je me défendrai mal: l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer ſans peine la ſurprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jeter ſur moi
Son récit s'eſt trouvé digne de votre foi.
Vous l'accuſiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée:
Mais de ſes derniers mots voyant le ſens douteux,
Vous avez pris ſoudain le crime entre nous deux.
Certes, ſi vous voulez paſſer pour véritable,
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,
Je veux bien par reſpect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime eſt plus fait que le mien;
Et qui ſur un époux fit ſon apprentiſſage,
A bien pu ſur un fils achever ſon ouvrage.

[*e*] *Un charme à vous juſtifier.* Cela n'eſt pas français; & ce dernier vers ne finit pas heureuſement une ſi belle tirade.

(*f*) *Je me défendrai mal, l'innocence étonnée &c.* On n'a rien à dire ſur ces deux plaidoyers de Cléopatre & de Rodogune. Ces deux princeſſes parlent toutes deux comme elles doivent parler. La réponſe de Rodogune eſt beaucoup plus forte que le diſcours de Cléopatre, & elle doit l'être; il n'y a rien à y repliquer, elle porte la conviction; & Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire, *Non je n'écoute rien*; car comment ne pas écouter de ſi bonnes raiſons? mais j'oſe dire que le parti que prend Antiochus eſt infiniment plus théatral que s'il était ſimplement raiſonnable.

Je ne dénierai point, puiſque vous les ſavez,
Des juſtes ſentimens dans mon ame élevés :
Vous demandiez mon ſang ; j'ai demandé le vôtre ;
Le roi ſait quels motifs ont pouſſé l'une & l'autre ;
Comme par ſa prudence il a tout adouci.
Il vous connaît peut-être, & me connaît auſſi.

(*à Antiochus.*)

Seigneur, c'eſt un moyen de vous être bien chère,
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus, on m'impute un coup ſi plein d'horreur,
Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.

(*à Cléopatre.*)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame, & que ferait toute votre Syrie,
Où ſeule & ſans appui contre mes attentats
Je verrais... Mais, ſeigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous & ma mère :
Aſſaſſinez un fils, maſſacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triſte deſtinée ;
Pour m'expoſer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'eſt pour moi le chemin du trépas ;
La main qui ta percé ne m'épargnera pas ;
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me ſurprendre :
Heureux, ſi ſa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connaître (g) en achevant ſur moi !

(g) *En achevant ſur moi*, dépare un peu ce morceau, qui eſt très-beau *Achevant* demande abſolument un régime.

Et ſi du ciel trop lent à la réduire en poudre
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, ſeigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez-vous de l'une & l'autre main!
Cette coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la reine.
Craignez de toutes deux quelque ſecrète haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnait tantôt, oſe enfin m'accuſer.

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuſer.
Je n'accuſe perſonne, & vous tiens innocente;
Mais il en faut ſur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour ſubir les mêmes loix.
On ne peut craindre trop pour le ſalut des rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
(*h*) Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.

Tout lieu de me ſurprendre eſt trop faible, *réduire en poudre* trop commun.

(*h*) *Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.* Apparemment que les princeſſes Syriennes faiſaient peu de cas de leurs domeſtiques; mais c'eſt une réflexion que perſonne ne peut faire dans l'agitation où l'on eſt, & dans l'attente du dénouement.

L'action qui termine cette ſcène fait frémir, c'eſt le tragique porté au comble. On eſt ſeulement étonné que dans les complimens d'Antiochus & de l'ambaſſadeur qui terminent la piéce, Antiochus ne diſe pas un mot de ſon frère qu'il aimait ſi tendrement. Le rôle terrible de Cléopatre, & le cinquième acte, feront toujours réuſſir cette piéce.

CLÉOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon courroux ?
J'ai ſouffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de Cléopatre après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance ;
Comme vous l'accuſez, elle fait ſon effort
A rejetter ſur vous l'horreur de cette mort :
(*i*) Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle,
Ce ſoin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je ſuis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abyme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraiſſent,
J'en laiſſe la vengeance aux dieux qui les connaiſſent,
Et vais ſans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ſes yeux
Déjà tout égarés, troubles & furieux,
Cette affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux, quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma mère, il faut la ſecourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeller à la vie :
Ma haine eſt trop fidèle, & m'a trop bien ſervie ;

[*i*] *Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle. Soit adreſſe pour elle*, cela n'eſt pas français ; on ne peut dire, *j'ai de l'adreſſe pour moi* ; il fallait peut-être dire, *ſoit intérêt pour elle.*

Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi ;
(*k*) Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
(*l*) « Je n'aimais que le trône, & de ſon droit douteux
» J'eſpérais faire un don fatal à tous les deux,
» Détruire l'un par l'autre, & régner en Syrie,
» Plutôt par vos fureurs que par ma barbarie.
» Ton frère avecque toi trop fortement uni,
» Ne m'a point écoutée, & je l'en ai puni :
» J'ai cru par ce poiſon en faire autant du reſte,
» Mais ſa force trop prompte à moi ſeule eſt funeſte.
Régne, de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, & d'un frère, & de moi.

(*k*) *Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace. Diſgrace* paraît un mot trop faible dans une aventure ſi effroyable : voilà ce que la néceſſité de la rime entraîne ; dans ces occaſions, il faut changer les deux rimes.

[*l*] Ces vers marqués par des guillemets ne ſe trouvent aujourd'hui dans aucune edition connue. Corneille les ſupprima avec grande raiſon. Une femme empoiſonnée & mourante n'a pas le tems d'entrer dans ces détails ; & une femme auſſi forcenée que Cléopatre ne rend point compte ainſi à ſes ennemis. Les comédiens de Paris ont rétabli ces vers, pour avoir le mérite de réciter quelques vers que perſonne ne connaiſſait. La ſingularité les a plus déterminés que le goût. Ils ſe donnent trop la licence de ſupprimer & d'allonger des morceaux qu'on doit laiſſer comme ils étaient.

On trouvera peut-être que j'ai examiné cette piéce avec des yeux trop ſévères. Mais ma réponſe ſera toujours que je n'ai entrepris ce commentaire que pour être utile, que mon deſſein n'a pas été de donner de vaines louanges à un mort qui n'en a pas beſoin, & à qui je donne d'ailleurs tous les éloges qui lui ſont dûs ; qu'il faut éclairer les artiſtes, & non les tromper ; que je n'ai pas cherché malignement à trouver des défauts ; que j'ai examiné chaque piéce avec la plus grande attention ; que j'ai très-ſouvent conſulté des hommes d'eſprit & de goût, & que je n'ai dit que ce qui m'a paru la vérité. Admirons le génie mâle & fécond de Corneille ; mais pour la perfection de l'art connaiſſons ſes fautes ainſi que ſes beautés.

Puiſſe le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer cheoir ſur vous les peines de mes crimes !
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion !
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble.

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour,
Qu'on m'emporte d'ici ; je me meurs, Laonice ;
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs piés.

(*Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.*)

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, troupe de Parthes & de Syriens.

ORONTE.

(*m*) DANS les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable,
Seigneur, le juſte ciel vous eſt bien favorable;
Il vous a préſervé, ſur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puiſſiez courir;
Et par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne ſais, dans ſon funeſte ſort,
Qui m'afflige le plus, ou ſa vie, ou ſa mort:
L'une & l'autre a pour moi des malheurs ſans exemple.
Plaignez mon infortune; & vous, allez au temple,
Y changer l'allégreſſe en un deuil ſans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil;
Et nous verrons après par d'autres ſacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

(*m*) L'ambaſſadeur Oronte n'a joué dans toute la piéce qu'un rôle inſipide, & il finit l'acte le plus tragique par les plus froids complimens.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN
DE RODOGUNE.

LE ſujet de cette tragédie eſt tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, ſur la fin du livre qu'il a fait des guerres de Syrie. *Démétrius ſurnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, & vécut quelque tems priſonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il épouſa la ſœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domeſtique des rois précédens, s'empara du trône de Syrie, & y fit aſſeoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque tems comme tuteur ſous le nom de ce pupille, il s'en défit, & prit lui-méme la couronne, ſous un nouveau nom de Tryphon qu'il ſe donna. Antiochus frère du roi priſonnier, ayant appris ſa captivité à Rhodes, & les troubles qui l'avaient ſuivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De-là il porta ſes armes contre Phraates, & vaincu dans une bataille, il ſe tua lui-méme. Démétrius retournant dans ſon royaume fut tué par ſa femme Cléopatre, qui lui dreſſa des embûches ſur le chemin, en haine de cette Rodo-*

gune qu'il avait épouſée, dont elle avait conçu une telle indignation, qu'elle avait épouſé ce même Antiochus frère de ſon mari. Elle avait deux fils de Démétrius, dont elle tua Séléucus l'aîné d'un coup de flèche, ſi-tôt qu'il eut pris le diadême après la mort de ſon père, ſoit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger ſur elle, ſoit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus ſon frère lui ſuccéda, & contraignit cette mère dénaturée de prendre le poiſon qu'elle lui avait préparé.

Juſtin en ſon 36, 38 & 39 liv. raconte cette hiſtoire plus au long, avec quelques autres circonſtances. Le premier des Macchabées & Joſephe au 13. des antiquités judaïques, en diſent auſſi quelque choſe qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec Appian. C'eſt à lui que je me ſuis attaché pour la narration que j'ai miſe au premier acte, & pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raiſon ailleurs. Le reſte ſont des épiſodes d'invention, qui ne ſont pas incompatibles avec l'hiſtoire, puiſqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraiſemblablement l'amenait en Syrie prendre poſſeſſion de ſa couronne. J'ai fait porter à la piéce le nom de cette princeſſe, plutôt que celui de Cléopatre, que je n'ai même oſé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne con-

fondît cette reine de Syrie avec cette fameuſe princeſſe d'Egypte qui portait le même nom, & que l'idée de celle-ci beaucoup plus connue que l'autre ne ſemât une dangereuſe préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a ſouvent fait une queſtion à la cour, quel était celui de mes poëmes que j'eſtimais le plus ; & j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite ſi prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ai jamais oſé déclarer toute la tendreſſe que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon ſuffrage, ſi je n'avais craint de manquer en quelque ſorte au reſpect que je devais à ceux que je voyais pancher d'un autre côté. Cette préférence eſt peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles, qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfans, plus que pour les autres : peut-être y entre-t-il un peu d'amour propre, en ce que cette tragédie me ſemble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cauſe des incidens ſurprenans qui ſont purement de mon invention, & n'avaient jamais été vus au théatre, & peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'eſt pas tout-à-fait injuſte. Je veux bien laiſſer chacun en liberté de ſes ſentimens ; mais certainement on peut dire que mes autres piéces ont peu d'avantages, qui ne ſe rencontrent en celle-ci. Elle a tout enſemble

ſemble la beauté du ſujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expreſſion, la ſolidité du raiſonnement, la chaleur des paſſions, les tendreſſes de l'amour & de l'amitié; & cet heureux aſſemblage eſt ménagé de ſorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le ſecond paſſe le premier, le troiſième eſt au-deſſus du ſecond, & le dernier l'emporte ſur tous les autres. L'action y eſt une, grande, complette. Sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la repréſentation. Le jour en eſt le plus illuſtre qu'on puiſſe imaginer, & l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troiſième de mes diſcours, & avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théatre.

Ce n'eſt pas que je me flatte aſſez pour préſumer qu'elle ſoit ſans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il eſt mal-aiſé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois ſi inutile qu'on l'a dit. Il eſt hors de doute que Cléopatre dans le ſecond, ferait connaître beaucoup de choſes par ſa confidence avec Laonice, & par le récit qu'elle en fait à ſes deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation; mais ces deux ſcènes demeureraient aſſez obſcures, ſi cette narration ne les avait précédées; & du moins les juſtes défiances de Rodogune à la fin du

premier acte, & la peinture que Cléopatre fait d'elle-même dans ſon monologue qui ouvre le ſecond, n'auraient pu ſe faire entendre ſans ce ſecours.

J'avoue qu'elle eſt ſans artifice, & qu'on la fait de ſang froid à un perſonnage protatique, qui ſe pourrait toutefois juſtifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités ſur ce ſujet au premier diſcours. Timagène qui l'écoute n'eſt introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séléucus, qui ſe pouvait faire par un autre. Il l'écoute ſans y avoir aucun intérêt notable, & par ſimple curioſité d'apprendre ce qu'il pouvait avoir ſu déjà en la cour d'Egypte, où il était en aſſez bonne poſture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles aſſurées de tout ce qui ſe paſſait dans la Syrie qui en eſt voiſine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuſe, c'eſt que comme il y avait déjà quelque tems qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de ſa ſœur, comme ſe ſont paſſés tous ces troubles qu'il dit ne ſavoir que confuſément. Pollux dans Médée n'eſt qu'un perſonnage protatique qui écoute ſans intérêt comme lui ; mais ſa ſurpriſe de voir Jaſon à Corinthe où il vient d'arriver, & ſon ſéjour en Aſie que la mer en ſépare, lui donne juſte ſujet d'ignorer ce qu'il en apprend.

La narration ne laiſſe pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'eſt encore rien paſſé dans la piéce qui excite la curioſité de l'auditeur, ni qui lui puiſſe donner quelque émotion en l'écoutant ; mais ſi vous voulez réfléchir ſur celle de Curiace dans Horace, vous trouverez qu'elle fait un tout autre effet. Camille qui l'écoute a intérêt comme lui à ſavoir comment s'eſt faite une paix dont dépend leur mariage, & l'auditeur que Sabine & elle n'ont entretenu que de leurs malheurs & des appréhenſions d'une bataille qui ſe va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un, & leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix ſi ſurprenante s'eſt pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que lorſque la tragédie a ſon fondement ſur des guerres entre deux états, ou ſur d'autres affaires publiques, il eſt très-mal aiſé d'introduire un acteur qui les ignore, & qui puiſſe recevoir le récit qui en doit inſtruire les ſpectateurs en parlant à lui.

J'ai déguiſé quelque choſe de la vérité hiſtorique en celui-ci, Cléopatre n'épouſa Antiochus qu'en haine de ce que ſon mari avait épouſé Rodogune chez les Parthes, & je fais qu'elle ne l'épouſe que par la néceſſité de ſes affaires ; ſur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la

faire pas méchante ſans néceſſité, comme Ménélas dans l'Oreſte d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encore épouſé Rodogune, & venait l'épouſer dans ſon royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le conſentement de ſes peuples, & aſſurer la couronne aux enfans qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était abſolument néceſſaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épouſée, & que l'amour que ſes deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux ſpectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une aſſez forte, s'ils les euſſent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection inceſtueuſe répugne à nos mœurs.

Cléopatre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ſes deſſeins, & des véritables raiſons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir ſon ſecret aux princes, ou à Rodogune, ſi elle l'eût ſu plutôt; & cette ambitieuſe mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle propoſition qu'elle va faire à ſes fils. On a trouvé celle que Rodogune leur a faite à ſon tour, indigne d'une perſonne vertueuſe, comme je la peins; mais on n'a pas conſidéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopatre, avec eſpoir de la voir exécuter par les princes, mais ſeulement pour s'exempter d'en choiſir aucun, & les attacher tous deux à ſa protection par une ef-

pérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, & devait prévoir que ſi elle ſe fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimait, ſon ennemie qui avait ſeule le ſecret de leur naiſſance, n'eût pas manqué de nommer Séléucus pour l'aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, & d'exciter une guerre civile qui eût pu cauſer ſa perte. Ainſi elle devait s'exempter de choiſir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, & elle n'en avait point de meilleur moyen, que de rappeller le ſouvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, & leur faire cette propoſition qu'elle ſavait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à ſe départir de ce juſte ſentiment de reconnaiſſance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejettait dans cette obligation. Il était de ſon devoir de venger cette mort, mais il était de celui des princes de ne ſe pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait, s'ils lui avaient obéi ; que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, & que la juſtice qu'elle demande de la mort de leur père ſerait un parricide, ſi elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus. Quand cette propoſition ſerait tout-

à-fait condamnable en ſa bouche, elle mériterait quelque grace, & pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théatre, & pour l'embarras ſurprenant où elle jette les princes, & pour l'effet qu'elle produit dans le reſte de la piéce qu'elle conduit à l'action hiſtorique. Elle eſt cauſe que Séléucus par dépit renonce au trône, & à la poſſeſſion de cette princeſſe; que la reine le voulant animer contre ſon frère, n'en peut rien obtenir, & qu'enfin elle ſe réſout par déſeſpoir de les perdre tous deux, plutôt que de ſe voir ſujette de ſon ennemie.

Elle commence par Séléucus, tant pour ſuivre l'ordre de l'hiſtoire, que parce que s'il fût demeuré en vie après Antiochus & Rodogune, qu'elle voulait empoiſonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même choſe d'Antiochus pour ſon frère, d'autant qu'elle eſpère que le poiſon violent qu'elle lui a préparé fera un effet aſſez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien ſavoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puiſſe convaincre, puiſqu'elle a ſi bien pris ſon tems pour l'aſſaſſiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adouciſſement que j'ai apporté, pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poiſon qu'elle lui préſente, & du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment

après qu'elle a expiré preſque à ſa vue, il parlât d'amour & de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théatre, ils peuvent le réſoudre quand ils le jugeront à propos. L'action eſt completre, puiſqu'ils ſont hors de péril ; & la mort de Séléucus m'a exempté de développer le ſecret du droit d'aîneſſe entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche, en qui l'on n'a pas vu aſſez de ſincérité pour prendre aucune aſſurance ſur ſon témoignage.

ANDROMEDE,

TRAGÉDIE.

Repréſentée avec les machines ſur le théatre royal de Bourbon.

1650.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

IL paraît par la piéce d'Andromède que Corneille ſe pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans leſquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de ſon tems, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, & le premier encore qui ait donné une piéce en machines qu'on ait pu voir avec plaiſir.

On avait repréſenté le mariage d'Orphée & d'Euridice, ou la *grande journée* des machines en 1640. Il y avait de la muſique dans quelques ſcènes; le reſte ſe déclamait comme à l'ordinaire.

L'Andromède de Corneille eſt auſſi ſupérieure à cet Orphée, que Mélite l'avait été aux comédies du tems; ainſi Corneille fut au-deſſus de ſes contemporains dans tous les genres qu'il traita.

Il eſt vrai que quand on a lu l'Andromède de Quinault, on ne peut plus lire celle de Corneille, de même que les comédies de Molière firent oublier pour jamais Mélite & la Galerie du palais. Il y a pourtant des beautés dans l'Andromède de Corneille, & on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie; par exemple, dans

le récit que fait Phorbas à l'avant-dernière ſcène de la piéce.

Cette piéce fut jouée au théatre du petit Bourbon. Un Italien nommé Torrelli fit les machines & les décorations. Ce ſpectacle eut un grand ſuccès. L'opéra a fait tomber abſolument toutes les piéces de ce genre ; & quand même nous n'euſſions point eu d'opéra, l'Andromède ne pouvait ſe ſoutenir quand le goût fut perfectionné.

Andromède était un ſi beau ſujet d'opéra que trente-deux ans après Corneille, Quinault le traita ſous le titre de Perſée. Ce drame lyrique de Quinault fut comme tout ce qui ſortait alors de ſa plume, tendre, ingénieux, facile. On retenait par cœur preſque tous les couplets, on les citait, on les chantait, on en faiſait mille applications. Ils ſoutenaient la muſique de Lulli qui n'était qu'une déclamation notée, appropriée avec une extrême intelligence au caractère de la langue ; ce récitatif eſt ſi beau qu'en paraiſſant la choſe du monde la plus aiſée, il n'a pu être imité par perſonne. Il fallait les vers de Quinault pour faire valoir le récitatif de Lulli qui demandait des acteurs plutôt que des chanteurs. Enfin, Quinault fut ſans contredit, malgré ſes ennemis & malgré Boileau, au nombre des grands hommes qui illuſtrèrent le ſiècle éternellement mémorable de Louis XIV.

A

M. M. M. M.

MADAME,

C'eſt vous rendre un hommage bien ſecret, que de vous le rendre ainſi, & je m'aſſure que vous aurez de la peine vous-méme à reconnaître que c'eſt à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiérogliphiques vous embarraſſeront auſſi-bien que les autres, & vous ne vous appercevrez jamais qu'elles parlent de vous, juſqu'à ce que je vous les explique. Alors vous m'avouerez ſans doute que je ſuis fort exact à ma parole, & fort ponctuel à l'exécution de vos commandemens. Vous l'avez voulu, & j'obéis; je vous l'ai promis, & je m'acquitte. C'eſt peut-être vous en dire trop pour un homme qui ſe veut cacher quelque tems à vous-méme, & pour peu que vous faſſiez de réflexion ſur mes dernières viſites, vous devinerez à demi que c'eſt à vous que ce compliment s'adreſſe. N'achevez pas, je vous prie, & laiſſez-

moi la joie de vous ſurprendre par la confidence que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéiſſance, & ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède approchent de vos perfections, ni quel rapport ſes aventures ont avec les vôtres ; ce ſerait vous faire un miroir, où vous verriez trop aiſément, & vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez-vous ſeulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux ſpectacles que la France ait vus, que comme une marque reſpectueuſe de l'attachement inviolable à votre ſervice, dont fait vœu.

MADAME,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-obligé ſerviteur,
CORNEILLE.

ARGUMENT

DE L'ANDROMÈDE,

Tiré du quatrième & cinquième livre des métamorphoſes d'Ovide.

CASSIOPE, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, fut ſi vaine de ſa beauté, qu'elle oſa la diſputer à celle des Néréides, dont ces nymphes irritées firent ſortir de la mer un monſtre, qui fit de ſi étranges ravages ſur les terres de l'obéiſſance du roi ſon mari, que les forces humaines ne pouvant donner aucun remède à des misères ſi grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. La réponſe qu'en reçurent ces malheureux princes fut un commandement d'expoſer à ce monſtre Andromède leur fille unique, pour en être dévorée. Il fallut exécuter ce triſte arrêt; & cette illuſtre victime fut attachée à un rocher, où elle n'attendait que la mort, lorſque Perſée, fils de Jupiter & de Danaé, paſſant par haſard, jeta les yeux ſur elle. Il revenait de la conquête glorieuſe de la tête de Méduſe qu'il portait ſous ſon bouclier, & volait au milieu de l'air au moyen des ailes qu'il avait attachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint Mercure. Ce fut de cette in-

fortunée princeſſe même qu'il apprit la cauſe de ſa diſgrace ; & l'amour que ſes premiers regards lui donnèrent, lui fit en même tems former le deſſein de combattre ce monſtre qui la devait dévorer, pour conſerver des jours qui lui étaient devenus précieux.

Avant que d'entrer au combat il eut le loiſir de tirer parole de ſes parens, que les fruits en ſeraient pour lui, & reçut les effets de cette promeſſe ſi-tôt qu'il eut tué le monſtre.

Le roi & la reine donnèrent avec grande joie leur fille à ſon libérateur. Mais la magnificence des nôces fut troublée par la violence que voulut faire Phinée, frère du roi & oncle de la princeſſe, à qui elle avait été promiſe avant ſon malheur. Il ſe jeta dans le palais royal avec une troupe de gens armés ; & Perſée s'en défendit quelque tems, ſans autre ſecours que celui de ſa valeur & de quelques amis généreux ; mais ſe voyant près de ſuccomber ſous le nombre, il ſe ſervit enfin de cette horrible tête de Méduſe, qu'il tira de deſſous ſon bouclier, & l'expoſant aux yeux de Phinée & des aſſaſſins qui le ſuivaient, cette fatale vue les convertit en des ſtatues de pierre qui ſervirent d'ornement au même palais qu'ils voulaient teindre du ſang de ce héros. Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choſes, tant par la liberté de l'art que

par

par la néceſſité des ordres du théatre, & pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu j'ai cru plus à propos de faire Caſſiope vaine de la beauté de ſa fille, que de la ſienne propre, d'autant qu'il eſt extraordinaire qu'une femme dont la fille eſt en âge d'être mariée, ait encore d'aſſez beaux reſtes pour s'en vanter ſi hautement; & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que cet orgueil de Caſſiope pour elle-même eût attendu ſi tard à éclater, vu que c'eſt dans la jeuneſſe que la beauté étant plus parfaite & le jugement moins formé, l'une & l'autre donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, & non pas alors que cette même beauté commence d'être ſur le retour, & que l'âge a mûri l'eſprit de la perſonne qui s'en ſerait enorgueillie en un autre tems.

Enſuite j'ai ſuppoſé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné préciſément Andromède à être dévorée par le monſtre; mais qu'il avait ordonné ſeulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on tirerait au ſort pour voir celle qui lui devait être livrée, & que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait ſuivre pour la ſixième.

J'ai introduit Perſée comme un chevalier errant qui s'eſt arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, & non pas comme ſe rencontrant

par haſard dans le tems qu'Andromède eſt attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, que ce prince n'oſe découvrir, parce qu'elle était promiſe à Phinée ; mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'eſpoir, parce qu'il voit leur mariage différé juſqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'eſt dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princeſſe, qu'après que ſes parens l'ont aſſuré qu'elle l'épouſerait ſi-tôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé auſſi avec beaucoup de ſageſſe la qualité de Phinée, que j'ai fait ſeulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère ; le mariage de deux couſins me ſemblant plus ſupportable dans nos manières de vivre, que celui de l'oncle & de la nièce, qui eût pu ſembler un peu plus étrange à nos auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire paraître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous repréſenter Andromède nue au pied du rocher où elle eſt attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront ſi je ne les ai pas ſuivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégaſe, ſur lequel ils montent Perſée pour combattre le monſtre, quoiqu'Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuſe, & empêche même que Perſée ne ſoit pris

pour Mercure ; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage ſans fondement, vu que le même Ovide rapporte que ſi-tôt que Perſée eut coupé la monſtrueuſe tête de Méduſe, Pegaſe tout ailé ſortit de cette Gorgone, & que Perſée s'en put ſaiſir dès-lors pour faire ſes courſes par le milieu de l'air.

Nos globes céleſtes, où l'on marque pour conſtellations Céphée, Caſſiope, Perſée & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre dans le ciel ſur la fin de la piéce, pour y faire les noces de ces amans, comme ſi la terre n'en était pas digne.

Comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me ſuis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute choſe que Céphée régnait en Ethiopie, ſans déſigner ſous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'eſt pas fort connue, & celle du tems de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de dire qu'il fallait que Céphée régnât en quelque pays maritime, que ſa ville capitale fût ſur le bord de la mer, & que ſes peuples fuſſent blancs, quoiqu'Ethiopiens. Ce n'eſt pas que les Mores les plus noirs n'aient leurs beautés à leur mode ; mais il n'eſt pas vraiſemblable que Perſée qui était Grec & né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède ſi elle eût été de leur teint.

J'ai pour moi le conſentement des peintres, & ſurtout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de ſa divine Chariclée, que ſur un tableau d'Andromède. Ma ſcène ſera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée proche de la mer; pour le nom, vous lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changemens du théatre, que chaque acte auſſi-bien que le prologue a ſa décoration particulière, & du moins une machine volante, avec un concert de muſique que je n'ai employée qu'à ſatisfaire les oreilles des ſpectateurs, tandis que leurs yeux ſont arrêtés à voir deſcendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque choſe qui leur empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Perſée contre le monſtre; mais je me ſuis bien gardé de faire rien chanter qui fût néceſſaire à l'intelligence de la piéce, parce que communément les paroles qui ſe chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confuſion qu'y apporte la diverſité des voix qui les prononcent enſemble, elles auraient fait une grande obſcurité dans le corps de l'ouvrage, ſi elles avaient eu à inſtruire l'auditeur de quelque choſe d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne ſont pas dans cette tragédie, comme les agrémens détachés, elles

en ſont le nœud & le dénouement ; & y ſont ſi néceſſaires que vous n'en ſauriez retrancher aucune, que vous ne faſſiez tomber tout l'édifice. J'ai été aſſez heureux à les inventer & à leur donner place dans la tiſſure de ce poëme ; mais auſſi faut-il que j'avoue que le ſieur Torrelli s'eſt ſurmonté lui-même à en exécuter les deſſeins, & qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos ; de ſorte que s'il m'eſt dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en eſt dû bien davantage pour l'avoir fait venir de ſi loin & deſcendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art & de pompe, qu'elle remplit tout le monde d'étonnement & d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, & dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le ſpectacle ſi merveilleux, qu'il ſera malaiſé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confeſſe ingénument que quelque effort d'imagination que j'aie fait depuis, je n'ai pu découvrir encore un ſujet capable de tant d'ornemens extérieurs, & où les machines puſſent être diſtribuées avec tant de juſteſſe ; je n'en déſeſpère pas toutefois, & peut-être que le tems en fera éclater quelqu'un aſſez brillant & aſſez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En atten-

dant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui ait encore paru ſur nos théatres, & ſouffrez que la beauté de la repréſentation ſuppſée au manque des beaux vers que vous n'y trouverez pas en ſi grande quantité que dans Cinna, ou dans Rodogune, parce que mon principal but ici a été de ſatisfaire la vue par l'éclat & la diverſité du ſpectacle, & non pas de toucher l'eſprit par la force du raiſonnement, ou le cœur par la délicateſſe des paſſions. Ce n'eſt pas que j'en aie fui ou négligé aucunes occaſions; mais il s'en eſt rencontré ſi peu, que j'aime mieux avouer que cette piéce n'eſt que pour les yeux.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE SOLEIL.
MELPOMÈNE.
Chœur de peuple.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
NEPTUNE.
MERCURE.
VÉNUS.
ÆOLE.
CYMODOCE, EPHIRE, CYDIPPE, } néréïdes.
Huit vents.
CÉPHÉE, roi d'Ethiopie, père d'Andromède.
CASSIOPE, reine d'Ethiopie.
ANDROMÈDE, fille de Céphée & de Cassiope.
PHINÉE, prince d'Ethiopie.
PERSÉE, fils de Jupiter & de Danaé.
TIMANTE, capitaine des gardes du roi.

AMMON, ami de Phinée.

AGLANTE,
CÉPHALIE,
LIRIOPE. } nymphes d'Andromède.

Un page de Phinée.

Chœur de peuple.

Suite du roi.

Suite de la reine.

La ſcène eſt en Ethiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée.

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête.

Real Istituto Nazionale di Napoli

ANDROMEDE,
TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

L'ouverture du théatre préſente de front aux yeux des ſpectateurs une vaſte montagne, dont les ſommets inégaux s'élevant les uns ſur les autres, portent le faîte juſques dans les nues. Le pied de cette montagne eſt percé à jour par une grotte profonde, qui laiſſe voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théatre ſont occupés par une forêt d'arbres touffus, & entrelaſſés les uns dans les autres. Sur un des ſommets de la montagne paraît Melpomène, la muſe de la tragédie, & à l'oppoſite dans le ciel on voit le ſoleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL, MELPOMÈNE, chœur de peuple.

MELPOMENE.

ARRÊTE un peu ta courſe impétueuſe,
(a) Mon théatre, ſoleil, mérite bien tes yeux,

(a) *Mon théatre, ſoleil, &c.* Je ne ferai point de remarques détaillées ſur *ce théatre qui mérite les yeux du ſoleil*; au lieu de ſes regards, ni ſur *le frein que le ſoleil tient à ſes chevaux*;

Tu n'en vis jamais en ces lieux
La pompe plus majeſtueuſe :
J'ai réuni, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France & l'Italie ;
De tous leurs arts mes ſœurs l'ont embellie ;
Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautés, par ta propre lumière,
Donner un parfait agrément,
Et rends cette merveille entière,
En lui ſervant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante Muſe de la ſcène,
Chère & divine Melpomène,
Tu ſais de mon deſtin l'inviolable loi ;
Je donne l'ame à toutes choſes,
Je fais agir toutes les cauſes ;
Mais quand je ſuis le plus, je ſuis le moins à moi.
Par une puiſſance plus forte
Le char que je conduis m'emporte :
Chaque jour ſans repos doit & naître, & mourir.
J'en ſuis eſclave alors que j'y préſide,
Et (*a*) ce frein que je tiens aux chevaux que je guide,

mais je remarquerai que ce n'eſt pas *Quinault* qui conſacra le premier ces prologues à la louange de *Louis XIV* ; il ne lui donna même jamais de louange auſſi outrée dans le cours de ſes conquêtes, que Corneille lui en donne ici. Il n'eſt guère permis de dire à un prince, qui n'a eu encore aucune occaſion de ſe ſignaler, qu'il eſt le plus grand des rois. Alexandre, Céſar & Pompée attachés au char de *Louis XIV*, avant qu'il ait pu rien faire, révolte un peu le lecteur. C'eſt cet endroit que *Boileau* voulait noter, quand il dit à *Louis XIV* :

Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre à ton char,
Je ne puſſe attacher Alexandre & Céſar.

Ne règle que leur route, & les laiſſe courir.

MELPOMENE.

La naiſſance d'Hercule & le feſtin d'Atrée
T'ont fait rompre ces loix;
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vu deux fois
Faire en même contrée.
Je dis plus, tu le dois en faveur du ſpectacle
Qu'au monarque des lys je prépare aujourd'hui;
Le ciel n'a fait que miracles en lui,
Lui voudrais-tu réfuſer un miracle?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réſerve à ces bienheureux jours
Qu'annoblira ſa première victoire;
Alors j'arrêterai mon cours,
Pour être plus long-tems le témoin de ſa gloire.
Prends cependant le ſoin de le bien divertir;
Pour lui faire avec joie attendre les années
Qui feront éclater les belles deſtinées
Des peuples que ſon bras lui doit aſſujettir.
Calliope ta ſœur déjà d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,
Dont les hautes vertus lui donneront emploi
Pour plus d'une iliade, & plus d'une énéide.

MELPOMENE.

Que je porte d'envie à cette illuſtre ſœur,
Quoique j'aie à craindre pour elle
Que ſous ce grand fardeau ſa force ne chancelle!
Mais quel qu'en ſoit enfin le mérite & l'honneur,
J'aurai du moins cet avantage,
Que déjà je le vois, que déjà je lui plais,

Et que de ſes vertus, & que de ſes hauts faits,
Déjà dans ſes pareils je lui trace une image.
Je lui montre (*a*) Pompée, Alexandre, Céſar,
Mais comme des héros attachés à ſon char ;
Et tout ce haut éclat où je les fais paraître,
Lui peint plus qu'il n'était, & moins qu'il ne doit être.

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms,
Dès qu'il pourra lui-même animer ſon armée ;
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée,
Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
Son père & ſon aïeul tous rayonnans de gloire,
Ces grands rois qu'en tous lieux a ſuivi la victoire,
Lui voyant emporter ſur eux le premier rang,
En deviendraient jaloux, s'il n'était pas leur ſang.
Mais vole dans mon char, muſe, je veux t'apprendre
Tout l'avenir d'un roi qui t'eſt ſi précieux.

MELPOMENE.

Je ſais déjà ce qu'on doit en attendre,
Et je lis chaque jour ſon deſtin dans les cieux.

LE SOLEIL.

Viens donc, viens avec moi faire le tour du monde ;
Qu'uniſſant enſemble nos voix,
Nous faſſions réſonner ſur la terre, & ſur l'onde,
Qu'il eſt, & le plus jeune, & le plus grand des rois.

MELPOMENE.

Soleil, j'y vole, attends-moi donc de grace.

LE SOLEIL.

Viens, je t'attends, & te fais place.

MELPOMENE *vole dans le char du ſoleil, & y ayant pris place auprès de lui, ils uniſſent leurs voix, chantant cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet eſt répété par le chœur de la muſique.*

Cieux, écoutez, écoutez, mers profondes,
Et vous, antres & bois,
Affreux déſerts, rochers battus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix,
Louis eſt le plus jeune, & le plus grand des rois,
La majeſté qui déjà l'environne,
Charme tous ſes (*b*) Français;
Il eſt lui ſeul digne de ſa couronne;
(*c*) Et quand même le ciel l'aurait miſe à leur choix,
Il ſerait le plus jeune, & le plus grand des rois.
C'eſt à vos ſoins, reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits;
Ils ſont par-tout ſuivis de la victoire;
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ſes loix,
Le rend, & le plus jeune, & le plus grand des rois.

(*b*) On prononçait alors *François*, *Anglois*, ce qui était très-dur à l'oreille. On dit aujourd'hui *Anglais* & *Français*, mais les Imprimeurs ne ſe ſont pas encore défaits du ridicule uſage d'imprimer avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*. Les Italiens ont eu plus de goût & de hardieſſe, ils ont ſupprimé toutes les lettres qu'ils ne prononcent pas.

[*c*] *Et quand même le ciel l'aurait miſe à leur choix.* Racine a heureuſement imité cet endroit dans ſa *Bérénice*:

Parle, peut-on le voir,
ſans penſer comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que
le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût
reconnu ſon maître?

C'eſt là qu'on voit l'homme de goût, & l'écrivain auſſi délicat qu'élégant; il fait parler *Bérénice* de ſon amant: ce n'eſt point une louange vague, le ſentiment ſeul agit, l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuſe différence entre ces vers charmans, & ce refrain: *Il eſt le plus jeune & le plus grand des rois!*

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dis ſans ceſſe
Dans tout mon large tour :
Mais c'eſt trop retarder le jour,
Allons, Muſe, l'heure me preſſe,
Et ma rapidité
Doit regagner le tems que ſur cette province,
Pour contempler ce prince,
Je me ſuis arrêté.

Le Soleil ſort avec rapidité, & enlève Melpomène avec lui dans ſon char, pour aller publier enſemble la même choſe au reſte de l'univers.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Cette grande maſſe de montagne & ces rochers élevés les uns ſur les autres qui la compoſaient, ayant diſparu en un moment par un merveilleux artifice, laiſſent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés & le fond du théatre ſont des palais magnifiques tous différens de ſtructure, mais qui gardent admirablement l'égalité & les juſteſſes de la perſpective. Après que les yeux ont eu le loiſir de ſe ſatisfaire à conſidérer leur beauté, la reine Caſſiope paraît comme paſſant par cette place pour aller au temple ; elle eſt conduite par Perſée, encore inconnu, mais qui paſſe pour un cavalier de grand mérite, qu'elle entretient des malheurs publics, en attendant que le roi la rejoigne, pour aller à ce temple de compagnie.

SCENE PREMIERE.

CASSIOPE, PERSÉE, ſuite de la reine.

CASSIOPE.

GÉNÉREUX inconnu, qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aſpect ſuffit à convaincre nos yeux
Que vous ſortez du ſang, ou des rois ou des dieux ;

Puiſque vous avez vu (*a*) le ſujet de ce crime,
Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendons le roi,
Soyez-y juſte juge entre les dieux & moi.
Jugez de mon forfait; jugez de leur colère,
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,

•S'ils

(*a*) *Le ſujet de ce crime, ce crime glorieux, force jeux, ces miroirs vagabonds*, & toute cette longue & inutile deſcription de la jalouſie des Néréides, *qui ſe choiſiſſent ſix fois*, pouvaient être les défauts du tems, & il était permis à Corneille de s'égarer dans un genre qui n'était pas le ſien. Ce genre ne fut perfectionné par Quinault que plus de trente ans après. Voyez comme dans ſa tragédie, opéra de *Perſée* & d'*Andromède*, Caſſiope raconte la même aventure, comme il n'y a rien de trop dans ſon récit, comme il ne fait point le poëte mal à propos; tout eſt concis, vif, touchant, naturel, harmonieux.

Heureuſe épouſe, heureuſe mère,
Trop vaine d'un ſort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouſe du Dieu de la terre & des cieux:
J'ai comparé ma gloire à ſa gloire immortelle;
La déeſſe punit ma fierté criminelle;
Mais j'eſpère fléchir ſon courroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux
Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare.
Mon orgueil offenſa cette divinité,
Il faut que mon reſpect répare
Le crime de ma vanité.
. . . . . .
Les dieux puniſſent la fierté.
Il n'eſt point de grandeur que le ciel irrité,
N'abaiſſe quand il veut, & ne réduiſe en poudre.
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Les étrangers ne connaiſſent pas aſſez Quinault; c'eſt un des beaux génies qui aient fait honneur au ſiècle de *Louis XIV*. Boileau qui en parle avec tant de mépris, était incapable de faire ce que Quinault a fait; perſonne n'écrira mieux en ce genre; c'eſt beaucoup que Corneille ait préparé de loin ces beaux ſpectacles.

Une remarque importante à faire, c'eſt qu'il n'y a pas une ſeule faute contre la langue dans les opéra de Quinault, à commencer depuis *Alceſte*. Aucun auteur n'a plus de préciſion que lui, & jamais cette préciſion ne diminue le ſentiment; il écrit auſſi correctement que Boileau; & on ne peut mieux le venger des critiques paſſionnées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le mettant à côté de lui.

S'ils ont dû faire agir leur haine au même inſtant.

PERSÉE.

J'en ai déjà jugé, reine, en vous imitant;
Et ſi de vos malheurs la cauſe ne procède
Que d'avoir fait juſtice aux beautés d'Andromède,
Si c'eſt là ce forfait digne d'un tel courroux,
Je veux être à jamais coupable comme vous.
Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrême,
Ne le puis-je, madame, apprendre de vous-même,
Pour mieux renouveller (*a*) ce crime glorieux,
Où ſoudain la raiſon eſt complice des yeux?

CASSIOPE.

Écoutez, la douleur ſe ſoulage à ſe plaindre,
Et quelques maux qu'on ſouffre, ou que l'on ait à craindre,
Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée
De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée;
Nos peuples tous ravis de ces illuſtres nœuds,
Sur les bords de la mer dreſsèrent (*c*) force jeux;
Elle en donnait les prix. Diſpenſez ma triſteſſe
De vous dépeindre ici la publique allégreſſe;
On décrit mal la joie au milieu des malheurs;
Et ſa plus douce idée eſt un ſujet de pleurs.
O jour, que ta mémoire encore m'eſt cruelle!
Andromède jamais ne me parût ſi belle;
Et voyant ſes (*b*) regards s'épandre ſur les eaux,
Pour jouir, & juger d'un combat de vaiſſeaux,

(*b*) Des regards ne s'épandent ni ne ſe répandent.

Telle, dis-je, *Vénus ſortit du ſein de l'onde,*
Et promit à ſes yeux la conquête du monde,
Quand elle eut conſulté ſur leur éclat nouveau
(a) *Les miroirs vagabonds de ſon flottant berceau.*
A ce fameux ſpectacle on vit les Néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
A l'envi de la terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille, & leurs regards à peine
Rencontrèrent les ſiens ſur cette humide plaine,
Que par des traits plus forts ſe ſentant effacer,
Eblouis & confus je les vis s'abaiſſer,
Examiner les leurs, & ſur tous leurs viſages
En chercher d'aſſez vifs pour braver nos rivages.
Je les vis ſe choiſir juſqu'à cinq & ſix (a) fois,
Et rougir auſſi-tôt nous comparant leur choix;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit ſi naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche : *En eſt-il parmi vous,*
O Nymphes, qui ne cède à des attraits ſi doux?
Et pourriez-vous nier, (c) *vous autres immortelles,*
Qu'entre nous la nature en forme de plus belles?
Je m'emportais ſans doute, & c'en était trop dit;
Je les vis s'en cacher de honte, & de dépit;
J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles;
(d) L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles;

(c) *Vous autres immortelles* eſt comique.

(d) *L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles.* Ce vers eſt comme le précurſeur de celui de Racine : *Le flot qui l'apporta recule épouvanté.* On a critiqué beaucoup ce dernier vers; & on n'a jamais parlé du premier; c'eſt que l'un eſt de Phèdre, que tous les amateurs ſavent par cœur, & que l'autre eſt d'An-

J'en vis enfler la vague, & la mer en courroux
Rouler à gros bouillons ſes flots juſques à nous.
C'eût été peu des flots, la ſoudaine tempête,
Qui trouble notre joie, & diſſipe la fête,
Enfante en moins d'une heure, & pouſſe ſur nos bords
Un monſtre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain ; il ſuit, il briſe, il tue,
Chaque victime eſt morte auſſi-tôt qu'abattue.
Nous ne voyons qu'horreur, que ſang de toutes parts,
Son haleine eſt poiſon, & poiſon ſes regards ;
Il ravage, il déſole & nos champs & nos villes,
Et contre ſa fureur il n'eſt aucuns aſyles.
Après beaucoup d'efforts, & de vœux ſuperflus,
Ayant ſouffert beaucoup, & craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes,
Et voici ce qu'Ammon répondit à nos larmes : (e)
Pour appaiſer Neptune, expoſez tous les mois
Au monſtre qui le venge une fille à ſon choix,
Juſqu'à ce que le calme à l'orage ſuccède :
Le ſort vous montrera
Celle qu'il agréra,
Différez cependant les nôces d'Andromède.
Comme dans un grand mal un moindre ſemble doux,
Nous prenons pour faveur ce reſte de courroux.
Le monſtre diſparu nous rend un peu de joie,

dromède, que preſque perſonne ne lit. Il paraît utile d'obſerver que Corneille n'a point changé de ſtyle en changeant de genre. Le grand art conſiſterait à ſe proportionner à ſes ſujets.

(e) Il y a bien loin de la mer d'Etiope à l'oracle d'Ammon. Il fallait traverſer toute l'Etiopie & toute l'Egypte. On ne va guère conſulter un oracle à quatre cents lieues quand le péril eſt ſi preſſant.

On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre ſa proie :
Mais ce remède enfin n'eſt qu'un amuſement ;
Si l'on ſouffre un peu moins, on craint également;
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en frapper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois ;
J'en ai cru de frayeur déjà mourir cinq fois.
Déjà nous avons vu cinq beautés dévorées,
Mais des beautés hélas! dignes d'être adorées,
Et de qui tous les traits pleins d'un céleſte feu
Ne cédaient qu'à ma fille, & lui cédaient bien peu ;
Comme ſi choiſiſſant de plus belle en plus belle,
Le ſort par ces degrés tâchait d'approcher d'elle,
Et que pour élever ſes traits juſques à nous
Il eſſayât ſa force, & meſurât ſes coups.
Rien n'a pu juſqu'ici toucher ce dieu barbare:
Et le ſixième choix aujourd'hui ſe prépare;
On le va faire au temple, & je ſens malgré moi
Des mouvemens ſecrets redoubler mon effroi.
Je fis hier à Vénus offrir un ſacrifice,
Qui jamais à mes vœux ne parut ſi propice ;
Et toutefois mon cœur à force de trembler
Semble prévoir le coup qui le doit accabler
Vous donc, qui connaiſſez & mon crime & ſa peine,
Dites-moi s'il a pu mériter tant de haine ;
Et ſi le ciel devait tant de ſévérité
Aux premiers mouvemens d'un peu de vanité ?

PERSÉE.

Oui, madame, il eſt juſte, & j'avouerai moi-même,
Qu'en les blamant tantôt j'ai commis un blaſphême ;

Mais vous ne voyez pas, dans votre aveuglement,
Quel grand crime il punit d'un ſi grand châtiment.
Les nymphes de la mer ne lui ſont pas ſi chères,
(*f*) Qu'il veuille s'abaiſſer à ſuivre leurs colères ;
Et quand votre mépris en fit comparaiſon,
Il voyait mieux que vous que vous aviez raiſon.
Il venge, & c'eſt de là que votre mal procède,
(*g*) L'injuſtice rendue aux beautés d'Andromède.
Sous les loix d'un mortel votre choix l'aſſervit !
Cette injure eſt ſenſible aux dieux qu'elle ravit,
Aux dieux qu'elle captive, & ces rivaux céleſtes
S'oppoſent à des nœuds à ſa gloire funeſtes,
En ſauvant les appas qui les ont éblouis ;
Puniſſent vos ſujets qui s'en ſont réjouis.
Jupiter réſolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par ſon oracle en défend l'hyménée.
A ſa flamme peut-être il la veut réſerver ;
Ou s'il peut ſe réſoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ſes fils ſans doute il la deſtine,
Et voilà de vos maux la ſecrète origine.
Faites ceſſer l'offenſe, & le même moment
Fera ceſſer ici ſon juſte châtiment.

CASSIOPE.

Vous montrez pour ma fille une trop haute eſtime,

(*f*) *Qu'il veuille s'abaiſſer à ſuivre leurs colères. Colère* n'admet jamais de pluriel.

(*g*) *L'injuſtice rendue.* On ne rend point injuſtice, comme on rend juſtice ; c'eſt un barbariſme ; la raiſon en eſt, qu'on rend ce qu'on doit : on doit *juſtice*, on ne doit pas *injuſtice* : d'ailleurs il y a beaucoup d'eſprit dans le diſcours de *Perſée*, mais il n'y a rien d'intéreſſant : c'eſt là un des grands défauts de Corneille. Quinault intéreſſe, quoiqu'il ſoit preſque permis de négliger cet avantage dans l'opéra.

Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accuſez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur ſéjour les clartés éternelles,
Ces mêmes dieux auſſi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous :
Et quand pour l'eſpérer (*h*) je ſerais aſſez folle,
Le roi dont tout dépend eſt homme de parole ;
Il a promis ſa fille, & verra tout périr,
Avant qu'à ſe dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance & glorieuſe & chère.
Phinée eſt de ſon ſang, il eſt fils de ſon frère.

PERSÉE.

Reine, le ſang des dieux vaut bien celui des rois :
Mais nous en parlerons encore quelqu'autre fois.
Voici le roi qui vient.

(*h*) *Je ſerais aſſez folle.* Ce terme, & celui de *civilité*, & le ton de ce diſcours ſont bourgeois, tandis qu'il s'agit de dieux & de victimes. C'était un ancien uſage, dont Corneille ne s'eſt défait que dans les grands morceaux de ſes belles tragédies. Cet uſage n'était fondé que ſur la négligence des auteurs, & ſur le peu d'uſage qu'ils avaient du monde. Les bienſéances du ſtyle n'ont été connues que par Racine.

SCENE II.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE, ſuite du roi & de la reine.

CEPHÉE.

N'EN parlons plus, Phinée,
Et laiſſons d'Andromède (*i*) aller la deſtinée.
Votre amour fait pour elle un inutile effort;
Je la dois comme une autre au triſte choix du ſort:
Elle eſt cauſe du mal, puiſqu'elle l'eſt du crime;
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtimens deviendraient éternels,
S'ils ne pouvaient tomber ſur les vrais criminels.

PHINÉE.

Eſt-ce un crime en ces lieux, ſeigneur, que d'être belle?

CEPHÉE.

Elle a rendu par-là ſa mère criminelle.

PHINÉE.

C'eſt donc un crime ici que d'avoir de bons yeux,
Qui ſachent bien juger d'un tel préſent des cieux.

CEPHÉE.

Qui veut en bien juger n'a point le privilège
D'aller juſqu'au blaſphême, & juſqu'au ſacrilège.

(*i*) *Aller la deſtinée.* C'eſt encore une de ces expreſſions populaires qui ne ſont pas permiſes: mais un défaut plus conſidérable, eſt celui du rôle de ce Céphée, qui vient dire tranquillement qu'il faut que ſa fille ſoit expoſée comme une autre. Il n'y a rien de ſi froid que cette ſcène.

CASSIOPE.

(*k*) Ce blaſphême, ſeigneur, de quoi vous m'accuſez...

CEPHÉE.

Madame, après les maux que vous avez cauſés,
C'eſt à vous à pleurer, & non à vous défendre.
Voyez, voyez quel ſang vous avez fait répandre,
Et ne laiſſez paraître, en cette occaſion,
Que larmes, que ſoupirs, & que confuſion.

(*à Phinée.*)

Je vous le dis encore, elle la crut trop belle,
Et peut-être le ſort l'en veut punir en elle :
Dérober Andromède à cette élection,
C'eſt dérober ſa mère à ſa punition.

PHINÉE.

Déjà cinq fois, ſeigneur, à ce choix expoſée,
Vous voyez que cinq fois le ſort l'a refuſée.

CEPHÉE.

Si le courroux du ciel n'en veut point à ſes jours,
(*l*) Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours.

PHINÉE.

Le tenter ſi ſouvent c'eſt laſſer ſa clémence;
Il pourra vous punir de trop de confiance;
Vouloir toujours faveur, c'eſt trop lui demander,
Et c'eſt un crime enfin que de tant haſarder.
Mais quoi, n'eſt-il, ſeigneur, ni bonté paternelle,
Ni tendreſſe du ſang qui vous parle pour elle?

CEPHÉE.

Ah! ne m'arrachez point mon ſentiment ſecret.

(*k*) Ce blaſphême de quoi on l'accuſe, & cette longue conteſtation entre le mari & la femme dans un ſi grand malheur n'eſt pas ſans doute excuſable.

(*l*) *Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours.* On a déjà dit avec quel ſoin il faut éviter ces équivoques.

Phinée, il eſt tout vrai, je l'expoſe à regret.
J'aime que votre amour en ſa faveur me preſſe ;
La nature en mon cœur avec lui s'intéreſſe ;
Mais elle ne ſaurait mettre d'accord en moi
Les tendreſſes d'un père, & les devoirs d'un roi,
Et par une juſtice à moi-même ſévère,
Je vous refuſe en roi ce que je veux en père.

PHINÉE.

Quelle eſt cette juſtice, & quelles ſont ces loix,
Dont l'aveugle rigueur s'étend juſques aux rois ?

CEPHÉE.

Celles que font les dieux, qui tout rois que nous ſommes,
Puniſſent nos forfaits ainſi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur ſacré pouvoir
Que pour le meſurer aux règles du devoir.
Que diraient mes ſujets ſi je me faiſais grace,
Et ſi durant qu'au monſtre on expoſe leur race,
Ils voyaient, par un droit tyrannique & honteux,
Le crime en ma maiſon, & la peine ſur eux ?

PHINÉE.

Heureux ſont les ſujets, heureuſes les provinces
Dont le ſang peut payer pour celui de leurs princes !

CEPHÉE.

Mais heureux eſt le prince, heureux ſont ſes projets,
Quand il ſe fait juſtice ainſi qu'à ſes ſujets !
Notre oracle après tout n'excepte point ma fille,
Ses termes généraux comprennent ma famille ;
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'eſt ſe mettre au-deſſus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE.

Seigneur, s'il m'eſt permis d'entendre votre oracle,

(*m*) Je crois qu'à ſa prière il donne peu d'obſtacle ;
Il parle d'Andromède, il la nomme, il ſuffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit ;
La ſéparer long-tems d'un amant ſi fidelle,
C'eſt tout le châtiment qu'il ſemble vouloir d'elle..
Différez ſon hymen ſans l'expoſer au choix.
Le ciel aſſez ſouvent doux au crime des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand ſur leurs ſujets le reſte de leur peine.

CEPHÉE.

Vous prenez mal l'oracle, & pour l'expliquer mieux
Sachez . . . . Mais quel éclat vient de frapper mes yeux ?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières?

Le ciel s'ouvre durant cette conteſtation du roi avec Phinée, & fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus qui ſert de machine pour apporter cette déeſſe juſqu'au milieu du théatre. Elle s'avance lentement, ſans que l'œil puiſſe découvrir à quoi elle eſt ſuſpendue ; cependant le peuple a le loiſir de lui adreſſer ſes vœux par cette hymne que chantent les muſiciens.

PERSÉE.

Du ciel qui vient d'ouvrir ſes luiſantes barrières
D'où quelque déité vient, ce ſemble, ici bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.

CASSIOPE.

Ah ! je la reconnais, la déeſſe d'Eryce,

(*m*) Un oracle qui donne peu d'obſtacle à une prière, s'arrêter à ce que l'oracle en dit, le ciel qui eſt doux au crime des rois, & qui leur ayant montré une légère haine, répand le reſte de la peine ſur les ſujets, tout cela eſt d'un ſtyle bien incorrect, bien dur, bien obſcur, bien barbare.

C'eſt elle, c'eſt Vénus à mes vœux ſi propice ;
Je vois dans ſes regards mon bonheur renaiſſant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle deſcend.

SCENE III.

VÉNUS, CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, PHINÉE, chœur de muſique, ſuite du roi & de la reine.

CHŒUR.

(*n*) REINE de Paphe, & d'Amathonte,
Mère d'Amour & fille de la mer,
Peux-tu voir ſans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,
Et que du même ſein qui fut ton origine
Sorte notre ruine ?
Peux-tu voir que de la même onde
Il oſe naître un tel monſtre après toi,
Que d'où vient tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal & d'effroi,

(*n*) *Reine de Paphe &c.* Ce fut, dit-on, *Boiſſette* qui mit ce chœur en muſique. On ne connaiſſait preſque en ce tems-là qu'une eſpèce de faux-bourdon, qu'un contrepoint groſſier : c'était une eſpèce de chant d'égliſe ; c'était une muſique de barbares, en comparaiſon de celle d'aujourd'hui. Ces paroles, *Reine de Paphe*, ſont auſſi ridicules que la muſique. Il n'y a rien de moins muſical, de moins harmonieux, que, *d'où le mal procède, part auſſi le remède.* Le fonds de toute cette idée eſt fort beau. Qu'importe le fonds quand les vers ſont durs & ſecs ? C'eſt par l'heureux choix des mots, & par la mélopée que la poéſie réuſſit. Les penſées les plus ſublimes ne ſont rien ſi elles ſont mal exprimées.

Et quel heureux berceau de ta beauté ſuprême
Enfante l'horreur même ?
Venge l'honneur de ta naiſſance
Qu'on a ſouillé par un tel attentat ;
Rends-lui ſa première innocence,
Et tu rendras le calme à cet état ;
Nous dirons enfin que d'où le mal procède,
Part auſſi le remède.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler, ſilence à la déeſſe,
Silence, & préparez vos cœurs à l'allégreſſe.
Elle a reçu nos vœux, & les daigne exaucer ;
Ecoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VENUS *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels, ne tremblez plus, ô mère,
On va jeter le ſort pour la dernière fois,
Et le ciel ne veut plus qu'un choix
Pour appaiſer de tout point ſa colère :
Andromède ce ſoir aura l'illuſtre époux
Qui ſeul eſt digne d'elle, & dont ſeule elle eſt digne.
Préparez ſon hymen, où pour faveur inſigne
Les dieux ont réſolu de ſe joindre avec vous.

PHINÉE *à Céphée.*

Souffrez que ſans tarder je porte à ma princeſſe,
Seigneur, l'heureux arrêt qu'a donné la déeſſe.

CEPHÉE.

Allez, l'impatience eſt trop (o) juſte aux amans

CASSIOPE *voyant remonter Vénus.*

Suivons-la dans le ciel par nos remercimens ;

(o) *Juſte aux amans.* Il ſemble qu'il parle d'un habit.

Et d'une voix commune adorant ſa puiſſance,
Montrons à ſes faveurs notre reconnaiſſance.

CHŒUR.

Ainſi toujours ſur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en ſacrifice;
Ainſi le Zéphire en tout tems
Sur tes palais de Cythère & d'Eryce
Faſſe régner les graces du printems.
Daigne affermir l'heureuſe paix
Qu'à nos ſouhaits
Vient de promettre ton oracle;
Et fais pour ces jeunes amans,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un ſiècle entier de doux raviſſemens.
Dans nos campagnes & nos bois
Toutes nos voix
Béniront tes douces atteintes;
Et dans les rochers d'alentour
Le même écho qui rediſait nos plaintes,
Ne redira que des ſoupirs d'amour.

CEPHÉE.

C'eſt aſſez, la déeſſe eſt déjà diſparue;
Ses dernières clartés ſe perdent dans la nue;
Allons jeter le ſort pour la dernière fois:
Malheureux le dernier que foudroiera ſon choix,
Et dont en ce grand jour la perte domeſtique
Souillera de ſes pleurs l'allégreſſe publique!
Madame, cependant ſongez à préparer
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer.
Rendez-en l'appareil digne de ma puiſſance,

Et digne, s'il ſe peut, d'une telle préſence.

CASSIOPE.

J'obéis avec joie, & c'eſt me commander
Ce qu'avec paſſion j'allais vous demander.

SCENE IV.

CASSIOPE, PERSÉE, ſuite de la reine.

CASSIOPE.

HÉ bien, vous le voyez, ce n'était pas un crime,
Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime,
Puiſque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur préſence ils doivent l'approuver.
Mais quoi, vous ſoupirez ?

PERSÉE.

J'en ai bien lieu, madame.

CASSIOPE.

Le ſujet ?

PERSÉE.

Votre joie.

CASSIOPE.

Elle vous gêne l'ame !

PERSÉE.

Après ce que j'ai dit, douter d'un ſi beau feu,
Reine, c'eſt ou m'entendre ou me croire bien peu :
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en frémit, & mon cœur en ſoupire.
Pouvais-je avoir des yeux, & ne pas l'adorer ?
Et pourrai-je la perdre, & n'en pas ſoupirer ?

CASSIOPE.

Quel eſpoir formiez-vous, puiſqu'elle était promiſe,
Et qu'en vain ſon bonheur domptait votre franchiſe ?

PERSÉE.

Vouloir que la raiſon règne ſur un amant,
C'eſt être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable,
Sans penſer au ſuccès dont ſa flamme eſt capable ;
Il s'abandonne entier, & n'examine rien ;
Aimer eſt tout ſon but, aimer eſt tout ſon bien :
Il n'eſt difficulté, ni péril qui l'étonne.
Ce qui n'eſt point à moi n'eſt encor à perſonne,
Diſais-je, *& ce rival qui poſsède ſa foi* ;
S'il eſpère un peu plus, n'obtient pas plus que moi.
Voilà durant vos maux de quoi vivait ma flamme,
Et les douces erreurs dont je flattais mon ame.
Pour nourrir des deſirs d'un beau feu trop contens,
C'était aſſez d'eſpoir que d'eſpérer au tems ;
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoſes,
Pouvait en ma faveur faire beaucoup de choſes :
Mais enfin la déeſſe a prononcé ma mort,
Et je ſuis ce dernier ſur qui tombe le ſort.
J'étais indigne d'elle, & de ſon hyménée,
Et toutefois, hélas ! je valais bien Phinée.

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état, c'eſt tout ce que je puis.

PERSÉE.

Vous vous plaindrez peut-être apprenant qui je ſuis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorſque vous la jugiez ou royale, ou divine ;
Mon père eſt... Mais pourquoi contre vous l'animer ?

Puiſqu'il nous faut mourir, mourons ſans le nommer ;
Il vengerait ma mort, ſi j'avais fait connaître
De quel illuſtre ſang j'ai la gloire de naître ;
Et votre grand bonheur ſerait mal aſſuré,
Si vous m'aviez connu ſans m'avoir préféré.
C'eſt trop perdre de tems, courons à votre joie,
Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie ;
J'en veux être témoin, afin que mon tourment
Puiſſe par ce poiſon finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le tems vous fera voir pour ſouverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède ;
Et les dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bientôt plus qu'il ne vous ont ôté.

PERSÉE.

Ni le tems, ni les dieux ne feront ce miracle.
Mais allons ; à votre heur je ne mets point d'obſtacle,
Reine, c'eſt l'affaiblir que de le retarder ;
Et les dieux ont parlé, c'eſt à moi de céder. (*p*)

(*p*) On ſent aſſez combien cette ſcène eſt froide & mal placée. Quand même elle ſerait bien écrite, elle ſerait toujours mauvaiſe pour le fonds.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Cette place publique s'évanouit en un inſtant, pour faire place à un jardin délicieux ; & ces grands palais ſont changés en autant de vaſes de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des ſtatues d'où ſortent autant de jets d'eaux, les autres des myrtes, des jaſmins, & d'autres arbres de cette nature. De chaque côté ſe détache un rang d'orangers dans de pareils vaſes, qui viennent former un admirable berceau juſqu'au milieu du théatre, & le ſéparent ainſi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perſpective fait paraître longues de plus de mille pas. C'eſt-là qu'on voit Andromède avec ſes nymphes qui cueillent des fleurs, & en compoſent une guirlande dont cette princeſſe veut couronner Phinée, pour le récompenſer par cette galanterie de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, chœur de nymphes, un page chantant.

ANDROMEDE.

NYMPHES, notre guirlande eſt encore mal ornée
Et devant qu'il ſoit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulais couronner,

Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois, la faveur ne ſerait pas bien grande,
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande;
Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
C'eſt l'unique préſent qui ſoit digne de lui.
Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles;
L'augure déplairait de tant de fleurs ſtériles;
Il faut à notre hymen des préſages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous...
Mais il faut me le dire, & ſans faire les fines.

AGLANTE.

Quoi madame?

ANDROMEDE.

A tes yeux je vois que tu devines;
(a) Dis-moi donc, d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux juſqu'ici cet illuſtre inconnu.
Car enfin ce n'eſt point ſans un peu de myſtère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père;
Quelque chaîne l'arrête, & le force à tarder.
Qu'on ne perde point tems à s'entre-regarder.
Parlez, & d'un ſeul mot éclairciſſez mes doutes.
Aucune ne répond, & vous rougiſſez toutes!
Quoi, toutes l'aimez-vous? Un ſi parfait amant
Vous a-t-il ſu charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il eſt digne qu'on l'aime:
Si je n'aimais ailleurs, peut-être que moi-même;
Oui, peut-être, à le voir ſi bien fait, ſi bien né,
Il aurait eu mon cœur, s'il n'eût été donné.

(a) Ces puérilités étaient le vice du tems. Cela pouvait s'appeller alors de la galanterie; on ne ſentait pas l'indécence d'un pareil contraſte avec le fonds terrible de la piéce.

Mais j'aime trop Phinée, & le change eſt un crime.

AGLANTE.

Ce héros vaut beaucoup, puiſqu'il a votre eſtime;
Mais il ſait ce qu'il vaut, & n'a juſqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMEDE.

Que dis-tu ?

AGLANTE.

Pas fait même une offre de ſervice.

ANDROMEDE.

Ah! c'eſt de quoi rougir toutes avec juſtice,
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de ſi beaux yeux ont pu manquer ſon cœur.

CEPHALIE.

Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous eſt aſſez coutumière.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du ſoleil meurent les autres feux,
Et pour peu qu'on vous voie, & qu'on vous conſidère,
Vous ne nous laiſſez point de conquêtes à faire.

ANDROMEDE.

Vous êtes une adroite, achevez, achevez;
C'eſt peut-être en effet vous qui le captivez;
Car il aime, & j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il ſemble être à la gêne;
Son viſage & ſa voix changent à tous propos;
Il héſite, il s'égare au bout de quatre mots;
Ses diſcours vont ſans ordre, & plus je les écoute,
Plus j'entends des ſoupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie, où vont-ils? répondez.

CEPHALIE.

C'eſt à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE *chantant ſans être vu.*

Quelle eſt lente cette journée!

ANDROMEDE.

Taiſons-nous, cette voix me parle pour Phinée;
Sans doute il n'eſt pas loin, & veut à ſon retour
Que des accens ſi doux m'expliquent ſon amour.

LE PAGE.

(*b*) Qu'elle eſt lente cette journée,
Dont la fin me doit rendre heureux!
Chaque moment à mon cœur amoureux,
Semble durer plus d'une année.
O ciel! quel eſt l'heur d'un amant,
Si quand il en a l'aſſurance,
Sa juſte impatience
Eſt un nouveau tourment?
Je dois poſſéder Andromède:
Juge, ſoleil, quel eſt mon bien.
Vis-tu jamais amour égal au mien?
Vois-tu beauté qui ne lui cède?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal eſt la ſource,
Précipite ta courſe,
Et tarde ton retour.
Tu luis encore, & ta lumière
Semble ſe plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger

(*b*) Ce page chante-là une étrange chanſon; mais fût-elle bonne, un page qui vient chanter eſt bien froid.

A quitter ſoudain ta carrière.
Viens, ſoleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte ;
(c) Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

SCENE II.

PHINÉE, ANDROMEDE, un page, chœur de nymphes, ſuite de Phinée.

PHINÉE.

CE n'eſt pas mon deſſein, madame, de ſurprendre,
Puiſqu'avant que d'entrer je me ſuis fait entendre.

ANDROMEDE.

Vos vœux pour les cacher n'étaient pas criminels,
Puiſqu'ils ſuivent des dieux les ordres éternels.

PHINÉE.

Que me diriez-vous donc de leur galantetie ?

ANDROMEDE.

Que je vais vous payer de votre flatterie.

PHINÉE.

Comment ?

ANDROMEDE.

En vous donnant de ſemblables témoins ;

(c) L'amour de Phinée qui va bien obliger le ſoleil à ſe cacher & à fuir de honte d'avoir moins de clarté que le viſage d'Andromède, eſt d'un ridicule bien plus fort que celui du poignard de Pirame qui rougiſſait d'avoir verſé le ſang de ſon maître. On ne ſort point d'étonnement de voir juſqu'où l'auteur de Cinna s'eſt égaré & s'eſt abaiſſé.

Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, (*d*) Liriope, & rendez-lui ſon change ;
C'eſt vous, c'eſt votre voix que je veux qui me venge.
De grace, écoutez-la, nous avons écouté,
Et demandons ſilence après l'avoir prêté.

LIRIOPE *chante.*

Phinée eſt plus aimé qu'Andromède n'eſt belle ;
Bien qu'ici-bas tout cède à ſes attraits,
Comme il n'eſt point de ſi doux traits,
Il n'eſt point de cœur ſi fidelle.
De mille appas ſon viſage ſemé
La rend une merveille ;
Mais quoiqu'elle ſoit ſans pareille,
Phinée eſt encore plus aimé.
Bien que le juſte ciel faſſe voir que ſans crime
On la préfère aux nymphes de la mer,
Ce n'eſt que de ſavoir aimer
Qu'elle même veut qu'on l'eſtime :
Chacun d'amour pour elle conſumé,
D'un cœur lui fait un temple,
Mais quoiqu'elle ſoit ſans exemple,
Phinée eſt encore plus aimé.
Enfin ſi ſes beaux yeux paſſent pour un miracle,
C'eſt un miracle auſſi que ſon amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle :
Le ciel lui-même en le voyant charmé
La juge incomparable ;

(*d*) Liriope qui rend ſon change au page, eſt encore d'une étrange galanterie.

Mais quoiqu'il l'ait fait adorable,
Phinée eſt encore plus aimé.

Cet air chanté, le page de Phinée & cette nymphe ſont un dialogue en muſique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amans, chanté par les deux voix unies, & répété par le chœur entier de la muſique.

LE PAGE.

Heureux amant!

LIRIOPE.

Heureuſe amante!

LE PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

LE PAGE.

Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix pour bénir leur attente.

LE PAGE & LIRIOPE.

Andromède ce ſoir aura l'illuſtre époux
Qui ſeul eſt digne d'elle, & dont ſeule elle eſt digne.
Préparons ſon hymen, où pour faveur inſigne
Les dieux ont réſolu de ſe joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons ſon hymen, où pour faveur inſigne
Les dieux ont reſolu de ſe joindre avec nous.

LE PAGE.

Le ciel le veut.

LIRIOPE.

Vénus l'ordonne

LE PAGE.

L'amour les joint.

LIRIOPE.

L'hymen va les unir.

LE PAGE.

Douce union que chacun doit bénir !

LIRIOPE.

Heureuſe amour qu'un tel ſuccès couronne !

LE PAGE & LIRIOPE.

Andromède ce ſoir aura l'illuſtre époux
Qui ſeul eſt digne d'elle, & dont ſeule elle eſt digne.
Préparons ſon hymen, où pour faveur inſigne
Les dieux ont réſolu de ſe joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons ſon hymen, où pour faveur inſigne
Les dieux ont réſolu de ſe joindre avec nous.

ANDROMEDE.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a ſurpriſe.

PHINÉE.

Madame, c'eſt ainſi que tout me favoriſe,
Et que tous vos ſujets ſoupirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet arrêt des dieux,
Que leurs ſouhaits unis..... (e)

(e) Voici une de ces choſes étranges que j'ai promis de remarquer ; ce ſont ces ſcènes de galanterie bourgeoiſe, auſſi éloignées de la dignité de la tragédie, que des graces de l'opéra. C'eſt cette Andromède qui demande à ſes filles d'honneur laquelle eſt amoureuſe de Perſée. C'eſt ce page qui chante une chanſon inſipide ; c'eſt Andromède qui rend ſérénade pour ſérénade ; c'eſt, *Approchez, Liriope, & rendez-lui ſon change &c.* Il ſemble que tout cela ait été fait pour la noce d'un bourgeois de la rue Thibautaudé.

Mais, que l'on conſidère que les Français n'avaient aucun modèle dans ce genre. Nous n'avons rien de ſupportable avant Quinault dans le lyrique.

SCENE III.

PHINÉE, ANDROMEDE, TIMANTE, chœur de nymphes, un page, ſuite de Phinée.

TIMANTE.

AH, ſeigneur! ah, madame!

PHINÉE.

Que nous veux-tu, Timante, & qui trouble ton ame?

TIMANTE.

Le pire des malheurs.

PHINÉE.

Le roi ſerait-il mort?

TIMANTE.

Non, ſeigneur, mais enfin le triſte choix du ſort
Vient de tomber... hélas! pourrai-je vous le dire?

ANDROMEDE.

Eſt-ce pour quelque objet pour qui ton cœur ſoupire?

TIMANTE.

Soupirer à vos yeux du pire de ſes coups,
N'eſt-ce pas dire aſſez qu'il eſt tombé ſur vous?

PHINÉE.

Qui te fait nous donner de ſi vives alarmes?

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes ſoupirs & mes larmes,
Vous en croirez le roi qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux miniſtres des dieux.

PHINÉE.

C'eſt nous faire, Timante, un conte ridicule;

Et je tiendrais le roi bien ſimple & bien crédule,
Si plus qu'une déeſſe il en croyait le ſort.

TIMANTE.

Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord ;
Il a fait par trois fois eſſayer ſa malice,
Et l'a vu par trois fois faire même injuſtice ;
Du vaſe par trois fois ce beau nom eſt ſorti.

PHINÉE.

Et toutes les trois fois le ſort en a menti.
Le ciel a fait pour vous une autre deſtinée ;
Son ordre eſt immuable, il veut notre hyménée ?
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux,
Et ce n'eſt point au ſort à démentir les dieux.

ANDROMEDE.

(*f*) Aſſez ſouvent le ciel par quelque fauſſe joie
Se plait à prévenir les maux qu'il nous envoie ;
Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux,
Par ce flatteur eſpoir que j'allais être à vous ;
Mais puiſque ce n'était qu'une trompeuſe attente,
Gardez mon ſouvenir, & je mourrai contente.

PHINÉE.

Et vous mourrez contente ! Et j'ai pu mériter

(*f*) *Aſſez ſouvent le ciel, par quelque fauſſe joie &c.* Le plus grand fruit que l'on puiſſe recueillir de cette piéce, c'eſt d'en comparer les ſituations & les expreſſions avec celles de l'Iphigénie de Racine. Iphigénie, dans les mêmes circonſtances, dit à ſon amant :

Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite & tranquille;
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'eſpère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon ſouvenir ;
Et qu'un jour mon trépas, ſource de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une ſi belle hiſtoire, &c.

C'eſt-là qu'on trouve la perfection du ſtyle, c'eſt-là que tous les écrivains, ſoit en proſe, ſoit en vers, doivent chercher un modèle.

Qu'avec contentement vous puiſſiez me quitter !
Détacher ſans regret votre ame de la mienne !
Vouloir que je le voie, & que je m'en ſouvienne !
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort & moi !
Oui, je m'en ſouviendrai, vous le voulez, madame ;
J'accepte le ſupplice où vous livrez mon ame ;
Mais quelque peu d'amour que vous me faſſiez voir,
Le mien n'oubliera pas les loix de ſon devoir.
Je dois malgré le ſort, je dois malgré vous-même,
Si vous aimez ſi mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnaître aux yeux qui m'ont charmé,
Que j'étais digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avouerez bien-tôt, & j'aurai cette gloire,
Qui dans tout l'avenir ſuivra notre mémoire,
Que pour ſe voir quitter avec contentement
Un amant tel que moi n'en eſt pas moins amant.

ANDROMEDE.

C'eſt donc trop peu pour moi que des malheurs ſi proches,
Si vous ne les croiſſez par d'injuſtes reproches !
Vous quitter ſans regret ! Les dieux me ſont témoins
Que j'en montrerais plus ſi je vous aimais moins.
C'eſt pour vous trop aimer que je parais toute autre ;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre ;
Je retiens mes ſoupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre inſenſible afin de moins toucher.
Hélas ! ſi vous ſavez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour eſt extrême.
Oui, Phinée, & je doute, en courant à la mort,
Lequel m'eſt plus cruel, ou de vous, ou du ſort.

PHINÉE.

(g) Hélas, qu'il était grand quand je l'ai cru s'éteindre,
Votre amour, & qu'à tort ma flamme oſait s'en plaindre!
Princeſſe, vous pouvez me quitter ſans regret :
Vous ne perdez en moi qu'un amant indiſcret ;
Qu'un amant téméraire, & qui même a l'audace
D'accuſer votre amour quand vous lui faites grace.
Mais pour moi dont la perte eſt ſans comparaiſon,
Qui perds en vous perdant & lumière & raiſon,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle & me guide ;
Deſſus toute mon ame elle ſeule préſide ;
Elle y règne, & je cède entier à ſon tranſport ;
Mais je ne cède pas aux caprices du ſort.
Que le roi par ſcrupule à ſa rigueur défère,
Qu'une indigne équité le faſſe injuſte père,
La reine & mon amour ſauront bien empêcher
Qu'un choix ſi criminel ne coûte un ſang ſi cher.
J'oſe tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE.

La reine eſt hors d'état d'y joindre aucun obſtacle ;
Surpriſe comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout ſentiment ;
Et ſans doute le roi livrera la princeſſe
Avant qu'on l'ait pu voir ſortir de ſa faibleſſe.

PHINÉE.

Hé bien, mon amour ſeul ſaura juſqu'au trépas,
Malgré tous....

(g) De longs diſcours & ſi peu naturels dans une ſituation ſi violente, ſi affreuſe, ſi inattendue ſont pires que le page qui veut faire enfuir le ſoleil, & que Liriope qui lui rend ſon change.

ANDROMEDE.

Le roi vient, ne vous emportez pas.

SCENE IV.

CÉPHÉE, PHINÉE, ANDROMEDE, PERSÉE, TIMANTE, un page, chœur de nymphes, ſuite du roi & de Phinée.

CEPHÉE.

MA fille, ſi tu ſais les nouvelles funeſtes
De ce dernier effort des colères céleſtes,
Si tu ſais de ton ſort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Epargne ma douleur, juges-en par ſa cauſe,
(*h*) Et va ſans me forcer à te dire autre choſe.

ANDROMEDE.

Seigneur, je vous l'avoue, il eſt bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on ſe doit croire heureux;
Et le coup qui ſurprend un eſpoir légitime,
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il eſt juſte, & je le dois bénir;
La cauſe des malheurs les doit faire finir.
Le ciel qui ſe repent ſi-tôt de ſes carreſſes,
Verra plus de conſtance en moi qu'en ſes promeſſes,
Heureuſe, ſi mes jours un peu précipités

[*h*] *Et va ſans me forcer à te dire autre choſe.* Cela eſt encore plus mauvais que tout ce que nous avons vu. Les inepties du page & de Liriope ſont ſans conſéquence; mais un père qui ſacrifie froidement ſa fille *ſans lui dire autre choſe*, joint l'atrocité au ridicule.

Satisfont à ces dieux pour moi ſeule irrités,
Si je ſuis la dernière à leur courroux offerte,
Si le ſalut public peut naître de ma perte !
Malheureuſe pourtant de ce qu'un ſi grand bien
Vous a déjà coûté d'autre ſang que le mien,
Et que je ne ſuis pas la première & l'unique
Qui rende à votre état la ſûreté publique ?

PHINÉE.

Quoi ? vous vous obſtinez encor à me trahir ?

ANDROMEDE.

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.

PHINÉE.

Honteuſe obéiſſance à qui votre amour cède !

CEPHÉE.

Obéiſſance illuſtre, & digne d'Andromède !
Son nom comblé par-là d'un immortel honneur....

PHINÉE.

Je l'empêcherai bien, ce funeſte bonheur.
Andromède eſt à moi, vous me l'avez donnée ;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée ;
Vénus l'a commandé, qui me la peut ôter ?
Le ſort auprès des dieux ſe doit-il écouter ?
Ah ! ſi j'en vois ici les infames miniſtres
S'apprêter aux effets de ſes ordres ſiniſtres...

CEPHÉE.

(*i*) Apprenez que le ſort n'agit que ſous les dieux,
Et ſouffrez comme moi le bonheur de ces lieux.
Votre perte n'eſt rien au prix de ma misère ;

(*i*) Ce Céphée eſt ici plus inſupportable que jamais. Il ſacrifie ſa fille de trop bon cœur.

Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, & je ſuis père.
Il eſt d'autres objets dignes de votre foi,
Mais il n'eſt point ailleurs d'autres filles pour moi.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que partout de ce monſtre épandirent les rages,
Et n'en rappellez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire & trop ſuivre une aveugle fureur.

PHINÉE.

Que de nouveau ce monſtre entré deſſus vos terres
Faſſe à tous vos ſujets d'impitoyables guerres,
Le ſang de tout un peuple eſt trop bien employé,
Quand celui de ſes rois en peut être payé,
Et je ne connais point d'autre perte publique
Que celle où vous condamne un ſort ſi tyrannique.

CEPHÉE.

Craignez ces mêmes dieux qui préſident au ſort.

PHINÉE.

Qu'entr'eux-mêmes ces dieux ſe montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourrait y réſoudre?
S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelqu'autre foudre?
Il n'eſt plus de reſpect qui puiſſe rien ſur moi;
Andromède eſt mon ſort, & mes dieux, & mon roi.
Puniſſez un impie, & perdez un rebelle;
Satisfaites le ſort en m'expoſant pour elle;
(*k*) J'y cours, mais autrement je jure ſes beaux yeux,
Et mes uniques rois, & mes uniques dieux...

(*k*) Il s'agit bien ici de beaux yeux & d'uniques rois, & d'uniques dieux. Voyez comme Achille parle dans Iphigénie.

Ici le tonnerre commence à rouler avec un ſi grand bruit, & accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante, auſſi-bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant deſcendre Æole avec huit vents, dont quatre ſont à ſes deux côtés, enſorte toutefois que les deux plus proches ſont portés ſur le même nuage que lui, & les deux plus éloignés ſont comme volans en l'air tout contre ce même nuage. Les quatre autres paraiſſent deux à deux au milieu de l'air ſur les ailes du théatre, deux à la main gauche, & deux à la droite, ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ſes blaſphêmes. (1)

SCENE V.

ÆOLE, huit vents, CÉPHÉE, PERSÉE, PHINÉE, ANDROMEDE, chœur de nymphes, ſuite du roi & & de Phinée.

CEPHÉE.

ARRÊTEZ, ce nuage enferme une tempête,
Qui peut-être déjà menace votre tête.
N'outragez

(1) Cette ſcène a encore beaucoup de conformité avec l'Iphigénie de Racine. Andromède dit :

Seigneur, je vous l'avoue, il eſt bien douloureux
De tout perdre au moment que l'on croit être heureux !

Iphigénie s'exprime ainſi :

J'oſe vous dire ici, qu'en l'état où je ſuis,
Peut-être aſſez d'honneur environnait ma vie,
Pour ne pas ſouhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un ſévère deſtin
Si près de ma naiſſance en eût marqué la fin.

N'outragez plus les dieux déjà trop irrités.

PHINÉE.

Qu'il crève, ce nuage, & que ces déités...

CEPHÉE.

Ne les irritez plus, vous dis-je, & prenez garde.

PHINÉE.

A les trop irriter, qu'eſt-ce que je haſarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe ſur moi leur foudre s'il m'eſt dû;
Mais s'il eſt quelque main aſſez lâche, & traîtreſſe
Pour ſuivre leur caprice, & ſaiſir ma princeſſe,
Seigneur, encor un coup, je jure ſes beaux yeux,
Et mes uniques rois, & mes uniques dieux....

ÆOLE *au milieu de l'air.*

Téméraire mortel, n'en dis pas davantage;
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr:
Quoi que penſe attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de ſe faire obéir.
Connais-moi pour ton infortune;
Je ſuis Æole roi des vents.
Partez, mes orageux ſuivans,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

Ce commandement d'Æole produit un ſpectacle étrange & merveilleux tout enſemble. Les deux vents qui étaient à ſes côtés ſuſpendus en l'air, s'envolent, l'un à gauche & l'autre à droite. Deux autres remontent avec lui dans

Jamais un ſentiment naturel & touchant ne fut plus éloigné de l'emphaſe tragique, ni exprimé avec une élégance plus noble & plus ſimple. Jamais on n'a mis plus de charmes dans la véritable éloquence.

ACTE III.

Il ſe fait ici une ſi étrange métamorphoſe, qu'il ſemble qu'avant que de ſortir de ce jardin, Perſée ait découvert cette monſtrueuſe tête de Méduſe qu'il porte partout ſous ſon bouclier. Les myrtes & les jaſmins qui le compoſaient ſont devenus des rochers affreux, dont les maſſes inégalement eſcarpées & boſſues ſuivent ſi parfaitement le caprice de la nature, qu'il ſemble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainſi des deux côtés du théatre. C'eſt en quoi l'artifice de l'ouvrier eſt merveilleux, & ſe fait voir d'autant plus, qu'il prend ſoin de ſe cacher. Les vagues s'emparent de toute la ſcène, à la réſerve de cinq ou ſix pieds qu'elles laiſſent pour leur ſervir de rivage; elles ſont dans une agitation continuelle, & compoſent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaiſes. On en voit l'embouchure ſe dégorger dans la pleine mer, qui paraît ſi vaſte, & d'une ſi grande étendue, qu'on jurerait que les vaiſſeaux qui flottent près de l'horiſon, dont la vue eſt bornée, ſont éloignés de plus de ſix lieues de ceux qui les conſidèrent. Il n'y a perſonne qui ne juge que cet horrible ſpectacle eſt le funeſte appareil de l'injuſtice des dieux, & du ſupplice d'Andromède. Auſſi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuoſité, & l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCENE PREMIERE.

ANDROMÈDE au pied d'un rocher, deux vents qui l'y attachent, TIMANTE, chœur de peuple ſur le rivage.

TIMANTE.

ALLONS voir, chers amis, ce qu'elle eſt devenue,
La princeſſe, & mourir, s'il ſe peut, à ſa vue.

CHŒUR.

La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infames bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE.

Oui, c'eſt elle ſans doute. Ah, l'indigne ſpectacle!

CHŒUR.

Si le ciel n'eſt injuſte, il lui doit un miracle.

(*Les vents s'envolent.*)

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos deſirs.

ANDROMEDE.

O dieux!

TIMANTE.

Avec reſpect écoutons ſes ſoupirs,
Et puiſſent les accens de ſes premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!

ANDROMEDE.

(*a*) Affreuſe image du trépas,
Qu'un triſte honneur m'avait fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas;
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous enviſage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous mépriſe alors, qu'on vous brave aiſément!
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile uſage
Lorſqu'on touche au dernier moment!

(*a*) On doit remarquer un défaut que Corneille n'a pu éviter dans aucune de ſes piéces de théatre; c'eſt de faire parler le poëte à la place du perſonnage; c'eſt de mettre en froids raiſonnemens; en maximes générales ce qui doit être en ſentiment: défaut dans lequel Racine n'eſt jamais tombé.

Ici ſeule, & de toutes parts
A mon deſtin abandonnée,
Ici que je n'ai plus ni parens, ni Phinée,
Sur qui détourner mes regards ?
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare :
Il n'a qu'elle à conſidérer ;
Et quoi que de ce monſtre il s'oſe figurer,
Ma conſtance qui s'y prépare,
Le trouve d'autant plus barbare,
Qu'il diffère à me dévorer.
Etrange effet de mes malheurs !
Mon ame traînante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre, & ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit ;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit,
Et mes eſpérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes,
Que du monſtre qui les produit.
Qu'il tarde à ſuivre mes deſirs,
Et que ſa cruelle pareſſe
A ce cœur dont la flamme eſt encore la maîtreſſe,
Coûte d'amers & longs ſoupirs !
O toi, dont juſqu'ici la douceur m'a ſuivie,
Va-t-en, ſouvenir indiſcret ;
Et ceſſant de me faire un entretien ſecret
De ce prince qui m'a ſervie,
Laiſſe moi ſortir de la vie
Avec un peu moins de regret.

C'eſt aſſez que tout l'univers
Conſpire à faire mes ſupplices ;
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds :
Laiſſe moi . . .

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, TIMANTE, chœur de peuple.

CASSIOPE.

ME voici, qui ſeule ai fait le crime,
Me voici, juſtes dieux, prenez votre victime ;
S'il eſt quelque juſtice encore parmi vous,
C'eſt à moi ſeule, à moi qu'eſt dû votre courroux.
Punir les innocens, & laiſſer les coupables,
Inhumains, eſt-ce en être, eſt-ce en être capables ?
A moi tout le ſupplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels ? qu'avez-vous preſque fait ?
Andromède eſt ici votre plus rare ouvrage,
Andromède eſt ici votre plus digne image,
Elle raſſemble en ſoi vos attraits diviſés.
On vous connaîtra moins, ſi vous la détruiſez.
Ah ! je découvre enfin d'où provient tant de haine,
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine ;
Si vous la laiſſiez vivre, envieux tout-puiſſans,
Elle aurait plus que vous & d'autels, & d'encens :

Chacun préférerait le portrait au modèle,
(*b*) Et bientôt l'univers n'adorerait plus qu'elle.

ANDROMEDE.

En l'état où je ſuis le ſort m'eſt-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous ?
Faut-il encore ce comble à des malheurs extrêmes ?
Qu'eſpérez-vous, madame, à force de blaſphêmes ?

CASSIOPE.

Attirer & leur monſtre, & leur foudre ſur moi :
Mais je ne les irrite, hélas ! que contre toi ;
Sur ton ſang innocent retombent tous mes crimes ;
Seule, tu leur tiens lieu de mille autres victimes ;
Et pour punir ta mère, ils n'ont, ces cruels dieux,
Ni monſtre dans la mer, ni foudre dans les cieux ;
Auſſi ſavent-ils bien que ſe prendre à ta vie,
C'eſt percer de mon cœur la plus tendre partie,
Que je ſouffre bien plus en te voyant périr,
Et qu'ils me feraient grace en me faiſant mourir.
Ma fille, c'eſt donc là cet heureux hyménée,
Cette illuſtre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il fallait préparer,
Et que ces mêmes dieux devaient tant honorer !
Ce que nos yeux ont vu, n'était-ce donc qu'un ſonge,
Déeſſe, ou ne viens-tu que pour dire un menſonge ?

(*b*) Voilà encore un des grands défauts de Corneille ; il cherche des penſées, des traits d'eſprit, & qui pis eſt, d'un eſprit faux quand il ne faut exprimer que la douleur. Caſſiope découvre d'où provient tant de haine, c'eſt de jalouſie ; & Clitemneſtre dans Iphigénie ne s'exprime pas ainſi.

Mais malgré ce défaut il y a des momens de chaleur dans le diſcours de Caſſiope. On remarquera ſeulement qu'Andromède enchaînée ſur ſon rocher, & ſur le point d'être dévorée, n'eſt pas en état de faire la converſation.

Nous aurais-tu parlé ſans l'aveu du deſtin ?
Eſt-ce ainſi qu'à nos maux le ciel trouve une fin ?
Eſt-ce ainſi qu'Andromède en recoit les careſſes ?
Si contr'elle l'envie émeut quelques déeſſes,
L'amour en ſa faveur n'arme-il point de dieux ?
Sont-ils tous devenus, ou ſans cœur, ou ſans yeux ?
Le maître ſouverain de toute la nature
Pour de moindres beautés a changé de figure ;
Neptune a ſoupiré pour de moindres appas ;
Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avait pas ;
Et l'amour en Pſyché voyait bien moins de charmes,
Quand pour elle il daigna ſe bleſſer de ſes armes.
Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille ? Au vif éclat qu'ils ſément dans la mer,
Les Tritons amoureux, malgré leurs Néréides,
Devraient déjà ſortir de leurs grotes humides,
Aux fureurs de leur monſtre à l'envi s'oppoſer
Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraſer,
Et de ſes os briſés, de ſa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMEDE *voyant venir le monſtre de loin.*

Renouveller le crime, eſt-ce pour les fléchir ?
Vous hâtez mon ſupplice au-lieu de m'affranchir.
Vous appellez le monſtre. Ah, du moins à ſa vue
Quittez la vanité qui m'a déjà perdue.
Il n'eſt mortel, ni dieu qui m'oſe ſecourir.
Il vient, conſolez-vous, & me laiſſez mourir.

CASSIOPE.

Je le vois, c'en eſt fait. Parais du moins, Phinée,
Pour ſauver la beauté qui t'était deſtinée,

Parais, il en eſt tems, viens en dépit des dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ſes yeux,
L'amour te le commande, & l'honneur t'en convie;
Peux-tu, ſi tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMEDE.

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur,
Mais ſans doute, madame, il eſt mort de douleur;
Et comme il a du cœur, & ſait que je l'adore,
Il périrait ici, s'il reſpirait encore.

CASSIOPE.

Dis plutôt que l'ingrat n'oſe te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'oſais tantôt vanter;
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, eſt royale, ou divine,
Viens en donner la preuve, & par un prompt ſecours,
Fais nous voir quelle foi l'on doit à tes diſcours;
Supplante ton rival par une illuſtre audace;
Viens à droit de conquête en occuper la place:
Andromède eſt à toi, ſi tu l'oſes gagner.
Quoi, lâches, le péril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flammes ſans ſecondes!
Allons, mon déſeſpoir, juſqu'au milieu des ondes,
Faire ſervir l'effort de nos bras impuiſſans
D'exemple & de reproche à leurs feux languiſſans:
Faiſons ce que tous deux devraient faire avec joie:
Détournons ſa fureur deſſus une autre proie:
Heureuſe ſi mon ſang la pouvait aſſouvir!
Allons, mais qui m'arrête? Ah! c'eſt mal me ſervir.

(*On voit ici Perſée deſcendre du haut des nues.*)

SCENE III.

ANDROMÈDE attachée au rocher, PERSÉE en l'air sur le cheval Pégase, CASSIOPE, TIMANTE, & le chœur sur le rivage.

TIMANTE *montrant Persée à Cassiope, & l'empêchant de se jeter dans la mer.*

COURFZ-vous à la mort, quand on vole à votre aide?
Voyez par quel chemin on secourt Andromède,
Quel héros, ou quel dieu sur ce cheval ailé...

CASSIOPE.

Ah! c'est cet inconnu par mes cris appellé,
C'est lui-même. Seigneur, que mon ame étonnée....

PERSÉE *en l'air sur le Pégase.*

Reine, voyez par-là si je vaux bien Phinée,
Si j'étais moins que lui digne de votre choix,
Et si le sang des dieux cède à celui des rois.

CASSIOPE.

Rien n'égale, seigneur, un amour si fidelle;
Combattez donc pour vous, en combattant pour elle:
Vous ne trouverez point de sentimens ingrats.

PERSÉE *à Andromède.*

Adorable princesse, avouez en mon bras.

CHŒUR *de musique, pendant que Persée combat le monstre.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant, ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête.

D'un ſi beau myrte, ou d'un beau laurier.

UNE VOIX *ſeule.*

Andromède eſt le prix qui ſuit votre victoire :
Combattez, combattez,
Et vos plaiſirs & votre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous ſortez.

LE CHŒUR *répète*

Courage, enfant des dieux, elle eſt votre conquête ;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre ſa tête
D'un ſi beau myrte, ou d'un ſi beau laurier.

TIMANTE *à la reine.*

Voyez de quel effet notre attente eſt ſuivie,
Madame, elle eſt ſauvée, & le monſtre eſt ſans vie.

PERSÉE *ayant tué le monſtre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O ciel, que ne vous puis-je aſſez ouvrir mon cœur!
L'oracle de Vénus enfin s'eſt fait entendre.
Voilà ce dernier choix qui nous devait tout rendre;
Et vous êtes, ſeigneur, l'incomparable époux,
Par qui le ſang des dieux ſe doit joindre avec nous.
Ne penſe plus, ma fille, à ton ingrat Phinée,
C'eſt à ce grand héros que le ſort t'a donnée,
C'eſt pour lui que le ciel te deſtine aujourd'hui,
Il eſt digne de toi, rends-toi digne de lui.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres ſervices ;
Un peu d'eſpoir ſuffit pour de tels ſacrifices.
Princeſſe, cependant quittez ces triſtes lieux,

Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mêmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de toût point ma victoire achevée :
L'ordre que leur preſcrit mon père Jupiter
Juſqu'en votre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantôt leur ſurpriſe..

ANDROMEDE.

D'une frayeur mortelle à peine encor remiſe,
Pardonnez, grand héros, ſi mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remerciment.

PERSÉE.

Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez reſtituer cette illuſtre victime;
Méritez votre grace, impétueux mutins,
Par votre obéiſſance au maître des deſtins.

Les vents obéiſſent auſſitôt à ce commandement de Perſée, & on les voit en un moment détacher cette princeſſe, & la reporter par-deſſus les flots juſqu'au lieu d'où ils l'avaient apportée au commencement de cet acte. En même tems Perſée revole en haut ſur ſon cheval ailé, & après avoir fait une caracole admirable au milieu de l'air, il tire du même côté qu'on a vu diſparaître la princeſſe. Tandis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joie & de chants de victoire

CASSIOPE *voyant Perſée revoler en haut après ſa victoire.*

Peuple, qu'à pleine voix l'allégreſſe publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et faſſe retentir ſur ce rivage heureux

L'immortelle valeur d'un bras ſi généreux.

CHŒUR.

Le monſtre eſt mort, crions victoire,
Victoire à tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes & nos bois
Ne réſonnent que de ſa gloire.
Princeſſe, elle vous donne enfin l'illuſtre époux
Qui ſeul était digne de vous.
Vous êtes ſa digne conquête.
Victoire à tous, victoire à ſon amour;
C'eſt lui qui nous rend ce beau jour,
C'eſt lui qui calme la tempête:
Et c'eſt lui qui vous donne enfin l'illuſtre époux
Qui ſeul était digne de vous.

CASSIOPE *après que Perſée a diſparu.*

Dieux, j'étais ſur ces bords immobile de joie;
Allons voir où ces vents ont reporté leur proie,
Embraſſer ce vainqueur, & demander au roi
L'effet du juſte eſpoir qu'il a reçu de moi.

SCENE IV.

CYMODOCE, EPHYRE, CYDIPPE.

Ces trois néréïdes s'élèvent du milieu des flots.

CYMODOCE.

AINSI notre colère eſt de tout point bravée;
Ainſi notre victime à nos yeux enlevée,
Va croître les douceurs de ſes contentemens,
Par le juſte mépris de nos reſſentimens.

EPHYRE.

Toute notre fureur, toute notre vengeance
Semble avec ſon deſtin être d'intelligence,
N'agir qu'en ſa faveur, & ſes plus rudes coups
Ne font que lui donner un plus illuſtre époux.

CYDIPPE.

Le ſort, qui juſqu'ici nous a donné le change,
Immole à ſes beautés le monſtre qui nous venge;
Du même ſacrifice, & dans le même lieu,
De victime qu'elle eſt, elle devient le dieu.
Ceſſons dorénavant, ceſſons d'être immortelles,
Puiſque les immortels trahiſſent nos querelles,
Qu'une beauté commune eſt plus chère à leurs yeux;
Car ſon libérateur eſt ſans doute un des dieux.
Autre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie,
Autre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie;
Et ce cheval ailé fût péri mille fois,
Avant que de voler ſous un indigne poids.

CYMODOCE.

Oui, c'eſt ſans doute un dieu qui vient de la défendre.
Mais il n'eſt pas, mes ſœurs, encor tems de nous rendre;
Et puiſqu'un dieu pour elle oſe nous outrager,
Il faut trouver auſſi des dieux à nous venger.
Du ſang de notre monſtre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raiſon de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE.

Je crois qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent.
Les conques des Tritons dans ces rochers réſonnent.
C'eſt lui-même, parlons.

SCENE V.

NEPTUNE, *les trois néréïdes.*

NEPTUNE *dans ſon char formé d'une grande conque de nacre, & tiré par deux chevaux marins.*

JE ſais vos déplaiſirs,
Mes filles, & je viens au bruit de vos ſoupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère.
C'eſt moi que tyranniſe un ſuperbe de frère,
Qui dans mon propre état m'oſant faire la loi,
M'envoie un de ſes fils pour triompher de moi.
Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne ſur la terre,
Qu'il gouverne à ſon gré l'éclat de ſon tonnerre;
Que même du deſtin il ſoit indépendant,

Mais

Mais qu'il me laiſſe à moi gouverner mon trident.
C'eſt bien aſſez pour lui d'un ſi grand avantage.
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat ſur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers;
Auſſi leur ſouverain prendra notre querelle:
Je vais l'intéreſſer avec Junon pour elle;
Et tous trois aſſemblant notre pouvoir en un,
Nous ſaurons bien dompter notre tyran commun.
Adieu. Conſolez vous, nymphes trop outragées;
Je périrai moi-même, ou vous ſerez vengées:
Et j'ai ſu du deſtin qui ſe ligue avec nous,
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

(*Il fond au milieu de la mer.*)

CYMODOCE.

Après le doux eſpoir d'une telle promeſſe,
Reprenons, chères ſœurs, une entière allégreſſe.

(*Les Néréides ſe plongent auſſi dans la mer.*)

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

Les vagues ſondent ſur le théatre, & ces hideuſes maſſes de pierres dont elles battaient le pied, ſont place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le veſtibule, ou plutôt la grande ſalle, qui doit ſervir aux noces de Perſée & d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté, l'un de rondes, & l'autre de quarrées, en ſont les ornemens. Elles ſont enrichies de ſtatues de marbre blanc d'une grandeur naturelle, & leurs baſes, corniches, amortiſſemens étalent tout ce que peut la juſteſſe de l'architecture. Le frontiſpice ſuit le même ordre; & par trois portes dont il eſt percé, il fait voir trois allées de cyprès, où l'œil s'enfonce à perte de vue.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, PERSÉE, chœur de nymphes, ſuite de Perſée.

PERSÉE.

QUE me permettez-vous, madame, d'eſpérer?
Mon amour juſqu'à vous a-t-il lieu d'aſpirer?
Et puis-je en cette illuſtre & charmante journée,
Prétendre juſqu'au cœur que poſſédait Phinée?

ANDROMEDE.

Laiſſez-moi l'oublier, puiſqu'on me donne à vous;

Et s'il l'a poſſédé, n'en ſoyez point jaloux.
Le choix du roi l'y mit, le choix du roi l'en chaſſe,
Ce même choix du roi vous y donne ſa place;
N'exigez rien de plus, je ne ſais point haïr,
Je ne ſais point aimer, mais je ſais obéir.
Je ſais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il ſuit aveuglément la main qui vous le donne,
De ſorte, grand héros, qu'après le choix du roi,
Ce que vous demandez eſt plus à vous qu'à moi.

PERSÉE.

Que je puiſſe abuſer ainſi de ſa puiſſance!
Haſarder vos plaiſirs ſur votre obéiſſance!
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tiran deſſus vos volontés!
Princeſſe, mon bonheur vous aurait mal ſervie,
S'il vous faiſait eſclave en vous rendant la vie;
Et s'il n'avait ſauvé des jours ſi précieux.
Que pour les attacher ſous un joug odieux.
C'eſt aux courages bas, c'eſt aux amans vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères.
Souffrez à mon amour des chemins différens.
J'ai vu parler pour moi des dieux & vos parens;
Je ſens que mon eſpoir s'enfle de leur ſuffrage;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage,
Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parens, & du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rends à vous-même;
Et comme enfin c'eſt vous, & non pas moi que j'aime,
J'aime mieux m'expoſer à perdre un bien ſi doux,
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.

Je garde cet eſpoir, & haſarde le reſte ;
Et me ſoit votre choix, ou propice, ou funeſte,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos deſirs,
Si ma mort vous épargne un peu de déplaiſirs.
Rempliſſez mon eſpoir, ou trompez mon attente :
Je mourrai ſans regret, ſi vous vivez contente ;
Et mon trépas n'aura que d'aimables momens,
S'il vous ôte un obſtacle à vos contentemens.

ANDROMEDE.

C'eſt trop d'être vainqueur dans la même journée
Et de ma retenue, & de ma deſtinée.
Après que par le roi vos vœux ſont exaucés,
Vous parler d'obéir, c'était vous dire aſſez :
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique,
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc....

PERSÉE.

Non, madame, où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'eſt pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.
L'excès de vos bontés pourrait en ma préſence
Faire à vos ſentimens un peu de violence ;
Ce bras vainqueur du monſtre, & qui vous rend le jour ;
Pourrait en ma faveur ſéduire votre amour ;
La pitié de mes maux pourrait même ſurprendre
Ce cœur trop généreux pour vouloir s'en défendre ;
Et le moyen qu'un cœur, ou ſéduit, ou ſurpris,
Fût juſte en ſes faveurs, ou juſte en ſes mépris ?
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flamme,
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre ame ;
Ne me répondez point, & conſultez-la bien :

Faites votre bonheur ſans aucun ſoin du mien :
Je lui voudrais du mal s'il retranchait du vôtre,
S'il vous pouvait coûter un ſoupir pour quelqu'autre,
Et ſi quittant pour moi quelques deſtins meilleurs,
Votre devoir laiſſait votre tendreſſe ailleurs.
Je vous le dis encore dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content ſi vous vivez contente,
Et ſi l'heur de ma vie ayant ſauvé vos jours,
La gloire de ma mort aſſure vos amours.
Adieu. Je vais attendre, ou triomphe, ou ſupplice,
L'un comme effet de grace, & l'autre de juſtice.

ANDROMEDE.

A ces profonds reſpects qu'ici vous me rendez,
Je ne replique point, vous me le défendez ;
Mais quoique votre amour me condamne au ſilence,
Je vous dirai, ſeigneur, malgré votre défenſe,
Qu'un héros tel que vous ne ſaurait ignorer
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout eſpérer.

SCENE II.

ANDROMEDE, chœur de nymphes.

ANDROMEDE.

NYMPHES, l'auriez-vous cru, qu'en moins d'une journée
J'aimaſſe de la ſorte un autre que Phinée ?
Le roi l'a commandé, mais de mon ſentiment
Je m'offrais en ſecret à ſon commandement.

Ma flamme impatiente invoquait ſa puiſſance,
Et courait au-devant de mon obéiſſance.
Je fais plus, au ſeul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colère abandonne mon cœur,
Et ce captif rebelle ayant briſé ſa chaîne,
Va juſques au dédain, s'il ne paſſe à la haine.
Que direz-vous d'un change, & ſi prompt, & ſi grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me ſurprend?

AGLANTE.

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles,
Cette grande journée eſt celle des miracles,
Et qu'il n'eſt pas aux dieux beſoin de plus d'effort,
A changer votre cœur qu'à changer votre ſort.
Cet empire abſolu qu'ils ont deſſus nos ames
Eteint comme il leur plaît & rallume nos flammes,
Et verſe dans nos cœurs, pour ſe faire obéir,
Des principes ſecrets d'aimer & de haïr.
Nous en voyons au vôtre en cette haute eſtime
Que vous nous témoignez pour ce bras magnanime,
Au défaut de l'amour que Phinée emportait,
Il lui donnait dès-lors tout ce qui lui reſtait;
Dès-lors ces mêmes dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le panchaient du côté qu'ils préparaient ſa chûte;
Et cette haute eſtime attendant ce beau jour,
N'était qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CÉPHALIE.

Un digne amour ſuccède à cette haute eſtime.
Si je puis toutefois vous le dire ſans crime,
C'eſt haſarder beaucoup que croire entiérement
L'impétuoſité d'un ſi grand changement.

Comme pour vous Phinée eut toujours quelques charmes.
(a) Peut-être il ne lui faut qu'un ſoupir, & deux larmes,
Pour diſſiper un peu de cette avidité
Qui d'un ſi gros torrent ſuit la rapidité.
Deux amans que ſépare une légère offenſe,
Rentrent d'un ſeul coup d'œil en pleine intelligence.
Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer,
Les mêmes qualités qu'il vous plut eſtimer...

ANDROMEDE.

Et j'y verrai de plus cette ame lâche & baſſe
Juſqu'à m'abandonner à toute ma diſgrace;
Cet ingrat trop aimé qui n'oſa me ſauver,
Qui me voyant périr voulut ſe conſerver,
Et crut s'être acquitté devant ce que nous ſommes,
En querellant les dieux, & menaçant les hommes.
S'il eût... Mais le voici, voyons ſi ſes diſcours
Rompront de ce torrent ou groſſiront le cours.

(a) *Peut-être il ne lui faut qu'un ſoupir & deux larmes.* C'eſt-là un des plus étranges vers qu'on ait jamais faits en quelque genre que ce puiſſe être. Mais ce n'eſt qu'un vers aiſé à corriger, au lieu que les froids & inutiles diſcours d'Andromède & du cœur des nymphes ne peuvent être embellis.

SCENE III.

ANDROMEDE, PHINÉE, AMMON, chœur de nymphes, ſuite de Phinée.

PHINÉE.

(*b*) SUR un bruit qui m'étonne, & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient ſavoir s'il eſt vrai que vous ſoyez d'accord,
Par un change honteux de l'arrêt de ma mort.
Je ne ſuis point ſurpris que le roi, que la reine,
Suivent les mouvemens d'une faibleſſe humaine;
Tout ce qui me ſurprend ce ſont vos volontés.
On vous donne à Perſée, & vous y conſentez!
Et toute votre foi demeure ſans défenſe,
Alors que de mon bien on fait ſa récompenſe!

ANDROMEDE.

Oui, j'y conſens, Phinée, & j'y dois conſentir;
Et quel que ſoit ce bien qu'il a ſu garantir,
Sans vous faire injuſtice on en fait ſon ſalaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front oſez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien?
Quoi, vous conſentirez qu'un monſtre me dévore,
Et ce monſtre étant mort je ſuis à vous encore!
Quand je ſors du péril vous revenez à moi!

(*b*) Le rôle de Phinée devient ridicule quand il fait des reproches à la princeſſe de ce qu'on la donne à celui qui l'a ſauvée; il ne tenait qu'à lui de ſe mettre dans une barque, & d'aller combattre le monſtre. Ce perſonnage eſt trop avili.

Vous avez de l'amour, & je vous dois ma foi !
C'était de ſa fureur qu'il me fallait défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre :
Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
Que m'arracher au monſtre à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine & téméraire idée ;
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même choſe aujourd'hui,
Ou de me voir au monſtre, ou de me voir à lui.

PHINÉE.

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pu faire ?
N'ai-je pas des dieux même attiré la colère ?
Lorſque je vis Æole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir ?
N'eurent-ils pas beſoin d'un éclat de tonnerre,
Ces miniſtres ailés pour me jeter par terre ?
Et voyant mes efforts avorter ſans effets,
Quels pleurs n'ai-je verſés, & quels vœux n'ai-je faits ?

ANDROMEDE.

Vous avez donc pour moi daigné verſer des larmes,
Lorſque pour me défendre un autre a pris les armes !
Et dedans mon péril vos ſentimens ingrats
S'amuſaient à des vœux quand il fallait des bras !

PHINÉE.

Que pouvais-je de plus, ayant vu pour Nérée
De vingt amans armés la troupe dévorée ?
Devais-je encore promettre un ſuccès à ma main,
Qu'on voyait au-deſſus de tout l'effort humain ?
Devais-je me flatter de l'eſpoir d'un miracle ?

ANDROMEDE.

(c) Vous deviez l'eſpérer ſur la foi d'un oracle ;

(c) Ces conteſtations ſont bien froides.

Le ciel l'avait promis par un arrêt ſi doux ;
Il l'a fait par un autre, il l'aurait fait par vous.
Mais quand vous auriez cru votre perte aſſurée,
Du moins ces vingt amans dévorés pour Nérée
Vous laiſſaient un exemple & noble, & glorieux,
Si vous n'euſſiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyaient de leur mort la même certitude,
Mais avec plus d'amour, & moins d'ingratitude ;
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant:
Que leur amour du vôtre était bien différent !
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes ;
Et quoique plus heureuſe en un ſemblable ſort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de ſa mort.
Elle avait vingt amans qui voulurent la ſuivre,
Et je n'en avais qu'un qui m'a voulu ſurvivre.
Encore ces vingts amans qui vous ont alarmé
N'étaient pas tous aimés, & vous étiez aimé :
Ils n'avaient la plupart qu'une faible eſpérance,
Et vous aviez, Phinée, une entière aſſurance ;
Vous poſſédiez mon cœur, vous poſſédiez ma foi,
N'était-ce point aſſez pour mourir avec moi ?
Pouviez-vous....

PHINÉE.

Ah, de grace, imputez-moi, madame,
Les crimes les plus noirs dont ſoit capable une ame ;
Mais ne ſoupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais ſurvivre un ſeul moment.
J'épargnais à mes yeux un funeſte ſpectacle,
Où mes bras impuiſſans n'avaient pu mettre obſtacle;

Et tenais ma main prête à ſervir ma douleur,
Au moindre & premier bruit qu'eût fait votre malheur.

ANDROMEDE.

(*d*) Et vos reſpects trouvaient une digne matière
A me laiſſer l'honneur de périr la première !
Ah, c'était à mes yeux qu'il fallait y courir,
Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joie
De voir offrir au monſtre une première proie :
Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs ;
Vous m'auriez fait du monſtre adorer les fureurs ;
Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurais regardé comme un port favorable,
Comme un vivant ſépulcre, où mon cœur amoureux
Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
J'aurais déſavoué la valeur de Perſée ;
En me ſauvant la vie il m'aurait offenſée ;
Et de ce même bras qu'il m'aurait conſervé,
Je vous immolerais ce qu'il m'aurait ſauvé.
Ma mort aurait déjà couronné votre perte,
Et la bonté du ciel ne l'aurait pas ſoufferte ;
C'eſt à votre refus que les dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avaient promis.
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre ;
Mais je vis par un autre, & vivrai pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puiſque ſur ce rocher j'étais morte pour vous ;
Qui pouvait le ſouffrir, peut me voir ſans envie
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie,

(*d*) Andromède accable trop ce Phinée.

Et quand l'amour encore me parlerait pour lui,
Je ne puis diſpoſer des conquêtes d'autrui.
Adieu.

SCENE IV.

PHINÉE, AMMON, ſuite de Phinée.

PHINÉE.

VOUS voulez donc que j'en faſſe la mienne,
Cruelle, & que ma foi de mon bras vous obtienne?
Eh bien, nous l'irons voir, ce bienheureux vainqueur,
Qui triomphant d'un monſtre a dompté votre cœur.
C'était trop peu pour lui d'une ſeule victoire,
S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire!
Mais ſi ſa main au monſtre arrache un bien ſi cher,
La mienne à ſon bonheur ſaura bien l'arracher;
Et vainqueur de tous deux en une ſeule tête,
De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, & montrons dès ce jour...

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une ame plus remiſe
Daignez voir le ſuccès d'une telle entrepriſe.
Savez-vous que Perſée eſt fils de Jupiter,
Et qu'ainſi vous avez le foudre à redouter?

PHINÉE.

(e) Je ſais que Danaé fut ſon indigne mère;

(e) Ces quatre vers ſont beaux, c'eſt la condamnation de preſquetoutes les fables de l'antiquité,

L'or qui plut dans ſon ſein l'y forma d'adultère ;
Mais le pur ſang des rois n'eſt pas moins précieux,
Ni moins chéri du ciel, que les crimes des dieux.

AMMON.

Mais vous ne ſavez pas, ſeigneur, que ſon épée
De l'horrible Méduſe a la tête coupée,
Que ſous ſon bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'eſt fait de vous s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE.

On dit que ce prodige eſt pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre,
Et que n'aguère Atlas qui ne s'en put cacher,
A cet aſpect fatal devint un grand rocher ;
Soit une vérité, ſoit un conte, n'importe,
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puiſqu'Andromède enfin voulait me voir périr,
Ou triompher d'un monſtre avant de l'acquérir,
Que fière de ſe voir l'objet de tant d'oracles,
Elle veut que pour elle on faſſe des miracles ;
Cette tête eſt un monſtre auſſi bien que celui
Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui ;
Et nous aurons ainſi dans un ſeul adverſaire
Et monſtres à combattre, & miracles à faire.
Peut-être quelques dieux prendront notre parti,
Quoique de leur monarque il ſe diſe ſorti ;
Et Junon pour le moins prendra notre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidelle.

Junon ſe fait voir dans un char ſuperbe, tiré par deux paons, & ſi bien enrichi, qu'il paraît digne de l'orgueil de la déeſſe qui s'y fait porter. Elle ſe promène au milieu de l'air, dont nos poëtes lui attribuent l'empire, & y fait pluſieurs tours, tantôt à droite & tantôt à gauche, cependant qu'elle aſſure Phinée de ſa protection.

SCENE V.

JUNON *dans ſon char au milieu de l'air*, PHINÉE, AMMON, ſuite de Phinée.

JUNON.

N'En doute point, Phinée, & ceſſe d'endurer.

PHINÉE.

Elle-même paraît pour nous en aſſurer.

JUNON.

Je ne ſerai pas ſeule, ainſi que moi Neptune
S'intéreſſe en ton infortune,
Et déjà la noire Alecton,
Du fond des enfers déchaînée,
A par les ordres de Pluton
De mille cœurs pour toi la fureur mutinée :
Fort de tant de ſeconds, oſe, & ſers mon courroux
Contre l'indigne ſang de mon perfide époux.

PHINÉE.

Nous te ſuivons, déeſſe, & deſſous tes auſpices
Nous franchirons ſans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis, nous avons dieux pour dieux,
Oracle pour oracle, & la faveur des cieux

D'un contrepoids égal deſſus nous balancée
N'eſt pas entiérement du côté de Perſée.

JUNON.

Je te le dis encor, oſe, & ſers mon courroux
Contre l'indigne ſang de mon perfide époux.

(*Junon remonte dans le ciel.*)

AMMON.

Sous tes commandemens, nous y courons, déeſſe,
Le cœur plein d'eſpérance, & l'ame d'allégreſſe.
Allons, ſeigneur, allons aſſembler vos amis,
Courons au grand ſuccès qu'elle vous a promis,
Auſſi-bien le roi vient, il faut quitter la place,
De peur...

PHINÉE.

Non, demeurez pour voir ce qui ſe paſſe,
Et ſongez à m'en faire un fidèle rapport,
Tandis que je m'apprête à cet illuſtre effort.

SCENE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, AMMON, TIMANTE, chœur de peuple.

TIMANTE.

SEIGNEUR, le ſouvenir des plus âpres ſupplices,
Quand un tel bien les ſuit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal ſans pareil nous nous vîmes ſurpris,
Nous béniſſons le ciel d'un tel mal à ce prix;
Et voyant quel époux il donne à la princeſſe,
La douleur s'en termine en ces chants d'allégreſſe.

LE CHŒUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux amans,
Dans les douceurs que l'amour vous inſpire;
Vivez heureux, & vivez ſi long-tems,
Qu'au bout d'un ſiècle entier on puiſſe encore vous dire,
Vivez, heureux amans,
Que les plaiſirs les plus charmans,
Faſſent les jours d'une ſi belle vie,
Qu'ils ſoient ſans tache, & que tous leurs momens
Faſſent redire même à la voix de l'envie,
Vivez, heureux amans.
Que les peuples les plus puiſſans
Dans nos ſouhaits à pleins vœux nous ſecondent!
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent,
Vivez, heureux amans.

CEPHÉE.

Allons, amis, allons, dans ce comble de joie
Rendre graces au ciel de l'heur qu'il nous envoie.
Allons dedans le temple avecque mille vœux,
De cet illuſtre hymen achever les beaux nœuds.
Allons ſacrifier à Jupiter ſon père,
Le prier de ſouffrir ce que nous penſons faire,
Et ne s'offenſer pas que ce noble lien
Faſſe un mêlange heureux de ſon ſang & du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres ſacrifices
Nous nous rendions des eaux les déités propices.
Neptune eſt irrité, les nymphes de la mer
Ont de nouveaux ſujets encore de s'animer;

Et

Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
Par mes soumissions je dois les satisfaire.
Sur leurs sables, témoins de tant de vanités,
Je vais sacrifier à leurs divinités ;
Et conduisant ma fille à ce même rivage,
De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés :
Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

PERSÉE.

Souffrez qu'en même tems de ma fière marâtre
Je tâche d'appaiser la haine opiniâtre,
Qu'un pareil sacrifice & de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous savez que Junon à ce lieu préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

CEPHÉE.

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flammes
De si dignes respects règnent dessus vos ames.
Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter ;
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour, & que reconnaissance ;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs,
Que n'abatte aussi-tôt l'abaissement des cœurs.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

L'architecte ne s'eſt pas épuiſé en la ſtructure de ce palais royal. Le temple qui lui ſuccède a tant d'avantages ſur lui, qu'il fait mépriſer ce qu'on admirait. Auſſi eſt-il juſte que la demeure des dieux l'emporte ſur celle des hommes; & l'art du ſieur Torelli eſt d'autant plus merveilleux, qu'il fait paraître une grande diverſité en ces deux décorations, quoiqu'elles ſoient preſque la même choſe. On voit encore en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre ſi différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci ſont de porphyre; tous les accompagnemens qui les ſoutiennent & qui les finiſſent, de bronze ciselé, dont la gravure repréſente quantité de dieux & de déeſſes. La réflexion des lumières ſur ce bronze en fait ſortir un jour tout extraordinaire. Un grand & ſuperbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique. Il eſt partout enrichi du même métal; & au-devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or & d'azur. Le deſſous de cette galerie laiſſe voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour. On y verrait Céphée ſacrifiant à Jupiter pour le mariage de ſa fille, n'était que l'attention que les ſpectateurs prêteraient à ce ſacrifice, les détournerait de celle qu'ils doivent à ce qui ſe paſſe dans le parvis que repréſente le théatre.

SCENE PREMIERE.

PHINÉE, AMMON.

AMMON.

VOs amis aſſemblés brûlent tous de vous ſuivre,
Et Junon dans ſon temple entre vos mains le livre.

Ce rival preſque ſeul au pied de ſon autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déeſſe agréra la victime,
Plus les lieux ſeront ſaints, moindre en ſera le crime;
Et ſon aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce ſera ſacrifice au-lieu d'aſſaſſinat.

PHINÉE.

Que me ſert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux enſemble aiment ce ſacrifice,
Si la ſeule déeſſe à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux?
Et ſi ce coup ſenſible au cœur de l'inhumaine
D'un injuſte mépris fait une juſte haine?
Ami, quelque fureur qui puiſſe m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, & non à l'irriter,
Et m'immoler l'objet de ſa nouvelle flamme,
Ce n'eſt pas le chemin de rentrer dans ſon ame.

AMMON.

Mais, ſeigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival:
En cette extrémité que prétendez-vous faire?

PHINÉE.

(*a*) Tout hormis l'irriter, tout hormis lui déplaire,
Soupirer à ſes pieds; pleurer à ſes genoux,
Trembler devant ſa haine, adorer ſon courroux.

(*a*) Corneille paſſe pour avoir dédaigné de parler d'amour. Il en parle pourtant & beaucoup dans toutes ſes piéces ſans en excepter une ſeule. C'était ſans doute dans cet ouvrage qui eſt moitié tragédie moitié opéra qu'il devait traiter cette paſſion; mais il fallait en parler autrement, & ne point dire qu'un véritable amant eſpère juſqu'au bout, &c.

AMMON.

Quittez, quittez, ſeigneur, un reſpect ſi funeſte ;
Otez-vous ce rival, & haſardez le reſte :
En dût-elle à jamais dédaigner vos ſoupirs,
La vengeance elle ſeule a de ſi doux plaiſirs...

PHINÉE.

N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières ;
Rarement un amant les peut goûter entières ;
Et quand de ſa vengeance elles ſont tout le fruit,
Ce ſont fauſſes douceurs que l'amertume ſuit.
La mort de ſon rival, les pleurs de ſon ingrate
Ont bien je ne ſais quoi qui dans l'abord le flatte ;
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en eſt flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets ſon ame eſt abattue,
Et ſa propre vengeance inceſſamment le tue.
Ce n'eſt pas que je veuille enfin la négliger :
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger ;
Mais ſouffre à mon amour, mais ſouffre à ma faibleſſe,
Encore un peu d'effort auprès de ma princeſſe.
Un amant véritable eſpère juſqu'au bout,
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconſtante peut-être encore toute étonnée
N'était pas bien à ſoi quand elle s'eſt donnée :
Et la reconnaiſſance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendait le jour.
Au ſortir du péril, pâle encore & tremblante,
L'image de la mort devant ſes yeux errante,
Elle a cru tout devoir à ſon libérateur :
Mais ſouvent le devoir ne donne pas le cœur,

Il agit rarement ſans un peu d'impoſture,
Et fait peu de préſens dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en ſecret aura parlé pour moi :
Les traits mal effacés de tant d'heureux ſervices,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ſes délices,
D'un regret amoureux touchant ſon ſouvenir,
Auront en ma faveur ſurpris quelque ſoupir,
Qui s'échappant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pu laiſſer la porte encore ouverte.
Ah, ſi ce triſte hymen ſe pouvait éloigner !

AMMON.

Quoi, voulez-vous encore vous faire dédaigner ?
Sous ce honteux eſpoir votre fureur ſe dompte ?

PHINÉE.

Que veux-tu ? Ne ſois point le témoin de ma honte.
Andromède revient, va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux reſpects fléchiront l'inhumaine,
Ou ſes nouveaux mépris animeront ma haine,
Et tu verras mes feux changés en juſte horreur
Armer mes déſeſpoirs, & hâter ma fureur.

AMMON.

Je vous plains, mais enfin j'obéis, & vous laiſſe.

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHINÉE, ſuite de la reine.

PHINÉE.

(*b*) UNE ſeconde fois, adorable princeſſe,
Malgré de vos rigueurs l'impérieuſe loi.

ANDROMEDE.

Quoi, vous voyez la reine, & vous parlez à moi!

PHINÉE.

C'eſt de vous ſeule auſſi que j'ai droit de me plaindre.
Je ſerais trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuſerais plus votre infidélité,
Si vous vous excuſiez ſur ſon autorité.
Au nom de cet amour autrefois ſi puiſſante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moi que votre ame à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moi lieu de dire, *Elle même elle en pleure*,
Elle change forcée, & ſon cœur me demeure:
Et ſoudain, de la reine embraſſant les genoux,
Vous m'y verrez mourir ſans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je hélas! demander pour remède,
Quand la main qui me tue eſt celle d'Andromède,
Et que ſon cœur léger ne court au changement

(*b*) *Une ſeconde fois.* On ne doit jamais rien dire une ſeconde fois, cette ſcène n'eſt qu'une répétition de la précédente.

Qu'avec la vanité d'y courir juſtement ?

CASSIOPE.

Et quel droit ſur ce cœur pouvait garder Phinée,
Quand Perſée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre choſe, en prenant ſon parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez ſorti ?
Mais ſorti, le dirai-je, & pouvez-vous l'entendre ?
Oui, ſorti lâchement, de peur de le défendre ?
Ainſi nous n'avons fait que le récompenſer
D'un bien où votre bras venait de renoncer,
Que vous cédiez au monſtre, à lui-même, à tout autre :
Si c'eſt une injuſtice, examinons la vôtre.
La voyant expoſée aux rigueurs de ſon ſort,
Vous vous étiez déjà conſolé de ſa mort ;
Et quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus conſoler de ſa vie.

PHINÉE.

Ah ! madame...

CASSIOPE.

Hé bien, ſoit, vous avez ſoupiré
Autant que l'a pu faire un cœur déſeſpéré.
Jamais aucun moment n'égala votre peine ;
Certes, quelque douleur dont votre ame fût pleine,
Ce déſeſpoir illuſtre, & ces nobles regrets
Lui devaient un peu plus que des ſoupirs ſecrets.
A ce défaut Perſée...

PHINÉE.

Ah ! c'en eſt trop, madame ;
Ce nom rend malgré moi la fureur à mon ame ;
Je me force au reſpect ; mais toujours le vanter,

C'eſt me forcer moi-même à ne rien reſpecter.
Qu'-t-il fait, après tout, ſi digne de vous plaire,
Qu'avec un tel ſecours tout autre n'eût pu faire?
Et tout héros qu'il eſt, qu'eût-il oſé pour vous,
S'il n'eût eu que ſa flamme & ſon bras comme nous?
Mille & mille auraient fait des actions plus belles,
Si le ciel, comme à lui, leur eût prêté des ailes;
Et vous les auriez vus encore plus généreux,
S'ils euſſent vu le monſtre, & le péril ſous eux.
On s'expoſe aiſément quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvait l'atteindre,
Voir ſa victoire sûre, & daigner l'accepter,
C'eſt tout le rare exploit dont il ſe peut vanter;
Et je ne comprens point, ni quelle en eſt la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE.

Et votre aveuglement ſera bien moins compris,
Qui d'un ſujet d'eſtime en fait un de mépris.
Le ciel, qui mieux que nous connaît ce que nous ſommes,
Meſure ſes faveurs au mérite des hommes;
Et d'un pareil ſecours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce ſont graces d'en-haut, rares & ſingulières,
Qui n'en deſcendent point pour des ames vulgaires;
Ou, pour en mieux parler, la juſtice des cieux
Garde ce privilège au digne ſang des dieux;
C'eſt par-là que leur roi vient d'avouer ſa race.

ANDROMEDE.

Je dirai plus, Phinée; & pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cet heureux ſecours

Dont ce vaillant guerrier a conſervé mes jours :
Je veux fermer les yeux ſur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier ſa victoire ;
Et quel qu'en ſoit enfin le mérite, ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
Voyez ce qu'il a fait, lorſqu'après ces alarmes,
Me voyant toute acquiſe au bonheur de ſes armes,
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,
Dans ſa victoire même il s'eſt vaincu pour moi.
Il m'a ſacrifié tout ce haut avantage ;
De toute ſa conquête il m'a fait un hommage ;
Il m'en a fait un don ; & fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix :
Il veut tenir pour grace un ſi juſte ſalaire ;
Il réduit ſon bonheur à ne me point déplaire,
Préférant mes refus, préférant ſon trépas
A l'effet de ſes vœux qui ne me plairait pas.
En uſez-vous de même ? & votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence ?
Vous avez contre vous & les dieux & le roi,
Et vous voulez encore m'obtenir malgré moi !
Sous ombre d'une foi qui ſe tient en réſerve,
Je dois à votre amour ce qu'un autre conſerve ;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parens, aux dieux même rebelle,
Vous crierez après moi ſans ceſſe *à l'infidelle* !

C'était aux yeux du monſtre, au pied de ce rocher
Que l'effet de ma foi ſe devait rechercher.
Mon ame encore pour vous de même ardeur preſſée,

Vous eût tendu la main au mépris de Perſée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vu aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui.
Mais puiſque vous m'avez envié cette joie,
Ceſſez de m'envier ce que le ciel m'envoie ;
Et ſouffrez que je tâche enfin à mériter,
Au refus de Phinée un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je perds donc tems, madame, & votre ame obſtinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié pour Phinée ?
Un peu de vanité qui flatte vos parens,
Et d'un rival adroit les reſpects apparens,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en ſix ans ma flamme & mes ſervices ?
Je ne vous dirai point que de pareils reſpects
A tout autre que vous pourraient être ſuſpects ;
Que qui peut ſe priver de la perſonne aimée,
N'a qu'une ardeur civile, & fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour ;
C'eſt un préſent des cieux, faites lui votre cour ;
Plus fidèle qu'à moi, tenez lui mieux parole ;
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole,
Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,
Ne ſera pas toujours ſur ce cheval ailé.

ANDROMEDE.

Il n'en a pas beſoin, s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le tems être le plus à plaindre.

ANDROMEDE.

Il porte à ſon côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut ſans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier ſervice.
Vous pouvez cependant divertir vos eſprits
A rendre compte au roi de vos juſtes mépris.

SCENE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, ſuite du roi & de la reine.

CEPHÉE.

(c) QUE faiſait-là Phinée ? eſt-il ſi téméraire,
Que ce que font les dieux il penſe à le défaire ?

CASSIOPE.

Après avoir prié, ſoupiré, menacé,
Il vous a vu, ſeigneur, & l'orage a paſſé.

CEPHÉE.

Et vous prêtiez l'oreille à ſes diſcours frivoles ?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles ;
Et l'écouter ſans trouble, & ſans rien haſarder,
C'eſt la moindre faveur qu'on lui puiſſe accorder.
Mais, ſeigneur, dites-nous, ſi Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre ſacrifice,

(c) Cette ſcène eſt encore plus froide.

SCENE IV.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

AGLANTE.

AH, ſeigneur, au ſecours,
Du généreux Perſée on attaque les jours.
Preſque au ſortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, & déjà l'aſſaſſine.
Phinée en les joignant furieux & jaloux,
Leur a crié, *Main baſſe, à lui ſeul, donnez tous.*
Ceux qui l'accompagnaient tout auſſi-tôt ſe rendent:
Clyte & Nylée encore vaillamment le défendent;
Mais ce ſont vains efforts de peu d'autres ſuivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux, eſt-ce là l'effet de tant d'heureux préſages?
Allez, gardes, allez ſignaler vos courages,
Allez perdre ce traître, & punir ce voleur
Qui prétend ſous le nombre accabler la valeur.

CEPHÉE.

Modérez vos frayeurs, & vous, ſéchez vos larmes
Le ciel n'a pas beſoin du ſecours de nos armes,
Il a de ce héros trop pris les intérêts,
Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts:
Et peut-être bientôt ſur ce lâche adverſaire
Vous entendrez tomber la foudre de ſon père.

Jugez de l'avenir par ce qui s'eſt paſſé ;
Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé ;
Oui, les dieux à leur ſang doivent ce privilège ;
Y mêler notre main c'eſt faire un ſacrilège.

CASSIOPE.

Seigneur, ſur cet eſpoir haſarder ce héros,
C'eſt trop . . .

SCENE V.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PHORBAS, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

PHORBAS.

METTEZ, grand roi, votre eſprit en repos,
La tête de Méduſe a puni tous ces traîtres.

CEPHÉE.

Le ciel n'eſt point menteur, & les dieux ſont nos maîtres.

PHORBAS.

Auſſi-tôt que Perſée a pu voir ſon rival,
Deſcendons, a-t-il dit, *en un combat égal* ;
Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage.
Prends, prends cet avantage, & j'uſerai du mien,
Dit Phinée, & ſoudain ſans plus répondre rien,
Les ſiens donnent en foule, & leur troupe preſſée
Fait cheoir Ménale & Clyte aux pieds du grand Perſée.
Il s'écrie auſſi-tôt, *Amis, fermez les yeux*,
Et ſauvez vos regards de ce préſent des cieux :

J'atteſte qu'on m'y force, & n'en fais plus d'excuſe.
(*d*) Il découvre à ces mots la tête de Méduſe.
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever ;
J'entends gémir les uns, les autres ſe ſauver,
J'entends le repentir ſuccéder à l'audace ;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grace.
Perfide, il n'eſt plus tems, lui dit Perſée. Il fuit :
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le pourſuit,
Comme il court ſe venger de qui l'oſait ſurprendre ; (*e*)
Je l'entends s'éloigner, puis-je ceſſe d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par ſon ordre fermés,
Je vois tous ces méchans en pierre transformés ;
Mais l'un plein de fureur, & l'autre plein de crainte,
En porte ſur le front l'image encore empreinte ;
Et tel voulait frapper, dont le coup ſuſpendu
Demeure en ſa ſtatue à demi deſcendu ;
Tant cet affreux prodige ...

(*d*) *Il découvre à ces mots la tête de* Méduſe *&c.* Voici preſque le ſeul morceau où l'on retrouve Corneille. Cette image des guerriers pétrifiés par la tête de Méduſe eſt imitée d'Ovide.

Immotuſque ſilex armataque manſit imago. *Quinault* n'a point exprimé ce qu'Ovide & Corneille ont ſi bien peint.

Je ne ferai point ici de remarque ſur cette phraſe qui n'eſt pas françaiſe ; *deſcendons en un combat* ; ſur ces mots, *ne prends que ton courage* ; *fait choir* Ménale ; *ſauvez vos regards.* Je n'ai preſque point examiné le ſtyle de cette piéce ; il eſt trop négligé & trop incorrect. La piéce d'ailleurs eſt oubliée, & il n'y a que celles qui ſont reſtées au théatre ſur leſquelles on puiſſe entrer dans des détails utiles.

(*e*) Cette deſcription paraît digne des bons ouvrages de Corneille.

SCENE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

CEPHÉE *à Perſée.*

EST-IL puni, ce lâche,
Cet impie ?

PERSÉE.

Oui, ſeigneur ; & ſi ſa mort vous fâche,
Si c'eſt de votre ſang avoir fait peu d'état...

CEPHÉE.

Il n'eſt plus de ma race après ſon attentat,
Ce crime l'en dégrade ; & ce coup téméraire
Efface de mon ſang l'illuſtre caractère.
Perdons-en la mémoire, & faiſons la céder
A l'heur de vous revoir, & de vous poſséder ;
Vous que le juſte ciel, rempliſſant ſon oracle,
Par miracle nous donne, & nous rend par miracle.
Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous,
Pour nous unir aux dieux par des liens ſi doux ;
Entrons ſans différer.

(*Les portes ſe ferment comme ils veulent entrer.*)

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige ?
Qui nous ferme la porte, & nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur ſe devait rencontrer ?

PERSÉE.

PERSÉE.

Puiſſant maître du foudre, eſt-il quelque tempête
Que le deſtin jaloux à diſſiper m'apprête ?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu ?
Après ce qu'elle a fait le déſavouerais-tu ?
Ou ſi c'eſt que le prix dont tu la vois ſuivie,
Au bonheur de ton fils te fait porter envie ?

SCENE VII.

MERCURE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

MERCURE *au milieu de l'air.* (*f*)

ROI, reine & vous princeſſe, & vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,
Ne craignez plus du ſort la jalouſe rigueur;
Ces portes du temple fermées,
Dont vos ames ſont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le ciel conſent :
Tous les dieux ſont d'accord de ce bonheur ſuprême;
Et leur monarque tout puiſſant
Vous le vient apprendre lui-même.

(*Mercure revole en haut.*)

CASSIOPÉ.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs;
Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

(*f*) On pouvait ſe paſſer de Mercure.

CHŒUR *de muſique.*

Maître des dieux, hâte-toi de paraître,
Et de verſer ſur ton ſang & nos rois
Les graces que garde ton choix
A ceux que tu fais naître.
Fais cheoir ſur eux de nouvelles couronnes,
Et fais-nous voir, par un cœur accompli,
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.

Tandis qu'on chante, Jupiter deſcend du ciel dans un trône tout éclatant d'or & de lumières, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ſes deux côtés deux autres nuages apportent juſqu'à terre Junon & Neptune appaiſés par les ſacrifices des amans. Ils ſe déploient en rond autour de celui de Jupiter, & occupant toute la face du théatre, ils font le plus agréable ſpectacle de toute cette repréſentation.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

(JUPITER *dans ſon trône au milieu de l'air.*)

DEs noces de mon fils la terre n'eſt pas digne,
La gloire en appartient aux cieux;
Et c'eſt là ce bonheur inſigne

Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux.
Roi, reine, & vous amans, venez ſans jalouſie
Vivre à jamais en ce brillant ſéjour,
Où le nectar & l'ambroiſie
Vous ſeront comme à nous prodigués chaque jour :
Et quand la nuit aura tendu ſes voiles,
Vos corps ſemés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels

JUNON *à Perſée.*

Junon même y conſent, & votre ſacrifice
A calmé les fureurs de ſon eſprit jaloux.

NEPTUNE *à Caſſiope.*

Neptune n'eſt pas moins propice,
Et vos encens déſarment ſon courroux.

JUNON.

Venez, héros, & vous Céphée,
Prendre là-haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reine, venez, que ma haine étouffée
Vous conduiſe elle-même à cet heur ſouverain.

PERSÉE.

Accablés & ſurpris d'une faveur ſi grande...

JUNON.

Arrêtez là votre remerciment,
L'obéiſſance eſt le ſeul compliment
Qu'agrée un dieu quand il commande.

Si-tôt que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roi & à Perſée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine & à la princeſſe Andromède & tous

enſemble remontent dans le ciel qui les attend, pendant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.

CHŒUR.

Allez, amans, allez ſans jalouſie
Vivre à jamais en ce brillant ſéjour,
Où le nectar & l'ambroiſie
Vous ſeront comme aux dieux prodigués chaque jour,
Et quand la nuit aura tendu ſes voiles,
Vos corps ſemés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN

D'ANDROMÈDE.

LE ſujet de cette piéce eſt ſi connu par ce qu'en dit Ovide au quatrième & cinquième livre de ſes métamorphoſes, qu'il n'eſt point beſoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la néceſſité de l'ordre du théatre, & pour donner plus d'éclat à ſa repréſentation.

En premier lieu j'ai cru plus à propos de faire Caſſiope vaine de la beauté de ſa fille, que de la ſienne propre, d'autant qu'il eſt plus extraordinaire qu'une femme dont la fille eſt en âge d'être mariée, ait encore d'aſſez beaux reſtes pour s'en vanter ſi hautement, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que cet orgueil de Caſſiope pour elle-même eût attendu ſi tard à éclater, vu que c'eſt dans la jeuneſſe que la beauté eſt plus parfaite, & que le jugement étant moins formé, donne plus de lieu à des vanités de cette nature; & non pas lorſque cette même beauté commence d'être ſur le retour, & que l'âge a mûri l'eſprit de la per-

ſonne qui s'en ſerait énorgueillie en un autre tems.

Enſuite j'ai ſuppoſé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné préciſément Andromède à être dévorée par le monſtre, mais qu'il avait ordonné ſeulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on jetât le ſort pour voir celle qui lui devait être livrée, & que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait ſuivre pour la ſixième, qui par-là devient un jour illuſtre, remarquable & attendu, non-ſeulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les ſujets d'un roi.

J'ai introduit Perſée comme un chevalier errant, qui s'eſt arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée; & non pas comme ſe rencontrant par haſard dans le tems qu'Andromède eſt attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'oſe découvrir, parce qu'il la voit promiſe à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'eſpoir, parce qu'il voit ſon mariage différé juſqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'eſt dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princeſſe, qu'après que ſes parens l'ont aſſuré qu'elle l'épouſerait, ſi-tôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé auſſi la qualité de Phinée, que j'ai fait ſeulement neveu du roi dont Ovide le nomme frère; le ma-

riage de deux couſins me ſemblant plus ſupportable dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle & de la niéce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous repréſenter Andromède nue au pied du rocher où elle eſt attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront ſi je ne les ai pas ſuivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégaſe, ſur lequel ils montent Perſée pour combattre le monſtre, quoiqu'Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuſe, & empêche que Perſée ne ſoit pris pour Mercure : outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage ſans fondement, vu que le même Ovide raconte, que ſi-tôt que Perſée eut coupé la monſtrueuſe tête de Méduſe, Pégaſe tout ailé ſortit de cette gorgone, & que Perſée s'en put ſaiſir dès-lors pour faire ſes courſes par le milieu de l'air.

Nos globes céleſtes où l'on marque pour conſtellations Céphée, Caſſiope, Perſée & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel ſur la fin de la piéce, pour y faire les noces de ces amans, comme ſi la terre n'en était pas digne.

Au reſte, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me ſuis point non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute choſe que Céphée régnait en Ethiopie, ſans déſigner ſous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'eſt pas fort connue, & celle du tems de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il fallait que Céphée régnât en quelque pays maritime, & que ſa ville capitale fût ſur le bord de la mer.

Je ſais bien qu'au rapport de Pline, les habitans de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa dans la Paleſtine, ont prétendu que cette hiſtoire s'était paſſée chez eux. Ils envoyèrent à Rome des os de poiſſon d'une grandeur extraordinaire, qu'ils diſaient être du monſtre à qui Andromède avait été expoſée. Ils montraient un rocher proche de leur ville, où ils aſſuraient qu'elle avait été attachée; & encore maintenant ils ſe vantent de ces marques d'antiquité à nos pélerins qui vont à Jéruſalem, & prennent terre en leur port. Il ſe peut faire que cela parte d'une affectation autrefois aſſez ordinaire aux peuples du paganiſme, qui s'attribuaient à haute gloire d'avoir chez eux ces veſtiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faiſait paſſer pour l'hiſtoire. Ils ſe croyaient par-là bien fondés à ſe donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voi-

ſins, & prenaient avidement toutes ſortes d'occaſions de ſatisfaire à cette ambition. Ainſi il n'a fallu que la rencontre par haſard de ces os monſtrueux que la mer avait jetés ſur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction, & de placer la ſcène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moi je me ſuis attaché à Ovide qui la fait arriver en Ethiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

Æthiopum populos, Cepheaque conſpicit arva,
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, &c.

Il ſe pouvait faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé, & la Syrie même où elle eſt ſituée. Pline l'aſſure au vingt-neuvième chapitre du ſixième livre, par cette raiſon, que l'hiſtoire d'Andromède s'y eſt paſſée, *Æthiopiam imperitaſſe Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis.* Mais ceux qui voudront conteſter cette opinion peuvent répondre, que ce n'eſt que prouver une erreur par une autre erreur, & éclaircir une choſe douteuſe par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en ſoit, celle d'Ovide ne peut ſubſiſter avec celle-là ; & quelques bons yeux qu'eût Perſée, il eſt impoſſible qu'il découvrît d'une ſeule vue l'Ethiopie & Joppé, ce qu'il aurait dû faire, ſi ce qu'entend ce poëte par *Cephea arva*, n'était autre choſe que ſon territoire.

Le méme Ovide dans quelqu'une de ſes épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais bazanée,

Andromede patriæ fuſca colore ſuæ.

Néanmoins dans la métamorphoſe, il nous en donne une autre idée à former, lorſqu'il dit, que n'eût été ſes cheveux qui voltigeaient au gré du vent, & les larmes qui lui coulaient des yeux, Perſée l'eût priſe pour une ſtatue de marbre.

Marmoreum ratus eſſet opus.

Ce qui ſemble ne ſe pouvoir entendre que du marbre blanc, étant aſſez inoui que l'on compare la beauté d'une fille à une autre ſorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides que jamais on n'a fait noires, il fallait que ſon teint eût quelque rapport avec le leur, & que par conſéquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Ethiopiens. Diſons donc qu'elle était blanche, puiſqu'à moins de cela il n'aurait pas été vraiſemblable que Perſée qui était né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le conſentement de tous les peintres, & l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de ſa Chariclée, que ſur un tableau d'Andromède. Pline au huitième chapitre de ſon cinquième livre fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Æthiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie

de leur nom, ces peuples devaient être blancs, & nous en pouvons faire les ſujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la juſteſſe dont elle a beſoin touchant la couleur des perſonnages qu'elle introduit ſur la ſcène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changemens de théatre, que chaque acte, auſſi-bien que le prologue a ſa décoration particulière, & du moins une machine volante, avec un concert de muſique, que je n'ai employé qu'à ſatisfaire les oreilles des ſpectateurs, tandis que leurs yeux ſont arrêtés à voir deſcendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque choſe qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Perſée contre le monſtre. Mais je me ſuis bien gardé de faire rien chanter qui fût néceſſaire à l'intelligence de la piéce, parce que communément les paroles qui ſe chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confuſion qu'y apporte la diverſité des voix qui les prononcent enſemble, elles auraient fait une grande obſcurité dans le corps de l'ouvrage, ſi elles avaient eu à les inſtruire de quelque choſe qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne ſont pas dans cette tragédie comme des agrémens détachés; elles en ſont en quelque ſorte le nœud & le dénouement, & y ſont ſi néceſſaires, que

vous n'en ſauriez retrancher aucune, que vous ne faſſiez tomber tout l'édifice.

Les diverſes décorations dont les piéces de cette nature ont beſoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pouſſer un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme enſemble, & en conſtitue l'unité. Il eſt mal-aiſé qu'une ville y ſuffiſe, il y faut ajouter quelques dehors voiſins, comme eſt ici le rivage de la mer. C'eſt la ſeule décoration que la fable m'a fournie, les quatre autres ſont de pure invention. Il aurait été ſuperflu de les ſpécifier dans les vers, puiſqu'elles ſont préſentes à la vue, & je ne tiens pas qu'il ſoit beſoin qu'elles ſoient ſi propres à ce qui s'y paſſe, qu'il ne ſe ſoit pu paſſer ailleurs auſſi commodément; il ſuffit qu'il n'y ait pas de raiſon pourquoi il ſe doive plutôt paſſer ailleurs, qu'au lieu où il ſe paſſe. Par exemple, le premier acte eſt une place publique proche du temple où ſe doit jeter le ſort, pour ſavoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monſtre. Tout ce qui s'y dit ſe dirait auſſi-bien dans un palais, ou dans un jardin; mais il ſe dit auſſi-bien dans cette place qu'en ce jardin, ou dans ce palais. Nous pouvons choiſir un lieu ſelon le vraiſemblable, ou le néceſſaire; & il ſuffit qu'il n'y ait aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faiſons,

pour le rendre vraiſemblable, puiſque cette action ne nous préſente pas toujours un lieu néceſſaire, comme eſt la mer & ſes rochers au troiſième acte, où l'on voit l'expoſition d'Andromède, & le combat de Perſée contre le monſtre, qui ne pouvait ſe faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choiſir d'ordinaire un lieu découvert, à cauſe des apparitions des dieux qu'on introduit. Andromède au ſecond acte ſerait auſſi-bien dans ſon cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ſes nymphes, & avec ſon amant; mais comment ſe ferait l'apparition d'Æole dans ce cabinet, comment les vents l'en pourraient-ils enlever, à moins que de la faire paſſer par la cheminée, comme nos ſorciers? Par cette raiſon il peut y avoir quelque choſe à dire à celle de Junon au quatrième acte, qui ſe paſſe dans la ſalle du palais royal; mais comme ce n'eſt qu'une apparition ſimple d'une déeſſe qui peut ſe montrer ou diſparaître, ou; & quand il lui plaît, & ne fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne ſe ſoit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y aurait quelque contradiction de ce côté-là, la diſpoſition de nos théatres ſerait cauſe qu'elle ne ſerait pas ſenſible aux ſpectateurs. Bien qu'ils repréſentent en effet des lieux fermés, comme une chambre, ou une ſalle, ils ne ſont fermés par le haut que de nuages; & quand on

voit deſcendre le char de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été continuellement en vue, on ne fait pas une réflexion aſſez prompte, ni aſſez ſévère ſur le lieu qui devrait être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de juſteſſe.

L'oracle de Vénus au premier acte eſt inventé avec aſſez d'artifice, pour porter les eſprits dans un ſens contraire à ſa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la piéce, autrement elle ſerait achevée dès le troiſième, où l'on en verrait le dénouement. L'action principale eſt le mariage de Perſée avec Andromède; ſon nœud conſiſte en l'obſtacle qui s'y rencontre du côté de Phinée, à qui elle eſt promiſe, & ſon dénouement en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obſtacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre abſolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troiſième acte n'en éclaircit que les premiers vers, & que les derniers ne ſe font entendre que par l'apparition de Jupiter, & des autres dieux qui terminent la piéce.

La diverſité de la meſure, & de la croiſure des vers que j'y ai mêlés, me donne occaſion de tâcher à les juſtifier, & particuliérement les ſtances dont je me ſuis ſervi en beaucoup d'autres poëmes, & contre qui je vois quantité de

gens d'eſprit & ſavans au théatre témoigner averſion. Leurs raiſons ſont diverſes. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait ; mais ils diſent que c'eſt trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèſe, ou d'un trait ſpirituel, qui ferme chacun de leurs couplets, & que cette affectation eſt une eſpèce de baſſeſſe, qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'eſt quelque eſpèce de fard ; mais puiſqu'il embellit notre ouvrage, & nous aide mieux à atteindre le but de notre art, qui eſt de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage ? Des anciens ſe ſervaient ſans ſcrupule, & même dans les choſes extérieures, de tout ce qui les y pouvait faire arriver. Euripide vêtait ſes héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'ils fiſſent plus de pitié ; & Ariſtophane fait commencer ſa comédie des grenouilles par Xanthias monté ſur un âne, afin d'exciter plus aiſément l'auditeur à rire. Cette objection n'eſt donc pas d'aſſez d'importance pour nous interdire l'uſage d'une choſe, qui tout à la fois nous donne de la gloire, & de la ſatisfaction à nos ſpectateurs.

Il eſt vrai qu'il faut leur plaire ſelon les règles, & c'eſt ce qui rend l'objection des autres plus conſidérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque choſe d'irrégulier dans cette ſorte de vers. Ils diſent que bien qu'on parle en vers ſur le

théatre, on n'eſt préſumé ne parler qu'en proſe, qu'il n'y a que cette ſorte de vers que nous appellons alexandrins, à qui l'uſage laiſſe tenir nature de proſe ; que les ſtances ne ſauraient paſſer que pour vers, & que par conſéquent nous n'en pouvons mettre avec vraiſemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loiſir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, & de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite ſur le théatre ſont préſumés être en proſe : nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, & ſans cette fiction leur meſure & leur rime ſortiraient du vraiſemblable. Mais par quelle raiſon peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de proſe, & que ceux des ſtances n'en peuvent faire autant ? Si nous en croyons Ariſtote, il faut ſe ſervir au théatre des vers qui ſont les moins vers, & qui ſe mêlent au langage commun ſans y penſer plus ſouvent que les autres. C'eſt par cette raiſon que les poëtes tragiques ont choiſi l'iambique, plutôt que l'hexamètre qu'ils ont laiſſé aux épopées, parce qu'en parlant ſans deſſein d'en faire, il ſe mêle dans notre diſcours plus d'iambiques que d'hexamètres. Par cette même raiſon les vers de ſtances ſont moins vers que les alexandrins, parce que parmi notre langage commun il ſe coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec

avec des rimes croiſées & éloignées les unes des autres, que de ceux dont la meſure eſt toujours égale, & les rimes toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poëtes grecs, ils ne ſe ſont pas tellement arrêtés aux ïambiques, qu'ils ne ſe ſoient ſervis d'anapeſtiques, de trochaïques, & d'hexamètres, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux, & les Eſpagnols ſes compatriotes changent auſſi ſouvent de genre de vers que de ſcènes. Mais l'uſage de France eſt autre, à ce qu'on prétend, & ne ſouffre que les alexandrins à tenir lieu de proſe. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui ſont les maîtres de cet uſage, & qui peut l'établir ſur le théatre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'eſt défendu de mêler des ſtances dans quelques-uns des poëmes qu'ils y ont donnés; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occaſion en tous, & elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout. La colère, la fureur, la menace, & tels autres mouvemens violens ne leur ſont pas propres; mais les déplaiſirs, les irréſolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, & généralement tout ce qui peut ſouffrir à un acteur de prendre haleine, & de penſer à ce qu'il doit dire ou réſoudre, s'accommode merveilleuſement avec leurs cadences inégales, & avec les pauſes qu'elles font faire à la fin de chaque

couplet. La ſurpriſe agréable que fait à l'oreille ce changement de cadence imprévu, rappelle puiſſamment les attentions égarées : mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'eſt par-là que les ſtances du Cid ſont inexcuſables, & les mots de *peine* & *Chimène*, qui ſont la dernière rime de chaque ſtrophe, marquent un jeu du côté du poëte, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins il ſerait bon de ne régler point toutes les ſtrophes ſur la même meſure, ni ſur les mêmes croiſures de rimes, ni ſur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcherait davantage du diſcours ordinaire, & ſentirait l'emportement & les élans d'un eſprit qui n'a que ſa paſſion pour guide, & non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit ſur le même tour. J'y ai haſardé celle de la paix dans le prologue de la toiſon d'or, & tout le dialogue de celui de cette piéce qui ne m'a pas mal réuſſi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le même ordre, ou le même déſordre. Mais je ne pourrais approuver qu'un acteur touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, ſe donnât la patience de faire des ſtances, ou prît ſoin d'en faire faire par un autre, & de les apprendre par cœur, pour exprimer ſon déplaiſir devant les ſpectateurs. Ce ſentiment étudié ne les toucherait pas beaucoup, parce que cette

étude marquerait un eſprit tranquille, & un effort de mémoire plutôt qu'un effet de paſſion. Outre que ce ne ſerait plus le ſentiment préſent de la perſonne qui parlerait, mais tout au plus celui qu'elle aurait eu en compoſant ce vers, & qui ſerait aſſez ralenti par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de ſon ame ne répondît plus à ce qu'elle prononcerait. L'auditeur ne s'y laiſſerait pas émouvoir, & le verrait trop prémédité pour le croire véritable. Du moins c'eſt l'opinion d'Horace, avec lequel je finis cette remarque.

Nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvaſſe querela.

L'HÉRACLIUS

ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE

FAMEUSE,

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ, ET TOUT MENSONGE.

Fête représentée devant leurs majestés, dans le ſallon royal du palais, par dom Pédro Calderon de la Barca.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

IL s'eſt élevé depuis longtems une diſpute aſſez vive, pour ſavoir quel était l'original, ou l'Héraclius de Corneille, ou celui de Caldéron ; n'ayant rien vu de ſatisfaiſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'Héraclius de Caldéron, intitulé *En eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4°. avant que le recueil de Caldéron parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le ſavant D. Gregorio Mayans y Siſcar, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur attentif verra aiſément quelle eſt la différence du genre employé par Corneille, & de celui de Caldéron ; & il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaiſon des théatres français & anglais, en liſant la conſpiration de Brutus & de Caſſius, après avoir lu celle de Cinna. Il comparera de même le théatre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FRÉDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan ou gracieux, bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

Muſiciens & ſoldats.

LA COMÉDIE FAMEUSE.

Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.

PREMIÈRE JOURNÉE.

LE théatre repréſente une partie du mont Etna, d'un côté on bat le tambour & on ſonne de la trompette; de l'autre on joue du luth & du théorbe; des ſoldats s'avancent à droite, & Phocas paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, & Cintia reine de Sicile paraît la dernière. Les ſoldats crient, *Vive Phocas* : Phocas répond, *Vive Cintia*, allons, ſoldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les ſoldats & les dames crient de toute leur force, *Vive Cintia & Phocas.*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ſes tambours & à ſes trompettes de battre & de ſonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ſes muſiciens de chanter en l'honneur de Phocas; la muſique chante ce couplet.

* *Sicile en cet heureux jour,*
Vois ce héros plein de gloire,

* Il y a dans l'original mot à mot :
Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce Céſar toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Qui régne par la victoire,
Mais encore plus par l'amour.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle ſe félicite d'être la première à lui baiſer la main : Nous ſommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros ſi glorieux; enſuite, cette belle reine ſe tournant vers les ſpectateurs, leur dit : C'eſt la crainte qui me fait parler ainſi; il faut bien faire des complimens à un tyran. La muſique recommence alors, & on répète, que Phocas eſt venu en Sicile par un heureux haſard. L'empereur Phocas prend alors la parole, & fait ce récit, qui, comme on voit, eſt très-à-propos.

Il eſt bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des applaudiſſemens, & je pouvais y entendre des injures. Je ſuis né en Sicile comme vous ſavez, & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvaſſe ici plus d'oppoſitions que de fêtes, attendu que perſonne n'eſt auſſi heureux dans ſa patrie que chez les étrangers ſurtout quand il revient dans ſon pays après tant d'années d'abſence.

Mais voyant que vous êtes politique & aviſée, & que vous me recevez ſi bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai ni ſur vous ni ſur la Sicile, la ſoif hydropique de ſang de mon ſuperbe héritage; & afin que vous ſachiez qu'il n'y a jamais eu de ſi grande clémence, &

que perſonne juſqu'à préſent n'a joui d'un tel privilège, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruières m'ont donné la naiſſance, & que je ne dois qu'à moi ſeul, non à un ſang illuſtre, les grandeurs où je ſuis monté. Avorton de ces montagnes, c'eſt grace à ma grandeur que j'y ſuis revenu. Vous voyez ces ſommets du mont Etna dont le feu & la neige ſe diſputent la cime; c'eſt-là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de ſerpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; & & dans ma jeuneſſe, je ne mangai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-tems ſi j'étais homme ou bête, & réſolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vaſſaux furent les griffes des oiſeaux, & les armes des hommes contre leſquels je combattis; leurs corps me ſervirent de viande & leurs peaux de vêtemens.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits, qui pourſuivis par la juſtice, ſe retiraient dans les épaiſſes forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raiſonnable ils me choiſirent pour leur capitaine; nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entrepriſes, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, & il était aſſez puiſſant pour me réſiſter; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors

à Conſtantinople. Il paſſa en Italie, pour ſe venger de ce qu'on lui diſputait la ſouveraineté des fiefs du ſaint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ſes étendarts.

Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ſes états, nous accorda un pardon général, à nos voleurs & à moi : (ô ſottes raiſons d'état !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuſe. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de ſuccès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ſes grandeurs, tous ſes triomphes s'évanouirent ; ſon armée me nomma ſon capitaine par terre & par mer : alors je les menai à Conſtantinople, qui ſe mit en défenſe ; je mis le ſiége devant ſes murs pendant cinq années, ſans que la chaleur des étés ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du ſoleil me fiſſent quitter mes tranchées : enfin les habitans preſqu'enſevelis ſous leurs ruines, & demi morts de faim, ſe ſoumirent à regret, & me nommèrent Céſar. Depuis ma première entrepriſe juſqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années ; vous pouvez vous en appercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne aſſez rarement.

Me voilà à préſent revenu en Sicile ; & quoiqu'on puiſſe préſumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, & qui eſt à préſent empereur, j'ai pourtant encore deux au-

tres raiſons de mon retour. Ces deux raiſons ſont des propoſitions contraires, l'une eſt la rancune, & l'autre l'amour. C'eſt ici, Centia qu'il faut me prêter attention.

Eudoxe, qui était femme & amante de Maurice, & qui le ſuivait dans toutes ſes courſes, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit pluſieurs de ſes ſujets,) fut ſurpriſe des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué ſon mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Aſtolphe, qui était venu en ambaſſade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne ſais pour quelle affaire. Je me ſouviens très-bien de cet Aſtolphe, & ſi je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en ſoit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (ſi pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Aſtolphe, ſe voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'eſt enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne ſait aujourd'hui s'il eſt mort ou vivant.

Mais laiſſons cela; & paſſons à une autre aventure; elle n'eſt pas moins étrange; & cependant elle ne paraîtra pas invraiſemblable; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les hiſtoriens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'hiſtoire tient du prodige.

Il faut que vous ſachiez qu'il y avait une jeune payſane nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puis qu'en effet l'empire eſt dans la beauté; elle fut dame de mes penſées; il n'y a, comme vous

ſavez, ſi fière beauté qui ne ſe rend à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans ſon village, je la laiſſai groſſe. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant ſupporter mon abſence, elle réſolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la ſurprirent en chemin dans un déſert; mon confident qui l'accompagnait, alla chercher du ſecours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce tems-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéreſſer davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle reſſentait, elle remit entre les mains de cet inconnu, mon chifre gravé ſur une lame d'or, dont je lui avais fait préſent.

Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu diſparut auſſi-tôt, emportant avec lui mon fils & le ſigne avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, ſans qu'il nous ait été jamais poſſible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laiſſé le tems de faire les recherches néceſſaires. Aujourd'hui comme tout l'Orient eſt calme, ainſi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux ſentimens de tendreſſe & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent, l'une eſt celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périſſe, j'ignore même encor ſi cet enfant eſt un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni ſoins ni peines, je chercherai par toute l'iſle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, juſqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes eſpérances & mes craintes finiſſent.

CINTIA.

Si j'avais ſu votre ſecret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences poſſibles; mais je vais vous ſéconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui ſouhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ſes femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, & ſonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos.

PHOCAS.

Faites réſonner vos différentes voix:

Sicile en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive ! vive Phocas !

(*On entend ici une voix qui crie derrière le théatre*, Meurs.)

PHOCAS.

Écoutez, ſuſpendez vos chants : quelle eſt cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas ?

LIBIA *derrière le théatre.*

Meurs de ma malheureuſe main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie ? Nous voila tombés d'une peine dans une autre ; c'eſt une femme qui paraît belle ; elle eſt toute troublée ; elle deſcend de la montagne, elle court ; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuſe, & non pas des mains d'une bête.

PHOCAS *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du panchant de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te ſoutiendrai, je ſerai l'Atlas du ciel de ta beauté ; tu es en sûreté, reprends tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis-nous qui tu es ?

LIBIA.

Je ſuis Libia fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maître ; il s'eſt retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach,

nach, des ſphères, des aſtrolabes & des quarts de cercle; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre : il fait des prédictions, & j'ai ſoin du ménage ; je vais à la chaſſe ; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté & de la muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'approcher, lorſqu'au milieu de ces précipices, j'ai vu une eſpèce de bête en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bête ; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante; ſa barbe & ſes cheveux ſales couvraient en partie un viſage ſillonné de ces rides, que le tems, ce maudit laboureur, imprime ſur les ſillons de notre vie pour n'y plus rien ſemer. Cet homme reſſemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés, qui étant ſans écorce & ſans racine, ſont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien ; ne pourſuis pas; tu ne ſais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire ; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes? Il y a là-dedans quelque choſe de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aiſément cet homme ; car ſi les tambours & la muſique l'ont fait ſortir de ſa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faiſons entendre encor nos inſtrumens.

(*La muſique recommence ; & on chante encore :*)

Sicile en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, &c.

(*Après cette repriſe, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du ſorcier s'en vont à la piſte de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, ſans qu'on ſache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard qui eſt Aſtolphe lui-même, vient ſur le théatre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fils de Phocas. Ils ſont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Eſt-il poſſible, téméraires, que vous ſoyez ſortis de votre caverne ſans ma permiſſion, & que vous haſardiez ainſi votre vie & la mienne !

LÉONIDE.

Que voulez-vous ? cette muſique m'a charmé ; je ne ſuis pas le maître de mes ſens.

(*On entend alors le ſon des tambours*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hôrs de moi ; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand dans le beau printems les doux zéphirs & le bruit des ruiſſeaux s'accordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bien-venue des roſes & des œillets, leur muſique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hiver les gémiſſemens de

la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chûte des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un tems ſerein; il flatte mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS & LÉONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appellé, pour voir comment une femme eſt faite? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne ſais quoi de doux & de tendre ſe coule dans l'ame à ſon ſeul nom, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appellé pour la voir. Une femme excite en moi un ſentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'appercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente, ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE.

Ah ! Héraclius, que tu juges bien ! ah Léonide, que tu penſes à merveille !

HERACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des choſes contraires nous ayons tous deux raiſon ?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages; regardez-la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable ; regardez-la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre plus grand ennemi ; la moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort ; point de plaiſir ſans elle, point de douleur ſans elle auſſi : on a raiſon de la craindre, on a raiſon de l'eſtimer. Sage eſt qui s'y fie, & ſage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'allégreſſe & la triſteſſe ; elle bleſſe & elle guérit, c'eſt du thériaque & du poiſon. Enfin elle eſt comme la langue, il n'y a rien de ſi bon quand elle eſt bonne, & rien de ſi mauvais quand elle eſt mauvaiſe, &c.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connuſſions ce bien par expérience pour en jouir, & ce mal pour nous en garantir ?

HERACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Juſqu'à quand, notre père, nous refuſerez-vous notre liberté ? & quand nous inſtruirez-vous qui vous êtes & qui nous ſommes ?

ASTOLPHE.

Ah ! mes enfans ! ſi je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, ſachez qu'il eſt dangereux pour vous de ſortir d'ici. La raiſon qui m'a forcé à vous cacher votre ſort, c'eſt l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette converſation eſt interrompue par un bruit de chaſſe. Héraclius & Léonide s'échappent, excités par la curioſité. Les deux payſans gracieux, c'eſt-à-dire les deux bouffons de la piéce viennent parler au bon homme Aſtolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius ſortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel eſt cet objet ?

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aſpect !

CINTIA.

Quelle horrible préſence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très-réſolue, & je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous, poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je ſuis une femme, & rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il homme en vie?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HERACLIUS.

Non, je préſume pourtant que ſi j'ai vu le ciel, & ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien ſavant; ſi tu as eu une éducation de brute, ce n'eſt point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait, & qui a fait tant de peur à une femme?

HERACLIUS.

Je ne le ſais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi, ce n'eſt pas peu ſavoir, que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes fléches.

(*Cintia eſt armée d'un arc, & porte un carquois ſur l'épaule, elle veut prendre ſes fléches.*)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

CINTIA *laiſſant tomber ſes fléches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HERACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel beſoin avez-vous de vos fléches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton ſtyle, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une ſtatue de neige.

& vous autres, pourrai-je ſavoir auſſi quelque choſe de vous, ſi j'interroge ce vieillard qui en ſait plus que vous deux ?

LÉONIDE.

Nous n'en ſavons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en ſauras rien.

PHOCAS.

Comment ! je n'en ſaurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buiſſons & tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure, c'eſt là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais ; c'eſt de-là qu'eſt ſortit ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Et bien, entrez-y avec des ſoldats, & regardez au fond. (*Héraclius & Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LÉONIDE.

Que perſonne n'oſe en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette

demeure ſombre, il faudra que nous mourrions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible ?

HERACLIUS & LÉONIDE *enſemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée ; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reſte pas dans les carquois une fléche qui ne ſoit lancée dans leur poitrine. *

(*Comme on eſt prêt à tirer ſur ces deux jeunes gens, Aſtolphe ſort de ſon antre, & s'écrie :*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce ſoit moi qui meure ; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(*Tout le monde reſte en ſuſpens, en s'écriant :*)

Qu'eſt-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle choſe admirable !

* Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce diſcours de Cintia eſt peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un ſiècle où l'on était ſi loin du bon goût, un auteur ſe ſoit abandonné à ſon génie ſauvage pour amuſer une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu juſqu'à préſent n'eſt que contre le bon ſens ; mais que Cintia qui a paru avoir quelques ſentimens pour Héraclius, & qui doit l'épouſer à la fin de la piéce, ordonne qu'on le tue lui & Léonide, cela choque ſi étrangement tous les ſentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuſe* de D. Pédro Caldéron de la Barca n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

(*Les deux payſans gracieux prennent ce moment intéreſſant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette ſituation, & ils croient que tout cela eſt de la magie : Phocas reſte tout penſif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu léthargie pareille à celle dont le diſcours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du tems, de tes cheveux blancs & de ton vieux viſage brûlé par le ſoleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta perſonne ; je t'ai vu ambaſſadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons : lève-toi, & dis-moi, ſi l'un de ces deux jeunes gens n'eſt pas le fils de Maurice que ta fidélité ſauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, ſeigneur, l'un eſt le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, ſans qu'il ſache qui il eſt, ni qui je ſuis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainſi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéiſſance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le deſtin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux eſt le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'eſt l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'eſt des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puiſqu'en les tuant tous deux je ſuis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de ta crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LÉONIDE.

En aſſouviſſant ta fureur dans mon ſang : ce ſera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'eſt l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'eſt la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'eſt moi qui ſuis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur. *

* On voit que dans cet amas d'aventures & d'idées romaneſques, il y a de tems en tems des traits admirables. Si tout reſſemblait à ce morceau, la piéce ſerait au-deſſus de nos meilleures.

PHOCAS.

Quoi! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice?

(*Tous deux enſemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'eſt?

HERACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'eſt l'un des deux; ma tendreſſe taira qui c'eſt des deux.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent pour en ſauver un? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tiran. Soldats, qu'on frappe l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te cauſerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils; & pour

t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, & qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es sûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un & l'autre ?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ? qu'ai-vu ?

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où ſuis-je ? Quand je ſuis prêt de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître ; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauve-garde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront. Ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang ; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſupplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. crainds que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon; & cette longue mort t'arrachera ton ſecret piéce à piéce.

(*Phocas renverſe le vieil Alphonſe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS & LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Oſez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a ſauvé notre vie, n'eſt-il pas juſte que nous gardions la ſienne?

PHOCAS.

Ainſi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une payſanne.

LÉONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils

comme un ſuprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la préſomption de vouloir être au deſſus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah! c'eſt là aimer. Hélas! je cherchais auſſi à aimer l'un des deux. Que mon indignation ſe venge ſur l'un & ſur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence, qu'eſpèrent-ils? qu'on les traîne en priſon, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je ſens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

(*Cette ſcène terrible, ſi étincelante de beautés naturelles, eſt interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce tems-là les deux ſauvages ſe défendent contre les ſoldats de Phocas. Cintia & Libia reſtent préſentes ſans rien dire. Le vieux ſorcier Liſippo père de Libia arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens ſont bien peu de choſes; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune & le ſoleil obéiſſent à ma voix.

(*Auſſi-tôt la terre tremble, le théatre s'obſcurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs ſe ſauvent en tombant les uns ſur les autres.*

C'eſt ainſi que finit la première journée de la piéce de Caldéron.

Fin de la première journée.

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la ſeconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconſéquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce ſauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainſi : « Nous ſommes les premières qui avons vu com-» bien ſa rudeſſe eſt traitable.... J'en ai eu compaſſion, » j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord ſi fier, & en-» ſuite ſi ſoumis avec moi ! Il s'animait d'un ſi noble » orgueil, en ſe croyant le fils d'un empereur, il était » ſi intrépide avec Phocas, il aimait mieux mourir que » d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin ſa piété » envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire » comme à moi. »

Cela eſt naturel & intéreſſant. Mais voici un morceau qui paraît ſublime, c'eſt cette réponſe de Phocas au ſorcier Liſippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en oſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. Phocas répond : « C'eſt ainſi qu'en juge ma valeur ; & en voyant l'excès » de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils.

Phocas dit enfin au bon homme Aſtolphe, qu'il eſt content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au-lieu de gardes : « Car, dit Aſtolphe, puiſque le ſon des inſtru-

» mens les a fait ſortir de notre caverne, il les attirera » une ſeconde fois. » On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à Phocas que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illuſion ; qu'on n'eſt sûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt partout jointe au menſonge. « Pour vous en convaincre, » dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais ſuperbe, » élevé au milieu de ces déſerts ſauvages, ſur quoi eſt-il » fondé ? ſur le vent ; c'eſt un portrait de la vie hu- » maine. »

Bientôt après, Héraclius & Léonide reviennent au ſon de la muſique, & Héraclius fait l'amour à Cintia, à-peu-près comme Arlequin ſauvage. Il lui avoue d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrète horreur pour Phocas. Les payſans gracieux apprennent à Héraclius & à Léonide, que Phocas eſt à la chaſſe au tigre, & qu'il eſt dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas ; ainſi la nature s'explique dans Léonide & dans Héraclius ; mais elle ſe dément bien dans le reſte de la piéce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le ſorcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la muſique. On répond en chantant à toutes leurs queſtions. On chante à deux cœurs : le premier chœur dit : *On ne ſait ſi leur origine royale eſt menſonge ou vérité.* Le ſecond chœur dit, *Que leur bonheur ſoit vérité & menſonge.* Enſuite on leur préſente à chacun une épée.

Je ceinds cette épée en friſſonnant, dit Héraclius : *je me ſouviens qu'Aſtolphe me diſait que c'eſt l'inſtrument*

de la gloire, le tréſor de la renommée, que c'eſt ſur le crédit de ſon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du tréſor royal : pluſieurs la prennent comme un ornement, & non comme le ſigne de leur devoir. Peu de gens oſeraient accepter cette feuille blanche s'ils ſavaient à quoi elle oblige.

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, & ces riches habits dont on lui fait préſent, *Tout cela eſt beau*, dit-il, *cependant je n'en ſuis point ébloui, je ſens qu'il faut quelque choſe de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainſi développer dans le fils de Maurice l'inſtinct du courage, & dans le fils de Phocas l'inſtinct de l'ambition. Cela n'eſt pas ſans génie & ſans artifice ; & il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaiſſes fumées.

Phocas vient voir les deux ſauvages ainſi équipés ; ils ſe proſternent tous deux à ſes pieds ; & les baiſent. Phocas les traite tous deux comme ſes enfans. Héraclius ſe jette encore une fois à ſes pieds, & les baiſe encore ; aviliſſement qui n'était pas néceſſaire. Léonide au contraire ne le remercie ſeulement pas. Phocas s'en étonne. « De quoi aurai-je à te remercier ? lui dit Léonide : » ſi tu me donnes des honneurs, ils ſont dus à ma » naiſſance, quelle qu'elle ſoit : ſi tu m'as accordé la vie, » elle m'eſt odieuſe, quand je me crois le fils de » Maurice. » Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. Les payſans gracieux ſe mêlent de la converſation. La reine Cintia & Libia arrivent ; elles ne donnent aucun éclairciſſement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces diſparates arrive un ambaſſadeur du duc de Calabre, & cet ambaſſadeur eſt le duc de Calabre lui-même. Il baiſe auſſi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiſer la main. Phocas le relève, & le prétendu ambaſſadeur parle ainſi :

« Le grand duc Fréderic, ſachant, ô empereur! que » vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous, & devers » la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, » de votre arrivée, & elle, de l'honneur qu'elle a de » poſſéder un tel hôte; il veut mériter de baiſer ſa main » blanche. Mais, pour venir à des matières plus impor- » tantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous » dire, qu'étant fils de Caſſandre, ſœur de l'empereur » Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit » point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à » l'empire; mais que s'il ne ſe trouve point d'héritier » plus proche que Maurice, c'eſt à mon maître qu'appar- » tient le bonnet impérial, & la couronne de laurier, » comme un droit héréditaire. Il vous ſomme de les reſti- » tuer. »

PHOCAS.

Ne pourſuis point, tais-toi, tu n'as dit que des folies. De ſi ſottes demandes ne méritent point de réponſe, c'eſt aſſez que tu les aies prononcées.

LÉONIDE.

Non, ſeigneur, ce n'eſt point aſſez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par leſquelles on peut faire ſauter au plus vîte monſieur l'ambaſſadeur?

HERACLIUS.

Léonide, prends garde : il vient ſous le nom ſacré d'ambaſſadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir ſon maître.

PHOCAS *à l'ambaſſadeur.*

Pourquoi reſtes-tu ici ? n'as-tu pas entendu ma réponſe ?

FRÉDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raiſon des princes, eſt de la poudre, des canons & des boulets. *

PHOCAS.

Eh bien ſoit. — Que ferons nous, Cintia ?

CINTIA.

Pour moi, mon avis eſt, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des feſtins, des bals, de la muſique & des danſes.

PHOCAS.

Vous avez raiſon : entrons dans ces jardins, & divertiſſons-nous, pendant que l'ambaſſadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius reſtent enſemble. Le vieux bon homme Aſtolphe vient ſe jeter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un ſouffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de ſa priſon. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y conſens, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une ſi grande ſplendeur, & une ſi grande majeſté.*)

LÉONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encor dans le doute où nous ſommes & que tu

* Le lecteur remarque aſſez ici l'érudition de *Caldéron*, & celle des ſpectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des balles au cinquième ſiècle, ſont dignes de la conduite de cette piéce.

ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſottement à celui qui n'y a point de droit ?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'eſt-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation ruſtique; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puiſqu'il ſavait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naiſſance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, & avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nous deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuſe ? & dis-moi, n'eſt-ce pas auſſi une piété bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, & qui était en ſon pouvoir ? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un & de l'autre ?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LÉONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité ? Il a été compatiſſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous inſtruire de notre deſtinée : mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi : puiſque tu prends ſon parti, tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis prêt de.....

ASTOLPHE.

De quoi ? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'appelles ainſi ; vieux traître, vieux tyran !

(*Léonide lui ſaute à la gorge & le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah ! je ſuis tout briſé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris : les deux payſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez !

(*Phocas paraît alors. Cintia & le ſorcier arrivent.*)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fait point une mauvaiſe affaire.

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, madame, puiſque vous le voulez.

(*Léonide relevé, s'excuſe devant Phocas & Cintia de ſa chûte ; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal adroit, & veut courir après Héraclius pour ſe venger ;* PHOCAS *l'en empêche, & doutant toujours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia :*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vu ; mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, & l'autre par ſa modération.

Fin de la ſeconde journée.

TROISIÈME JOURNÉE.

LA troiſième journée reſſemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux ſauvages pour les polir ; & ces deux princes, qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuiſent en galanterie ſur les yeux & ſur la voix de Cintia, & de Libia. Fnfin Libia découvre à Héraclius, en préſence de Léonide, qu'Héraclius eſt le fils de Maurice : Comment le ſavez-vous ? dit Héraclius ; c'eſt répond Libia, que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec ſon ſecret.

LIBIA.

Oui, c'eſt à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Conſtantinople.

CINTIA.

Oui, non-ſeulement l'empire, mais auſſi la Sicile où je règne, qui eſt une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce ſecret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le ſecret tant qu'il vivra ; car l'empire eſt hydropique de mon ſang, & il s'aſſouvira du vôtre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le ſecret, & voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence; & voyons comment vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que ſur le champ

LIBIA.

Pluſieurs ne vous ſuivent.

CINTIA.

Pluſieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impoſſible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impoſſibilité.

(*Toutes deux enſembles.*)

Que vous réuſſiſſiez tant que Phocas ſera en vie.

LÉONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE.

Incertain ſur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théatre ayant feint de dormir.*

Déja ils ſont informés de cette tromperie, & perſuadés de la vérité à mon préjudice ; il eſt bien force qu'entre deux ſentimens ſi contraires & ſi diſtincts, celui d'ennemi & celui de père, le ſang faſſe ſon devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les obſerve finement, car il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, & qu'ils ne ſe confient qu'à elles ; de manière que je vais une ſeconde fois faire ſemblant d'avoir ſommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes ; mon cœur ſe partage néceſſairement en deux ſentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi ; allons, voyons ſi la nature ſe fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence ; il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, & qu'ils ne ſe confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce ſonge finiſſe.

LÉONIDE *ſans voir Phocas.*

J'avoue que je me ſuis ſenti pour Phocas, je ne ſais quelle affection ſecrète ; mais je vois à préſent que ce ſentiment ne venait que de mon orgueil qui aſpirait à l'empire. La même tendreſſe me prend actuellement pour Maurice, & je ſens que ce faux amour que je croyais ſentir pour Phocas, n'était au fonds que de la haine, quand j'imagine qu'il eſt un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. *

* On ſent combien ce diſcours eſt abſurde : comment l'empire était-il à Léonide ? parlerait-il autrement, ſi on lui

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir ſu quel noble ſang échauffe mes veines, quoiqu'à préſent ce feu ſoit atiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peu rien avérer ſur ce qu'ils diſent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du menſonge on paſſera à la vérité. Je me ſens trop troublé par les inquiétudes de tout ce ſonge, dont la rêverie eſt un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raiſon, ni jugement, je ne veux que régner ; & je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre deſir que d'être digne de ce que je ſuis. Laiſſons au ciel l'accompliſſement de mes deſſeins. Il ſoutiendra ma cauſe. (*Ici Héraclius ſe retire un moment ſans qu'on en ſache la raiſon.*)

LÉONIDE.

Il eſt parti, & je reſte ſeul. Non, je ne ſuis pas ſeul ; mes inquiétudes, mes peines ſont avec moi ; je ſuis ſi ſaiſi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier ſacré des empereurs, que je ne ſais comment je réſiſte aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétu-

avait dit qu'il eſt fils de *Maurice?* Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

des; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à perſonne.

LÉONIDE.

Cependant ſi Libia m'a fait entendre en m'en diſant davantage, que quand Phocas ſera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois eſpérer? * Mais quoi? je me ſuis ſenti une ſecrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette ſecrète inclination? Sans doute: donc, qu'eſt-ce que je crains? pourquoi reſtai-je en ſuſpens?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(*Léonide tire ici ſon poignard, Héraclius tire le ſien, & Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LÉONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'eſt moi qui me ſuis oppoſé à ſa fureur.

HERACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, & c'eſt moi qui te ſauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne ſuis ni endormi, ni éveillé;

* Libia ne lui a rien dit de cela; c'eſt à Héraclius qu'elle a tenu ce propos: il faut donc qu'elle ait tenu le même diſcours, tantôt à Héraclius, tantôt à Léonide.

j'entends crier, Qu'il meure ; j'entends crier, Qu'il ne meure pas ; je confonds ces deux voix, aucune ne m'eſt diſtincte ; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler ; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arrête à l'action & aux paroles, tout eſt égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main !

HERACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le ſien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde ; je ne peux, il eſt vrai porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace; il me ſemble que je le vois encore eſcrimer avec cet aſpic de métal & ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Eh ! ſeigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah ! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront.

Ah ! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril ?

(*Il s'en va, & on le laiſſe aller.*)

PHOCAS (*quand Héraclius eſt parti.*)

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE.

(*à part.*)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en ſuis tiré ... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai ; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon ; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide ; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſi ſubitement, ſeigneur ?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt ; c'eſt une létargie, un évanouiſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe ; mes idées ſont toutes troublées ; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie ; je ne ſuis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me ſauver au-lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, & que ſi Léonide ne m'avait ſecouru ; Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice ; toute ma colère crève ſur lui. Dites-moi ce que vous en penſez, & ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur

leur intention : il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange aventure ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit ; mais la déité qui m'inſpire, me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia & les autres, à dire ce qu'ils ſavent de ces prodiges ?

(*Tous enſemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi ;

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des deſtinées eſt arrivé.

ISMÉNIA.

Oui, ce jour même, cet inſtant même.

(*Tous enſemble.*)

Nous ſommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils diſparaiſſent tous avec le palais. Phocas & Liſippo reſtent ſur la ſcène.*)

PHOCAS.

Ecoute, eſpère tout de moi.

LISIPPO.

C'eſt en vain ; je dois vous laiſſer dans la ſituation où

vous êtes. Jugez parce que vous avez vu des raiſons de mon ſilence.

(*Il ſort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas auſſi ?

(*On entend derrière la ſcène des cris de chaſſeurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buiſſon, au rocher.

(*Libia & Cintia derrière la ſcène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude ; je n'ai pu ſavoir autre choſe d'eux tous, ſi-non qu'Héraclius m'a voulu ſecourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon ſecours. O abyme impénétrable ! que de choſes tu me dis, & que de choſes tu me caches !

(*On entend derrière le théatre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théatre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proie. *

(*Tous les chaſſeurs appellent ici leurs chiens & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *ſur le devant du théatre.*

Ainſi donc afin que la concluſion de cette terrible aventure réponde à ſon commencement, vois mon tigre

* Il y a dans l'original *umbriento*, qui veut dire, *affamé*, *de hambre*, *faim.*

qui revient ſur moi pourſuivi par des chiens, ſans que j'aie le tems de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour ſavoir... mais que vois-je?

LÉONIDE.

Je viens ſavoir... mais qu'apperçois-je?

HERACLIUS.

Tu appperçois mon ancien habit de peaux.

LÉONIDE.

Tu vois auſſi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai ſongé?

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HERACLIUS.

Qu'eſt devenu ce beau palais? où était-il?

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier juſqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, juſqu'à ce qu'enfin j'ai

entendu les cris des bêtes ſauvages, les aboiemens des chiens; j'ai appellé, vous êtes venus; ſûrement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvé à leur ordinaire au ſon de la muſique. Soyez les biens venus.

(*Tous les chaſſeurs derrière le théatre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux payſans gracieux, & une ſuite nombreuſe. Les payſans gracieux ſont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait (*dit un des gracieux*) de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux ?

LÉONIDE.

Je n'en ſais rien.

(*Les dames font des complimens à Phocas ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux payſans gracieux ſoutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*)

PHOCAS.

Quoiqu'il en ſoit de ce palais, qui ſans doute eſt un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de ſauvages en habit royaux, & où nous ferons des feſtins & des réjouiſſances.

LÉONIDE.

O ciel! ſera-ce une fiction? & ce que nous avons vu était-il une vérité? quel eſt le certain? quel eſt l'incer-

tain ? je n'y conçois rien, mais n'importe, allons-nous-en où nous ſerons bien logés, pompeuſement vêtus, & bien ſervis : que ce ſoit une vérité ou un menſonge, qui jouit, jouit ; ſoit que les choſes ſoient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baiſe ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-ſagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auſſi des graces que je te fais ?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne cauſent que des peines, & que les pompes royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent & qui diſparaiſſent, & qu'on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Aſtolphe & Liſippo arrivent, & s'arrêtent au fond du théatre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſu que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe approcher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés ?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te ſupplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en déſeſpéré au mépris de mon bonheur ?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que fais-je ? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui, puiſqu'il arrive tout-à-l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; & puiſque tu ſais le ſecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice, & je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je te dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez ; mais de qui le ſais-tu ?

HERACLIUS

D'un témoin irréprochable, c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pu ſavoir ?

HERACLIUS.

C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel eſpoir me reſte-t-il ? Moi, madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paie aſſez par ma mort ; & toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu ſi hardi de la nier à préſent, & de manquer de reſpect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne ſais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia*

Pour toi, je ne te replique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, môte le jugement, & la vie que je lui ai ſauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LÉONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point ſans raiſon ; car s'il eſt vrai que nous avons été dans ce palais, il n'eſt pas

vrai que nous ſoyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eſt mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le ſorcier l'avait deviné par ſa profonde ſcience.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainſi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abyme. -- Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent; il n'eſt plus tems de feindre; Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'affirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pas

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

Toutes les acteurs crient.

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS

Prétendez-vous empêher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche; il eſt venu ſur votre parole & ſur la mienne, il faut la tenir; & ſi vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous, & pour moi j'accomplirai ma promeſſe. Allez, vous autres; faites démarer cette barque qui eſt ſur la rive, percez-en le fond. — Madame je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point la mort; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoie courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, ruſtres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puiſque mon tombeau eſt dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vu. Adieu, Aſtolphe, mon père, je vous laiſſe au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité & qui a dit la vérité en mentant. *

PHOCAS.

Eſpère mieux & vois ſi j'ai de la compaſſion; je ne t'envie point la conſolation d'être avec Aſtolphe qui t'a ſervi de père. Qu'on entraîne auſſi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me ſoucie plus de la vie, puiſque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

* C'eſt que Phocas a fait ſemblant de ſavoir qu'Héraclius était fils de Maurice, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'Aſtolphe. Ainſi, ſelon Caldéron, *tout eſt menſonge & vérité.*

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confuſion !

PHOCAS.

A préſent, afin que les échos de leurs gémiſſemens ne viennent point juſqu'à nous, commençons nos réjouiſſances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaiſſe ; que tous mes vaſſaux lui baiſent la main, & qu'ils diſent à haute voix, vive Léonide !

HERACLIUS.

O cieux ! favoriſez-moi ;

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous !

(*La muſique chante*, vive Léonide !)

LÉONIDE.

Que tout ceci ſoit une vérité ou un menſonge, que cela ſoit certain ou faux, que l'enchantement finiſſe ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire ; & quand le deſtin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêchera pas d'avoir goûté une ſi grande félicité à côté d'un ſi grand péril.

HERACLIUS.

Cieux, favoriſez-moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La muſique recommence, & chante*, vive Léonide ! *On entend de l'artillerie, des tambours & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Aſtolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trom-

pettes, des tambours & du canon, qui paraiſſent vouloir changer nos divertiſſemens en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée, & qui revient ſur le théatre.*)

Je regardais d'une vue de compaſſion le combat des vents & des flots, & ce gonflement paſſager des vagues qui ſe jouent en bouillonnant ſur ces vaſtes champs verds & ſalés, lorſque j'ai vu de loin dans le golfe une vaſte cité de navires, qui ont fait une ſalve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'eſt apparemment quelque roi voiſin, feudataire de l'empire, (comme ils le ſont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en obſervant de plus près ces voiles enflées, je panche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'eſt la flotte du prince de Calabre, dont l'ambaſſadeur eſt venu vous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie & nos divertiſſemens? Cette flotte ne m'inſpire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; & pendant que ces vaiſſeaux répéteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégreſſe.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis malgré moi avec mes gens.

(*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe & Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient:* O cieux! ayez pitié de nous! *On voit avancer la flotte de Fréderic, & on entend:* A terre, à terre, aux armes, aux armes, guerre, guerre.)

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDERIC grand duc de Calabre, *deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre, formons nos eſcadrons; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés: qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque les eaux & les vents m'ont été ſi favorables: que le ſang & le feu faſſent voir un autre élément. Le deſtin m'a fait prince de Calabre; je ſuis neveu de Maurice, ſa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi paierai-je des tributs, au-lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? ſur-tout, lorſque je ſais que le fils poſthume de Maurice eſt perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arrache cet enfant à ſa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile: les deſtinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puiſque le tyran eſt ici mal accompagné? n'eſt-ce pas à moi de

ſoutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice ? Enfin, quand je n'aurais d'autre raiſon d'entreprendre cette guerre glorieuſe, que les prédictions ſiniſtres de Liſippo, cette raiſon me ſuffirait ; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte ſur ſes craintes.

(*On voit de loin Aſtolphe ſur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FRÉDERIC.

Quelle voix entends-je ſur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de deſtruction ! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci eſt monſtrueux. J'entends la voix d'un homme ; mais il ſouffle comme un animal : ce n'eſt point un oiſeau, car il ne vole pas : ce n'eſt point un poiſſon, car il ne nage pas ; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(*Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux ! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux ! nous implorons votre ſecours.

FRÉDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes & maintenant en voilà deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des

algues marines, des vents, des flots, & du limon, au-lieu d'être couverts d'écailles, ſont-ils couverts de poil ? Qui êtes-vous ?

ASTOLPHE.

Deux hommes ſi infortunés, que le deſtin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous ſommes les enfans des rochers; la mer n'a pu nous ſouffrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des ſoldats de Phocas, uſez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce ſerait une cruauté d'avoir pitié de nous, & afin que vous ſoyez obligés de nous ôter cette malheureuſe vie, ſachez que je ſuis le fils de Maurice. Ce vieillard que ſa fidélité a banni ſi long-tems de la cour, m'a ſauvé deux fois la vie ſur la terre & ſur la mer. C'eſt le généreux Aſtolphe. * Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds; accordez-moi la mort que j'implore: pourquoi héſitez-vous ? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens ?

FRÉDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je ſauvrais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité; mais je ſens une cauſe

* Le fonds de cette ſcène paraît intéreſſant & admirable: on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraiſemblance & de convenance. Il me ſemble qu'une telle ſcène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'eſt-à-dire, d'une péripétie attendriſſante, toute en action, ſans aucun embarras, ſans le froid recours des lettres écrites longtems auparavant, ſans rien de forcé, ſans aucun de ces raiſonnemens alembiqués qui font languir le tragique.

ſupérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifeſter ſa juſtice; & la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte & que j'embraſſe.

HÉRACLIUS & ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle..

FRÉDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre ſœur de Maurice; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprends mes eſprits; & plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déjà vu.

FRÉDERIC.

Cela eſt impoſſible; car je n'ai jamais approché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité; mais je t'ai vu ſans te voir.

FRÉDERIC.

Comment? me voir ſans me voir!

HERACLIUS.

Oui.

FRÉDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux ſavoir, & qui me ravit déjà en admiration.

HERACLIUS.

HERACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail & à la peine; & quoique j'aie beaucoup ſouffert, écoute moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de d'Etna....

(*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.*)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant ſur la ſcène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'oppoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes ſoldats s'avancent avec audace.

(*Les troupes de Phocas paraiſſent, les trompettes & les clairons ſonnent la charge, la bataille ſe donne : on entend d'un côté*, vive Phocas; *& de l'autre*, vive Fréderic. *Puis tous enſemble crient* : Aux armes, aux armes, combattons, combattons.)

HERACLIUS *l'epée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les ſentiers; ſi vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA *paraiſſant armée, à la têtes des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HERACLIUS.

Qui pourra ſoutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois?

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos déſtins : je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vue pour la première fois, & à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi? Rien que les viciſſitudes

incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie, moi fuir ? & fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi impoſſibles, que ſi elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie, ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand ſi tu enfonces ce paſſage, & ſi tu reſtes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai ſoin de ma réputation, & de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

Parce que ſi vous me traitez avec tant de bonté à préſent, vous direz peut-être comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en ſouvenez plus, & que mon bien & mon mal vous ſont indifférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du théatre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'eſt par-là qu'Hérclius a paſſé.

FREDERIC.

Paſſez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je ſuis ! quand je voudrais fuir, * je

* On ne conçoit rien à ce diſcours d'Héraclius. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'eſt une ironie

ne pourrais, vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraie & qui abandonne le poſte que vous gardiez ? Fuyez, vous pourrez à peine ſauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LÉONIDE *arrivant.*

Tournez tête, ſoldats ; ils ont forcé le paſſage que gardait Cintia ; défendons ſa vie, je ſerai le premier à mourir.

HERACLIUS *ſe jetant ſur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LÉONIDE.

Je ne ſuis point étonné de te voir en vie. Je ſuis perſuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout à l'heure, tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le deſir que j'en ai. Je crains ma ruine ſi Héraclius eſt vainqueur, puiſque ſon pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes eſpérances ſont perdues ; il eſt contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, ſecourez-moi! †

avec Cintia, il eſt difficile de s'en appercevoir.

† On ne conçoit rien à ce diſcours de Cintia. Je l'ai tradit fidèlement.

Pues, no me puedo declarar
Aunque quiſiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi eſperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer? cielos piadoſos!

Comment peut-elle craindre Héraclius qui eſt amoureux d'elle ?

(*On entend les tambours.*)

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui en briſant ton frein, briſe les loix & le devoir, puiſque tu oſes ainſi prendre le mords aux dents, demeure, & en courant ainſi déchaîné, ne fuis pas.

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en ſautant aux ennemis.*

O Ciel ! ma vie eſt perdue !

HERACLIUS *courant ſur lui.*

C'eſt mon ennemi, qu'il meure.

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux ! qu'ai-je entendu ? tout eſt toujours équivoque entr'eux. Toujours ces voix, *qu'il meure*, *qu'il ne meure pas* ! Qui des deux me tue ? qui des deux me défend ? je ſuis toujours en doute, je ſuis confondu.

HERACLIUS.

Ne ſois plus en doute à préſent. Si tu as voulu faire ici l'eſſai de ta tragédie, la voici déterminée. La vérité ſe montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain ; il diſait la première fois, *qu'il meure*, & moi *qu'il ne meure pas.* Tout eſt changé ; c'eſt lui qui te défend, & c'eſt moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je ſuis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préſage quand j'ai cru voir ton glaive enſanglanté ?

LÉONIDE.

Je ne me ſuis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Frédéric & des ſoldats s'approchent.*)

LIBIA.

C'eſt ici qu'eſt tombé Phocas.

FREDERIC.

C'eſt ici que ſon cheval l'a jeté par terre.

LÉONIDE.

Je ne ſuis donc venu ici que pour ma petite.

(*Troupe de ſoldats.*)

UN SOLDAT.

Accourez tous .... mais que vois-je?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par ſon fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'eſt pas ſon fils.

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc ?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, appaiſe ſa ſoif dans le ſien propre.

(*Phocas meurt en diſant ces paroles ; mais comment peut-il dire qu'Héraclius a verſé ſon propre ſang ? il faut donc qu'il ſe croie ſon père ; mais comment peut-il le croire ?*

CINTIA.

Déjà tous ſes gens ſont en fuite, & les miens ayant ſecoué le joug de la tyrannie diſent & rediſent :

Vive Héraclius, qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne ſon front du ſacré laurier !
Il doit régner, il eſt fils de Maurice.

(*Les ſoldats & le peuple diſent ces paroles avec Cintia. Ils ſont une couronne.*)

HERACLIUS.

Cette couronne appartient à Fréderic, il l'a méritée ; c'eſt à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briſer le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime poſſeſſeur. Vous l'êtes ; c'eſt à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je l'oſerai.

FREDERIC.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

C'eſt que j'ignore ſi tout ce que je vois eſt menſonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment ?

HERACLIUS.

C'eſt que je me ſuis déjà vu traité & vêtu en prince, & qu'enſuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de ſon habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens ; je vous ai menti ; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grace.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère, nous fûmes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore,

LÉONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidèle.

HERACLIUS.

Si par haſard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours battent, les clairons ſonnent, le peuple & les ſoldats s'écrient* :)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FREDERIC.

Que ces applaudiſſemens finiſſent.

HERACLIUS.

Eſpérons qu'un roi ſera heureux quand il commencera ſon règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiſſe une vérité, & qui ne puiſſe être un menſonge.

Fin de la troiſième & dernière journée.

DISSERTATION
DE L'ÉDITEUR,
SUR
L'HÉRACLIUS DE CALDÉRON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aiſément l'irrégularité de Shakeſpear, ſa grandeur & ſa baſſeſſe, des traits de génie auſſi forts, un comique auſſi déplacé, une enflure auſſi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéreſſans.

La grande différence entre l'Héraclius de Caldéron, & le Jules Céſar de Shakeſpear, c'eſt que l'Héraclius eſpagnol eſt un roman moins vraiſemblable que tous les contes des *mille & une nuits*, fondé ſur l'ignorance la plus craſſe de l'hiſtoire, & rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus abſurde. La piéce de Shakeſpear, au contraire, eſt un tableau vivant de l'hiſtoire romaine, depuis le premier moment de la conſpiration de Brutus, juſqu'à ſa mort. Le langage, à la vérité, eſt ſouvent celui des ivrognes du tems de la reine Elizabeth; mais le fonds eſt toujours vrai, & ce vrai eſt quelquefois ſublime.

Il y a auſſi des traits ſublimes dans Caldéron, mais preſque jamais de vérité, ni de vraiſemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de piéces ennuyeuſes dans notre langue, ce qui eſt encore pis: mais nous n'avons rien qui reſſemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas appercevoir dans ce fameux Caldéron, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte; & sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que Caldéron ne ſavait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſuppoſe une reine de Sicile du tems de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, & ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'Héraclius de Corneille pour le traveſtir d'une manière ſi horrible? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de Philippe V, & ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique; nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante piéces dramatiques des Eſpagnols du tems de Louis XIII

& de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du Cid ; il traduiſit le Menteur, la ſuite du Menteur ; il imita D. Sanche d'Aragon. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la piéce de Caldéron, il les ait inſérés dans ſon Héraclius, & qu'il ait embelli le fonds du ſujet ? Molière ne prit-il pas deux ſcènes du *Pédant joué* de Cirano de Berjerac ſon compatriote & ſon contemporain ?

Il eſt bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Caldéron, mais il ne l'eſt pas que Caldéron ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'Héraclius eſpagnol était très-fameux en Eſpagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe faiſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille ? & quelle mortification lui aurait-on donnée ? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ſes traductions de Guillin de Caſtro, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du Menteur. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas

de Caldéron dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduits de Caldéron ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon Héraclius eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies.* Il entend toutes nos piéces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu Caldéron en vue, n'aurait-il pas dit que les Eſpagnols commençaient enfin à imiter les Français, & leur faiſaient le même honneur qu'ils en avaient reçu ? aurait-il ſurtout appellé l'Héraclius de Caldéron une belle copie ?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comedia* fut jouée ; mais on eſt sûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640. Elle ſe trouve citée (dit-on) dans les romances de 1641. Ce qui eſt certain, c'eſt que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de Caldéron, après ſa mort parle ainſi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître Emmanuel aurait-il dit que Caldéron n'imita jamais perſonne, s'il avait pris le ſujet d'Héraclius dans Corneille ? Ce docteur était très-inſtruit de tout ce qui concernait Caldéron ; il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies ; tantôt ils faiſaient enſemble des piéces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux, qu'on joue encore en Eſpagne. Ces actes

ſacramentaux reſſemblent pour le fonds aux anciennes piéces italiennes & françaiſes, tirées de l'écriture; mais elles ſont chargées de beaucoup d'épiſodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces piéces à Louis XIV les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très-inutile au progrès des arts, de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal exprimé, & de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi longtems barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irrégularités des théatres eſpagnols & anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages, comment peuvent-ils avoir tort?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lopez de Véga lui-même, génie égal pour le moins à Shakeſpear. Voici comme il parle à-peu-près dans ſon épître en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce tems.*

Les Vandales, les Goths dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains:
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,

Nos aïeux étaient des barbares. *
L'abus règne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
** *Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.*
Je me vois obligé de ſervir l'ignorance;
J'enferme ſous quatre verroux ***
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des ſous.
Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir;
Il faut pour ſon argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue enſuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il ſe reproche; il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en eſt à ſa quatre-cent-quatre-vingt-troiſième piéce de théatre; il alla depuis juſqu'à plus de mille. Il eſt sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lopez & de Shakeſpear était d'être comédiens; mais Molière était comédien auſſi; & au lieu de s'aſſervir au déteſtable goût de ſon ſiècle, il le força à prendre le ſien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût;

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſennaron el vulgo a ſus rudezas?

** Munere ſin fama è gallardon.

*** Encierro los precepros con ſeis llaves, &c.

ſi cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chanſons du pont-neuf & le ſecond livre de Virgile. Les chantres du pont-neuf ſeraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût ; Auguſte, Mécène, Pollion, Varus avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels ſeront nos juges ? diront les partiſans de ces piéces irrégulières & bizarres. Qui ? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eſt equus & pater & res*, ſe réuniront à eſtimer le ſecond, le troiſième le quatrième & le ſixième livre de Virgile, & le ſauront par cœur, ſoyez sûr que ce ſont-là des beautés de tous les tems & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna & d'Athalie applaudis ſur tous les théatres de l'Europe, depuis Pétersbourg juſqu'à Parme, concluez que ces tragédies ſont admirables avec leurs défauts ; mais ſi on ne joue jamais les vôtres que chez vous ſeuls, que pouvez-vous en conclure ?

HÉRACLIUS,

HÉRACLIUS,

EMPEREUR

D'ORIENT,

TRAGÉDIE.

1647.

REMARQUE DE L'ÉDITEUR,

SUR UN PASSAGE

CONCERNANT HÉRACLIUS.

LOUIS Racine, fils de l'admirable Jean Racine, a fait un traité de la poéſie dramatique, avec des remarques ſur les tragédies de ſon illuſtre père. Voici comme il s'explique ſur l'Héraclius de Corneille, page 373.

« On croirait devoir trouver quelque reſſemblance entre Héraclius & Athalie, parce qu'il » s'agit dans ces piéces de remettre ſur un trône » uſurpé un prince à qui ce trône appartient, & » ce prince a été ſauvé du carnage dans ſon enfance. » Ces deux piéces n'ont cependant aucune reſſemblance entr'elles, non-ſeulement parce qu'il eſt » bien différent de vouloir remettre ſur le trône un » prince en âge d'agir par lui-même, ou un enfant » de huit ans; mais parce que Corneille a conduit » ſon action d'une manière ſi ſinguliere & ſi compliquée, que ceux qui l'ont lue pluſieurs fois, » & même l'ont vue repréſenter, ont encore de la » peine à l'entendre, & qu'on ſe laſſe à la fin, » *d'un divertiſſement qui fait une fatigue.*

» Dans Héraclius, ſujet & incidens, tout eſt de » l'invention du génie fécond de Corneille, qui » pour jeter de grands intérêts a multiplié des in- » cidens peu vraiſemblables. Croira-t-on une mère » capable de livrer ſon propre fils à la mort, pour » élever ſous ce nom le fils de l'empereur mort? » eſt-il vraiſemblable que deux princes, ſe croyant » toujours tous deux ce qu'ils ne ſont pas, parce » qu'ils ont été changés en nourrice, s'aiment » tendrement lorſque leur naiſſance les oblige à ſe » déteſter, & même à ſe perdre? Ces choſes ne ſont » pas impoſſibles; mais on aime mieux le mer- » veilleux qui naît de la ſimplicité d'une action, » que celui que peut produire cet amas confus » d'incidens extraordinaires. Peu de perſonnes » connaiſſent Héraclius: & qui ne connaît pas » Athalie?

» Il y a d'ailleurs de grands défauts dans Héra- » clius. Toute l'action eſt conduite par un perſon- » nage ſubalterne qui n'intéreſſe point: c'eſt la re- » connaiſſance qui fait le ſujet, au-lieu que la re- » connaiſſance doit naître du ſujet, & cauſer la pé- » ripétie. Dans Héraclius, la péripétie précède la » reconnaiſſance. La péripétie eſt la mort de Pho- » cas: les deux princes ne ſont reconnus qu'après » cette mort; & comme alors ils n'ont plus à le » craindre, qu'importe au ſpectateur qui des deux » ſoit Héraclius? Il me paraît donc que le poëte

» qui s'eſt conformé aux principes d'Ariſtote, &
» qui a conduit ſa piéce dans la ſimplicité des tra-
» gédies grecques, eſt celui qui a le mieux réuſſi. »

J'avoue que je ne ſuis pas de l'avis de Mr. Louis Racine en pluſieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer ſon fils à la mort pour ſauver le fils de ſon empereur ; mais pour rendre vraiſemblable une action ſi peu naturelle, il faudrait que la mère eût été obligée d'en faire ſerment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif ſupérieur à la nature ; or, c'eſt ce qu'on ne trouve pas dans l'Héraclius de Pierre Corneille ; Léontine même eſt d'un caractère abſolument incapable d'une piété ſi étrange ; c'eſt une intrigante, & même une très-méchante femme, qui réſerve Héraclius à un inceſte ; de tels caractères ne ſont pas capables d'une vertu ſurnaturelle.

Je ne crois pas impoſſible qu'Héraclius & Martian aient de l'amitié l'un pour l'autre ; je remarque ſeulement que cette amitié n'eſt guère théatrale, & qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvemens néceſſaires au théatre.

A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entiérement raiſon ; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaiſon d'Athalie & d'Héraclius, ſi ce n'eſt pour avoir une occaſion de dire qu'Héraclius lui paraît un mauvais ouvrage.

Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beau-

tés dans Héraclius, puiſqu'on le joue toujours avec applaudiſſement quand il ſe trouve des acteurs convenables aux rôles.

Les lecteurs éclairés ſe ſont apperçus ſans doute qu'une tragédie écrite d'un ſtyle dur, inégal, rempli de ſoléciſmes, peut réuſſir au théatre par les ſituations, & qu'au contraire une piéce parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la repréſentation. Eſther, par exemple, eſt une preuve de cette vérité; rien n'eſt plus élégant, plus correct que le ſtyle d Eſther; il eſt même quelquefois touchant & ſublime : mais quand cette piéce fut jouée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théatre fut bientôt déſert; c'eſt ſans doute que le ſujet eſt bien moins naturel, moins vraiſemblable, moins intéreſſant que celui d'Héraclius. Quel roi qu'Aſſuérus, qui ne s'eſt pas fait informer les ſix premiers mois de ſon mariage de quel pays eſt ſa femme! qui fait égorger toute une nation, parce qu'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à ſon viſir! qui ordonne enſuite à ce viſir de mener par la bride le cheval de ce même homme, &c.

Le fonds d'Héraclius eſt noble, théatral, attachant; & le fonds d'Eſther n'était fait que pour des petites filles de couvent, & pour flatter madame de Maintenon.

A MONSEIGNEUR

SEGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je ſais que cette tragédie n'eſt pas d'un genre aſſez relevé pour eſpérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, & que pour offrir quelque choſe à votre grandeur qui n'en fût pas entiérement indigne, j'aurais eu beſoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton, ou d'un Sénèque : mais comme je tâchais d'amaſſer des forces pour ce grand deſſein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juſte impatience de les publier ; & les applaudiſſemens qui ont ſuivi les repréſentations de ce poëme m'ont fait préſumer que ſa bonne fortune pourrait ſuppléer à ſon peu de merite. La curioſité que ſon récit a laiſſée dans les eſprits pour ſa lecture, m'a flatté aiſément,

juſques à me perſuader que je ne pouvais prendre une plus heureuſe occaſion de leur faire ſavoir combien je vous ſuis redevable ; & j'ai précipité ma reconnaiſſance, quand j'ai conſidéré qu'autant que je la différerais pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerais dans les apparences d'une ingratitude inexcuſable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auraient pas fait cette glorieuſe violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en impoſaient une très-preſſante néceſſité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuſe, & où l'on ne ſe défie avec raiſon de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connaître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on ſait par toute l'Europe l'accueil favorable que votre grandeur fait aux gens de lettres, que l'accès auprès de vous eſt ouvert & libre à tous ceux que les ſciences ou les talens de l'eſprit élèvent au-deſſus du commun, que les careſſes dont vous les honorez ſont les marques les plus indubitables & les plus ſolides de ce qu'ils valent, & qu'enfin nos plus belles muſes que feu monſeigneur le cardinal de Richelieu avait choiſies de ſa main pour en compoſer un corps tout d'eſprits, ſeraient encore inconſolables de ſa perte, ſi elles n'avaient trouvé chez votre grandeur la même protection

qu'elles rencontraient chez ſon éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puiſſe avoir entrée, on puiſſe croire qu'un homme mérite quelque véritable eſtime, ſi ſes travaux n'y portent les aſſurances de l'état que vous en faites, dans les hommages qu'il vous en doit. Trouvez bon, MONSEIGNEUR, *que celui-ci plus heureux que le reſte des miens, affranchiſſe mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, & que pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute ſi légitime, en leur apprenant, non-ſeulement que je ne ſuis pas tout-à-fait inconnu, mais auſſi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre ſur moi votre bienveillance & vos graces: de ſorte que quand votre vertu ne me donnerait pas toutes les paſſions imaginables pour votre ſervice, je ſerais le plus ingrat de tous les hommes ſi je n'étais toute ma vie très-véritablement,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-fidèle ſerviteur,
CORNEILLE.

AU LECTEUR,

SUR LA TRAGÉDIE D'HÉRACLIUS.

VOICI une hardie entrepriſe ſur l'hiſtoire, dont vous ne connaîtrez aucune choſe dans cette tragédie, que l'ordre de la ſucceſſion des empereurs Tibère, Maurice, Phocas & Héraclius. J'ai falſifié la naiſſance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en ſa faveur, & pour lui en donner une plus illuſtre, le faiſant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de ſon prédéceſſeur de douze années, & lui ai donné un fils, quoique l'hiſtoire n'en parle point, mais ſeulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priſcus ou Criſpus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Conſtantine: comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au-lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princeſſe que dans la quinzième année de ſa tyrannie, quoiqu'il l'eût ſacrifiée à ſa ſûreté avec ſes filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de juſtifier cette licence que j'ai priſe; l'événement l'a aſſez juſtifiée, & les exemples des anciens que j'ai rap-

portés ſur Rodogune, ſemblent l'autoriſer ſuffiſamment : mais à parler ſans fard, je ne voudrais pas conſeiller à perſonne de la tirer en exemple. C'eſt beaucoup haſarder, & l'on n'eſt pas toujours heureux ; & dans un deſſein de cette nature, ce qu'un bon ſuccès fait paſſer pour une ingénieuſe hardieſſe, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'empereur Maurice & de celle de ſes fils que Phocas faiſait immoler à ſa vue, rapporte une circonſtance très-rare, dont j'ai pris l'occaſion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle ſert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle expoſa ſon propre fils au ſupplice, au-lieu d'un des ſiens, qu'on lui avait donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, & l'empêcha par une conſidération pieuſe, que cette extermination de toute ſa famille était un juſte jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru ſatisfaire, s'il eût ſouffert que le ſang d'un autre eût payé pour celui d'un de ſes fils. Mais quant à ce qui était de la mère, elle avait ſurmonté l'affection maternelle en faveur de ſon prince, & l'on peut dire que ſon enfant était mort pour ſon regard. Comme j'ai cru que cette action était aſſez généreuſe pour mériter une perſonne plus illuſtre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai ſuppoſé que l'échange avait eu ſon effet ; & de cet enfant ſauvé par la ſuppoſition d'un autre,

j'en ai fait Héraclius, le ſucceſſeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne pouvait cacher long-tems cet enfant que Maurice avait commis à ſa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faiſait faire, & ſe voyant même déjà ſoupçonnée & prête à être découverte, ſe voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il était en peine, au-lieu duquel elle lui livra ſon propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre ſon fils Martian aux mains d'une perſonne qui lui fût plus acquiſe, d'autant que ce qu'elle venait de faire l'avait jetée, à ce qu'il croyait, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice qu'il avait ſeuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un ſecond échange d'Héraclius qu'elle nourriſſait comme ſon fils ſous le nom de Léonce, avec Martian que Phocas lui avait confié. Je lui fais prendre l'occaſion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, ſans revenir, à la guerre contre les Perſes; & à ſon retour je fais qu'elle lui donne Héraclius pour ſon fils, qui eſt dorénavant élevé auprès de lui ſous le nom de Martian, pendant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, & le nourrit ſous le nom de ſon Léonce, qu'elle avait expoſé pour l'autre. Comme ces deux princes ſont grands, & que Phocas abuſé par ce dernier échange, preſſe Héraclius

d'épouſer Pulchérie fille de Maurice, qu'il avait réſervée exprès ſeule de toute ſa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit & les titres de l'empire dans ſa maiſon; Léontine, pour empêcher cette alliance inceſtueuſe du frère & de la ſœur, avertit Héraclius de ſa naiſſance. Je ſerais trop long ſi je voulais ici toucher le reſte des incidens d'un poëme ſi embarraſſé, & me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puiſſiez commencer la lecture avec moins d'obſcurité. Vous vous ſouviendrez ſeulement qu'Héraclius paſſe pour Martian fils de Phocas, & Martian pour Léonce fils de Léontine, & qu'Héraclius ſait qui il eſt, & qui eſt ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas ni Pulchérie n'en ſavent rien, non plus que le reſte des acteurs, hormis Léontine, & ſa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque ſcrupule de ce qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'une mere expoſe ſon fils à la mort pour en préſerver un autre; à quoi j'ai deux réponſes à faire. La premiere, que notre unique docteur Ariſtote nous permet de mettre quelquefois des choſes qui même ſoient contre la raiſon & l'apparence, pourvu que ce ſoit hors de l'action, ou pour me ſervir des termes latins de ſes interprêtes, *extrà fabulam*, comme eſt ici cette ſuppoſition d'enfant, & nous donne pour exemple Œdipe, qui ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt

ans après. L'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer ſi elle eſt vraiſemblable, étant certain que toutes les vérités ſont recevables dans la poéſie, quoiqu'elle ne ſoit pas obligée à les ſuivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'eſt pas une néceſſité, & la vraiſemblance n'eſt qu'une condition néceſſaire à la diſpoſition, & non pas au choix du ſujet, ni des incidens qui ſont appuyés de l'hiſtoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable, & il l'eſt, ſelon Ariſtote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraiſemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; & quoique peut-être on voudra prendre certe propoſition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le ſujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraiſemblable. La preuve en eſt aiſée par le même Ariſtote, qui ne veut pas qu'on en compoſe une d'un ennemi qui tue ſon ennemi, parce que bien que cela ſoit fort vraiſemblable, il n'excite dans l'ame des ſpectateurs ni pitié ni crainte, qui ſont les deux paſſions de la tragédie; mais il nous renvoie la choiſir dans les évènemens extraordinaires qui ſe paſſent entre perſonnes proches, comme d'un père qui tue ſon fils, une femme ſon mari, un frère ſa ſœur; ce qui n'étant jamais vraiſemblable, doit avoir l'autorité de l'hiſtoire ou de l'opinion commune pour

être cru ; ſi bien qu'il n'eſt pas permis d'inventer un ſujet de cette nature. C'eſt la raiſon qu'il donne de ce que les anciens traitaient preſque les mêmes ſujets, d'autant qu'ils rencontraient peu de familles où fuſſent arrivés de pareils déſordres, qui ſont les belles & puiſſantes oppoſitions du devoir & de la paſſion.

Ce n'eſt pas le lieu de m'étendre ici plus au long ſur cette matière ; j'en ai dit ces deux mots en paſſant, par une néceſſité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage, puiſqu'elle va à en ſapper le fondement, & non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne ſont pas généralement avouées des ſavans. Auſſi ne donnai-je ici mes opinions qu'à la mode de Mr. de Montagne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en ſuis bien trouvé juſqu'à préſent ; mais je ne tiens pas impoſſible qu'on réuſſiſſe mieux en ſuivant les contraires.

ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HERACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtreſſe de Martian.

LEONTINE, dame de Conſtantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius & de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, & maîtreſſe d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPERE, praticien de Conſtantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

Un page de Léontine.

La ſcène eſt à Conſtantinople.

Devine, ſi tu peux, et choiſis, ſi tu l'oſes.

HÉRACLIUS, *EMPEREUR* D'ORIENT, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

(a) Crispe, il n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le ciel pour un ſceptre fait choix,

(a) *Criſpe, il n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne, &c.* On trouve ſouvent dans Corneille de ces maximes vagues, & de ces lieux communs, où le poëte ſe met à la place du perſonnage. S'il y a dans Racine quelque paſſage qui reſſemble au début de Phocas, c'eſt celui d'Agamemnon dans Iphigénie.

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,

(*b*) Juſqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées;
(*c*) Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
(*d*) Surtout, qui comme moi d'une obſcure naiſſance
Monte par la révolte à la toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis, & conſervé;
(*e*) Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes,

Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché!

Mais que cette réflexion eſt pleine de ſentiment! qu'elle eſt belle! qu'elle eſt éloignée de la déclamation!

Au contraire, les premiers vers de Phocas paraiſſent une amplification, les vers en ſont négligés. Ce ſont *les faux brillans qui environnent une couronne*, c'eſt *celui dont le ciel a fait choix pour un ſceptre, & qui en ignore le poids*; ce ſont *mille & mille douceurs*, qui ſont *un amas d'amertumes cachées*.

J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran, & à un meurtrier qui règne depuis longtems, & qui doit être très-accoutumé aux dangers d'une grandeur acquiſe par les crimes & à ces amertumes cachées ſous mille douceurs.

(*b*) *Juſqu'à ce qu'il le porte.* On doit autant qu'on le peut éviter ces cacophonies. Elles ſont ſi déſagréables à l'oreille qu'on doit même y avoir une grande attention dans la proſe. Que ſera-ce donc dans la poéſie? tout y doit être coulant & harmonieux.

(*c*) *Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouir.* Si ces douceurs ſont des amertumes, comment ſe plaint-on de les ſentir s'évanouir? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs & ſévères, on eſt étonné des fautes qu'on y trouve.

(*d*) *Surtout qui comme moi &c. — il croit voir de tempête.* Cette phraſe n'eſt pas correcte; *qui comme moi s'eſt élevé au trône, il croit voir des tempêtes*; cet *il* eſt une faute, ſurtout quand ce *qui comme* eſt ſi éloigné.

(*e*) *Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes, &c.* Cela eſt en même tems négligé & forcé; négligé, parce que ce mot vague de *tempêtes* n'eſt là que pour la rime; *forcé*, parce qu'il

Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes ;
(*f*) Et comme il n'a ſemé qu'épouvante, & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble, & que terreur.
J'en ai ſemé beaucoup, & depuis quatre luſtres
Mon trône n'eſt fondé que ſur des morts illuſtres ;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner ſans effroi,
(*g*) Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le ſang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ſes yeux envoyés au ſupplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour m'ôter ce trône ils ſervent d'inſtrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années ;
(*h*) Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ſes menées ;
Et le peuple amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embraſſe ce faux bruit.
(*i*) Impatient déjà de ſe laiſſer ſéduire

eſt difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes.

(*f*) *Et comme il n'a ſemé qu'épouvante & qu'horreur. Et comme il n'a ſemé*, c'eſt le fonds de la même penſée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phraſe, *comme il n'a ſemé, comme il voit en nous, &c.* eſt tres-ſouvent employé; il ne faut pas le prodiguer, parce qu'il eſt proſaïque.

(*g*) *Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.* Ce vers eſt beau; je ne ſais cependant ſi un empereur qui a eu aſſez de mérite & de courage pour parvenir à l'empire, du rang de ſimple ſoldat avoue ſi aiſément qu'il a immolé tant de perſonnes plus dignes que lui de la couronne ; il doit les avoir crues dangereuſes, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'eſt pas dans la nature qu'un ſouverain s'aviliſſe ainſi ſoi-même ; c'eſt à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théatre doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies.

(*h*) *Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ſes menées.* On ouvre l'oreille à un bruit, & non à des menées, on les découvre.

(*i*) *Impatient déjà de ſe laiſſer ſéduire. Se laiſſer ſéduire à quelqu'un* n'eſt plus d'uſage, & au fonds c'eſt une faute; *je me ſuis laiſſé aimer, perſuader, avertir par vous*; & non pas *aimer, perſuader, avertir à vous.*

Au premier impoſteur armé pour me détruire,
(*k*) Qui s'oſant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra (*l*) ſervir d'idole à ſon zèle charmé.
(*m*) Mais ſais-tu ſous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il reſſuſcite.

PHOCAS.

Quiconque en eſt l'auteur devait mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ;
Sa mort eſt trop certaine, & fut (*n*) trop remarquable.
Pour craindre un grand effet d'une ſi vaine fable.
Il n'avait que ſix mois, & lui perçant le flanc
On en fit dégoûter plus de lait que de ſang ;
(*o*) Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame

(*k*) *Qui s'oſant revêtir de ce fantôme.* Peut-on ſe vétir d'un fantôme ? l'image eſt-elle aſſez juſte ? comment pourrait-on ſe mettre un fantôme ſur le corps ? Toute métaphore doit être une image qu'on puiſſe peindre.

(*l*) *Servir d'idole à un zèle charmé.* Quelles expreſſions forcées ! pour ſentir à quel point tout cela eſt mal écrit, mettez en proſe ces vers :

Le peuple eſt impatient de ſe laiſſer ſéduire au premier impoſteur armé pour me détrôner, qui s'oſant révêtir d'un fantôme armé, voudra ſervir d'idole à ſon zèle charmé.

Entendra-t-on un tel langage ? ne ſera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés & de barbariſmes ? le ſévère Boileau a dit,

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Mais ſouvenons-nous auſſi que lorſque Corneille faiſait les beaux morceaux du Cid, des Horaces, de Cinna, de Pompée, il était un admirable écrivain.

(*m*) *Mais ſais-tu ſous quel nom ce fâcheux bruit s'exite ?* Un bruit ne s'exite point ſous un nom.

Qu'il eſt difficile de parler en vers avec juſteſſe ! mais que cela eſt néceſſaire !

(*n*) *Trop remarquable ; il n'avait que ſix mois.* Expreſſion trop familieres, trop proſaïques. *Et lui perçant le flanc* eſt un ſoléciſme, il faut *en lui perçant.*

(*o*) *Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame.* Ce prodige n'eſt point affreux, c'eſt ſeulement une croyance

Fut auſſi-tôt ſuivi de la mort de ma femme.
Il me ſouvient encore qu'il fut deux jours caché,
Et que ſans Léontine on l'eût long-tems cherché.
Il fut livré par elle, à qui pour récompenſe
(p) Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge preſque égal
Etait reſté ſans mère en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte eſt ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, & le peuple eſt crédule.
(q) Mais avant qu'à ce conte il ſe laiſſe emporter,
Il vous eſt trop aiſé de le faire avorter.
Quand vous fites périr Maurice, & ſa famille,
(r) Il vous en plut, ſeigneur, réſerver une fille,
Et réſoudre dès-lors qu'elle aurait pour époux
Ce prince deſtiné pour régner après vous.
(s) Le peuple en ſa perſonne aime encor, & révère,

puérile, aſſez commune autrefois, que les enfans au berceau avaient du lait dans les veines. Phocas même l'inſinue aſſez en diſant, *il n'avait que ſix mois, & on en fit dégoûter plus de lait que de ſang.* Cette conjonction & ſignifie évidemment que ce lait était une ſuite, une preuve de ſon enfance, & par-là même exclut le prodige; mais ſi c'en était un, que ſignifierait-il? à quoi ſervirait-il?

(p) *Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance*; Je donnai à Léontine ſon enfance à gouverner, —— *Juge par-là combien ce conte eſt ridicule.*— Tout eſt juſqu'ici de la proſe un peu commune & négligée. Le milieu entre l'ampoulé & le familier eſt difficile à tenir.

(q) *Mais avant qu'à ce conte il ſe laiſſe emporter &c.* On ne ſe laiſſe point *emporter à un conte*; on fait avorter des deſſeins, & non pas des contes.

[r] *Il vous en plut réſerver une fille.* Cela eſt du ſtyle d'affaires. *Il plut à votre majeſté donner tel ordre*; il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique.

(s) *Le peuple en ſa perſonne.* Cette perſonne ſe rapporte *à ce prince*, & c'eſt de cette fille réſervée, de Pulchérie, que Criſpe veut parler.

Et ſon père Maurice, & ſon aïeul Tibère;
Et vous verra ſans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur ſceptre au reſte de leur ſang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la ſœur ſur le trône du père;
Mais preſſez cet hymen. Le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque inſtant s'offre à mille haſards;
Et (*t*) n'eût été Léonce, en la dernière guerre,
(*u*) Ce deſſein avec lui ſerait tombé par terre,
Puiſque ſans la valeur de ce jeune guerrier;
Martian (*x*) demeurait ou mort ou priſonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périſſe,
Qu'il vous laiſſe un neveu qui le ſoit de Maurice,
Et qui réuniſſant l'une & l'autre maiſon,
(*y*) Tire chez vous l'amour qu'on garde pour ſon nom.

PHOCAS.

Hélas! de quoi me ſert ce deſſein ſalutaire,
Si pour en voir l'effet (*z*) tout me devient contraire?

[*t*] *N'eût été Léonce.* Ces expreſſions ſont bannies aujourd'hui, même du ſtyle familier.

[*u*] *Ce deſſein avec lui ſerait tombé par terre.* On a déjà repris ailleurs ces façons de parler vicieuſes. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie & ſenſible, eſt mauvaiſe; c'eſt une règle qui ne ſouffre point d'exception. Or quel peintre pourrait repréſenter une idée qui tombe par terre?

[*x*] *Demeurait mort.* On ne peut dire qu'un *homme ſerait demeuré mort ſi on ne l'avait ſecouru.* Ces mots *demeurer mort* ſignifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait eſtropié, parce qu'un eſtropié peut guérir; qu'on demeurerait priſonnier, parce qu'un priſonnier peut être délivré; mais non pas qu'on demeurerait mort, parce qu'un mort ne reſſuſcite pas.

(*y*) *Tire chez vous l'amour qu'on garde pour ſon nom.* On a déjà repris ailleurs cette expreſſion *tirer l'amour*; on ne tire l'amour chez perſonne.

(*z*) *Tout me devient contraire pour en voir l'effet*, n'eſt pas français, c'eſt un ſolécisme.

Pulchérie & mon fils ne ſe montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les averſions entr'eux deux mutuelles,
(*a*) Les font d'intelligence à ſe montrer rebelles.
La princeſſe ſurtout frémit à mon aſpect ;
Et quoiqu'elle étudie un peu de faux reſpect,
Le ſouvenir des ſiens, l'orgueil de ſa naiſſance,
(*b*) L'emporte à tous momens à braver ma puiſſance.
Sa mère que long-tems je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'eſpérai de gagner,
L'a de la ſorte inſtruite, & ce que je vois ſuivre
Me punit bien (*c*) du trop que je la laiſſais vivre.

CRISPE.

Il faut (*d*) agir de force avec de tels eſprits,
Seigneur, & qui les flatte endurcit leurs mépris.
La violence eſt juſte où la douceur eſt vaine.

PHOCAS.

C'eſt par-là qu'aujourd'hui je veux dompter ſa haine :
Je l'ai mandé exprès, (*e*) non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, & pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

(*a*) *Les font d'intelligence à ſe montrer*, n'eſt pas français. *Des averſions qui font d'intelligence.* Que de barbariſmes !

(*b*) *L'emporte à braver.* Autre barbariſme.

L'a de la ſorte inſtruite, eſt du ſtyle de la comédie.

(*c*) *Du trop que je la laiſſai vivre* eſt trop d'une proſe familière & trop incorrecte.

(*d*) *Agir de force.* On dit *entrer de force*, *uſer de force* je doute qu'on diſe *agir de force* le ſtyle de la converſation permet, *agir de tête*, *agir de loin*; & s'il permet, *agir de force*, la poéſie ne le ſouffre pas.

(*e*) *Non plus pour la flatter, mais pour prendre mon ordre.* C'eſt une faute de conſtruction; il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phraſe. Ne nous

SCENE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE,

PHOCAS.

ENFIN, madame, il eſt tems de vous rendre;
Le beſoin de l'état défend de plus attendre ;
Il lui faut des Céſars, & je me ſuis promis
D'en voir naître bientôt de vous, & de mon fils.
Ce n'eſt pas exiger grande reconnaiſſance
Des ſoins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au (*f*) rang le plus ſublime ;
Ma couronne & mon fils valent bien quelque eſtime ;
Je vous les offre encor après tant de refus ;
(*g*) Mais apprenez auſſi que je n'en ſouffre plus,
Que de force ou de gré je veux me ſatisfaire,

rebutons point de ces remarques grammaticales ; la langue ne doit jamais être violée. Pocas parle très-bien & très-convenablement ; je ne ſais ſi on en peut dire autant de Pulchérie.

(*f*) *Le rang le plus ſublime! & une couronne & un fils qui valent de l'eſtime.* Eſt-ce là l'auteur des beaux morceaux de Cinna?

(*g*) *Que de force ou de gré je veux me ſatisfaire.*

Se ſatisfaire n'eſt pas le mot propre. On ne dit je veux me ſatisfaire, que dans le diſcours familier. Je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices. *Mais enfin dans la vie, il faut ſe ſatisfaire.* (*Molère*). Je veux me ſatisfaire *de gré* eſt un pléonaſme. Et je veux me ſatisfaire *de force* eſt un contre-ſens. On ſe fait obéir de gré ou de force. Mais on ne ſe ſatisfait pas de force. Phocas entend qu'il réduira de gré ou de force Pulchérie, mais il ne le dit pas.

Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que, ſi votre orgueil s'obſtine à me haïr,
Qui ne peut être aimé ſe peut faire obéir.

PULCHERIE.

(*h*) J'ai rendu juſqu'ici cette reconnaiſſance
A ces ſoins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laiſſée en quelque liberté,
(*i*) J'ai voulu me défendre (*k*) avec civilité:
Mais puiſqu'on uſe enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière (*l*) à l'injuſte fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il fallait me cacher avec quelque artifice
(*m*) Que j'étais Pulchérie, & fille de Maurice.

[*h*] *J'ai rendu juſqu'ici cette reconnaiſſance.* Cela n'eſt pas français, on ne rend point une reconnaiſſance à des ſoins, on a de la reconnaiſſance, on la témoigne, on la conſerve; *J'ai rendu cette reconnaiſſance.*

(*i*) *Que j'ai voulu, &c.* c'eſt encor une faute contre la langue.

(*k*) *Avec civilité* eſt du ton de la comédie.

(*l*) *A l'injuſte fureur*; il faudrait *à la fureur de &c.* On ne pourrait dire *à la fureur* généralement que dans un cas tel que celui-ci: *la fermeté brave la fureur*: l'épithète d'*injuſte* eſt faible & oiſeuſe avec le mot *fureur.* Enfin *la fureur* ne convient pas ici; ce n'eſt point une fureur de marier *Pulchérie* à l'héritier de l'empire.

(*m*) *Que j'étais Pulchérie & fille de Maurice.* Sans examiner ici le ſtyle, je demande, ſi une jeune perſonne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance? On ne traite point ainſi ſon maître dans ſa propre maiſon. Voyez comme *Joſabeth* parle à *Athalie*; elle lui fait ſentir tout ce qu'elle penſe; cette retenue habile & touchante fait beaucoup plus d'impreſſion que des injures. *Electre* aux fers n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches; mais *Pulchérie* bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup? peut-elle parler en ſouveraine? un ſentiment de douleur & de fierté qui échappe dans ces occaſions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles? Ce n'eſt pas que j'oſe condamner ici *Pulchérie*, mais en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtiſans & de leurs gardes, ſont des perſonnages dont le modèle n'eſt point dans la nature.

(*n*) Si tu faiſais deſſein (*o*) de m'éblouir les yeux,
Juſqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels ſont tes préſens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils & ta couronne;
(*p*) Mais que me donnes-tu, puiſque l'une eſt à moi,
Et l'autre en eſt indigne étant ſorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puiſqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oſes preſcrire
Porte dans ta maiſon les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infame raviſſeur,
Te faſſe vrai monarque, & juſte poſſeſſeur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée,
Qu'en perdant tous les miens tu m'as ſeule épargnée;
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié

(*n*) *Si tu faiſais deſſein.* Cela n'eſt pas français; on ne fait pas *deſſein*, on a *deſſein*.

(*o*) *De m'éblouir juſqu'à prendre.* Il ſemble que ce ſoit *Phocas* qui prenne ces dons pour des dons précieux. Il fallait pour l'exactitude, *juſqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux*,

(*p*) *Mais que me donnes-tu, puiſque l'une eſt à moi?* Non aſſurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire romain: *Pulchérie* a moins de droit au trône que le dernier officier de l'armée. Il ne lui ſied point du tout de dire; *Il eſt à moi ce trône, c'eſt à moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propoſe *de laver ce trône avec ſon ſang.* J'obſerverai que ſi un trône eſt teint de ſang, il n'eſt point lavé de ſang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du ſang d'un empereur avec le ſang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien*, & non *du tien*. Elle répète ce mot encore, *le bourreau de mon ſang*. Elle dit qu'elle a le cœur *franc & haut*: on doit bien rarement le dire; il faut que cette hauteur ſe faſſe ſentir par le diſcours même. On a déjà remarqué que l'art conſiſte à déployer le caractère d'un perſonnage, & tous ſes ſentimens, par la manière dont on le fait parler, & non par la manière dont ce perſonnage parle de lui-même.

Vient de ta politique, & non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors (*q*) fit ſeul cette réſerve;
Tu m'as laiſſé la vie afin qu'elle te ſerve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en deſcendre;
Mais connais Pulchérie, (*r*) & ceſſe de prétendre.
Je ſais qu'il m'appartient ce trône où tu te ſieds,
Que c'eſt à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais comme il eſt encor teint du ſang de mon père,
S'il n'eſt lavé du tien, il ne ſaurait me plaire;
Et ta mort que mes vœux s'efforcent de hâter,
Eſt l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être;
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie eſt trop haut, & trop franc,
Pour craindre, ou pour flatter le bourreau de ſon ſang.

PHOCAS.

(*s*) J'ai forcé ma colère à te prêter ſilence,
Pour voir à quel excès irait ton inſolence.

(*q*) *Fit ſeul cette réſerve.* Faire une réſerve, pour dire, *épargner les jours d'une promeſſe*; cela n'eſt pas noble. *Faire une réſerve*, eſt ſtyle d'affaires.

(*r*) *Et ceſſe de prétendre.* Ce verbe *prétendre* exige abſolument un régime; ce n'eſt point un verbe neutre; ainſi la phraſe n'eſt point achevée. On pourrait dire, *ceſſez d'aimer & de haïr*, quoique ce ſoient des verbes actifs, parce qu'en ce cas cela veut dire, *ceſſez d'avoir des ſentimens d'amour & de haine*; mais on ne peut dire, *ceſſez de prétendre, de ſatisfaire, de ſecourir &c.*

(*s*) *J'ai forcé ma colère à te prêter ſilence.* Cette reponſe ne fait-elle pas voir que *Phocas* ne devait pas ſe laiſſer braver ainſi? Le moyen de parler encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort? Comment *Phocas* peut-il encore raiſonner amiablement avec *Pulchérie* après une telle déclaration? Eſt-il poſſible qu'il lui propoſe encore ſon fils?

J'ai vu ce qui t'abuſe, & me fait mépriſer ;
Et t'aime encor aſſez pour te déſabuſer.
N'eſtime plus mon ſceptre uſurpé ſur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main ſoit néceſſaire.
Depuis vingt ans je règne, & je règne ſans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me ſieds n'eſt pas (*t*) un bien de race ;
L'armée a ſes raiſons pour remplir cette place ;
Son choix en eſt le titre, & tel eſt notre ſort,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triſte ſacrifice ;
Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
Mon cœur qui réſiſtait fut contraint de céder ;
Mais pour remettre un jour l'empire en ſa famille,
Je fis ce que je pus, je conſervai ſa fille ;
Et ſans avoir beſoin de titres, ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

PULCHÉRIE.

(*u*) Un chétif centenier des troupes de Myſie,

(*t*) *Un bien de race* ; une *armée qui a ſes raiſons* ; un choix *qui eſt le titre d'une place*.. Toutes expreſſions plattes ou obſcures. *Phocas* d'ailleurs a très-grande raiſon de dire à cette *Pulchérie* que le trône de l'empire romain ne paſſe point aux filles. Mais il devait le dire auparavant, & mieux.

(*u*) *Un chétif centenier des troupes de Myſie.* Encore une fois on ne parle point ainſi à un empereur Romain reconnu & ſacré depuis long-tems ; il peut avoir paſſé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, & comme *Théodoſe* lui-même, ſans que perſonne ſoit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhenſible, c'eſt que tant d'injures & tant de mépris doivent abſolument ôter à *Phocas* l'envie de donner ſon fils à *Pulchérie*, puiſqu'il ne croit pas qu'*Héraclius* ſoit en vie, & qu'il n'a pas un intérêt preſſant à marier ſon fils avec une fille qui n'aime point le fils, & qui outrage le père. Il

Qu'un gros de mutinés élut par fantaiſie,
Oſer arrogamment ſe vanter à mes yeux
D'être juſte ſeigneur du bien de mes aïeux !
(*x*) Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ſes crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un ſi noir attentat,
En imputant leur perte au repos de l'état !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuſe !
Souffre, ſouffre à ton tour que je te déſabuſe ;
Apprends que ſi jadis quelques ſéditions
Uſurpèrent le droit de ces élections,
L'empire était chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
(*y*) Et l'on voit depuis lui remonter mon deſtin
Juſqu'au grand Théodoſe, & juſqu'à Conſtantin.
Et je pourrais avoir l'ame aſſez abattue...

PHOCAS.

(*z*) Hé bien, ſi tu le veux, je te le reſtitue,

ne ſera peut-être pas inutile de remarquer ici que *St. Grégoire* le grand écrivait à ce même *Phocas*, *benignitatem pietatis veſtræ ad imperiale fuſtigium perveniſſe gaudemus.* Nous ne prétendons pas que *Pulchérie* dût imiter la lâche flatterie de ce pape : ce n'eſt qu'une note purement hiſtorique.

(*x*) *Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ſes crimes.* Il fallait, *lui qui neut à l'empire autre droit que ſes crimes.* On n'a point des droits *pour*, mais des droits *à* ; c'eſt un ſoléciſme.

(*y*) *Et l'on voit depuis lui remontrer mon deſtin.* La race, le ſang, la maiſon, la famille, remonte à une tige, à *Conſtantin* ; mais le deſtin ne remonte pas.

(*z*) *Hé bien, ſi tu le veux, je te le reſtitue.* Un homme doux & faible pourrait parler ainſi, mais *notandi ſunt tibi mores.* Eſt-il vraiſemblable qu'un guerrier dur & impitoyable tel que *Phocas*, s'excuſe doucement envers une perſonne qui vient de l'outrager ſi violement, & qu'il lui offre toujours ſon fils ? S'il y était forcé par la nation, ſi en mariant ſon fils à *Pulchérie*, il excluait *Héraclius* du trône il aurait raiſon ; mais *Héraclius* n'en aura pas moins de droits, ſuppoſé qu'en effet on ait des droits

Cet empire, & conſens encor que ta fierté
Impute à mes remors l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends, & te fais des careſſes,
Pour appaiſer des tiens les ombres vengereſſes,
Et tout ce qui pourra ſous quelqu'autre couleur
Autoriſer ta haine, & flatter ta douleur.
Pour un dernier effort je veux ſouffrir ta rage
(*a*) Qu'allume dans ton cœur cette ſanglante image.
Mais que t'a fait mon fils ? était-il au berceau
Des tiens que je perdis le juge, ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire,
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
En ai-je eu quelque eſpoir qu'il n'ait aſſez rempli?
Et voit-on ſous le ciel prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien, ſi grand, ſi magnanime. ...

PULCHERIE.

Va, je ne confonds point ſes vertus, & ton crime ;
Comme ma haine eſt juſte, & ne m'aveugle pas,
(*b*) J'en vois aſſez en lui pour les plus grands états:
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne :
J'honore ſa valeur, j'eſtime ſa perſonne,

à un empire élective & ſuppoſé ſurtout qu'*Héraclius* ſoit en vie, ce que *Phocas* ne croit point.

(*a*) *Une rage qu'une ſanglante image allume !* Il n'eſt point d'ailleurs de ſanglante image dans ce couplet.

(*b*) *J'en vois aſſez pour les plus grands états.* Cette phraſe n'eſt pas françaiſe. On eſt digne de gouverner de grands états ; on a aſſez de mérite pour être élu empereur ; mais *je vois aſſez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée &c.* ne peut ſe dire, parce que le ſens n'eſt pas complet. Le mot *pour*, ſans verbe, ſignifie toute autre choſe ; Cet ouvrage était excellent *pour* ſon tems ; *Phocas* eſt bien patient *pour* un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur eſt digne de gouverner les plus grands états ; car quel plus grand état que l'empire romain ?

(*c*) *Et panche d'autant plus*

(*c*) Et panche d'autaut plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien ;
Que ſes longues froideurs témoignent qu'il s'irrite,
De (*d*) ce qu'on veut de moi par-delà ſon mérite ;
Et que de tes projets ſon cœur triſte & confus
Pour m'en faire juſtice approuve mes refus.
Ce fils ſi vertueux, d'un père ſi coupable,
(*e*) S'il ne devait régner, me pourrait être aimable ;
Et (*f*) cette grandeur même où tu le veux porter
Eſt l'unique motif qui m'y fait réſiſter.
Après l'aſſaſſinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laiſſé père, mère, ni frère,
Que j'en faſſe ton fils légitime héritier !
Que j'aſſure par-là leur trône au meurtrier !
Non, non, ſi tu me crois le cœur ſi magnanime,
Qu'il oſe ſéparer ſes vertus de ton crime,
Sépare tes préſens, & ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils ſans le ſceptre, ou le ſceptre ſans lui.
(*g*) Aviſe ; & ſi tu crains qu'il te fût trop infame
De remettre l'empire en la main d'une femme,

à lui vouloir du bien &c. Expreſſion de comédie.

(*d*) *Ce qu'on veut de moi par de-là ſon mérite. — Pour m'en faire juſtice &c.* Cela n'eſt pas d'un ſtyle élégant.

(*e*) *S'il ne devait régner me pourrait être aimable.* On ne peut dire, *il m'eſt aimable haïſſable*; & pourtant on dit, *il m'eſt agréable, déſagréable odieux inſupportables, indifférent.* On en a dit la raiſon.

(*f*) *Cette grandeur où tu le le veux porter,*
Eſt l'unique motif qui m'y fait réſiſter. Porter à une grandeur ! cela n'eſt ni élégant, ni correct : & un motif qui fait y réſiſter ! à quoi ? à cette grandeur où l'on veut porter *Martian.*

(*g*) *Corneille* emploie ſouvent ce mot *aviſe*, il était très-bien reçu de ſon tems. *Qu'il te fût infâme* n'eſt pas français ; la langue permet qu'on diſe, cela m'eſt honteux, mais non pas cela m'eſt infame. Et cependant on dit, il eſt infame à lui d'avoir fait cette action. Toutes les langues ont leurs bizarreries & leurs inconſéquences.

Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé.
On dit qu'Héraclius eſt tout prêt de paraître.
(*h*) Tyran, deſcends du trône, & fais place à ton maître.

PHOCAS.

(*i*) A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait ſortir du tombeau,
Te donne cette audace, & cette confiance!
(*k*) Ce bruit s'eſt fait déjà digne de ta croyance.
Mais....

PULCHÉRIE.

Je ſais qu'il eſt faux pour t'aſſurer ce rang,
Ta rage eut trop de ſoin de verſer tout mon ſang:
Mais la ſoif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle impoſture.

Au

(*h*) *Tyran deſcends du trône, & fais place à ton maître*, eſt un vers admirable: il le ſerait encore plus, ſi l'on pouvait parler ainſi à un empereur dans une ſimple converſation. Il n'y a qu'une ſituation violente qui permette les diſcours violens. Il eſt toujours étrange que *Phocas* perſiſte à vouloir offrir ſon fils à une princeſſe que tout autre ferait enfermer, pour l'empêcher de conſpirer, & pour avoir un otage.

NB. En général toutes les ſcènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur & une fille d'empereur ne ſe diſent point d'abord les dernières duretés, & quand une fois on a laiſſé échapper de ces reproches & de ces menaces qui ne laiſſent plus lieu à la converſation, tout doit être dit. La ſcène aurait fini très-heureuſement par ce beau vers, *Tiran, deſcends du trône, & fais place à ton maître*; mais quand on entend enſuite, *A ce compte arrogant &c.* les injures multipliées révoltent le lecteur, & font languir le dialogue.

(*i*) *A ce compte, arrogante un fantôme nouveau. A ce compte*, eſt du ſtyle négligé, & du ton familier, qu'on ſe permettait alors mal-à-propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à *Pulchérie*, s'il était poſſible qu'un empereur & une fille d'empereur ſe diſſent des injures groſſières.

(*k*) *Ce bruit s'eſt fait déjà digne de la croyance.* Un bruit ne peut ſe faire digne ni indigne; cela n'eſt pas français, parce qu'on ne peut s'exprimer ainſi en aucune langue.

Au ſeul nom de Maurice il te fera trembler ;
Puiſqu'il ſe dit ſon fils il veut lui reſſembler ;
(*l*) Et cette reſſemblance où ſon courage aſpire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon ſuffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère & pour mon empereur,
Et dedans ſon parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, ſi quelque remors te donne un juſte effroi,
(*m*) Sors du trône, & te laiſſe abuſer comme moi ;
Prends cette occaſion de te faire juſtice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton ſupplice ;
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
(*n*) Ma patience a fait par-delà ſon pouvoir.
Qui ſe laiſſe outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, eſpère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront ſéduits.
Dans ton ame à ton gré change ma deſtinée ;

[*l*] *Et cette reſſemblance où ſon courage aſpire*
Mérite de gouverner l'empire.
C'eſt une faute en toute langue, parce qu'une reſſemblance ne peut ni gouverner, ni mériter.

(*m*) *Sors du trône, & te laiſſe abuſer comme moi.* Elle fait deux fois cette propoſition, & la ſeconde eſt bien moins forte que la première ; mais peut-elle ſérieuſement lui parler ainſi ? Je ſais que ces bravades réuſſiſſent auprès du parterre ; mais je doute qu'un lecteur inſtruit les approuve quand elles ne ſont pas néceſſaires, & quand elles ſont ſi fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs.

(*n*) *Ma patience &c.* Comment une patience fait-elle au-delà de ſon pouvoir ? Jamais on ne peut faire que ce qu'on peut.

(*o*) Mais choiſis pour demain la mort, ou l'hyménée.

PULCHERIE.

Il n'eſt pas pour ce choix beſoin d'un grand effort,
A qui hait l'hyménée, & ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, ſi tu veux encor, que ton cœur la ſouhaite. (*p*)

Dans les deux ſcènes ſuivantes Héraclius paſſe pour Martian, & Martian pour Léonce. Héraclius ſe connaît; mais Martian ne ſe connaît pas.

(*o*) *Mais choiſis pour demain la mort ou l'hyménée. Pochas* enfin la menace; mais qu'elle raiſon a-t-il de perſiſter à lui faire épouſer ſon fils, qui ne veut pas d'elle & dont elle ne veut pas? Il n'en a d'autre raiſon que celle qui lui a été ſuggérée par ſon confident Criſpe à la première ſcène. Criſpe lui a remontré que ce mariage attirerait à la maiſon de Phocas l'affection du peuple qu'on ſuppoſe attaché à la maiſon de Maurice; mais la haine implacable & juſte de Pulchérie détruit cette raiſon. N'aurait-il pas fallu que les grands & le peuple euſſent demandé le mariage de Pulchérie & de Martian?

(*p*) Il me ſemble que cette ſcène ſerait bien plus vraiſemblable, bien plus tragique, ſi l'auteur y avait mis plus de décence & plus de gradation. Un mot échappé à une princeſſe qui eſt dans la ſituation de Pulchérie, fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle, & un torrent d'injures répétées.

SCENE III. (q)

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS *cru Martian, & ſachant qu'il eſt Héraclius*, CRISPE.

PHOCAS *à Héraclius.*

(r) APPROCHE, Martian, que je te le répète.
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conſpire encor la perte & du père, & du fils.
Elle-même a ſemé cette erreur populaire,
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puiſſe impoſer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouſer.

HERACLIUS *cru Martian.*

Seigneur . . .

PHOCAS.

Garde ſur toi d'attirer ma colère.

HERACLIUS *cru Martian.*

Duſſai-je mal uſer de cet amour de père,
(s) Etant ce que je ſuis, je me dois quelque effort,
Pour vous dire, ſeigneur, que (t) c'eſt vous faire tort,

(q) J'ai cru qu'il ſerait utile pour le lecteur d'ajouter dans cette ſcène, & dans les ſuivantes aux noms des perſonnages, les noms ſous leſquels ils paraiſſent & d'indiquer encore s'ils ſe connaiſſent eux-mêmes, ou s'ils ne ſe connaiſſent pas, pour lever tout équivoque, & pour mettre le lecteur plus aiſément au fait : c'eſt une triſte néceſſité.

(r) *Approche, Martian, que je te le répète.* On doit répéter le moins qu'on peut. Mais ſi Pulchérie, que Phocas nomme *ingrate furie*, conſpire la perte du père & du fils, il eſt bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que ſon fils épouſe *cette furie*.

(s) *Etant ce que je ſuis, je me dois quelque effort.*

Pour vous dire . . . . .

Le ſens de la phraſe eſt, *je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte*, mais il ne doit pas faire *effort* pour *dire*; ce n'eſt pas ſur cet effort qu'il ſe fait, que ſon devoir tombe. D'ailleurs il ne fait point d'*effort*, puiſqu'il n'aime point Pulchérie, puiſqu'il croit même être ſon frère; & puis, comment ſe doit-on un *effort* ?

(t) *C'eſt vous faire tort*, eſt trop du ſtyle de la comédie

Et que c'eſt trop montrer d'injuſte défiance,
De ne pouvoir régner que par ſon alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de ſon époux,
Ma naiſſance ſuffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, & tiendrais l'empire même infame,
S'il fallait l'obtenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

(*u*) Hé bien, elle mourra, tu n'en as pas beſoin.

HERACLIUS *cru Martian.*

De vous même, ſeigneur, daignez mieux prendre ſoin.
Le peuple aime Maurice, en perdre ce qui reſte
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeſte.
Au nom d'Héraclius à demi ſoulevé,
(*x*) Vous verriez par ſa mort le déſordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner un autre, & la laiſſer ſujette ;
(*y*) Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de ſon cercueil,
A ce fils ſuppoſé dont il faut me défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

(*u*) *Hé bien, elle mourra, tu n'en a pas beſoin.* Ce mot ſemble condamner toute la ſcène précédente. Phocas avoue qu'il n'avait nul beſoin de marier Pulchérie à ſon fils ; il ſemble au contraire qu'il devait avoir un beſoin très-preſſant de ce mariage pour former un nœud intéreſſant.

[*x*] On n'achève point un déſordre comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'eſt pas le mot propre.

(*y*) *Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil.* On peut être puni de ſon orgueil par un hymen diſproportionné ; mais on ne peut pas dire *être puni d'un hymen*, comme on dit *être puni du dernier ſupplice. Parti plus bas* eſt déplacé. Il ſemble que Martian ſoit un parti bas, & qu'on menace Pulchérie d'un parti plus bas encore.

HERACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié... (1)

PHOCAS.

A l'épreuve d'un ſceptre il n'eſt point d'amitié,
(a) Point qui ne s'éblouiſſe à l'éclat de ſa pompe,
Point qu'après ſon hymen ſa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHERIE.

Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
(b) La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre;
Et ma mort en ſervant de comble à tant d'horreurs....

PHOCAS.

Par ſes remercimens juge de ſes fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet ſuive.

(1) L'uſage a permis qu'en quelques occaſions on puiſſe appeller ſa femme *ſa moitié.*

Manes du grand Pompée écoutez ſa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable. C'eſt la moitié du grand Pompée qui parle. Mais il eſt ridicule de dire d'une fille à marier; *cette moitié.*

(a) *Point qui ne s'éblouiſſe,—Point qu'après ſon hymen.* Ces trois *point* ſont un mauvais effet dans la poéſie; & *point qu'après* eſt encore plus dur & plus mal conſtruit. Et *point qui ne s'éblouiſſe à l'éclat de la pompe d'un ſceptre*, eſt du galimatias. Ce n'eſt point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans Cinna; c'eſt écrire comme Chapelain.

(b) *La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre.* Cette figure n'eſt-elle pas un peu outrée & recherchée? Ce qui eſt hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre ſiècle de courir après l'eſprit, d'affecter des penſées ingénieuſes; c'était bien plutôt le goût du tems de Corneille que du nôtre. Racine & Boileau corrigèrent la France qui depuis eſt retombée quelquefois dans ce défaut ſéduiſant. La vapeur d'un peu de ſang ne peut guère ſervir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique?

Je ſerai trop heureux d'en poſſéder la ſœur.
Ce guerrier vous adore, & vous l'aimez de même.
(*g*) Je ſuis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime.
Léontine leur mère eſt propice à nos vœux ;
Et quelque effort qu'on faſſe à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour ſi parfait les chaînes ſont ſi belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connaiſſez ce cœur infortuné ;
Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné ;
Et votre main illuſtre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me ſollicite.
Mais à d'autres penſers il me faut recourir :
(*h*) Il n'eſt plus tems d'aimer alors qu'il faut mourir ;

Il eût été à ſouhaiter peut-être que dès la première ſcène ces aventures euſſent été éclaircies ; mais avec un peu d'attention, il ſera aiſé de ſuivre l'intrigue : il eſt triſte qu'on ait beſoin de cette attention, qui *d'un divertiſſement nous fait une fatigut*, comme dit Boileau.

[*g*] *Je ſuis aimé* d'Eudoxe, *autant comme je l'aime.* Cette Eudoxe eſt une fille de Léontine, que par conſéquent Martian croit ſa ſœur. On n'a point encore parlé d'elle, & le véritable Héraclius cru Martian s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage.

On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale, *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces *beaux nœuds*, ni à cet *amour parfait*, à ces *chaînes ſi belles*, à ces *captivités éternelles.* Quinault a paſſé pour avoir le premier employé ces expreſſions, dont Corneille s'était ſervi avant lui dans preſque toutes ſes piéces. Il parait étrange que le public ſe ſoit trompé à ce point ; mais c'eſt que ſes expreſſions firent une grande impreſſion dans Quinault, qui ne parle jamais que d'amour & qui en parle avec élégance ; elles en firent très-peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petiteſſes trop fréquentes. Tous ces vers d'ailleurs ſont du ſtyle de la comédie, & d'un ſtyle dur, rempant, incorreſt.

[*h*] *Il n'eſt plus tems d'aimer, alors qu'il faut mourir.* Ce beau vers parait la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage ; on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle eſt, *& dicat jam*

(*i*) Et quand à ce départ une ame ſe prépare....

HERACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;
Pardonnez-moi ce mot, pour vous ſervir d'appui;
(*k*) J'ai peine à reconnaître encor un père en lui.
Réſolu de périr pour vous ſauver la vie,
Je ſens tous mes reſpects céder à cette envie;
Je ne ſuis plus ſon fils, s'il en veut à vos jours;
Et mon cœur tout entier vole à votre ſecours.

PULCHERIE.

C'eſt donc avec raiſon que je commence à craindre
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me ſecourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

Ah, mon prince, ah, madame, il vaut mieux vous réſoudre
(*l*) Par un heureux hymen à diſſiper ce foudre.

nunc debentia dicit: auſſi tous ces perſonnages ont beau parler d'amour, & de tyrans, & de mort, aucun d'eux ne touche; aucun n'inſpire de terreur juſqu'ici; mais l'intrigue commence à attacher, & c'eſt beaucoup. Le principal mérite de cette piéce eſt dans l'embarras de cette intrigue qui pique toujours la curioſité.

(*i*) *Et quand à ce départ une ame ſe prépare.* Ce mot *départ* eſt faible, & *une ame* auſſi. Tâchez de ne jamais faire ſuivre un vers fort & bien frappé, par un vers languiſſant qui l'énerve.

(*k*) *J'ai peine à reconnaître encor un père en lui.* Le lecteur doit ici ſe ſouvenir qu'Héraclius ſait bien que Phocas n'eſt point ſon père, mais qu'il n'a point dit ſon ſecret à Pulchérie; cela cauſe peut-être un peu d'embarras, & c'eſt au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût inſtruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs ſi rebutés des mauvais vers, qu'ils ne ſe ſoucient point du tout de ſavoir qui eſt Martian & qui eſt Héraclius, & qu'ils s'intéreſſent fort peu à Pulchérie.

(*l*) *Par un heureux hymen à diſſiper ce foudre.* Comment diſſipe-t-on un foudre par un hymen? Toute métaphore, encore une fois, doit être juſte. *Diſſiper ce foudre* n'eſt-là que pour rimer à *réſoudre*. Ce ſtyle eſt trop négligé.

Au nom de votre amour, & de votre amitié,
Prenez de votre ſort tous deux quelque pitié.
(*m*) Que la vertu du fils, ſi pleine & ſi ſincère,
(*n*) Vainque la juſte horreur que vous avez du père;
(*o*) Et pour mon intérêt n'expoſez pas tous deux....

HERACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, & qu'eſt ce que tu veux?
Tu m'as ſauvé la vie, & pour renonnaiſſance
Je voudrais à tes feux ôter leur récompenſe;
Et miniſtre inſolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom ſi glorieux,
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princeſſe, odieux à moi-même!
Je te connais, Léonce, & mieux, que tu ne crois;
Je ſais ce que tu vaux, & ce que je te dois.
Son bonheur eſt le mien, madame, & je vous donne
Léonce & Martian en la même perſonne;
(*p*) C'eſt Martian en lui que vous favoriſez.

(*m*) *Que la vertu du fils ſi pleine & ſi ſincère.* Une vertu *pleine & ſincère* n'eſt pas le mot propre; une vertu n'eſt ni pleine ni vuide.

(*n*) *Vainque la juſte horreur que vous avez du père. Vainque* eſt trop rude à l'oreille: *horreur de* eſt permis en vers.

(*o*) *Et pour mon intérêt n'expoſez pas tous deux.* Martian cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouſe Héraclius cru Martian, amoureux d'Eudoxe. Je remarquerai à cette occaſion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce ſacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup; ce ſont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts: de ſimples arrangemens de mariage ne ſont jamais tragiques, à moins que dans ces arrangemens mêmes il n'y ait un péril évident & quelque choſe de funeſte.

N'expoſez pas tous deux, n'eſt pas français; il faut, *ne les expoſez pas tous deux.*

(*p*) *C'eſt Martian en lui que vous favoriſez.* Cela veut dire pour le ſpectateur qu'Héraclius cru Martian, voit dans Léonce un autre lui-même; & cela veut dire auſſi dans l'eſprit de l'auteur, que Léonce eſt le vrai

(*q*) Oppoſons la conſtance aux périls oppoſés.
Je vais près de Phocas eſſayer la prière ;
(*r*) Et ſi je n'en obtiens la grace toute entière,
Malgré le nom de père, & le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ſes ennemis.
Oui, ſi ſa cruauté s'obſtine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher juſqu'à la force ouverte ;
Et puiſſe, ſi le ciel m'y voit rien épargner,
(*s*) Un faux Héraclius en ma place régner.
Adieu, madame.

SCENE V.

PULCHÉRIE, MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

PULCHERIE.

ADIEU, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône aquis ſans crime,
Digne d'un autre père. Ah Phocas ! ah tyran !

Martian ; c'eſt ce qui ſe débrouillera par la ſuite, & ce qui eſt ici un peu embrouillé ; mais un ſpectateur bien attentif peut aimer à deviner cet énigme.

(*q*) *Oppoſons la conſtance aux périls oppoſés.* Cet *oppoſés* eſt de trop, c'eſt une figure de mots inutile ; de plus, ce n'eſt pas le mot propre ; les périls menacent, les obſtacles s'oppoſent.

[*r*] *Et ſi je n'en obtiens la grace toute entière.* Ce vers eſt obſcur ; il va trouver Phocas, & s'il n'en obtient la grace. Il ſemble que ce ſoit la grace de Phocas. Il eût fallu dire auſſi ce que c'eſt que cette grace toute entière, puiſqu'on n'a pas encore parlé de grace.

(*s*) Il n'a point été queſtion dans cette ſcène *d'un faux Héraclius.* Cette imprécation forcée à laquelle on ne s'attend point, n'eſt-là que pour rappeller le titre de la piéce, & pour faire ſouvenir qu'Héraclius eſt le ſujet de la tragédie.

Se peut-il que ton ſang ait formé Martian ?
Mais allons, cher Léonce, admirant ſon courage,
Tâcher de notre part à repouſſer l'orage.
Tu t'es fait des amis, je fais des mécontens.
Le peuple eſt ébranlé, ne perdons point de tems :
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.

MARTIAN *ſe croyant Léonce.*

Pour orage en ſes mains ce tigre a votre vie ;
Et je n'oſerai rien qu'avec un juſte effroi
(*t*) Qu'il ne venge ſur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHERIE.

N'importe, à tout oſer le péril doit contraindre.
(*u*) Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
(*x*) Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts, & les moins dangereux.

(*t*) *Qu'il ne venge ſur vous ce qu'il craindra.* On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppoſe ; point de bons vers ſans le mot propre : il faut l'exactitude de la proſe avec la beauté des images, l'harmonie des ſillabes, la hardieſſe des tours, & l'énergie de l'expreſſion ; c'eſt ce qu'on trouve dans pluſieurs morceaux de Corneille.

[*u*] *Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.* Cette ſentence paraît quelque choſe de contradictoire ; elle eſt cependant au fonds d'une très-grande vérité : elle ſignifie qu'il faut tout haſarder quand tous les partis ſont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots & l'antithèſe, qui reviennent trop ſouvent.

[*x*] *Allons examiner pour ce coup généreux.* Pulchérie va donc conſpirer de ſon côté. On a donc lieu d'être ſurpris qu'elle ne ſoit pas dans le ſecret, puiſque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir ſur le peuple, & mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut ſe livrer à l'intrigue & aux reſſorts que l'auteur a choiſis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

(*a*) VOILA ce que j'ai craint de ſon ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché ſon ſort, (*b*) il m'aurait mal aimée.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
(*c*) Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pu ſavoir certe grande nouvelle
(*d*) Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque eſprit léger, ou de votre heur jaloux,

[*a*] *Voilà ce que j'ai craint.* Le ſpectateur ne peut d'abord ſavoir que c'eſt Léontine qui parle, & que c'eſt cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius & de Martian; il ſerait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui aſſiſtent à une piéce de théatre, connaiſſent tout d'un coup les perſonnages qui ſe préſentent, excepté ceux dont l'intérêt eſt de cacher leur nom.

(*b*) *Il m'aurait mal aimée.* Qui? de qui parle-t-elle? c'eſt un énigme: *mal aimée*, expreſſion trop triviale.

[*c*] *Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé &c.* On voit aſſez que cela eſt trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante, comme une bourgeoiſe qui a conſervé le ton bourgeois à la cour? cela eſt abſolument indigne de la tragédie.

[*d*] *Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle.* Voilà la même faute; & *dire à l'oreille à une ame!* On ne peut s'exprimer plus mal.

A qui ce grand ſecret a peſé comme à vous.
C'eſt par-là qu'il eſt ſu, c'eſt par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'eſt par-là qu'un tyran (e) plus inſtruit que troublé
De l'ennemi ſecret qui l'aurait accablé,
(f) Ajoutera bientôt ſa mort à tant de crimes,
Et ſe ſacrifiera pour nouvelles victimes,
Ce prince dans ſon ſein pour ſon fils élevé,
Vous qu'adore ſon ame, & moi qui l'ai ſauvé.
(g) Voyez combien de maux pour n'avoir ſu vous taire.

EUDOXE

(h) Madame, mon reſpect ſouffre tout d'une mère,
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raiſon,
Ne m'accuſera plus de cette trahiſon:
(i) Car c'en eſt une enfin bien digne de ſupplice,
(k) Qu'avoir d'un tel ſecret donné le moindre indice.

[e] *Plus inſtruit que troublé d'un ennemi.* Cela n'eſt pas français. Inſtruit d'un ennemi, troublé d'un ennemis; ce ſont deux barbariſmes & deux ſoléciſmes à la fois dans un ſeul vers.

[f] *Ajoutera bientôt ſa mort à tant de crimes.* Par la conſtruction, c'eſt la mort de Phocas; par le ſens, c'eſt celle de Maurice. Il faut que la ſyntaxe & le ſens ſoient toujours d'accord.

[g] *Voyez combien de maux pour n'avoir ſu vous taire.* Ce vers eſt encore bourgeois; mais les précédens ſont noble, exacts, bien tournés, forts, précis, & dignes de Corneille.

[h] *Madame, mon reſpect ſouffre tout d'une Mère, &c.* Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de Léotine. Cette femme qui conduit toute l'intrigue commence par ſe tromper, par accuſer ſa fille mal-à-propos; cette accuſation même eſt abſolument inutile pour l'intelligence & pour l'intérêt de la piéce. Léontine commence ſon rôle par une mépriſe, & par des expreſſions indignes même de la comédie.

[i] *Car c'en eſt une enfin bien digne de ſupplice.* Le mot de *ſupplice* paraît trop fort, & *digne de ſupplice*, n'eſt pas français. C'eſt un barbariſme.

[k] *Qu'avoir.* Il faut abſolument *que d'avoir. C'eſt une trahiſon, l'avoir donné une indice*; il faut, *que d'avoir donné un indice. Trahiſon qu'avoir donné* eſt un ſoléciſme.

LEONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous?
Eſt-ce le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il eſt en vie, & ſon nom ſeul les charme:
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme auprès du ſien (*l*) étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
(*m*) Vous en ſites l'échange, & prenant Martian,
Vous laiſsâtes pour fils ce prince à ſon tyran,
Enſorte que le ſien paſſe ici pour mon frère,
(*n*) Cependant que de l'autre il croit être le père,
Et voit en Martian Léonce qui n'eſt plus,

[*l*] Ces mots *étant la gouvernante* auprès du ſien & *tromperie* ſont comiques & bas, & ne donnent pas de Léontine une aſſez haute idée. Voyez comme dans Athalie le rôle de Joſabeth eſt annobli, comme il eſt touchant, quoiqu'il ne ſoit pas à beaucoup près auſſi néceſſaire que celui de Léontine.

(*m*) Tout ce diſcours eſt un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du ſien*, n'eſt pas français: *en ſorte que* eſt trop ſtyle d'affaires. Mais Eudoxe en voulant éclaircir cette hiſtoire, ſemble l'embrouiller. *Et prenant* Martian, *vous laiſſâtes pour fils ce prince à* Phocas *ſon tyran*, ne peut avoir de ſens que celui-ci: *Vous laiſſâtes* Martian *pour fils à* Phocas. *Laiſſer quelqu'un pour fils*, n'eſt pas d'un ſtyle élégant mais il ne s'agit pas ici de élégance, il s'agit de clarté. Eudoxe fait croire au ſpectateur que Martian a paſſé & paſſe pour fils de Phocas: l'équivoque vient de ce mot *prince*: *Vous laiſſâtes ce prince à* Phocas. Elle entend par ce prince, Héraclius; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire. Elle devait expliquer que Léontine a fait paſſer Martian pour ſon propre fils Léonce, & a donné Héraclius fils de Maurice pour Martian fils de Phocas.

(*n*) *Cependant que de l'autre il croit être le père.* Cet *il croit être* ſe raporte par la phraſe à Martian, & cependant c'eſt Phocas dont on parle. Dans un ſujet ſi obſcure il eſt abſo-

Tandis que ſous ce nom il aime Héraclius.
(o) On dirait tout cela ſi par quelque imprudence
Il m'était échappé d'en faire confidence ;
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il eſt vivant ;
Aucun n'oſe (p) pouſſer l'hiſtoire plus avant.
Comme ſe ſont pour tous des routes inconnues,
(q) Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;
Et j'en fais tel qui croit dans ſa ſimplicité,
(r) Que pour punir Phocas Dieu l'a reſſuſcité
Mais le voici.

SCENE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HERACLIUS

(s) MADAME, il n'eſt plus tems de taire
D'un ſi profond ſecret le dangereux myſtère :

lument néceſſaire que les phraſes ſoient toujours claires, & Eudoxe ne s'explique pas aſſez nettement.

(o) *On dirait tout cela. -- Mais pour toute nouvelle.-Pour tous des routes.* Toutes ces manières de parler ſont d'une familiarité qui n'eſt nullement convenable à la tragédie.

(p) *Pouſſer l'hiſtoire plus avant.* expreſſions de comédie. Un tel ſtyle eſt trop rebutant.

(q) *Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues &c.* Ces trois derniers vers ſont trop comiques; ce qui précède eſt une explication de l'avant-ſcène. Cette explication devait appartenir naturellement au premier acte ; on n'aime point à être ſi long-tems en ſuſpens ; cette incertitude du ſpectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être émus des choſes qu'on n'a pas bien conçues; & ſi l'eſprit ſe plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'eſt pas touché.

(r) *Que pour punir* Phocas *Dieu l'a reſſuſcité.* Voila où il fallait une métaphore, un tour noble qui ſauvât ce ridicule.

(s) *Madame, il n'eſt plus tems de taire.* Héraclius ne dit

Le tyran alarmé du bruit qui le ſurprend,
Rend ma crainte trop juſte, & le péril trop grand :
Non que de ma naiſſance il faſſe conjecture,
Au contraire il prend tout (*t*) pour groſſière impoſture,
Et me connaît ſi peu, que pour la renverſer,
A l'hymen qu'il ſouhaite il prétend me forcer.
Il m'oppoſe à mon nom qui le vient de ſurprendre :
Je ſuis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince ſi chéri,
(*u*) En me donnant moi-même à ma ſœur pour mari.
En vain nous réſiſtons à ſon impatience,
Elle par haine aveugle, & moi par connaiſſance,
Lui, qui ne conçoit rien de l'obſtacle éternel
Qu'oppoſe la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obſtinée,
Lui propoſe à demain la mort, ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort ;
Pour éviter l'inceſte elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'eſt pas tems de montrer qui nous ſommes,
De ceſſer d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma ſœur,
Et de rendre à mon père un juſte ſucceſſeur.

LEONTINE.

ici rien de nouveau à Léontine; il ne s'eſt rien paſſé de nouveau depuis la première ſcène du premier acte; mais l'embarras commence à croître, dès qu'Héraclius veut ſe déclarer. Il ne dit rien à la vérité de tragique ; il explique ſeulement l'embarras où eſt Phocas.

(*t*) *Pour groſſière impoſture-Que pour la renverſer.* On ne renverſe point une impoſture, on la confond.

(*u*) *En me donnant moi-même.* Ce *moi même* eſt de trop; ſans doute ſi on le marie, on le marie lui-même; il fallait des expreſſions qui donnaſſent horreur de l'inceſte.

LEONTINE.

Puiſque vous ne craignez que ſa mort, ou l'inceſte,
Je rends graces, ſeigneur, à la bonté céleſte,
De ce qu'en ce grand bruit le (*x*) ſort nous eſt ſi doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage ſeul nous donne lieu de craindre;
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre:
Et puiſqu'aucun ſoupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor ce fils, & ne vous montrez pas.
De quoi que ſon tyran menace Pulchérie,
(*y*) J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point haſarder.
Répondez-moi de vous, & je vous réponds d'elle.

HERACLIUS.

Jamais l'occaſion ne s'offrira ſi belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on ſache l'auteur de cette nouveauté.
Il ſemble que de Dieu la main appeſantie,

[*x*] *Un ſort qui eſt doux en un grand bruit!* Ces façons de parler, obſcures, impropres gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille & du goût. Le parterre ne s'en apperçoit pas; il ſe livre uniquement à la curioſité de ſavoir comment tout ſe démêlera.

[*y*] *J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie.* Ce diſcours de Léontine inſpire une grande curioſité; je ne ſais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius, & même Pulchérie. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entiérement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfans, & qui ne leur permet pas de ſe mêler de leurs propres affaires; c'eſt au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal eſt encore que cette Léontine qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la piéce, hors un billet dont l'empereur peut très-bien ſe ſaiſir.

(7) Se faiſant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par-là ſon juſte châtiment,
Que par un ſi grand bruit ſemé confuſément
Il diſpoſe les cœurs à prendre un nouveau maître,
(a) Et preſſe Héraclius de ſe faire connaître.
C'eſt à nous de répondre à ce qu'il en prétend.
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;
Evitons le haſard qu'un impoſteur l'abuſe,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuſe,
De mon trône à Phocas ſous ce titre arraché,
Il puiſſe me punir de m'être trop caché.
Il ne ſera pas tems, madame de lui dire,
Qu'il me rende mon nom, ma naiſſance, & l'empire,
Quand il ſe prévaudra de ce nom déjà pris,

(7) *Se faiſant du tyran l'effroyable partie.* Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, ſoit par la place où ils ſont mis, ſoit par le ſecours d'une épithète heureuſe. La *partie* eſt un terme de chicane; la main de Dieu appeſantie qui devient l'effroyable partie du tyran, eſt une idée terrible. On pourrait incidenter ſur une main qui ſe fait partie; mais c'eſt ici que la critique des mots doit, à mon avis, ſe taire devant la nobleſſe des choſes.

Tout ce que dit ici Héraclius eſt plein de force & de raiſon, mais la diction dépare trop les penſées. *Evitons le haſard qu'un impoſteur l'abuſe* eſt un barbariſme. Un trône arraché ſous un titre. Un empereur qui ſe prévaudera d'un nom pris. Tout cela eſt impropre, confus, mal exprimé.

Pluſieurs perſonnes de goût ſont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout ſur elle, & qui ne veut pas ſeulement qu'Héraclius ſache autre choſe que ſon nom. Ce caractère n'eſt pas ordinaire; il excite une grande curioſité; mais encore une fois il rend le prince petit. On eſt ſecrétement bleſſé que le héros de la piéce ſoit inutile, & qu'une gouvernante qui n'eſt ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité.

(a) *Il ſemble que Dieu preſſe* Héraclius *de ſe faire connaître. C'eſt à nous de répondre à ce que Dieu en prétend.* Cet en prétend tombe ſur Héraclius. Mais ce *que Dieu en prétend* n'eſt pas ſupportable. Ce n'eſt pas ainſi qu'on parle de Dieu. Ce n'eſt pas ainſi que *Racine* s'exprime dans *Athalie.*

Pour me joindre au tyran dont je paſſe pour fils.

LEONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace ;
Mais gardons juſqu'au bout ce ſecret important ;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconſtant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naiſſance,
Semble digne, ſeigneur, de cette confiance :
Je ne laiſſerai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes deſſeins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice ;
Mais aucun n'aura part à ce grand ſacrifice ;
J'en veux toute la gloire, & vous me la devez.
Vous régnerez par moi, ſi par moi vous vivez.
Laiſſez entre mes mains mûrir vos deſtinées,
Et ne haſardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, ſi votre amour peut (*b*) écouter mes pleurs ;
Ne vous expoſez point au (*c*) dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime :
Le peuple pour miracle oſera maintenir
Que le ciel par ſon fils l'aura voulu punir ;
Et ſa haine obſtinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père.
La vérité n'aura ni le nom, ni l'effet,
Que d'un adroit menſonge à couvrir ce forfait ;

(*b*) On écoute des ſoupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit.

(*c*) *Dernier des malheurs* eſt faible. *Trop légitime.* Ce *trop* eſt de trop. *Dedans vos mains*, il faut *dans.*

Et d'une telle erreur l'ombre ſera trop noire,
Pour ne pas obſcurcir l'éclat de votre gloire.
Je ſais bien que l'ardeur de venger vos parens...

HÉRACLIUS.

(*d*) Vous en êtes auſſi, madame, & je me rens;
Je n'examine rien, & n'ai pas la puiſſance
De combattre l'amour, & la reconnaiſſance.
Le ſecret eſt à vous & je ſerais ingrat,
Si ſans votre congé j'oſais en faire éclat,
Puiſque ſans votre aveu toute mon aventure

(*d*) *Vous en êtes auſſi, madame, & je me rends. Vous en êtes auſſi*, c'eſt une de ces expreſſions de comédie qu'on eſt obligé de relever ſi ſouvent; mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du tems. Si cette expreſſion n'eſt pas élevée, le fonds du diſcours d'Héraclius ne l'eſt pas davantage, il ne prend aucune meſure; & ne dit rien de grand; il ſe borne à ne pas faire *éclat d'un ſecret*, ſans le *congé* de ſa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins* d'Eudoxe, la proteſtation qu'il n'aſpire au trône que par *la ſeule ſoif* d'en faire part à Eudoxe, ſont une froide galanterie, telle que celle de Céſar avec Cléopatre. Ce n'eſt pas la une paſſion tragique, c'eſt parler d'amour comme on en parlait dans la ſimple comédie, & d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. Corneille a mis de l'amour dans toutes ſes piéces; mais on a déjà remarqué que cet amour n'a jamais été intéreſſant que dans le Cid, & attachant que dans Polyeucte : c'eſt de tous les ſentimens le plus froid & le plus petit, quand il n'eſt pas le plus violent.

Je ne ſais ſi on peut citer l'opinion de Rouſſeau comme une autorité; il a fait de ſi mauvaiſes comédies, que ſon ſentiment en fait de tragédies peut n'avoir point de poids; mais quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théatre, & qu'il ſoit inégal dans ſes autres ouvrages, il avait un goût très-cultivé. Voici ce qu'il dit dans ſa lettre au comédien Ricoboni.

« Que les effets de l'amour » ſoient tragiques comme dans » Hermione & dans Phèdre, » qu'on le repréſente accom- » pagné du trouble, des inquié- » tudes & des violentes agita- » tions qui en ſont le caractère; » en un mot, que les héros » ſoient amoureux, & non pas » des diſcoureurs d'amour, » comme dans les piéces du » grand Corneille & dans celles » de ſon frère. »

Paſſerait pour un ſonge, ou pour une impoſture.
Je dirai plus, l'empire eſt plus à vous qu'à moi,
Puiſqu'à Léonce mort tout entier je le doi.
(*e*) C'eſt le prix de ſon ſang, c'eſt pour y ſatisfaire,
Que je rends à la ſœur ce que je tiens du frère.
Non que pour m'acquitter (*f*) par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination.
Il préſenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent;
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumèrent;
Et ces yeux tout divins par un ſoudain pouvoir
(*g*) Achevèrent ſur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aſpire,
Que pour vous voir bientôt maîtreſſe de l'empire.
Je ne me ſuis voulu (*h*) jeter dans le haſard,
Que par (*i*) la ſeule ſoif de vous en faire part;
C'était là tout mon but. Pour éviter l'inceſte,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeſte;
Mais (*k*) ſi je me dérobe au ſang qui vous dû,

(*e*) *C'eſt le prix de ſon ſang, c'eſt pour y ſatisfaire.* On ne ſatistait point au prix d'un ſang.

(*f*) *Par cette élection mon devoir ait forcé mon inclination.* Le mot *d'élection* n'eſt nullement le mot propre, & Héraclius ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eudoxe, puiſqu'il l'aime depuis long-tems.

(*g*) *Achevèrent ſur moi l'effet de ce devoir.* Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir ſur quelqu'un, font une étrange façon de parler.

(*h*) *Jeter dans le haſard.* On ſe jette dans le péril, & non dans le haſard.

(*i*) *La ſoif de faire part.* Tout cela eſt trop mal écrit.

(*k*) Que veut dire ce vers obſcur, *Si je me dérobe au ſang qui vous eſt dû?* Eſt-ce ſon ſang, eſt-ce celui de Phocas? comment aura-t-elle perdu ce ſang? Quelles expreſſions louches, fauſſes, inintelligibles! il ſemble que Corneille ait après ſes ſuccès mépriſé aſſez le public pour ne jamais ſoigner ſon ſtyle, & pour croire que la poſtérité lui paſſerait ſes fautes innombrables.

Ce ſera par moi ſeul que vous l'aurez perdu ;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Diſpoſez des moyens, (*l*) & du tems de le prendre.
Quand vous voudrez régner, (*m*) faites-m'en poſſeſſeur ;
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma ſœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conſeil que de moi-même.

LEONTINE.

Repoſez-vous ſur moi, ſeigneur, de tout ſon ſort,
Et n'en (*n*) appréhendez ni l'hymen, ni la mort.

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

CE n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe ;
A ne vous rien cacher ſon amour m'autoriſe.
Vous ſaurez (*o*) les deſſeins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me ſervir à preſſer leur effet.
Notre vrai Martian adore la princeſſe ;
Animons toutes deux l'amant pour la maîtreſſe,

(*l*) *Et du tems de le prendre.* Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre.

(*m*) *Faites-m'en poſſeſſeur. Faites-moi poſſeſſeur de ce que je dois vous rendre quand vous pourrez le prendre.* Tout cela eſt bien loin de la nobleſſe & de l'élégance que le ſtyle tragique demande.

(*n*) *N'appréhendez ni l'hymen, ni la mort de tout ſon ſort.* On ne peut écrire plus barbarement.

(*o*) *Les deſſeins de tout ce que j'ai fait.* Cela n'eſt pas français, il faut, *les raiſons*, ou, *apprenez mes deſſeins & tout ce que j'ai fait.*

(*p*) Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas,
Et de ſon propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris ſoin de lui, ſi je l'ai laiſſé vivre,
Si je perdis Léonce, & ne le fis pas ſuivre,
Ce fut ſur l'eſpoir ſeul qu'un jour pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourrait s'enhardir.
Je ne l'ai conſervé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, madame!

LEONTINE.

Ce mot déjà vous intimide!

(*p*) *Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas.* Il paraît que Léontine n'a pris aucune meſure, elle a une eſpérance vague qu'un jour martian ſe croyant Héraclius, pourra tuer ſon propre père Phocas; mais elle n'eſt sûre de rien; elle ſe repait de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppoſe très-raiſonnablement.

D'ailleurs, Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'eſt guère dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour tuer un jour ſon père; on ne médite pas un parricide de ſi loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périſſe. Un parricide n'eſt ici qu'une horreur inutile. A peine eſt-il queſtion de ce parricide dans la piéce.

La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'Atrée; mais ce ſont les perſonnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance, quand ils commettent ces parricides, quand Atrée fait manger à Thieſte ſes propres enfans; c'eſt dans l'excès de l'emportement qu'inſpire un outrage récent. Atrée ne médite pas ſa vengeance vingt ans, cela ſerait froid & ridicule. Ici, c'eſt une gouvernante d'enfans, qui ſans aucun intérêt perſonnel, a livré ſon propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'eſpérance que Martian ſubſtitué à ce fils tuerait dans vingt ans ſon père Phocas; cela n'eſt guère dans l'ordre des poſſibles.

Remarquons ſurtout que les atrocités ſont effet au théatre, quand la paſſion les excuſe, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette ſituation produit de grands mouvemens. C'eſt ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne faſſe aiſément toutes ces réflexions; mais au théatre le ſpectateur occupé de l'intrigue s'attache peu à démêler ces défauts, qui ſont ſenſibles à la lecture.

C'eſt à de tels mains qu'il nous faut recourir,
C'eſt par-là qu'un tyran eſt digne de périr ;
Et le courroux du ciel pour en purger la terre
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'eſt à nous qu'il remet de l'y précipiter ;
Phocas le commettra, s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au ſang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre eſt digne de vous, le crime eſt digne d'eux.
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je ſais qu'un parricide eſt digne d'un tel père ;
(*q*) Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?
Et ſachant ſa vertu, pouvez-vous juſtement
Abuſer juſques-là de ſon aveuglement ?

LEONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuſe naiſſance
(*r*) Mérite que l'erreur arrache l'innocence ;
Et que, de quelque éclat qu'il ſe ſoit revêtu,
(*s*) Un crime qu'il ignore en ſouille la vertu.

(*q*) *Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?* Il ſemble qu'il ſoit en péril de faire des fils ; cela ſe rapporte à parricide ; mais, *faire un parricide*, ne ſe dit pas ; on dit, *commettre un parricide*, *faire un crime*.

(*r*) *Mérite que l'erreur arrache l'innocence.* La penſée n'eſt pas exprimée, la naiſſance ne mérite ni ne démérite. Il veut dire, Le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux ; & encore cela n'eſt pas vrai. Toutes ces penſées ſubtiles, obſcurément exprimées, choquent les premières loix de l'art d'écrire, qui ſont le naturel & la clarté.

[*s*] *Un crime qu'il ignore en ſouille la vertu.* La vertu de l'innocence ! Ces derniers vers ſont vicieux ; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parce que ce ſont des eſpèces de vertu : l'innocence eſt l'excluſion de tous les vices, & non une vertu particulière.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, un page.

LE PAGE.

(*t*) EXUPERE, madame, eſt là qui vous demande.

LEONTINE.

Exupère ! à ce nom que ma ſurpriſe eſt grande !
Qu'il entre. A quel deſſein vient-il (*u*) parler à moi,
(*x*) Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola ſon père,
Et ſa venue ici cache quelque myſtère.
[*y*] Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

(*t*) *Exupère madame, eſt là qui vous demande.* On ſent aſſez que cet, *eſt là*, eſt un terme de domeſtique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aujourd'hui. On ne connaiſſait point alors les pages.

(*u*) *Parler à moi*, ne ſe dit point ; il faut *me parler*. On peut dire en reproche, *parlez à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi.*

(*x*) *Lui que je ne vois point, qu'à peine je connois.* On prononce, *je connais* ; & du tems même de Corneille, cette diphtongue *oi*, était toujours prononcée *ai* dans tous les imparfaits ; *j'aurais, je ferais* : auparavant on la prononçait comme, *toi, foi, loi. Connoi* pour *connais*, eſt une liberté qu'ont toujours eue les poëtes, & qu'ils ont conſervée. Il leur eſt permis d'ôter ou de conſerver cette *s* à la fin du verbe, à la première perſonne du préſent ; ainſi, on met, *je di*, pour *je dis* ; *je fai*, pour *je fais* ; *j'averti*, pour *j'avertis* ; *je vai*, pour *je vais.*

. . . . . Je vous en
averti,
Et ſans compter ſur moi, prenez votre parti.
Racine.

(*y*) *Je vous l'ai déjà dit, votre langue vous perd.* Il eſt intolérable que cette Léontine reproche toujours à ſa fille en termes ſi bas, & ſi comiques, une indiſcrétion qu'Eudoxe n'a

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

MADAME, Héraclius vient d'être découvert.

LEONTINE *à Eudoxe.*

[?] Hé bien!

EUDOXE.

Si...

LEONTINE.

[*à Exupère*]

Taiſez-vous. Depuis quand?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LEONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le tyran eſt bien loin de s'en voir éclairci.

LEONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LEONTINE.

Je ne vois que Léonce.

point commiſe. Ces reproches ſont d'autant plus mal placés que les diſcours & les actions de Léontine ne produiſent rien.

(?) *Hé bien. Si -- Taiſez vous.* C'eſt encore un dialogue de comédie; mais le coup de théatre eſt frappant.

EXUPERE.

Ah, quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

MADAME, dois-je croire un billet de Maurice?
Voyez ſi c'eſt ſa main, ou s'il eſt contrefait,
Dites s'il me détrompe, ou m'abuſe en effet,
Si je ſuis votre fils, ou s'il était mon père;
Vous en devez connaître encor le caractère.

LEONTINE.

[a] *Léontine a trompé Phocas*,

(a) *Léontine a trompé* Phocas. C'eſt ici que l'intrigue ſe noue plus que jamais; c'eſt une énigme à deviner. Ce Martian cru Léonce, eſt-il fils de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine? Le ſpectateur cherche la vérité; il eſt très-occupé, ſans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvemens, cette terreur, ce pathétique, qui ſont l'ame de la vraie tragédie; mais nous ne ſommes encore qu'au ſecond acte. Il ſemble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Caldéron; rien n'était peut-être plus tragique & plus ſingulier, que de voir deux héros élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux mêmes, qui déploient à la première occaſion leur caractére de grandeur. Ce ſujet traité avec la vraiſemblance qu'exige notre théatre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes; mais un billet de Maurice, dans les mains de Léontine, ne peut faire ce grand effet. Cela exige des vers de diſcuſſion, qui énervent le tragique, & refroidiſſent le cœur: auſſi la piéce eſt juſqu'à préſent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie.

Et livrant pour mon fils un des ſiens au trépas,
Dérobe à ſa fureur l'héritier de l'empire.
O vous qui me reſtez de fidèles ſujets,
Honorez ſon grand zèle, appuyez ſes projets;
Sous le nom de Léonce Héraclius reſpire.

MAURICE.

[*Elle rend le billet à Exupère.*]

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez dans mes mains,
Quand on ouvrit Byſance au [*b*] pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zèle y répondit par-delà ſa croyance.
Le voyant priſonnier & ſes quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis:
Mais enfin toute prête à me voir découverte,
[*c*] Ce zèle ſur mon ſang détourna votre perte.
J'allai pour vous ſauver vous offrir à Phocas;
[*d*] Mais j'offris votre nom, & ne vous donnai pas.
La généreuſe ardeur de ſujette fidelle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle.
Mon fils fut pour mourir le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai ſa fureur:
Léonce au-lieu de vous lui ſervit de victime.

[*Elle fait un ſoupir.*]

[*e*] Ah! pardonnez, de grace, il m'échappe ſans crime.

(*b*) On ſent bien qu'il fallait une expreſſion plus noble que *pire des humains.*

(*c*) *Ce zèle ſur mon ſang détourna votre perte.* Ce vers eſt trop obſcur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre ſur ſon ſang?

(*d*) *Mais j'offris votre nom.* Cette ſubtilité affaiblit le pathétique de l'image.

(*e*) *Ah! pardonnez de grace, il m'échappe ſans crime.* Cela ne ſerait pas ſouffert à préſent. Il était aiſé de mettre, *pardonnez ce ſoupir, il m'échappe ſans crime.* Le mal eſt, que ce ſoupir d'une mère eſt accompagné d'une diſ-

[*f*] J'ai pris pour vous ſa vie, & lui rends un ſoupir;
Ce n'eſt pas trop, ſeigneur, pour un tel ſouvenir;
A cet illuſtre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, & ne l'ai pas détruite.
Phocas ravi de joie à cet illuſion
Me combla de faveurs avec profuſion,
Et nous fit [*g*] de ſa main cette haute fortune,
Dont il n'eſt pas beſoin que je vous importune.
Voilà ce que mes ſoins vous laiſſaient ignorer;
Et j'attendais, ſeigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naiſſance,
(*h*) Et qu'une occaſion pareille à ce grand bruit
Nous pût de ſon aveu promettre quelque fruit.
(*i*) Car comme j'ignorais que (*k*) notre grand monarque
En eût pu rien ſavoir, ou laiſſer quelque marque,
Je doutais qu'un ſecret n'étant ſu que de moi,
Sous un tyran ſi craint pût trouver quelque foi.

ſimulation qui affaiblit tout ſentiment tendre.

Léontine ne ſe montre juſqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût.

(*f*) *J'ai pris pour vous ſa vie* n'eſt pas français; il faut, *j'ai donné ſa vie pour vous*; & non pas, *j'ai pris*.

(*g*) *De ſa main* eſt de trop.

(*h*) *Et qu'une occaſion pareille à ce grand bruit*
Nous pût de ſon aveu promettre quelque fruit.

Rien n'eſt plus obſcur que ces deux vers. Qu'eſt-ce qu'une occaſion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu? l'aveu de qui? l'aveu de quoi? Ne ceſſons de dire, pour l'inſtruction des jeunes gens, que la première loi eſt d'être clair.

[*i*] *Car comme j'ignorais que.* Il n'eſt pas permis d'écrire avec cette négligence en proſe; à plus forte raiſon en vers.

[*k*] *Notre grand monarque--laiſſer quelque marque.* Quel ſtyle! Il veut dire, j'ignorais que Maurice avait pu laiſſer quelque marque à laquelle on pût reconnaître ſon fils.

EXUPERE.

Comme ſa cruauté, (*l*) pour mieux gêner Maurice,
Le forçant de ſes fils à voir le ſacrifice,
Ce prince vit l'échange, & l'allait empêcher,
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher;
La mort de votre fils (*m*) arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de ſa vie.
Maurice à quelque eſpoir (*n*) ſe laiſſant lors flatter,

[*l*] *Pour mieux gêner* Maurice. Forcer un père à voir égorger ſes enfans, eſt-ce là ſimplement le gêner? n'eſt-ce pas lui faire ſouffrir un ſupplice affreux? Que le mot propre eſt rare! mais qu'il eſt néceſſaire.

Martian qui s'eſt toujours cru fils de cette femme, & qui ſe voit en un inſtant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture; ce qui n'eſt ni vraiſemblable, ni théatral. Juſqu'ici, ni Héraclius, ni Martian n'ont été que deux inſtrumens dont on ne ſait pas encore comme on ſe ſervira. Martian laiſſe parler Exupère; mais comment cet Exupère ne lui a-t-il pas parlé plutôt? eſt-il poſſible qu'ayant eu ce billet *n'aguère de ſon cher parent*, il ne l'ait pas porté ſur le champ à Martian ou à Léonce? Il a conſpiré, dit-il, ſans en avertir celui pour lequel il conſpire! il a agi préciſément comme Léontine; il a voulu tout faire par lui-même. Léontine & Exupère, ſans ſe donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers: mais cet Exupère eſt l'ami de Léonce, c'eſt-à-dire, de Martian cru Léonce; comment Léontine a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît pas? Il y a bien plus: cet Exupère poſſède ce billet important, par lequel une partie du ſecret de Léontine eſt révélé; & il s'eſt mis à la tête d'une conſpiration, ſans en parler à cette Léontine, qui s'eſt chargée de tout, qui ſe vante toujours d'être maîtreſſe de tout. Aucune de ces circonſtances n'eſt croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment Maurice allait-il empêcher l'échange? ajoutez que *fut plus promt à trancher*, n'eſt pas français; il faut un régime à *trancher*; ce n'eſt pas un verbe neutre.

(*m*) *Arrêta cette envie*, *Et prévint le refus de ſa vie.* Que veut dire *le refus de ſa vie*? à quoi ſe rapporte *ſa vie*? qu'eſt-ce que la mort qui arrête une *envie*? cela n'eſt ni élégant, ni français, ni clair.

[*n*] *Se laiſſant lors flatter à un eſpoir* n'eſt pas français. Mais ſi cette faute ſe trouvait dans une belle tirade, elle ſerait à peine une faute. C'eſt la quantité de ces expreſſions vicieuſes qui révolte.

(o) S'en ouvrit à Félix qui vint le viſiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix eſt mort, madame, & n'aguère en mourant
Il remit ce dépôt à ſon plus cher parent;
Et m'ayant tout conté, *Tiens*, dit-il, *Exupère*,
Sers ton prince, & venge ſon père.
[p] Armé d'un tel ſecret, ſeigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir.
J'ai fait ſemer ce bruit ſans vous faire connaître,
Et voyant tous les cœurs vous ſouhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les ſecrets ennemis,
Mais ſans leur découvrir plus qu'il ne m'eſt permis.
Ils aiment votre nom, ſans ſavoir davantage,
Et cette ſeule joie anime leur courage,
[q] Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas
De tout ce qu'elle a fait ſachent plus que Phocas.

[o] *S'en ouvrit à Félix qui le vint viſiter.* Quel était ce Félix? comment put-il viſiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, & qui fut tué ſur le corps de ſes enfans? *venir viſiter*, expreſſion de comédie.

[p] *Armé d'un tel ſecret j'ai voulu voir.* Quoi! cet Exupère a agi de ſon chef ſans conſulter perſonne? Son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius, & de parler à Léontine? Va-t-on ainſi ſoulever le peuple ſans que celui en faveur duquel on le ſoulève en ait la moindre connaiſſance? Y a-t-il un ſeul exemple dans l'hiſtoire, d'une conduite pareille? tout cela n'eſt-il pas forcé? On permet un peu d'invraiſemblance quand il en réſulte de beaux coups de théatre & des morceaux pathétiques; mais la conduite d'Exupère ne produit que de l'embarras. Ce n'eſt pas aſſez qu'une piéce ſoit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici Léontine ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner.

[q] *Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas*, On ne ſait point qui ſont ces deux qui parlaient là-bas, & qui n'en ſavaient pas plus que Phocas. *Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmiſſible dans le ſtyle le plus commun.

Vous venez de ſavoir ce que vouliez d'elle,
C'eſt à vous de répondre à ſon généreux zèle.
Le peuple eſt mutiné, nos amis aſſemblés,
Le tyran effrayé, ſes confidens troublés.
Donnez l'aveu du prince à ſa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de ſa tête.

MARTIAN *ſe croyant Héraclius.*

Surpris [*r*] des nouveautés d'un tel événement,
[*s*] Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je ſais ce que je dois, madame, [*t*] au grand ſervice
Dont vous avez ſauvé l'héritier de Maurice.
Je croyais comme fils devoir tout à vos ſoins,
Et je vous dois bien plus lorſque je vous ſuis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame à trop de trouble, & trop d'inquiétude.
[*u*] J'aimais, vous le ſavez, & mon cœur enflammé
Trouve enfin une ſœur dedans l'objet aimé.
Je perds une maîtreſſe en gagnant un empire:
Mon amour en murmure, & mon cœur en ſoupire;

Et

(*r*) *Des nouveautés.* Ce n'eſt pas le mot propre; il fallait, *de la nouveauté*; & cette expreſſion eût encore été trop faible.

(*s*) *Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.* Il faut éviter cette petite mépriſe, & ne pas dire qu'on eſt muet quand on parle: il pouvait dire, *j'ai reſté juſqu'ici muet d'étonnement.*

(*t*) *Au grand ſervice dont vous avez ſauvé.* Cela n'eſt pas français, c'eſt un barbariſme.

[*u*] *J'aimais, vous le ſavez, & mon cœur enflammé.* On a déjà vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvemens du cœur ſont étouffés juſqu'ici dans cette piéce, ſous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guère poſſible qu'au ſeul Corneille de ſoutenir l'attention du ſpectateur, & d'exciter un grand intérêt dans la diſcuſſion embrouillée d'un ſujet ſi compliqué & ſi obſcur. Mais malheureuſement ce Martian s'explique d'une manière ſi froide, ſi séche, & en ſi mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impreſſion.

Et de mille penſers mon eſprit agité
Paraît enſeveli dans la ſtupidité.
Il eſt tems d'en ſortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illuſtre [x] bande.
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment ſans témoins:
Diſpoſez cependant vos amis à bien faire,
Surtout ſauvons le fils, en immolant le père:
[y] Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais ſang,
Dont la dernière guerre a trop purgé ſon flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendons, ſeigneur entière obéiſſance,
Et vous allons attendre avec impatience.

[x] *Une bande* ne ſe dit que des voleurs.

[y] *Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais ſang.* L'erreur où l'on a été longtems, qu'on ſe fait tirer ſon mauvais ſang par une ſaignée, a produit cette fauſſe allégorie; elle ſe trouve employée dans la tragédie d'Andronic: *Quand j'ai du mauvais ſang je me le fais tirer.* Et on prétend qu'en effet Philippe II. avait fait cette réponſe à ceux qui demandaient la grace de Dom Carlos. Dans preſque toutes les anciennes tragédies il eſt toujours queſtion de ſe défaire *d'un peu de mauvais ſang.* Mais le grand défaut de cette ſcène eſt qu'elle ne produit aucun des mouvemens tragiques qu'elle ſemblait promettre.

SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

(?) MADAME, pour laiſſer toute ſa dignité
A ce dernier effort de généroſité,
Je crois que les raiſons que vous m'avez données
M'en ont ſeules caché le ſecret tant d'années.
D'autres ſoupçonneraient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la paſſion,
Pour lui voir ſur le trône élever votre fille,
Aurait voulu laiſſer l'empire en ſa famille,
Et me faire trouver un tel deſtin bien doux
Dans l'éternel erreur d'être ſorti de vous;
Mais je (*a*) tiendrais à crime une telle penſée;
Je me plains ſeulement d'une ardeur inſenſée,
D'un déteſtable amour que pour ma propre ſœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
(*b*) Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte?

[?] *Madame, pour laiſſer toute ſa dignité.* Ce diſcours de Martian eſt encore trop obſcur par l'expreſſion. *La dignité d'un effort*, & les raiſons qui ont caché tant d'années *le ſecret d'un effort*, ſont bien loin de faire une phraſe nette. L'eſprit eſt tendu continuellement, non-ſeulement pour comprendre l'intrigue, mais ſouvent pour comprendre le ſens des vers.

[*a*] *Tenir à crime* n'eſt pas français.

[*b*] *Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte?* Cela n'eſt pas français; il veut dire, Qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceſte? Quel projet formiez-vous ſur cet inceſte? mais on ne peut dire, *faire un deſſein*; On dit bien concevoir, former un deſſein; *mon deſſein eſt d'aller &c. j'ai le deſſein d'aller;* mais non pas; *je fais un deſſein ſur vous.* Racine a dit,

Les grands deſſeins de Dieu
ſur ſon peuple & ſur vous,

LEONTINE.

Je vous aurais tout dit avant ce nœud funeſte,
Et je le craignais peu, (c) que Phocas
Ayant d'autres deſſeins ne le ſouffrirait pas.
(d) Je voulais donc, ſeigneur, qu'une flamme ſi belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant ſu mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon eſpérance vaine.
J'ai vu dans votre amour une ſource de haine;
Et j'oſe dire encor (e) qu'un bras ſi renommé
Peut-être aurait moins fait ſi le cœur n'eût aimé.

mais non pas,

Les deſſeins que Dieu fit ſur ſon peuple & ſur vous.

De plus, on a des deſſeins *ſur* quelqu'un, mais on n'a point de deſſein *ſur* quelque choſe; on ne fait point des deſſeins, on fait des projets. Ces règles paraiſſent étranges au premier coup d'œil, & ne le ſont point. Il y a de la différence entre *deſſein* & *projet*; un projet eſt médité & arrêté; ainſi, on fait un projet. *Deſſein* donne une idée plus vague; voilà pourquoi on dit qu'un général fait un projet de campagne, & non pas un deſſein de campagne.

Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. Martian fait des objections à Léontine : il ne parle de ſon inceſte que pour demander à cette femme, *quel deſſein elle faiſait ſur cet inceſte?*

(c) *Trop sûre que* Phocas *&c.* Pouvait-elle être sûre que Phocas s'oppoſerait à cet amour? elle ne donne ici qu'une défaite : & tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel.

(d) *Je voulais donc, ſeigneur, qu'une flamme ſi belle.* La réponſe de Léontine ne peut qu'inſpirer beaucoup de défiance à Martian, qui ſe croit Héraclius. Je voulais vous rendre amoureux de votre ſœur, afin de vous inſpirer l'ardeur de venger votre père. Ce diſcours ſubtil doit indigner Martian; il doit répondre, N'aviez-vous pas d'autres moyens? n'êtes-vous pas une très-méchante & très-imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'expoſer à être inceſtueux? ne valait-il pas mieux m'apprendre ma naiſſance? Sur quoi penſez-vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas ſuffi? fallait-il que je fuſſe amoureux de ma ſœur pour faire mon devoir? comment voulez-vous que je croie la mauvaiſe raiſon que vous m'alléguez?

(e) Un bras renommé!

Achevez donc, ſeigneur, & puiſque Pulchérie
Doit craindre (*f*) l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut-être il vaudrait mieux moi-même la porter
(*g*) A ce que le tyran témoigne en ſouhaiter.
Son amour qui pour moi réſiſte à ſa colère,
N'y réſiſtera plus quand je ſerai ſon frère;
Pourrais-je lui trouver un plus illuſtre époux?

LEONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un ſi digne hyménée
J'expoſe à tort ſa tête avec ma deſtinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés,
Dont je vois les complots encor mal aſſurés
Aucun d'eux du tyran n'approche la perſonne;
Et quand même l'iſſue en pourrait être bonne,
Peut-être (*h*) il m'eſt honteux de reprendre l'état
Par l'infame ſuccès d'un lâche aſſaſſinat:
Peut-être il vaudrait mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi (*i*) toute ma renommée,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux,
Pour (*k*) venger mes parens d'un bras victorieux.

[*f*] *L'attentat d'une aveugle furie.* Elle veut parler du mariage propoſé pas Phocas; mais ce n'eſt pas là une aveugle furie.

(*g*) *A ce que.* Cela eſt trop proſaïque; ce ſont là des diſcuſſions, & non pas des mouvemens tragiques.

[*h*] *Il m'eſt honteux de reprendre l'état.* On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état; & *l'iſſue bonne* eſt trop proſaïque.

[*i*] *Toute ma renommée.* Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parce qu'il eſt ſuperflu.

(*k*) *Venger mes parens d'un bras victorieux.* Il ſemble par la phraſe que c'eſt d'un bras en-

C'eſt dont je vais réſoudre avec cette princeſſe,
Pour qui (*l*) non plus l'amour, mais le ſang m'intéreſſe.
Vous, avec votre Eudoxe...

LEONTINE.

Ah, ſeigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai beſoin de conſeils dans ces difficultés;
Mais à parler ſans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne ſoupçonne point vos vœux, ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu. (*m*)

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

TOUT me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout quand je penſe tout faire;
Et lorſque le haſard me flatte avec excès,
Tout mon deſſein avorte au milieu du ſuccès.

nemi victorieux du bras de Phocas, qu'il vengera ſes parens: & l'auteur entend que le bras victorieux de Martian cru Héraclius, les vengera.

(*l*) *Non plus l'amour m'intéreſſe.* Cela n'eſt pas français; d'ailleurs les grands mouvemens néceſſaires au théatre, manquent à cette ſcène.

[*m*] *Martian* n'a joué dans cette ſcène qu'un rôle froid & avilissant. Léontine ſe moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun deſſein, aucun mouvement tragique, il n'eſt là que pour être trompé.

(*n*) Il ſemble qu'un démon funeſte à ſa conduite
Des beaux commencemens empoiſonne la ſuite.
Ce billet dont je vois Martian abuſé
Fait plus en ma faveur que je n'aurais oſé ;
Il arme puiſſamment le fils contre le père ;
(*o*) Mais comme il a levé le bras en qui j'eſpère,
Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obſtacle ſecret.
La vérité le trompe, & ne peut le ſéduire :
Il ſauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire :
Il doute, & du côté que je le vois pencher,
Il va preſſer l'inceſte au-lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

(*p*) Madame, pour le moins vous avez connaiſſance
De l'auteur de ce bruit, & de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône eſt un grand avantage.
Si Martian le peut ſous ce titre occuper,
Penſez-vous qu'il ſe laiſſe aiſément détromper ?

[*n*] *Il ſemble qu'un démon funeſte à ſa conduite.* Léontine n'eſt pas plus claire dans la conſtruction de ſes phraſes que dans ſes intrigues. *Funeſte à ſa conduite*, c'eſt *la conduite du deſſein*, & cela n'eſt pas français.

[*o*] *Mais comme il a levé le bras en qui j'eſpère.* Suivant l'ordre du diſcours, c'eſt ce billet qui a levé ce bras en qui elle eſpère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement. Tout ce qui met dans l'eſprit la moindre confuſion doit être proſcrit.

(*p*) *Madame, pour le moins vous avez connaiſſance.* Eudoxe ne ſonge qu'à faire voir à ſa mère qu'elle n'a point parlé. Elle a été inutile dans toutes ces ſcènes.

Elle fait auſſi des raiſonnemens, au-lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du ſort qui menace le véritable Héraclius qu'elle aime.

Et qu'au premier moment qu'il vous verra dire,
Aux mains de ſon vrai maître il remette l'empire ?

LEONTINE.

(*q*) Vous êtes curieuſe, & voulez trop ſavoir.
N'ai-je pas déjà dit (*r*) que j'y ſaurai pourvoir ?
Tâchons ſans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce déſordre un conſeil ſalutaire.

(*q*) *Vous êtes curieuſe, & voulez trop ſavoir.* Ce vers eſt intolérable. Léontine parle toujours à ſa fille comme une nourrice de comédie ; tout cela fait que dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié, ni terreur.

[*r*] *Que j'y ſaurai pourvoir.* Le malheur eſt qu'en effet elle ne pourvoit à rien. On s'attend qu'elle fera la révolution, & la révolution ſe fera ſans elle. Le lecteur impartial, & ſurtout les étrangers, demandent comment la piéce a pu réuſſir avec des défauts ſi viſibles & ſi révoltans? Ce n'eſt pas ſeulement le nom de l'auteur qui a fait ce ſuccès; car malgré ſon nom, pluſieurs de ſes piéces ſont tombées ; c'eſt que l'intrigue eſt attachante, c'eſt que l'intérêt de curioſité eſt grand, c'eſt qu'il y a dans cette tragédie de très-beaux morceaux qui enlèvent le ſuffrage des ſpectateurs. L'inſtruction de la jeuneſſe exige que les beautés & les défauts ſoient remarqués.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHERIE. (*a*)

MARTIAN

JE veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encor à vous nommer ma ſœur.
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaiſſée
J'oſais juſques à vous élever ma penſée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeais ce cœur ſur ſa témérité;
Et dans ſes mouvemens pour ſecrette réponſe,
Je ſentais quelque choſe au-deſſus de Léonce,
Dont malgré ma raiſon l'impérieux effort
Emportait mes deſirs au-delà de mon ſort.

PULCHERIE.

Moi-même aſſez ſouvent j'ai ſenti dans mon ame
Ma naiſſance en ſecret me reprocher ma flamme:
Mais quoi, l'impératrice à qui je dois le jour,
Avait innocemment fait naître cet amour.

[*a*] La première ſcène de ce troiſième acte a la même obſcurité que tout ce qui précède; & par conſéquent, le jeu des paſſions, les mouvemens du cœur ne peuvent encore ſe déployer; rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout ſe paſſe en éclairciſſemens, en réflexions, en ſubtilités, en énigmes; mais l'intérêt de curioſité ſoutient la piéce.

(*b*) J'approchais de quinze ans, alors qu'empoiſonnée,
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ſes derniers ſoupirs :
Le tyran veut ſurprendre, ou forcer vos déſirs,
Ma fille, & ſa fureur à ſon fils vous deſtine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine,
Elle garde un tréſor qui vous ſera bien cher.
Cet ordre en ſa faveur me fut ſi bien toucher,
Qu'au-lieu de la haïr d'avoir livré mon frère,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère ;
Et confondant ces mots de tréſor & d'époux ;
Je crus les biens entendre expliquant tout de vous.
(*c*) J'oppoſais de la ſorte à ma fière naiſſance
Les favorables loix de mon obéiſſance ;
Et je m'imputais même à trop de vanité,
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne ;
Et je me laiſſais dire en mes douces erreurs,
C'eſt de pareils héros qu'on fait les empereurs.
Tu peux bien ſans rougir aimer un grand courage,

(*b*) *J'approchais de quinze ans, alors qu'empoiſonnée.* Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle avant-ſcène. On n'apprend qu'au troiſième acte que la mère de Pulchérie a été empoiſonnée : on apprend encore qu'elle dit que Léontine gardait un *tréſor* pour la princeſſe. Tous ces échafauts doivent être poſés au premier acte autant qu'on le peut, afin que l'eſprit n'ait plus à s'occuper que de l'action.

(*c*) *J'oppoſais de la ſorte à ma fière naiſſance.* Tous ces raiſonnemens ſubtils ſur l'amour & ſur la force du ſang, auxquels Martian répond auſſi par des réflexions, ſont d'ordinaire l'oppoſé du tragique. Les ſubtilités ingénieuſes amuſent l'eſprit dans un livre, & encore très-rarement ; mais tout ce qui n'eſt point ſentiment, paſſion, pitié, terreur, horreur eſt froideur au théatre. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une *fière naiſſance* & les *loix d'une obéiſſance* ?

A qui le monde entier peut rendre un juſte hommage.
J'écoutais ſans dédain ce qui m'autoriſait :
L'amour penſait le dire, & le ſang le diſait ;
Et de ma paſſion la flatteuſe impoſture
S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma ſœur, puiſqu'enfin mon deſtin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainſi,
Qu'aiſément l'amitié juſqu'à l'amour nous mène!
C'eſt un penchant ſi doux ; (*d*) qu'on y tombe ſans peine ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force eſt digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'oſant s'en défendre
Se laiſſe déchirer avant que ſe rendre !
Ainſi donc la nature à l'eſpoir le plus doux
Fait ſuccéder l'horreur, & l'horreur d'être à vous ?
Ce que je ſuis m'arrache à ce que j'aimais d'être !
Ah, s'il m'était permis de ne me pas connaître,
Qu'un ſi charmant abus ſerait à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHERIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ſes forces.
Je ſais quelle (*e*) amertume aigrit de tels divorces ;
(*f*) Et la haine à mon gré les fait plus doucement,

[*d*] *Qu'on y tombe ſans peine.* On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expreſſions impropres.

(*e*) *Une amertume qui aigrit des divorces!* On aigrit des douleurs, des reſſentimens, des ſoupçons même. Racine a dit avec ſon élégance ordinaire,

La douleur eſt injuſte & toutes les raiſons
Qui ne la flattent point aigriſſent ſes ſoupçons.

Mais on n'a jamais aigri une ſéparation, & une ſœur qui ne peut épouſer ſon frère ne fait point un divorce.

(*f*) *Et la haine à mon gré les*

Que quand il faut aimer, mais aimer tendrement.
J'ai ſenti comme vous une douleur bien vive,
En briſant (*g*) les beaux fers qui me tenaient captive;
Mais j'en condamnerais le plus doux ſouvenir,
S'il avait à mon cœur coûté plus d'un ſoupir.
Ce grand coup m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée;
Mon ame l'a reçu ſans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avaient rien que de ſaint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère;
L'un ne me peut toucher, ni l'autre vous déplaire;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,

fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer tendrement.

Les maximes, les ſentences au moins doivent être claires; celle-ci n'eſt ni claire, ni convenable, ni vraie. Il eſt faux qu'il ſoit plus agréable d'être obligé de paſſer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. Corneille eſt tombé ſi ſouvent dans ce défaut, qu'il eſt utile d'en examiner la ſource.

Cette habitude de faire raiſonner ſes perſonages avec ſubtilité, n'eſt pas le fruit du génie. Le génie peint à grand traits, invente toujours des ſituations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes paſſions, & dédaigne tous les petits moyens: tel eſt Corneille dans le cinquième acte de Rodogune, dans des ſcènes des Horaces, de Cinna, de Pompée. Le génie n'eſt point ſubtil & raiſonneur; c'eſt ce qu'on apelle *eſprit* qui court après les penſées, les ſentences, les antithèſes, les réflexions, les conteſtations ingénieuſes. Toutes les piéces de Corneille, & ſur-tout les dernières, ſont infectées de ce grand défaut qui refroidit tout. *L'eſprit* dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, eſt ce qui perd la littérature. Ce ſont les traits du génie de ce grand homme qui ſeuls ont fait ſa gloire & montré l'art; je ne ſais pourquoi on s'eſt plû à répéter que Corneille avait plus de génie & Racine plus d'eſprit; il fallait dire que Racine avait beaucoup plus de goût & autant de génie. Un homme avec du talent & un goût ſûr, ne fera jamais de lourdes chûtes en aucun genre.

(*g*) *De beaux fers!* & on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour! mais on ne trouve chez lui ni beaux fers, ni beaux feux, c'eſt que dans la faible tragédie d'Alexandre, où il voulait imiter Corneille, où il fait dire à Epheſtion,

Fidèle confident du beau feu
de mon maître.

Si les miens ſont vengés, & le tyran puni.
Vous, que va ſur le trône élever la naiſſance,
Régnez ſur votre cœur avant que ſur Byzance;
Et domptant comme moi (*h*) ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble deſtin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illuſtre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom (*i*) ſans peine a pu vous enſeigner
Comment deſſus vous-même il vous fallait régner:
Mais pour moi, qui caché ſous une autre aventure,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'eſt pas merveilleux ſi ce que je me crus
(*k*) Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets ſoyez donc moins ſévère;
C'eſt Léonce qui parle, & non pas votre frère;
(*l*) Mais ſi l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embraſſer l'entrepriſe,

(*h*) *Ce dangereux mutin.* Cette expreſſion ne convient que dans une épigramme.

(*i*) Un grand nom qui enſeigne comment il faut régner deſſus ſoi-même! Martian caché ſous une aventure & qui a pris la teinture d'une ame commune! que d'incorrection! que de négligence! quel mauvais ſtyle!

(*k*) *Méle un peu de Léonce.*

. . . . . .

C'eſt Léonce qui parle.

Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux & recherchés.

[*l*] *Mais ſi l'un parle mal.* Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant, & que Corneille, malgré la ſolidité de ſon eſprit, était trop aſſervi à ce malheureux uſage: il y a même du comique dans ces oppoſitions de Léonce avec Martian; & ce jeu de Léonce qui parle, avec Martian qui agit, reſſemble à l'Amphitrion, qui rejette ſur l'époux d'Alcmène les torts reprochés à l'amant d'Alcmène. Ces artifices réuſſiſſent beaucoup dans le comique, & ſont puériles dans la tragédie.

Puiſqu'une ame ſi haute à frapper m'autoriſe,
Et tient que pour répandre un ſi coupable ſang
(*m*) L'aſſaſſinat eſt noble & digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

PULCHERIE.

Prenez ſur Pulchérie une puiſſance entière.

MARTIAN.

Puiſqu'un amant ſi cher ne peut plus être à vous,
(*n*) Ni vous, mettre l'empire à la main d'un époux,
(*o*) Epouſez Martian comme un autre moi-même ;
Ne pouvant être à moi, ſoyez à ce que j'aime.

PULCHERIE.

(*p*) Ne pouvant être à vous, je pourrais juſtement
Vouloir n'être à perſonne, & fuir tout autre amant ;
Mais on pourrait nommer cette fermeté d'ame
Un reſte mal éteint d'inceſtueuſe flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'oſe tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, ſa perſonne m'eſt chère ;

(*m*) *L'aſſaſſinat eſt noble & digne de mon rang.* Pulchérie n'a point dit cela. On peut haſarder que l'aſſaſſinat eſt peut-être pardonnable contre un aſſaſſin ; mais que l'aſſaſſinat ſoit digne du rang ſuprême, c'eſt une de ces idées monſtrueuſes qui révolteraient, ſi leur extrême ridicule ne les rendait ſans conſéquence.

(*n*) *Ni vous.* Ce *vous* ſe raporte à *peut*, & eſt un ſoléciſme ; mais encore une fois cette froide diſſertation ſur l'inceſte eſt pire que des ſoléciſmes.

(*o*) *Epouſez* Martian *comme un autre moi-même.* Remarquez toujours que cette combinaiſon ingénieuſe d'inceſtes, cette ignorance où chacun eſt de ſon état, peuvent exiter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur.

(*p*) *Ne pouvant être à vous, je pourrais juſtement &c.* Toute cette ſcène eſt une diſcuſſion qui n'a rien de la vraie tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme ſa *fermeté d'ame*, *reſte d'inceſte.*

Mais purgez ſa vertu des crimes de ſon père;
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier ſujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive
Que l'iſſue en devienne ou funeſte, ou tardive,
Votre perte eſt jurée, & d'ailleurs, nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril & ſa vie, & la vôtre;
Par cet heureux hymen conſervez l'un & l'autre;
Garantiſſez ma ſœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de ſuivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un ſang odieux reſpecte mon beau-frère;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques momens de joie afin de l'éblouir.

PULCHERIE.

Mais durant ces momens unis à ſa famille,
Il deviendra mon père, & je ſerai ſa fille;
Je lui devrai reſpect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuoſité;
Et tout mes vœux pour vous ſeront mols & timides,
Quand mes vœux contre lui ſeront des parricides.
(q) Outre que le ſuccès eſt encor à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous réſiſter,
Si vous y ſuccombez, pourrai-je me dédire

(q) *Outre que le ſuccès eſt encore à douter. Outre que* ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; & le *ſuccès eſt à douter*, eſt un ſoléciſme. On ne doute pas une choſe, elle n'eſt pas doutée. Le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'eſt-à-dire la prépoſition *de*.

D'avoir porté chez lui les titres de l'empire ?
Ah, combien ces momens de quoi vous me flattez,
(r) Alors pour mon ſupplice auraient d'éternités !
Votre haine voit peu l'erreur de ſa tendreſſe ;
Comme elle vient de naître, elle n'eſt que faibleſſe,
La mienne a plus de force, & les yeux mieux ouverts ;
Et ſe fût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un ſeul moment, quoi que l'on puiſſe faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter en père.
Je ne refuſe au fils, ni mon cœur, ni ma foi :
Vous l'aimez, je l'eſtime, il eſt digne de moi ;
Tout ſon crime eſt un père à qui le ſang l'attache,
Quand il n'en aura plus, n'aura plus de tache ;
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, juſtifira mes feux.
Allez donc préparer cette heureuſe journée,
Et du ſang du tyran ſignez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je ſuis trahi, madame, Exupère le ſuit.

[r] *Alors pour mon ſupplice auraient d'éternités.* On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot *d'éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on diſtingue mal-à-propos l'éternité paſſée & l'éternité à venir ; comme lorſque Platon dit que notre vie eſt un point entre deux éternités ; penſée que Paſcal a répétée, penſée ſublime, quoique dans la rigueur métaphyſique elle ſoit fauſſe.

Remarquez encore qu'on ne peut dire, *ces momens de quoi vous me flattez* ? cela n'eſt pas français, il faut, *ces momens dont vous me flattez* Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de ſa tendreſſe ; car comment une haine aurait-elle une tendreſſe ? Pulchérie dit encore que ſa haine a les yeux mieux ouverts que celle de Martian : quel langage ! & qu'eſt-ce encore qu'une *mort propice à former de beaux nœuds*, & qui purifie un objet ? Il n'eſt pas permis d'écrire ainſi.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS

QUEL eſt votre entretien avec cette princeſſe ?
(*s*) Des noces que je veux ?

MARTIAN.

C'eſt de quoi je la preſſe.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il ſera ſon époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'eſt beaucoup obtenu d'un ame ſi rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'eſt un ſecret que je n'ai pas ſu d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je ſuis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius eſt fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites le moi connaître.

MARTIAN.

(*s*) *Des noces que je veux ?* Ce mot *noces* eſt de la comédie, à moins qu'il ne ſoit relevé par quelque épitète terrible ; le reſte eſt très-tragique ; & c'eſt ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raiſon de croire que Martian ſon fils eſt Héraclius. Voilà Martian dans le plus grand danger, l'erreur du père eſt théatrale.

MARTIAN.

(t) Vous le connaiſſez trop, puiſque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je ſers mon empereur, & je fais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera ; tu le fais aſſez voir.

PHOCAS.

De grace, éclairciſſez ce que je vous propoſe ;
Ce billet à demi m'en dit bien quelque choſe ;
Mais, Léonce ; c'eſt peu ſi vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puiſque vous le ſavez,
Dites Héraclius, il n'eſt plus de Léonce,
Et j'entends mon arrêt ſans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y réſoudre après ton vain effort,
Pour m'arracher le ſceptre, & conſpirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû ; vivre ſous ta puiſſance ;
C'eût été démentir mon nom, & ma naiſſance ;
Et ne point écouter le ſang de mes parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître,
Renonce à cet honneur, s'il peut ſouffrir un maître :
Hors le trône, ou la mort, il doit tout dédaigner ;

(t) *Vous le connaiſſez trop, puiſque je vois ce traître.* On pourrait dire que Martian ſe hâte trop d'accuſer Exupère : il peut, ce ſemble, penſer qu'Exupère, qui eſt de ſon côté à la tête de la conſpiration, trompe toujours le tyran, autant que ſoupçonner qu'Exupère trahit ſon propre parti ; dans ce doute, pourquoi accuſe-t-il Exupère ?

C'eſt un lâche s'il n'oſe, ou ſe perdre, ou régner.
J'entends donc mon arrêt ſans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce:
Bon ſujet, meilleur prince, & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre ſort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois (*u*) traînée;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter ſon bras qui tombait ſur ſon fils.

PHOCAS.

Tu (*x*) prends pour me toucher un mauvais artifice;
Héraclius n'eut point de part à ce ſervice;
J'en ai payé Léonce, à qui ſeul était dû
L'ineſtimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais ſous des noms divers à ſoi-même contraire,
Qui conſerva le fils attente ſur le père;
(*y*) Et ſe déſavouant d'un aveugle ſecours,
Si-tôt qu'il ſe connaît, il en veut à mes jours.
Je te devais ſa vie, & je me dois juſtice.
Léonce eſt effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'eſt à balancer,
Et je ſaurai punir comme récompenſer.

MARTIAN.

Je ſais trop qu'un tyran eſt ſans reconnaiſſance,
Pour en avoir conçu la honteuſe eſpérance;

[*u*] On voit la mort, on l'affronte, on la brave, on ne la traîne pas.

[*x*] On ne prend point un artifice, c'eſt un barbariſme.

[*y*] *Et ſe déſavouant d'un aveugle ſecours.* Cela n'eſt pas français; on déſavoue un ſecours qu'on a donné, on dément ſa conduite, on ſe rétracte &c. mais on ne ſe déſavoue pas. *Déſavouer* n'eſt point un verbe réciproque, & n'admet point le *de*.

Et ſuis trop au-deſſus de cette indignité,
Pour te vouloir piquer de généroſité.
(*z*) Que ferais-tu pour moi de me laiſſer la vie,
Si pour moi ſans le trône elle n'eſt qu'infamie ?
Héraclius vivrait pour te faire la cour ?
Rends-lui, rends-lui ſon ſceptre, ou prive le du jour ;
Pour ton propre intérêt ſois juge (*a*) incorruptible :
Ta vie avec la ſienne eſt trop incompatible :
Un ſi grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirais de m'avoir épargné.
Si de ton fils ſauvé j'ai rappellé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutaſſes plus
Juſques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque
Que de (*b*) vivre en éclat ſans en porter la marque ;
Et puiſque pour jouir d'un ſi glorieux ſort,
Je n'ai que ce moment qu'on deſtine à ma mort,
Je la rendrai ſi belle, & ſi digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illuſtre vie.
M'y faiſant donc conduire aſſure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,

[*z*] *Que ferais-tu pour moi de me laiſſer la vie.* C'eſt un ſoléciſme ; il faut en me laiſſant la vie.

(*a*) *Incorruptible* n'eſt pas le mot propre, c'eſt *inéxorable.*

(*b*) *Vivre en éclat ſans en porter la marque.* Toujours *monarque* & *marque.* On ne dit pas *vivre en éclat*, encore moins porter la marque.

(c) Criſpe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir ſon forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laiſſer encor dans l'eſclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

ET toi, n'eſpère pas déſormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, & n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère & ton eſpoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup ſa tête, & ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes:
(d) Laiſſe aller tes ſoupirs, laiſſe couler tes larmes.

(c) *Criſpe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix.* Ce n'eſt pas là le mot propre ; il veut dire, en attendant que j'en diſpoſe, en attendant que tout ſoit éclairci ; du reſte, on ſent aſſez que cette ſcène eſt grande & pathétique. Il eſt vrai que Pulchérie y joue un rôle déſagréable ; elle n'a pas un mot a parler. Il faut autant qu'on le peut, qu'un perſonnage principal ne devienne pas inutile dans la ſcène la plus intéreſſante pour elle.

[d] *Laiſſe aller tes ſoupirs, laiſſe couler tes larmes* Expreſſion qui n'eſt ni noble, ni juſte: des ſoupirs ne vont point. Ce qui eſt moins noble encore, c'eſt l'inſulte ironique fait inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être repréſenté perfide, cruel, ſanguinaire, mais jamais bas ; & il y a toujours de la lâcheté à inſulter une femme, ſurtout quand on eſt ſon maître abſolu.

PULCHERIE.

Moi pleurer ! moi gémir, tyran ! J'aurais pleuré,
Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté ſa gloire toute entière,
S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infame eſpoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu juſqu'au bout ne s'eſt point démentie ;
Il n'a point pris le ciel, ni le ſort à partie,
(*e*) Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
(*f*) Point daigné contre lui perdre un juſte courroux.
Sans te nommer ingrat, ſans trop le nommer traître,
De tous deux, de ſoi-même il s'eſt montré le maître ;
Et dans cette ſurpriſe il a bien ſu courir
A la néceſſité qu'il voyait de mourir.
Je goûtais cette joie en un ſort ſi contraire :
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère ;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, & d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta penſée ;
Et ſans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiſer le père (*g*) offre le cœur au fils,

[*e*] *Point querellé le bras qui fait ces lâches coups.* On ne fait point des coups ; on dit dans le ſtyle familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups : on ne querelle point un bras ; & il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reſte du diſcours de Pulchérie ſerait d'une grande beauté, s'il était mieux écrit.

(*f*) Point daigné perdre un juſte courroux contre un bras !

[*g*] *Offre le cœur au fils.* Quelle raiſon peut avoir Phocas de vouloir que Pulchérie épouſe ſon prétendu fils, quand il ſe croit sûr de tenir Héraclius en ſa puiſſance ? il ſait que Pulchérie & Héraclius cru Martian ne s'ai-

Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHERIE.

Crois-tu que ſur la foi de tes fauſſes promeſſes
Mon ame (*h*) oſe deſcendre à de telles baſſeſſes ?
Prends mon ſang pour le ſien; mais s'il y faut mon cœur,
Périſſe Héraclius avec ſa triſte ſœur!

PHOCAS.

Hé bien, il va périr ; ta haine (*i*) en eſt complice.

PULCHERIE.

(*k*) Et je verrai du ciel bientôt choir ton ſupplice.
Dieu, pour le réſerver à ſes puiſſantes mains,
Fait avorter exprès tout les moyens humains :
Il veut frapper le coup ſans notre miniſtère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère ;
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abuſés,
Ont été comme lui des Céſars ſuppoſés.
L'état, qui dans leur mort voyait trop ſa ruine,
Avait des généraux autres que Léontine ;
Ils trompaient d'un barbare aiſément la fureur,
(*l*) Qui n'avait jamais vu la cour, ni l'empereur.
Crains, tyran ; crains encor tous les quatre peut-être :

ment point. Offre-t-on ainſi *le cœur*, quand on eſt menacé de mort!

(*h*) *Oſe deſcendre à de telles baſſeſſes. Oſe* eſt ici contradictoire : on n'oſe pas être bas.

(*i*) *En eſt complice.* Autre impropriété. On eſt complice d'un criminel, complice d'un crime ; mais non pas de ce que quelqu'un va périr.

[*y*] *Et je verrai du ciel bientôt choir ton ſupplice. Choir* n'eſt plus d'uſage. Cette idée eſt grande, mais n'eſt pas exprimée.

(*l*) *Qui n'avait jamais vu la cour ni l'empereur.* Par la phraſe c'eſt la fureur de Phocas qui n'avait point vu Maurice ; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées, qu'il n'avait jamais ſeulement vu l'empereur?

(*m*) L'un après l'autre enfin ſe vont faire paraître;
Et malgré tous tes ſoins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je ſerai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête.
(*n*) L'eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer
Sera digne de moi s'il peut t'aſſaſſiner.
Va prendre Héraclius, & quitte la penſée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et (*o*) ſans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCENE VI.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

(*p*) J'ECOUTE avec plaiſir ces menaces frivoles:
Je ris d'un déſeſpoir qui n'a que des paroles;

(*m*) *L'un après l'autre enfin ſe vont faire paraître.* C'eſt un barbariſme; on ſe fait voir, on ne ſe fait point paraître : la raiſon en eſt évidente; c'eſt qu'on paraît ſoi-même, & que ce ſont les autres qui vous voient.

(*n*) *L'eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer.* Cet hémiſtiche, *qu'on puiſſe imaginer*, eſt ſuperflu, & ſert uniquement à la rime. Quelle idée a Pulchérie d'épouſer le dernier homme de la lie du peuple? la nobleſſe de ſa vengeance peut-elle deſcendre à cette baſſeſſe;

(*o*) *Sans m'importuner de répondre à tes vœux.* Cela n'eſt pas français; il fallait, *& ſans plus me preſſer de répondre à tes vœux.* Remaquez encore que ce mot *vœux* eſt trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran.

(*p*) *J'écoute avec plaiſir ces menaces frivoles.* Cette ſcène eſt adroite. L'auteur a voulu tromper juſqu'au ſpectateur, qui ne ſait ſi Exupère trahit Phocas ou non; cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas eſt dupe de cet officier.

Et de quelque façon qu'elle m'oſe outrager,
Le ſang d'Héraclius m'en doit aſſez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
(q) Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine,
Vous qui m'avez livré mon ſecret ennemi,
Ne ſoyez point vers moi infidèles à demi;
Réſolvez avec moi des moyens de ſa perte,
La ferons-nous ſecrète, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous eſt que ſa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne ſe flatte,
N'attende encor ce prince, & n'ait quelque raiſon
De courir en aveugle à qui prendra ſon nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons ſa tête au milieu de la place.

Les trois principaux perſonnages de cette pièce, Phocas, Héraclius & Martian, ſont trompés juſqu'au bout; ce ſerait un exemple très-dangereux à imiter. Corneille ne ſe ſoutient pas ſeulement ici par l'intrigue, mais par de très-beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût, ſont tombées à la longue. On veut de la vraiſemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes paſſions, une élégance continue.

[q] *Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine.* Pourquoi craignait-il la haine d'Amintas? & s'il a craint la haine d'Exupère dont il a fait tuer le père, pourquoi ſe fie-t-il à cet Exupère! *J'en craignais* n'eſt pas bien; il fallait, *quand j'ai craint votre haine.* Malgré l'artifice de cette ſcène, peut-être Phocas eſt-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aiſément accroire; il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie & le prétendu Héraclius en priſon; il n'a point pris ce parti, il attend qu'Exupère lui donne des conſeils; il ſe rend à tout ce qu'on lui dit.

EXUPERE.

Mais ſi vous la coupez dedans votre palais,
Ces obſtinés mutins ne le croiront jamais;
Et ſans que pas un d'eux à ſon erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à ſuivre toujours qui voudra l'uſurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, & pour un artifice:
Seigneur, après vingt ans vous eſpérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connaître ſa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête;
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il diſe en mourant à ce peuple confus;
Peuple, n'en doute point, je ſuis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue, & déjà je deſtine
A ce même échafaut l'infame Léontine.
Mais ſi ces inſolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'oſera, ſeigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains

EXUPERE.

Ah, ſouvenez-vous mieux des déſordres qu'enfante
Dans un peuple ſans chef la première épouvante.
(r) Le ſeul bruit de ce prince au palais arrêté

(r) *Le ſeul bruit de ce prince au palais arrêté. Le bruit* d'un *prince arrêté* qui *diſperſe chacun de ſon côté.* Qui ne voit

Diſperſera ſoudain chacun de ſon côté ;
Les plus audacieux craindront votre juſtice,
Et le reſte en tremblant ira voir ſon ſupplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le tems de ſe remettre, & de ſe réunir ;
Envoyez des ſoldats (*s*) à chaque coin des rues ;
Saiſiſſez l'hipodrome avec ſes avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort :
Pour nous qu'un tel indice intéreſſe à ſa mort,
De peur que d'autres mains ne le laiſſent ſéduire,
Juſques à l'échafaut laiſſez-nous le conduire.
(*t*) Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ;
J'en réponds ſur ma tête, & (*u*) j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en eſt trop. Exupère, allez, je m'abandonne
Aux fidèles (*x*) conſeils que votre ardeur me donne.
C'eſt l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles inteſtins.
Je vais ſans différer (*y*) pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre néceſſaire.

que ces expreſſions ſont à la fois familières, proſaïques & inexactes ? *Le bruit d'un prince arrêté* ! quelle expreſſion ! *Chacun de ſon côté* eſt oiſeux & proſaïque.

(*s*) *A chaque coin des rues.* Ce n'eſt pas ainſi qu'on exprime noblement les plus petites choſes & qu'un poëte, comme dit Boileau,

Fait des plus ſecs chardons
des œillets & des roſes.

(*t*) *Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout.* Il doit dire préciſément le contraire ; *nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout.*

(*u*) *J'aurai l'œil à tout.* Expreſſion de comédie.

(*x*) L'ardeur d'Exupére qui donne des conſeils !

(*y*) *Un ordre néceſſaire pour cette grande affaire.* Il n'eſt pas permis dans le tragique d'employer ces phraſes qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'eſt pas là cette noble ſimplicité tant recommandée.

(*z*) Vous, pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis,
(*a*) Allez de votre part aſſembler vos amis ;
(*b*) Et croyez qu'après moi, juſqu'à ce que j'expire,
Ils ſeront, eux & vous, les maîtres de l'empire. (*c*)

(*z*) *Vous pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis.* Cela n'eſt pas français ; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis.

(*a*) *Allez de votre part aſſembler vos amis.* Il ſemble par ce mot qu'Exupère ſoit un homme auſſi important que l'empereur, & que Phocas ait beſoin de ces amis pour l'aider ; les choſes ne ſe paſſent pas ainſi dans aucune cour. Juſtinien n'aurait pas dit même à un Béliſaire, aſſemblez vos amis ; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* eſt encore une faute ; on peut ordonner de ſa part, mais on n'exécute point de ſa part ; il fallait, *Vous de votre côté raſſemblez vos amis.*

(*b*) *Et croyez qu'après moi juſqu'à-ce que j'expire.* Ces mots *après moi*, & *juſqu'à ce que j'expire*, ſemblent dire, *juſqu'à ce que je ſois mort, après ma mort, juſqu'à ce que*, mot rude, raboteux, déſagréable à l'oreille, & dont il ne faut jamais ſe ſervir.

(*c*) Plus on réfléchit ſur cette ſcène, & plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécille à qui cet Exupère fait accroire tout ce qu'il veut.

SCENE V. [d]

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

NOUS ſommes en faveur, ami, tout eſt à nous.
L'heur de notre deſtin va faire des jaloux. (e)

AMINTAS.

Quelque allégreſſe ici que vous faſſiez paraître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide & de traître?

EXUPERE.

Je ſais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont fappé l'oreille, ils m'ont bleſſé le cœur;
Mais bientôt par l'effet que nous devons attendre,
Nous ſerons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font eſpérer.

(d) Cette ſcène entre Exupère & Amintas eſt faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du deſtin de l'empire, de celui d'Héraclius, de Pulchérie & de Martian. La ſituation eſt violente; cependant ceux qui ſe ſont chargés d'une entrepriſe ſi périlleuſe, n'en parlent pas; ils diſent qu'ils *ſont en fureur, & qu'ils feront des jaloux*; ils parlent d'une manière équivoque, & uniquement de ce qui les regarde. Ces perſonnages ſubalternes n'intéreſſent jamais, & affaibliſſent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'eſt la raiſon pourquoi Narciſſe eſt ſi mal reçu dans Britannicus, quand il dit,

La fortune t'appelle une ſeconde fois.

On ne ſe ſoucie point de la fortune de Narciſſe, ſon crime excite l'horreur & le mépris; ſi c'était un criminel auguſte, il impoſerait; cependant, combien eſt-il au-deſſus de cet Exupère! que la ſcène où il détermine Néron eſt adroite! & ſurtout qu'elle eſt ſupérieurement écrite! comme il échauffe Néron par degrés! quel art & quel ſtyle!

(e) Ces deux vers d'Exupère ſont d'un valet de comédie qui a trompé ſon maître, & qui trompe un autre valet.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE. (*a*)

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HERACLIUS.

VOUS avez grand ſujet d'appréhender pour elle;
Phocas au dernier point la tiendra criminelle;
Et je le connais mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'eſt moyen humain qui puiſſe la ſauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, & non pas votre mère;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère;
Il trahit juſtement qui voulait me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr?
(*b*) Vous pour qui ſon amour a forcé la nature?

(*a*) L'embarras croît, le nœud ſe redouble. Héraclius ſe croit trahi par Léontine & par Exupère; mais il n'eſt point encore en péril, il eſt avec ſa maîtreſſe, il raiſonne avec elle ſur l'aventure du billet. Les paſſions de l'ame n'ont encore nulle influence ſur la piéce; auſſi les vers de cette ſcène ſont tous de raiſonnement. C'eſt à mon avis l'oppoſé de la véritable tragédie. Des diſcuſſions en vers froids & durs peuvent occuper l'eſprit d'un ſpectateur qui s'obſtine à vouloir comprendre cette énigme. Mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter, ni crainte, ni pitié, ni admiration.

(*b*) *Vous pour qui ſon amour a forcé la nature.* Il eût été mieux, je crois, de dire, *a dompté la nature*? car *forcer la nature* ſignifie *pouſſer la nature trop loin.*

HERACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer ſon impoſture ?
M'empêcher d'entreprendre, & par un faux rapport
(c) Confondre en Martian, & mon nom, & mon ſort,
Abuſer d'un billet que le haſard lui donne,
Attacher de ſa main mes droits à ſa perſonne,
Et le mettre en état, (d) deſſous ſa bonne foi;
De régner en ma place, ou de périr pour moi?
Madame, eſt-ce en effet me rendre un grand ſervice?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que ſur-tout alors il lui fallait céler ?
Quand Martian par-là n'eût pas connu ſon père,
C'était vous haſarder ſur la foi d'Exupère;
Elle en doutait, ſeigneur, & par l'événement
Vous voyez que ſon zèle en doutait juſtement.
(e) Sûre en ſoi des moyens de vous rendre l'empire,
(f) Qu'a vous-même jamais elle n'a voulu dire,

(c) *onfondre en Martian & mon nom & mon ſort.* L'expreſſion n'eſt ni juſte ni claire ; il veut dire, *donner à* Martian *mon nom & mes droits.*

(d) *Deſſous ſa bonne foi* : on ne dit ni *ſous* ni *deſſous la bonne foi* : Cela n'eſt pas français.

(e) *Sûre en ſoi des moyens de vous rendre l'empire.* On n'eſt point *sûr en ſoi.* Mais comment Léontine eſt-elle ſi sûre du ſuccès ? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire, & qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupère : il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, & encore plus naturel qu'Exupère la mît au fait. Il ſemble qu'Exupère & Léontine aient ſongé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à ſervir véritablement.

(f) *Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire.* Par la conſtruction, elle n'a pas voulu dire l'empire ; elle veut parler des moyens. Il faut ſoigneuſement éviter ces phraſes louches, ces amphibologies de conſtruction.

(*g*) Elle a ſur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connaiſſait mal.
Seigneur où ſeriez-vous ſans ce nouveau ſervice.

HERACLIUS.

Qu'importe qui des deux on deſtine au ſupplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te dois,
Qui trahiſſe mon ſort d'Exupère, ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expoſe;
(*h*) Et l'un & l'autre enfin ne ſont que même choſe,
Si-non, qu'étant trahi je mourrais malheureux,
Et que m'offrant pour toi je mourrais généreux.

EUDOXE.

(*i*) Quoi, pour déſabuſer une aveugle furie,
Rompre votre deſtin, & donner votre vie?

HERACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encor en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorſque ſous mon nom il ſe livre à ſa perte,
Tiendrai-je ſous le ſien ma fortune couverte?
S'il s'agiſſait ici de le faire empereur,
Je pourrais lui laiſſer mon nom, & ſon erreur:
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand ſon père à mes yeux au-lieu de moi l'immole!

(*g*) *Elle a ſur Martian tourné le coup fatal.* Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur, n'eſt pas intelligible; & tout ce raiſonnement d'Eudoxe eſt un peu obſcur.

(*h*) *Et l'un & l'autre enfin ne ſont que même choſe, Sinon.* Ici tous les ſentimens ſont en raiſonnement, & exprimés d'un ton didactique, dans un ſtyle qui eſt celui de la proſe négligée. *Ne ſont que même choſe, ſinon*, n'eſt pas français. Rompre un deſtin, déſabuſer une furie aveugle!

(*i*) *Quoi pour déſabuſer une aveugle furie.* On ne déſabuſe point une furie, on ne rompt point un deſtin; ce ne ſont pas les mots propres.

(*k*) Souffrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort !
Vivre par ſon ſupplice, & régner par ſa mort !

EUDOXE.

Ah ! ce n'eſt pas, ſeigneur, ce que je vous demande.
De cette lâcheté l'infamie eſt trop grande.
Montrez-vous pour ſauver ce héros du trépas,
Mais montrez-vous en maître, & ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'oppoſait ma mère ;
Garan iſſez le fils par la perte du père ;
(*l*) Et prenant à l'empire un chemin éclatant,
(*m*) Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HERACLIUS.

Il n'eſt plus tems, madame, (*n*) un autre a pris ma place ;
Sa priſon a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble, il ne me croira plus ;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de ſuivre un parricide.
Mais quand même il voudrait ſeconder mes deſſeins,
Le tyran tient déjà Martian en ſes mains :
Piqué de ma révolte, il hâtera ſa perte,

Et

(*k*) *Souffrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort.* Cette expreſſion n'eſt grammaticale en aucune langue, & n'eſt pas intelligible ; il veut dire, qu'il ſubiſſe la mort qui m'était deſtinée, mais le fonds de ces ſentimens eſt héroïque ; c'eſt dommage qu'il ſoit ſi mal exprimé.

(*l*) Prendre un chemin éclatant à l'empire !

[*m*] *Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.* Ce vers eſt ſouvent répété, & forme une eſpèce de refrain ; c'eſt un ſujet de la piéce ; il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette ſcène d'ailleurs eſt intéreſſante par le fonds, & il y a de très-beaux vers qui élèvent l'ame quand les raiſonnemens l'occupent.

(*n*) *Un autre a pris ma place.* Vers de comédie.

Et croira qu'en m'ôtant l'eſpoir de le ſauver,
(o) Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever.
N'en parlons plus, en vain votre amour me retarde;
Le ſort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, ſoit qu'il faille périr,
(p) Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran, & ſon traître Exupère.

SCENE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, troupe de gardes.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ſes gardes.*

QU'ON la tienne en lieu sûr en attendant ſa mère.

HERACLIUS.

A-t-elle quelque part....

PHOCAS.

Nous verrons à loiſir;
Il eſt bon cependant de la faire ſaiſir.

EUDOXE *s'en allant.*

(q) Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

(o) *Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever.* Cela n'eſt pas français, & l'expreſſion eſt auſſi obſcure que vicieuſe; veut-il dire, l'horreur qui ſoulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à ſoulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me ſoulever contre le tyran?

(p) *Au tombeau comme au trône on me verra courir*, eſt fort beau.

[q] *Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.*

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, gardes.

PHOCAS *à Héraclius.*

SES pleurs pour ce coupable imploraient ta pitié?

HERACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Je ſais pour lui quelle eſt ton amitié;
Mais je veux que toi-même ayant bien vu ſon crime,
Tiennes ton zèle injuſte, & ſa mort légitime.
(*aux gardes*)
Qu'on le faſſe venir. (r) Pour en tirer l'aveu
Il ne ſera beſoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me ſurprend.
Aurais-tu découvert quelque crime plus grand?

HERACLIUS.

Oui, ſa mère a plus fait contre votre ſervice,
Que ne fait Exupère, & que n'a vu Maurice.

Ce vers ſerait également convenable à la comédie & à la tragédie; c'eſt la ſituation qui en fait le mérite; il échappe à la paſſion; il part du cœur; & ſi Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet.

(r) *Pour en tirer l'aveu*, eſt une faute; cet *en* ne peut ſe rapporter qu'à Martian dont on parle; mais *en tirer l'aveu* ſignifie *tirer l'aveu de quelque choſe*; il fallait donc dire quel eſt cet aveu qu'on veut tirer.

PHOCAS.

La perfide! (s) Ce jour lui ſera le dernier.
Parle.

HERACLIUS.

J'achèverai devant le priſonnier.
Trouvez bon qu'un ſecret d'une telle importance,
Puiſque vous le mandez, s'explique en ſa préſence.

PHOCAS.

Le voici, mais ſurtout ne me dis rien pour lui.

SCENE IV. (t)

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, gardes.

HERACLIUS.

JE ſais qu'en ma prière il aurait peu d'appui;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juſte haine,
(u) C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis.
Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.
Voilà tout mon ſouhait, & toute ma prière.
(x) M'en refuſerez-vous?

(s) *Ce jour lui ſera le dernier.* Cela n'eſt pas français. *Ce jour eſt mon dernier jour* & non pas *mais le dernier our.*

(t) Juſqu'ici le ſpectateur n'a été qu'embarraſſé & inquiet; à préſent, il eſt ému par l'attente d'un grand événement.

(u) *C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis.* Cela eſt dit ironiquement & à double entente; car ni Héraclius, ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien ſobrement dans le tragique.

(x) *M'en refuſerez-vous?* Cet *en* était alors en uſage dans

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière.
Ton ſalut en effet eſt douteux ſans ſa mort.

MARTIAN.

Ah, prince, j'y courais ſans me plaindre du ſort.
Son indigne rigueur n'eſt pas ce qui me touche;
Mais en ouir l'arrêt ſortir votre bouche!
Je vous ai mal connu juſques à mon trépas.

HERACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connais pas.
Ecoute, père aveugle; & toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je diſſimule.
Phocas, connais ton ſang, & tes vrais ennemis.
Je ſuis Héraclius, & Léonce eſt ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HERACLIUS.

Que je ne puis plus taire,
Que deux fois Léontine oſa tromper ton père,
(y) Et ſemant de nos noms un inſenſible abus,
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche tu n'as qu'à lire:
Sous le nom de Maurice Héraclius reſpire.

les diſcours familiers, témoin ce vers du *Cid*: *Le roi quand il en fait le meſure au courage.*

(y) *Et ſemant de nos noms un inſenſible abus. Semer un abus des noms* ne peut ſe dire. Ces expreſſions auſſi obſcures que forcées, ſe rencontrent ſouvent; mais la ſituation empêche qu'on ne remarque ces fautes au théatre; tous les eſprits ſont en ſuſpens. Qui des deux eſt Héraclius? qui des deux va périr? rien n'eſt plus intéreſſant ni plus terrible.

(ζ) Tu fais après cela des contes ſuperflus.

HERACLIUS.

(*a*) Si ce billet fut vrai, ſeigneur, il ne l'eſt plus.
J'étais Léonce alors, & j'ai ceſſé de l'être,
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connaître.
S'il laiſſa par écrit ce qu'il avait pu voir,
Ce qui ſuivit ſa mort fut hors de ſon pouvoir.
Vous portâtes ſoudain la guerre dans la Perſe,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverſe :
Cependant Léontine étant dans le château,
(*b*) Reine de nos deſtins & de notre berceau,
Pour me rendre le rang (*c*) qu'occupait votre race,
Prit Martian pour elle, & me mit en ſa place.
Ce zèle en ma faveur lui ſuccéda ſi bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
Et ces informes traits qu'à ſix mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le faible ſouvenir en trois ans s'en perdit,
Vous prîtes aiſément ce qu'elle vous rendit.

(ζ) *Tu fais après cela des contes ſuperflus.* Quoique les expreſſions les plus ſimples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles ſont, ce n'eſt pas en cet endroit ; c'eſt quand elles expriment un grand ſentiment. *Des contes* eſt ignoble.

(*a*) *Si ce billet fut vrai, ſeigneur, il ne l'eſt plus.* C'eſt encore un énigme, ou plutôt, un procès par écrit. Il faut au quatrième acte, eſſuyer encore une avant-ſcène, informer le ſpectateur de tout ce qui s'eſt paſſé autrefois ; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de Phocas, & rend le ſort de Martian ſi douteux, qu'elle devient un coup de théatre pour les eſprits extrêmement attentifs.

(*b*) *Reine de nos deſtins & de notre berceau.* On n'eſt point reine d'un deſtin, encore moins d'un berceau.

(*c*) *Qu'occupait votre race.* On ne peut ſe ſervir de *race* pour ſignifier *fils*. On deſirerait dans toute cette tirade un ſtyle plus tragique & plus noble.

Nous vécûmes tous deux ſous le nom l'un de l'autre :
Il paſſa pour ſon fils, je paſſai pour le vôtre ;
Et je ne jugeais pas ce chemin criminel
Pour remonter ſans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie,
Sans qui déjà la mienne aurait été ravie,
Je me croirois, ſeigneur, coupable infiniment,
Si je ſouffrais encor un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui ſeul a fait ſon crime.
Conſervez votre haine, & changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'eſt promis.
(*d*) Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.

MARTIAN *à Phocas.*

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort ſa vertu vient de faire,
Tyran, & ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi ſa généroſité.

(*à Héraclius.*)

C'eſt trop, prince, c'eſt trop pour ce petit ſervice
Dont honora mon bras ma fortune propice.
Je vous ſauvais la vie, & ne la perdis pas,
Et pour moi vous cherchez une aſſuré trépas !
Ah ; ſi vous m'en devez quelque reconnaiſſance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naiſſance.
A voir tant de pitié d'un ſort ſi glorieux,

[*d*] *Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.* C'eſt encore un refrain ; on y voit peut-être encore trop d'apprêt. L'auteur ſe complait à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition eſt ici mieux placée que celle-ci, *montrez* Héraclius *au peuple*, laquelle revient trop ſouvent. La ſituation eſt très-intéreſſante.

De crainte d'être ingrat c'eſt m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle diſpute !
A quels nouveaux malheurs m'expoſe-t-elle en bute !
Lequel croire, Exupère, & lequel démentir ?
(e) Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vais ſortir ?
Si ce billet eſt vrai, le reſte eſt vraiſemblable.

EXUPERE.

Mais qui ſait ſi ce reſte eſt faux, ou véritable ?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

(f) Elle a pu les changer, & ne les changer pas ;
Et (g) plus que vous, ſeigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne vois que du trouble, & de l'incertitude.

HERACLIUS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis :

(e) *Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vais ſortir ?* Il faut, *ou bien vais-je en ſortir ?* Ce ſi s'employait autrefois par abus en ſous-entendant, je demande, ou dis-moi, *ſi j'en vais ſortir* ; mais c'eſt une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où ce *ſi* eſt admis ; c'eſt en interrogation *ſi* je parle ? *ſi* j'obéis ? *ſi* je commets ce crime ? On ſous-entend, qu'arrivera-t-il ? qu'en penſerez-vous ? &c. Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *ſi* par une autre figure ; il ne faut pas dire, parlai-je à un ſage, ou ſi je parle à un courtiſan ?

(f) *Elle a pu les changer, & ne les changer pas,*

. . . . .
. . . . .
. . . . .

Elle a pu l'abuſer, & ne l'abuſer pas :

ſont des vers de comédie ; mais la force de la ſituation les rend tragiques. La conteſtation d'Héraclius & de Martian me paraît ſublime. Si Phocas joue un rôle faible & très-embarraſſant pour l'acteur pendant cet noble diſpute, il devient tout d'un coup noble & intéreſſant, dès qu'il parle.

(g) *Plus que vous, ſeigneur, dedans l'inquiétude.* Vers mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans* ; mais Exupère dit ce qu'il doit dire.

Vous voyez (*h*) quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adreſſe
J'apporte à rejetter l'hymen de la princeſſe,
Où ſans doute aiſément mon cœur eût conſenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine ?

HERACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

(*i*) Ah ciel ! quelle eſt ſa ruſe ?
Martian aime Eudoxe ; & ſa mère l'abuſe ;
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit inceſtueux,
De ce prince à ſa fille elle aſſure les vœux :
Et ſon ambition adroite à le ſéduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis ;
Mais de mon ignorance elle eſpérait ces fruits,
Et me tiendrait encor la vérité cachée
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS *à Exupère.*

La méchante l'abuſe auſſi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu (*k*) l'abuſer, & ne l'abuſer pas.

(*h*) *Quels effets en ont été produits.* Cet *en* eſt vicieux, & le vers eſt trop faible.

[*i*] *Ah ciel ! quelle eſt ſa ruſe ?* Ce mot *ruſe* ne doit point entrer dans le tragique, à moins qu'il ne ſoit relevé par une épithète noble.

[*k*] *L'abuſer & ne l'abuſer pas.* Cette reſſemblance affectée avec ce vers, *elles a pu les changer & ne les changer pas,* eſt un peu trop du ſtyle de la comédie.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille (*l*) a part au ſtratagême.

EXUPERE.

Et que la mère a pu l'abuſer elle-même.

PHOCAS.

Que de penſers divers! que de ſoucis flottans!

EXUPERE.

Je vous en tirerai, ſeigneur, dans peu de tems.

PHOCAS.

Dis-moi, tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice?

EXUPERE.

Oui, ſi nous connaiſſions le vrai fils de Maurice.

HERACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HERACLIUS *à Martian.*

(*m*) Ami, rends-moi mon nom, la faveur n'eſt pas grande,
Ce n'eſt que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triſte jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as preſque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je ſois, j'ai conſpiré ſa mort,

(*l*) *A part au ſtratagême.* Vers de comédie. Otez les noms d'empereur & de prince l'intrigue en effet & la diſtinction ne ſont pas tragiques juſqu'ici. Mais elles ſont ennoblies par l'intérêt d'un trône, & par le danger des perſonnages.

[*m*] *Ami, rends-moi mon nom &c.* Ici le dialogue ſe relève & s'échauffe; voilà du tragique.

(*n*) Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort:
(*o*) Dedans Héraclius il a gloire ſolide,
Et dedans Martian il devient parricide.
(*p*) Puiſqu'il faut que je meure, illuſtre, ou criminel,
(*q*) Couvert, ou de louange, ou d'opprobre éternel;
Ne ſouillez point ma mort, & ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un aſſaſſin d'un père.

HERACLIUS.

(*r*) Mon nom ſeul eſt coupable, & ſans plus diſputer
Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter;
(*s*) Il conſpira lui ſeul, tu n'en es point complice.
Ce n'eſt qu'Héraclius qu'on envoie au ſupplice.
Sous ſon fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avais été,
Seigneur, ce traître en vain m'aurait ſollicité;

[*n*] *Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort*, eſt obſcur, parce que ſort n'eſt pas le mot propre; il veut dire, nos noms mettent une grande différence dans notre action; mais cette différence n'eſt pas le ſort.

[*o*] *Dedans Héraclius il a gloire ſolide*: *Il a gloire*, n'eſt pas permis dans le ſtyle noble; il devait dire, *c'eſt dans Héraclius une gloire ſolide.*

(*p*) *Puiſqu'il faut que je meure illuſtre ou criminel. Illuſtre* n'eſt pas oposé à *criminel*, parce qu'on peut être un criminel illuſtre.

(*q*) *Couvert, ou de louange, ou d'opprobre éternel*, n'eſt pas français; il faut, *d'un opprobre éternel. D'opprobre* eſt ici abſolu, & ne ſouffre point d'épithète; & on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte*: pourquoi? c'eſt qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers ſemblent environner un homme, le couvrir. La gloire couvre de ſes rayons; les lauriers couvrent la tête; la honte, la rougeur couvre le viſage; mais la louange ne couvre pas.

[*r*] *Mon nom ſeul eſt coupable.* C'eſt là, ce me ſemble, une très-noble hardieſſe d'expreſſion: *tu n'en es point compliee*, eſt une petite faute.

(*s*) *Il conſpira lui ſeul, tu n'en es point compliee.* On ne peut pas dire qu'un nom a conſpiré.

(*t*) Et lorſque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en ſecret aurait ſu m'en défendre.

HERACLIUS.

Apprends donc qu'en ſecret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conſpirer, mais on m'a retenu,
Et dedans mon péril Léontine timide....

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HERACLIUS.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
(*u*) Juges ſous les deux noms ton deſſein, & tes feux.
Elle a rendu pour toi l'un & l'autre funeſte,
Martian parricide, Héraclius inceſte,
(*x*) Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait,
Puiſque dans ta perſonne elle en preſſait l'effet.
Mais elle m'empêchait de haſarder ma tête,

(*t*) *Et lorſque contre vous il m'a fait entreprendre.* Ce verbe *entreprendre* eſt actif, & veut ici abſolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conſpirer.*

NB. C'eſt parler très-bien que de dire, *je ſais méditer, entreprendre & agir*, parce qu'alors *entreprendre, méditer,* ont un ſens indéfini. Il en eſt de même de pluſieurs verbes actifs qu'on laiſſe alors ſans régime. Il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour ſentir, un bras pour exécuter; mais *j'exécute contre vous, j'entreprens contre vous, j'imagine contre vous*, n'eſt pas français: pourquoi? parce que ce défini *contre vous* fait attendre la choſe *qu'on imagine, qu'on exécute & qu'on entreprend.* Vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui eſt règle eſt fondé ſur la nature.

(*u*) *Juges ſous les deux noms ton deſſein & tes feux* n'eſt pas français, Il faut un *de.* Juger avec un accuſatif, ne ſe dit que quand on juge un coupable, un procès: on juge une action bonne ou mauvaiſe. De plus, ce vers eſt obſcur, *Juge ton deſſein & tes feux ſous les deux noms.*

(*x*) *Et n'eût pour moi l'horreur d'un grand forfait. Pour moi*, n'eſt pas français ainſi placé, il veut dire, *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.*

Eſpérant par ton bras me livrer ma conquête.
(*y*) Ce favorable aveu dont elle t'a ſéduit,
T'expoſait aux périls pour m'en donner le fruit ;
Et c'était ton ſuccès qu'attendait ſa prudence,
Pour découvrir au peuple, ou cacher ma naiſſance.

PHOCAS.

(*z*) Hélas, je ne puis voir qui des deux eſt mon fils !

(*y*) *Ce favorable aveu dont elle t'a ſéduit.* On ne peut pas dire, *elle t'a ſéduit d'un aveu* ; il faut, *par un aveu* ; & *aveu* n'eſt pas ici le mot propre, puiſqu'Héraclius regarde cette confidence comme une feinte.

Avertiſſons toujours que ces fautes contre la langue ſont pardonnables à Corneille. Boileau a dit, répétons encore après lui.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Cela eſt vrai pour quiconque eſt venu après Corneille, mais non pas pour lui, non-ſeulement à cauſe du tems où il eſt venu, mais à cauſe de ſon génie.

(*z*) *Hélas, je ne puis voir qui des deux eſt mon fils ! &c.* Ce que Phocas dit ici, eſt bien plus intéreſſant que dans Caldéron : & les quatre derniers beaux vers, *ô malheureux* Phocas ! font, je crois, une impreſſion bien plus touchante, parce qu'ils ſont mieux amenés. Phocas dans l'eſpagnol, dit aux deux princes, *es-tu mon fils.* tous deux répondent à la fois ? *non* ; & c'eſt à ce mot que Phocas s'écrie, *O malheureux* Phocas ! *ô trop heureux* Maurice ! *&c.*

Cette manière eſt fort belle, j'en conviens ; mais n'y a-t-il rien de trop bruſque ? ces quatre beaux vers de Caldéron ne ſont-ils pas un jeu d'eſprit ? Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, & que lui n'en a plus ; cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation ? Quand les deux enfans ont répondu *non*, la première choſe qui doit échapper à Phocas, n'eſt-ce pas une expreſſion de douleur, de colère, de reproche ? J'avoue que le *non* des deux princes eſt fort beau, & qu'il convient très-bien à deux ſauvages comme eux.

On peut dire encore que *pour vivre après toi, pour régner après moi*, n'a pas l'énergie de l'eſpagnol. Ces deux fins de vers *après toi*, *après moi*, font languir le diſcours. Caldéron eſt bien plus précis.

Ah venturoſo Mauricio !
Ah infeliz Phocas quien vio
Che pura reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y che quieran del tuyo
Ser lo para morir dos.

Et je vois que tous deux ils ſont mes ennemis.
En ce piteux état quel conſeil dois-je ſuivre ?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
Je ſais que de mes mains il ne ſe peut ſauver,
Je ſais que je le vois, & ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre ſa deſtinée :
L'aſſaſſin ſous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et préſent à mes yeux il ſe cache en mon cœur.
Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne ſert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains eſt remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, & que prétens-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encor être père ?
(a) De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce ſoit des deux que mon ſang a fait naître,
Ou laiſſe-moi le perdre, ou fais le moi connaître.
O toi, qui que tu ſois, enfant dénaturé,
Et trop digne du ſort que tu t'es procuré,
Mon trône eſt-il pour toi plus heureux qu'un ſupplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.

(a) *De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait &c.* Ces deux beaux vers de cette admirable tirade, ont été imités par Paſcal, & c'eſt la meilleure de ſes penſées. Cela fait bien voir que le génie de Corneille, malgré ſes négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, preſque perſonne ne penſait avec force, & ne s'exprimait avec nobleſſe.

(*b*) Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puiſque mon propre fils les préfère à ſa vie !

SCENE V. (*c*)

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, gardes.

CRISPE *à Phocas.*

SEIGNEUR, ma diligence enfin a réuſſi.
J'ai trouvé Léontine, & je l'amène ici.

PHOCAS *à Léontine.*

Approche, malheureuſe.

HERACLIUS *à Leontine.*

Avouez tout, madame.

J'ai tout dit.

LEONTINE *à Héraclius.*

Quoi, ſeigneur ?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame !

(*b*) *Q'aux honneurs de ta mort je dois porter envie.* Ces deux derniers vers faibles & languiſſans gâtent la tirade ; il fallait comme Calderon finir à *para morir dos.* D'ailleurs, *les honneurs de la mort*, n'eſt pas juſte ; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie.* Y a-t-il eu dans Maurice de l'honneur à mourir? quels honneurs a-t-il eu ? il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement.

[*c*] Toute cette ſcène de Léontine eſt très-belle en ſon genre ; car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, & le dit de la manière la plus impoſante. La ſeule choſe qui puiſſe faire de la peine, c'eſt que cette Léontine, qui ſemblait dès le ſecond acte, conduire l'action, qui voulait qu'on ſe reposât de tout ſur elle, n'agit point dans la piéce, & c'eſt ce que nous examinerons ſurtout au cinquième acte.

Qui des deux eſt mon fils ?

LEONTINE.

Qui vous en fait douter ?

HERACLIUS *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que ſon fils veut porter ;
Il en croit ce billet & votre témoignage ;
Mais ne le laiſſez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourmens, ne me déguiſe rien.
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LEONTINE.

Je t'ai livré mon fils, & j'en aime la gloire.
Si je parle du reſte, oſeras-tu m'en croire ?
Et qui t'aſſurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, fais nous voir quelle haute prudence
En des tems ſi divers leur a fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LEONTINE *en montrant les deux princes.*

Le ſecret n'en eſt ſu ni de lui, ni de lui;
Tu n'en ſauras non plus les véritables cauſes :
Devine, ſi tu peux, & choiſis, ſi tu l'oſes.
L'un des deux eſt ton fils, l'autre ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage faſſe,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,

Mon ame jouira de ton inquiétude ;
Je rirai de ta peine, ou ſi tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le ſecret de ton fils.

PHOCAS.

Et ſi je les punis tous deux ſans les connaître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LEONTINE.

Je m'en conſolerai, quand je verrai Phocas
Croire affermir ſon ſceptre en ſe coupant les bras,
(*d*) Et de la même main ſon ordre tyrannique
Venger Héraclius deſſus ſon fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnaiſſance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus ſur toi, ſur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adorait!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LEONTINE.

Il m'en déſavoûrait;
Et ce fils, quel qu'il ſoit, que tu ne peux connaître,
A le cœur aſſez bon pour ne vouloir pas l'être
Admire ſa vertu qui trouble ton repos.
C'eſt du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,
(*e*) Tant ce qu'il a reçu d'heureuſe nourriture

Dompte

[*d*] *Et de la même main ſon ordre.* Un ordre n'a point de main, & la phraſe eſt trop incorrecte. *Je verrai* Phocas *ſe couper le bras, & ſon ordre venger* Héraclius *de la même main!*

[*e*] *Tant ce qu'il a reçu d'heureuſe nourriture.* Ce terme mérite d'être en uſage ; il eſt très-ſupérieur à *éducation*, qui étant trop long & compoſé de ſillabes ſourdes, ne doit pas pas entrer dans un vers.

Dompte ce mauvais ſang qu'il eut de la nature.
C'eſt aſſez dignement répondre à tes bienfaits,
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits :
Séduit par ton exemple & par ſa complaiſance ;
Il t'aurait reſſemblé, s'il eût ſu ſa naiſſance,
(*f*) Il ſerait lâche, impie, inhumain comme toi,
(*g*) Et tu me dois ainſi plus que je ne te doi.

EXUPERE.

L'impudence & l'orgueil ſuivent les impoſtures.
Ne vous expoſez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faiſant qu'aigrir votre reſſentiment,
Vous donne (*h*) peu de jour pour ce diſcernement.
Laiſſez-la moi, ſeigneur, quelques momens en garde ;
Puiſque j'ai commencé, le reſte me regarde :
Malgré l'obſcurité de ſon illuſion,

(*f*) *Il ſerait lâche, impie, inhumain comme toi.* Remarquez que dans le cours de la piéce Phocas n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain ; ces injures vagues ſentent trop la déclamation : & encore une fois une domeſtique ne parle point ainſi à un empereur dans ſon propre palais. Qu'il ſerait beau de faire ſous-entendre toutes les injures que diſent Léontine & Pulchérie, au-lieu de les dire. Que ce ménagement ſerait touchant & plein de force ! mais que ce vers eſt beau, *c'eſt du fils d'un tyran que j'ai fait un héros.* Il eſt un peu gâté par les deux vers faibles qui le ſuivent.

(*g*) *Et tu me dois ainſi plus que je ne te doi.* On dit indifféremment, *doi* & *dois*, *voi* & *vois*, *croi* & *crois*, *fais* & *fai*, *prends* & *pren*, *rends* & *ren*, *dis* & *di*, *avertis* & *averei* ; mais il n'eſt pas d'uſage d'y comprendre *je ſuis*, *je puis* ou *je peux* ; on ne peut dire *je pui*, *je peu*, *je ſui* ; & toutes les fois que la terminaiſon eſt ſans *s*, on ne peut y en ajouter une ; il n'eſt pas permis de dire, *je donnes*, *je ſoupires*, *je trembles*.

(*h*) *Peu de jour pour un diſcernement* ; *quelques momens en garde*, ſont de petits défauts. Le plus grand, ſi je ne me trompe, c'eſt que Léontine & cet Exupère traitent toujours un empereur éclairé & redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux.

J'eſpère démêler cette confuſion.
Vous ſavez à quel point (*i*) l'affaire m'intéreſſe.

PHOCAS.

Achève, ſi tu peux, par force, ou par adreſſe,
Exupère, & ſois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je ſaurai cependant prendre à part l'une & l'autre;
(*k*) Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton coté, je la laiſſe avec toi.
Gêne, flatte, ſurprend. (*l*) Vous autres, ſuivez-moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LÉONTINE.

EXUPERE.

(*m*) ON ne peut nous entendre. Il eſt juſte, madame,
Que je vous ouvre enfin juſqu'au fond de mon ame.
C'eſt paſſer trop long-tems pour traître auprès de vous :

(*i*) *L'affaire m'intéreſſe.* Comment ce ſubalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéreſſe particuliérement ? quel autre intérêt peut-il être ſuppoſé y prendre devant Phocas que l'intérêt d'obéir à ſon maître ? mais il répond à ſa penſée, il entend qu'il y va de ſa vie s'il ne vient à bout de trahir Phocas.

(*k*) *Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.* Le *nôtre* eſt incorrect & comique ; il eſt incorrect, parce que ce *nôtre* ne ſe rapporte à rien ; il eſt comique, parce que *le nôtre* eſt familier, & qu'un prince qui veut dire, *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point en changeant tout d'un coup le ſingulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre.*

(*l*) *Vous autres ſuivez-moi. Vous autres* ne ſe dit point dans le ſtyle noble.

(*m*) *On ne peut nous entendre.* Quoi ! ils ſont dans la chambre même de l'empereur, & on ne peut les entendre !

Vous haïſſez Phocas, nous le haïſſons tous...

LEONTINE,

Oui, c'eſt bien lui montrer ta haine, & ta colère,
Que lui vendre ton prince, & le ſang de ton père.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, & je ſuis en effet....

LEONTINE.

(*n*) L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui paſſe à vos yeux pour une perfidie....

LEONTINE.

Cache une intention fort noble, & fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger? puiſque vous l'ignorez?
Conſidérez l'état de tous nos conjurés;
Il n'eſt aucun de nous à qui ſa violence
N'ait (*o*) donné trop de lieu d'une juſte vengeance;
Et nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.

(*n*) *L'homme le plus méchant que la nature ait fait.* Ce n'eſt pas là, je crois, ce que Léontine devrait dire; ce n'eſt pas là cette femme ſi adroite, ſi ſupérieure, qui ſe vantait de venir à bout de tout; il me ſemble qu'elle aurait dû, dans le cours de la piéce, faire l'impoſſible pour s'entendre avec Exupère. Elle a traité les deux princes comme des enfans; & Exupère qui n'eſt qu'un ſubalterne la traitée comme une petite fille. Elle n'a point confié ſon ſecret qu'elle devait confier, & Exupère ne lui a point dit le ſien: c'eſt une conſpiration dans laquelle perſonne n'eſt d'intelligence; & par cela ſeul, toute l'intrigue eſt peut-être hors de la vraiſemblance.

Ce vers, *l'homme le plus méchant que la nature ait fait.* eſt du ton de la comédie.

(*o*) *D'onné trop de lieu d'une juſte vengeance.* C'eſt un ſolécisme; on *donne lieu à quelque choſe*, & non *de quelque choſe. Il donne lieu à mes ſoupçons*, & non *de mes ſoupçons.* Quand on met un *de*, il faut un verbe: *Il ma donné lieu de le haïr. Lieu* eſt proſaique.

Il y fallait rentrer par quelque grand ſervice.

LEONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien haſardé.
Vous ſavez de quel nombre il eſt toujours gardé;
Pouvions-nous le ſurprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour & de nuit tiennent toutes ſes portes?
Pouvions-nous mieux ſans bruit nous approcher de lui?
(p) Vous voyez la poſture où j'y ſuis aujourd'hui;
Il me parle, il m'écoute, il me croit, & lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon ſtratagême.
C'eſt par mes ſeuls conſeils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que ſa milice éparſe à chaque coin des rues
A laiſſé du palais les portes preſque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis ſont tous prêts, c'en eſt fait, il eſt mort:
Et j'uſerai ſi bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai ſa couronne.
Mais après mes deſſeins pleinement découverts,
De grace, faites moi connaître qui je ſers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aſpire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LEONTINE.

(q) Eſprit lâche & groſſier, quelle brutalité

(p) *Vous voyez la poſture.* Le mot *de poſture* n'eſt pas aſſez noble.

(q) *Eſprit lâche & groſſier, quelle brutalité.* Il me ſemble qu'au-contraire elle doit dire, eſt-il bien vrai, ne me trompez-vous point? quelle preuve pouvez-vous me donner? faites-moi parler à quelques conjurés, je devrais les connaître tous, puiſque je me ſuis vantée de tout

Te fait juger en moi tant de crédulité ?
Va, d'un piége ſi lourd l'appas eſt inutile,
Traître, & ſi tu n'as pas de ruſe plus ſubtile....

EXUPERE.

Je vous dis vrai, madame, & vous dirai de plus....

LEONTINE.

(r) Ne me fais point ici de contes ſuperflus :
L'effet à tes diſcours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien, demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, & ne vous dis plus rien.
Gardez votre ſecret, je garderai le mien.
Puiſque je paſſe encor pour homme à vous ſéduire,
Venez dans la priſon où je vais vous conduire;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous ſaurez qui je ſuis.

faire, mais je n'en connais pas un; je devais être d'intelligence avec vous; nous déteſtons tous deux le tyran, il a immolé votre père, il m'en coûte mon fils; le même intérêt nous joint, il eſt ridicule que je ne ſache rien; mettez-moi au fait de tout, & je verrai ce que je dois croire, & ce que je dois faire. Au-lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupère lâche, groſſier & brutal.

(r) *Ne me fais point ici de contes ſuperflus.* Elle doit au moins attendre qu'Exupère lui ait fait ces contes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais la fin de cette ſcène entre deux ſubalternes, approche un peu trop d'une ſcène de comédie, dans laquelle perſonne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la piéce; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux ſubalternes qui ne s'entendent point, & qui devraient s'entendre; que font pendant ce tems-là les deux héros de la piéce? rien du tout; il paraît qu'il ſerait mieux de les faire agir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS. (*a*)

QUELLE confuſion étrange
De deux princes fait un mêlange,
Qui met en diſcord deux amis!
Un père ne ſait où ſe prendre,
Et plus tous deux s'oſent défendre
Du titre infame de ſon fils,
Plus eux-mêmes ceſſent d'entendre
Les ſecrets qu'on leur a commis.
Léontine avec tant de ruſe
Ou me favoriſe, ou m'abuſe,
Qu'elle brouille tout notre ſort;
Ce que j'en eus de connaiſſance
Brave une orgueilleuſe puiſſance
Qui n'en croit pas mon vain effort;

(*a*) On a preſque toujours retranché aux repréſentations ces ſtances; elles ne valent ni celles de Polyeucte, ni celles du Cid; ce n'eſt qu'une ode du poëte, ſur l'incertitude où les héros de la piéce ſont de leur deſtinée; ce n'eſt qu'une répétition de tous les ſentimens tant de fois étalés dans la piéce; & puiſque c'eſt une répétition, c'eſt un défaut.

Un mêlange de deux princes, deux amis en diſcord, un ſort brouillé, ce qu'Héraclius *a de connaiſſance qui brave une orgueilleuſe puiſſance*; ne ſont pas des manières de parler qui puiſſent entrer ni dans une tragédie, ni dans des ſtances.

Et je doute de ma naiſſance,
Quand on me refuſe la mort.
Ce fier tyran qui me careſſe
Montre pour moi tant de tendreſſe,
Que mon cœur s'en laiſſe alarmer:
Lorſqu'il me prie & me conjure,
Son amitié paraît ſi pure,
Que je ne ſaurais préſumer
Si c'eſt par inſtinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.
Dans cette croyance incertaine;
J'ai pour lui des tranſports de haine
Que je ne conſerve pas bien:
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne, & trouble ma colère,
Et je n'oſe réſoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.
Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obſcurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connaître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritais de l'être
Si je ne le ſuis en effet.
Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir ... Mais il m'exauce, on vient me ſecourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HERACLIUS.

O Ciel quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ?

PULCHERIE.

(*b*) Le tyran qui veut que je vous voie,
Et met tout en uſage afin de s'éclaircir.

HERACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il penſe (*c*) réuſſir!

PULCHERIE.

(*d*) Il le penſe, ſeigneur, & ce brutal eſpère
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frère ;
(*e*) Comme ſi j'étais fille à ne lui rien céler
De tout (*f*) ce que le ſang pourrait me révéler.

(*b*) *Le tyran qui veut que je vous voie.* On ſent ici que le terrain manque à l'auteur ; cette ſcène eſt entiérement inutile au dénouement de la piéce ; mais non-ſeulement elle eſt inutile, elle n'eſt pas vraiſemblable. Il n'eſt pas poſſible que Phocas ſe ſerve ici de la fille de Maurice, comme il emploierait un confident ſur lequel il compterait; il l'a menacée vingt fois de la mort ; elle lui a parlé avec la plus grande horreur, & le plus profond mépris, & il l'envoie tranquillement pour ſurprendre le ſecret d'Héraclius. Une telle diſparate, un tel changement dans le caractère devrait au moins être excuſé, s'il peut l'être par une expoſition pathétique du trouble extrême où eſt Phocas, & qui le réduit a implorer le ſecours de Pulchérie même ſa mortelle ennemie.

(*c*) Réuſſir en un trouble?

(*d*) *Il le penſe, ſeigneur, & ce brutal eſpère.* Il faut qu'en effet il ſoit non-ſeulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ſes intérêts entre les mains de Pulchérie.

(*e*) *Comme ſi j'étais fille &c.* Tout cela eſt écrit du ſtyle de comédie, & c'eſt dans un moment qui devrait être très-tragique.

(*f*) *Vous le mieux révéler qu'il*

HERACLIUS.

Puiſſe-t-il par un trait de lumière fidèle
(*g*) Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle!
Aidez moi cependant, madame, à repouſſer
Les indignes frayeurs dont je me ſens preſſer....

PULCHERIE.

Ah, prince, il ne faut point d'aſſurance plus claire,
(*h*) Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère:
Ces indignes frayeurs vous on trop découvert.

HERACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah, je m'y ſuis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au ſupplice,
Je ſuis Héraclius, je ſuis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'enſevelir,
Et m'étonne ſi peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flate, il m'embraſſe;
Je n'en puis arracher une ſeule menace:
(*i*) J'ai beau faire & beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute ſi peu qu'il me force à douter.

ne me révèle. Voilà trois *révèle.* Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au diſcours; & *qu'il ne me le* fait un ſon déſagréable.

(*g*) *Ce que le ſang pourrait lui révéler. Un ſang révèle* eſt une expreſſion bien impropre, bien obſcure, bien irrégulière. Les plus beaux ſentimens révolteraient avec un ſi mauvais ſtyle.

(*h*) *Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère.* Cela eſt bien ſubtil: ce ne ſont pas là des raiſons; elle ſe preſſe trop; elle joue ſur le mot de *frayeur.* Tout ce que diſent ici Héraclius & Pulchérie, n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. *Aſſurance plus claire* n'eſt ni un mot noble, ni le mot propre; on a une ferme aſſurance, une preuve claire.

(*i*) *J'ai beau faire & beau dire.* Cela n'a pas beſoin de commentaire; mais de ſi baſſes trivialités étonnent toujours.

Malgré moi comme fils toujours (*k*) il me regarde ;
Au-lieu d'être en priſon, je n'ai pas même un garde.
Je ne ſais qui je ſuis, & crains de le ſavoir.
Je veux ce que je dois, & cherche mon devoir.
Je crains de le haïr, ſi j'en tiens la naiſſance ;
Je le plains de m'aimer, ſi je m'en dois vengeance ;
Et mon cœur indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, & tremble de pitié.
De tous ſes mouvemens mon eſprit ſe défie ;
Il condamne auſſi-tôt tout ce qu'il juſtifie.
La colère, l'amour, la haine, & le reſpect,
Ne me préſentent rien qui ne me ſoit ſuſpect.
Je crains tout, je fuis tout ; & dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHERIE.

(*l*) Ah ! vous ne l'êtes point, puiſque vous en doutez.
Celui qui comme vous prétend à cette gloire,

[*k*] *Il me regarde comme fils*, il faut *comme ſon fils*.

(*l*) *Ah ! vous ne l'êtes point, puiſque vous en doutez*. C'eſt encore une de ces ſubtilités qui ne vont point au cœur, qui ne cauſent ni terreur, ni trouble, il faut dans un cinquième acte, autre choſe que du raiſonnement ; & ce raiſonnement de Pulchérie n'eſt pas juſte. Héraclius peut très-bien douter qu'il ſoit fils de Maurice, & cependant être ſon fils ; il a même les plus grandes raiſons pour en douter. Boileau condamnait hautement dans Corneille toutes ces ſcènes de raiſonnemens, & ſurtout celles qui refroidiſſent toutes les piéces qu'il fit après Héraclius.

En vain vous étalez une ſcène ſavante,
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiédir
Le ſpectateur toujours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique.
Juſtement fatigué s'endort ou vous critique.

Il eſt cependant naturel qu'Héraclius explique ſes doutes. Le grand défaut de cette ſcène eſt, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout.

D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flatte, il y ſait réſiſter;
Rien ne le touche aſſez pour le faire douter;
Et le ſang par un double & ſecret artifice
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HERACLIUS.

A ces marques en lui connaiſſez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La généroſité ſuit la belle naiſſance,
La pitié l'accompagne, & la reconnaiſſance:
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Eſt ſenſible aux malheurs même d'un ennemi:
La haine qu'il lui doit ne ſaurait le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laiſſer ſurprendre;
Et trouve aſſez ſouvent ſon devoir arrêté
Par l'effort naturel de ſa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas ſouiller ma deſtinée.
Je doute, & ſi ce doute a quelque crime en ſoi,
C'eſt aſſez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur qui ſans ceſſe en ſa faveur ſe flatte
Cherche qui le ſoutienne, & non pas qui l'abatte;
Il demande ſecours pour mes ſens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'aſſaſſinez.

PULCHERIE.

(*m*) L'œil le plus éclairé ſur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;

(*m*) *L'œil le plus éclairé ſur de telles matières.* Cette expreſſion de comédie, & la réflexion *ſur notre ſexe*, achèvent de refroidir.

Et comme notre ſexe oſe aſſez promptement
Suivre l'impreſſion d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop perſuadée.
Son amour eſt pour vous un poiſon dangereux,
(*n*) Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
(*o*) Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère.
(*p*) Vous le devez haïr, & fût-il votre père,
Si ce titre eſt douteux, ſon crime ne l'eſt pas.
Qu'il vous offre ſa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'eſt pas moins tyran quand il vous favoriſe,
Puiſque c'eſt ce cœur même alors qu'il tyranniſe;
Et que votre devoir par-là mieux combattu,
Prince, met en péril juſqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïſſez, & quoi qu'il exécute,
Je douterai du nom qu'un autre vous diſpute;
En douter lorſqu'en moi vous cherchez quelque appui!
Si c'eſt trop peu pour vous, c'eſt aſſez contre lui.
L'un de vous eſt mon frère, & l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix ſe peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre ſort douteux,

[*n*] *Et quoique la pitié montre un cœur généreux.* Ce terme *montre* n'eſt pas propre; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences ſeraient à peine remarquables, ſi elles n'étaient fréquentes, & ces inattentions étaient très-pardonnables pour le tems. Il fallait peut-être *prouve un cœur généreux*, ou bien, *quoique la pitié ſoit d'un cœur généreux.*

(*o*) *Celle qu'on a pour lui, de ce rang dégénère.* De quel rang? eſt-ce du rang des cœurs généreux? On ne dégénère point d'un rang.

(*p*) *Vous le devez haïr, & fût-il votre père.* Cela n'eſt pas vrai: un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendreſſe; ce ſentiment eſt pardonnable dans la bouche de Pulchérie; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant?

A chérir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
J'eſpère encor pourtant : on murmure, on menace :
Un tumulte, dit-on, s'éleve dans la place :
Exupère eſt allé fondre ſur ces mutins ;
Et peut-être de-là dépendent nos deſtins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, gardes.

PHOCAS.

HÉ bien ; ſe rendra-t-il, madame ?

PULCHERIE.

(q) Quelque effort que je faſſe à lire dans ſon ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis.
(r) Je trouve trop d'un frère, & vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainſi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHERIE.

(s) Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte

(q) *Quelque effort que je faſſe à lire, je n'en vois que l'effet.* Cela n'eſt pas français ; *on a de la peine à lire ; on fait effort pour lire* ; & *l'effet d'un effort* n'a pas un ſens aſſez clair.

(r) *Je trouve trop d'un frère, & vous trop peu d'un fils.* Elle ne fait là que répéter ce que Phocas a dit au quatrième acte ; & cette antithèſe de *trop* & de *trop peu* eſt ſouvent répétée.

(s) *Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte. Le Ciel qui tient une naiſſance couverte* ! ce n'eſt pas le mot propre. *Couvert* ne veut pas dire, *incertain, obſcur.*

Ce frère qu'il me rend ſerait déjà perdu,
Si dedans votre ſang il ne l'eût confondu.

PHOCAS *à Fulchérie.*

Cette confuſion peut perdre l'un & l'autre.
En faveur de mon ſang, je ferai grace au vôtre
Mais je veux le connaître; & ce n'eſt qu'à ce prix,
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(*à Héraclius.*)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure,
Car enfin c'eſt vers toi que panche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empreſſemens
Qui d'un cœur paternel ſont les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
(*t*) En crois-tu mes ſoupirs? en croiras-tu mes larmes?
Songe avec quel amour mes ſoins t'ont élevé,
Avec quelle valeur ſon bras t'a conſervé.
Tu nous dois à tous deux.

HERACLIUS.

Et pour reconnaiſſance
Je vous rends votre fils, je lui rends ſa naiſſance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, & les laiſſes mourir.

HERACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, & pour le ſecourir.

(*t*) *En crois-tu mes ſoupirs? en croiras-tu mes larmes?* Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie; c'eſt qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni ſoupirer, ni pleurer, ceux dont les larmes ne font ſoupirer ni pleurer perſonne. Pour peu qu'on connaiſſe le cœur humain, on ſent bien que les ſoupirs & les larmes d'un Phocas reſſemblent à la voix du loup berger.

PHOCAS.

(*u*) C'eſt me l'ôter aſſez que ne vouloir plus l'être.

HERACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que le faire connaître.

PHOCAS.

C'eſt me l'ôter aſſez que me le ſuppoſer.

HERACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que vous déſabuſer.

PHOCAS.

Laiſſe-moi mon erreur, puiſqu'elle m'eſt ſi chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père.
Fais vivre Héraclius (*x*) ſous l'un ou l'autre ſort ;
Pour moi, pour toi, pour lui fais-toi ce peu d'effort.

HERACLIUS.

(*y*) Ah, c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée
Dépouille un vieux reſpect où je l'avais forcée.
De quelle ignominie oſez-vous me flatter ?
Toutes les fois, tyran, qu'on ſe laiſſe adopter,
On veut une maiſon illuſtre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, & non de l'infamie ;
Et ce ſerait un monſtre horrible à vos états,

(*u*) *C'eſt me l'ôter aſſez &c,* Ces trois répétitions *ôter aſſez, rendre aſſez*, font une eſpèce de jeu des mots, & de ſimétrie, qui n'ajoutant rien à la ſituation, peuvent faire langair.

(*x*) *Sous l'un ou l'autre ſort.* On ne peut dire, *vivre ſous un ſort.*

(*y*) *Ah ! c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée.* Je ne ſais ſi Héraclius, dans l'incertitude où il eſt de ſa naiſſance, doit répondre avec tant d'indignation & de mépris, à un empereur qui eſt peut-être ſon père. Cette ſcène, d'ailleurs, fait un grand effet, quoique la perplexité où eſt le ſpectateur n'ait point augmenté ; mais c'eſt beaucoup que dans un tel ſujet, elle ſoit toujours entretenue ; c'eſt un très-grand art d'y être parvenu, & c'eſt une grande reſſource de génie. Martian fait ſeulement un perſonnage froid dans la ſcène ; il n'y parle qu'une fois, & eſt un perſonnage purement paſſif.

Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, ceſſe d'eſpérer la mort que tu mérites;
Ce n'eſt que contre lui, lâche, que tu m'irrites;
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cauſe, & j'épargne mon ſang.
Puiſque ton amitié de ma foi ſe défie,
Juſqu'à prendre ſon nom pour lui ſauver la vie,
Soldats, ſans plus tarder, qu'on l'immole à ſes yeux,
Et ſois après ſa mort mon fils, ſi tu le veux.

HERACLIUS *aux ſoldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah, que voulez-vous faire,
Prince?

HERACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conſervez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous:
Ne troublez point un ſort qui lui ſemble ſi doux.
C'eſt avec aſſez d'heur qu'Héraclius expire;
Puiſque c'eſt en vos mains que tombe ſon empire.
Le ciel daigne bénir votre ſceptre, & vos jours!

PHOCAS.

C'eſt trop perdre de tems à ſouffrir ces diſcours.
Dépêche, Octavian.

HERACLIUS *à Octavian.*

N'attente rien, barbare,
Je ſuis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HERACLIUS.

HERACLIUS.

Je tremble, je m'égare;
Et mon cœur...

PHOCAS *à Héraclius.*

Tu pourras à loiſir y penſer.
(*à Océlavian.*)
Frappe.

HERACLIUS.

Arrête, je ſuis... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achève, ou....

HERACLIUS.

Je ſuis donc, s'il faut que je le die.
Ce qu'il faut que je ſois pour lui ſauver la vie.
Oui, je lui dois aſſez, ſeigneur, quoi qu'il en ſoit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, & ſincère,
Et tel qu'Héraclius l'aurait pour ſon vrai père.
(?) J'accepte en ſa faveur ſes parens pour les miens;
Mais ſachez que vos jours me répondront des ſiens.
Vous me ſerez garant des haſards de la guerre,
Des ennemis ſecrets, de l'éclat du tonnerre;
Et de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'eſt ſi précieux,
Je vengerai ſur vous, & fuſſiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait ſur lui leur injuſte colère.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux je ferai mon appui;

(?) *J'accepte en ſa faveur.* Toute cette tirade eſt véritablement tragique; voilà de la force, du pathétique, & de beaux vers.

L'amour qu'il a pour toi m'aſſure trop de lui;
Mon cœur pâme de joie, & mon ame n'aſpire
Qu'à vous aſſocier l'un & l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils; mais ſois-le tout-à-fait,
(*a*) Et donne-m'en pour marque un véritable effet;
Ne laiſſe plus de place à la (*b*) ſupercherie;
Pour achever ma joie, épouſe Pulchérie.

HERACLIUS.

Seigneur, elle eſt ma ſœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puiſque ſi lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHERIE.

Qui te donne, tyran une attente ſi vaine?
Quoi, ſon conſentement étoufferait ma haine?
Pour l'avoir étonné tu m'aurais fait changer?
J'aurais (*c*) pour cette honte un cœur aſſez léger?
Je pourrais épouſer, ou ton fils, ou mon frère?

(*a*) *Et donne m'en un effet.* Cela n'eſt pas français.

[*b*] *Supercherie.* Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie.

[*c*] *Pour cette honte un cœur aſſez léger.* Cela n'eſt pas français: *un cœur léger pour une honte*! & cette légéreté conſiſterait à épouſer ſon frère. Cette ſcène ne finit pas heureuſement.

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, gardes.

CRISPE.

(*d*) SEigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère,
Il eſt l'unique auteur de nos meilleurs deſtins,
Lui ſeul & ſes amis ont dompté vos mutins,
Il a fait priſonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la ſalle prochaine;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN, gardes.

PHOCAS *à Héraclius.*

TOi cependant, ingrat, ſois mon fils, ſi tu veux.
En l'état où je ſuis je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins ſont domptés, & je ceſſe de craindre.
Je vous laiſſe tous trois.

(*d*) *Seigneur, vous devez tout au grand cœur* d'Exupère. On dirait à ce mot de *grand cœur*, qu'Exupère eſt un héros qui a offert ſon ſecours à Phocas; mais ce n'eſt qu'un officier qui a obéi aux ordres de ſon maître, & qui a arrêté des ſéditieux : & comment n'a-t-il employé que ſes amis ? l'empereur n'avait-il pas des gardes ?

(*à Pulchérie.*)

Uſe bien du moment
Que je prends pour en faire un juſte châtiment;
Et ſi tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure,
(*e*) Trouve, ou choiſis mon fils, & l'épouſe ſur l'heure:
Autrement, ſi leur ſort demeure encor douteux,
(*f*) Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, (*g*) & mon amour pour gêne.
Toi....

PULCHERIE.

Ne menace point, je ſuis prête à mourir.

PHOCAS.

(*h*) A mourir! juſques-là je pourrais te chérir!
N'eſpère pas de moi cette faveur ſuprême;
Et penſe....

PULCHERIE.

A quoi, tyran?

[*e*] *Trouve, ou choiſis mon fils, & l'épouſe ſur l'heure.* Eſt-ce là le tems d'un mariage? De plus, Phocas doit-il faire ſur le champ ſa belle-fille d'une perſonne dont il connaît la haine implacable? il n'a nul beſoin d'elle, puiſqu'il ſe croit maître de l'état: Il les laiſſe tous trois; qu'en eſpère-t-il? Il a vu qu'il eſt haï de tous les trois. Il doit penſer qu'ils tiendront conſeil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'eſt uniquement pour ménager une ſcène entre Pulchérie & les deux princes?

(*f*) *Je jure à mon retour.* Il faut, *je jure qu'à mon retour ils.*

(*g*) *Et mon amour pour gêne.* On ne prend point un amour pour gêne. Il veut dire que ſa tendreſſe gêne Héraclius. On ne dit pas non plus, *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront.*

(*h*) *A mourir! juſques-là je pourrais te chérir!* Convenons que rien n'eſt plus outré. Un tyran furieux peut bien dire à ſon ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs ſupplices que de lui donner la mort: mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas aſſez pour te faire mourir?*

PHOCAS.

(*i*) A m'épouſer moi-même,
Au milieu de leur ſang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

(*k*) Quel ſupplice !

PHOCAS.

Il eſt grand pour toi ; mais il t'eſt dû.
Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère.
Il eſt en toi de perdre, ou de ſauver ton frère ;
Et du moins quelque erreur qui puiſſe me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE.

PULCHERIE.

LE lâche ! Il vous flattait lorſqu'il tremblait dans l'ame ;
Mais tel eſt d'un tyran le naturel infame ;

(*i*) *A m'épouſer moi-même.* On ne s'attendait point à cette alternative ; elle aurait quelque choſe de trop comique, ſi cette ſaillie d'un vieillard n'était tout d'un coup rélevée par le vers ſuivant.

[*k*] *Quel ſupplice ! Il eſt grand, &c.* Si on ne conſidère ici que la fille de Maurice, ce n'eſt guère un plus grand ſupplice pour elle d'être impératrice, que d'être bru de l'empereur régnant ; mais l'âge d'un vieillard qui ſe préſente pour époux au-lieu de ſon fils, pourrait donner du ridicule à ces expreſſions ; *quel ſupplice ! il eſt grand.*

Remarquez que cette menace ſoudaine & inattendue que Phocas fait à Pulchérie de l'épouſer, donne lieu à une diſſertation dans la ſcène ſuivante. Il ſemble que l'empereur ne laiſſe Martian, Héraclius & Pulchérie enſemble, que pour leur donner lieu d'amuſer la ſcène en attendant le dénouement.

Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint, il opprime & s'il n'opprime, il craint.
L'une & l'autre fortune en montre la faibleſſe;
L'une n'eſt qu'inſolence, (*l*) & l'autre que baſſeſſe.
A peine eſt-il ſorti de ſes lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puiſqu'enfin vous voulez tous d'eux l'être,
Si vous m'aimez en ſœur, faites le moi paraître.

HERACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorſqu'on tranche nos jours?

PULCHERIE.

Un généreux conſeil eſt un puiſſant ſecours.

MARTIAN.

(*m*) Il n'eſt point de conſeil qui vous ſoit ſalutaire,
Que d'épouſer le fils pour éviter le père:
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit diſpoſer.

PULCHERIE.

Qui me le montrera, ſi je veux l'épouſer?
Et dans cet hyménée à ma gloire funeſte,
Qui me garantira des périls de l'inceſte?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre, & pour vous, & pour nous;
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuſer du tyran la race forcenée,

(*l*) *Et l'autre que baſſeſſe.* Si Pulchérie & ces princes étaient des perſonnages agiſſans, Pulchérie ne débiterait pas des ſentences. Phocas n'a point montré de baſſeſſe; c'eſt un père qui cherche à connaître ſon fils: il n'y a là rien de bas.

(*m*) *Il n'eſt point de conſeil que d'épouſer.* La ſyntaxe demandait, *il n'eſt de conſeil ſalutaire pour vous que d'épouſer le fils. Eviter le père* eſt trop faible.

(*n*) Et vivre en frère & ſœur ſous un feint hyménée.

PULCHERIE.

Feindre, & nous abaiſſer à cette lâcheté !

HERACLIUS.

Pour tromper un tyran c'eſt généroſité;
Et c'eſt mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis ſecrets auprès de ſa perſonne,
Qui dans leur juſte haine animés & conſtans,
Sur l'ennemi commun ſauront prendre leur tems,
Et terminer bientôt la feinte avec ſa vie.

PULCHERIE.

Pour conſerver vos jours & fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, & j'y réſiſte en vain.
(*o*) Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main ?
Qui veut feindre avec moi? qui ſera mon complice ?

(*n*) *Et vivre en frère & ſœur.* Cette expreſſion eſt trop familière, & n'eſt pas correcte. Pulchérie demande conſeil; Martian lui conſeille d'épouſer Héraclius ſans uſer des droits du mariage; il faut convenir que c'eſt là un très-petit artifice, & indigne de la tragédie. Ces converſations dans un cinquième acte, lorſqu'on doit agir, ſont preſque toujours très-languiſſantes. Je ne ſais s'ils n'y a pas dans la piéce extravagante & monſtrueuſe de Caldéron un plus grand fonds de tragique, quand le fils de Phocas veut tuer ſon père. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réſervé; elle s'en explique dès le ſecond acte : on s'attend à cette cataſtrope. Le fils de Phocas prêt de tuer cet empereur, & Héraclius voulant le ſauver, pouvaient former un beau coup de théatre; cependant il n'arrive rien de ce que Léontine à projetté, & Martian ne fait autre choſe dans tous le cours de la piéce, que dire, *qui ſuis-je?*

(*o*) *Sus donc.* On ſe ſervait autrefois de ce mot dans le diſcours familier : il veut dire, *vite, allons, courage, dépêchez-vous.*

Sus, ſus, du vin partout; verſez, garçon, verſez. *Pourceaugnac.*

Mais Pulchérie ne peut dire, *allons vîte, ſus, qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouſer pour ne point jouir des droits du mariage?*

HERACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inſpire l'artifice.

MARTIAN.

Vous que veut le tyran pour fils obſtinément.

HERACLIUS.

Vous qui depuis quatre ans la ſervez en amant.

MARTIAN.

Vous ſaurez mieux que moi ſurprendre ſa tendreſſe.

HERACLIUS.

Vous ſaurez mieux que moi (*p*) la traiter de maîtreſſe.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y conſentir

PULCHERIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut ſe démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour ſouffrir ſans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connaiſſais trop pour juger autrement,
Et de votre conſeil, & de l'événement;
E je n'y déférais que pour vous voir dédire.
Toute fourbe eſt honteuſe aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout ſans conſentir à rien.

HERACLIUS.

Admirez cependant quel malheur eſt le mien.
(*q*) L'obſcure vérité que de mon ſang je ſigne,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne:
On n'en croit pas ma mort, & je perds mon trépas,

(*p*) *La traiter de maîtreſſe.* Cette conteſtation eſt-elle convenable à la tragédie? *Traiter de maîtreſſe*, n'eſt ni français, ni noble.

(*q*) *L'obſcure vérité.* Ces vers ne ſont pas moins obſcurs. *L'obſcure vérité* qu'il *ſigne ne peut* le *rendre digne du nom qui* le *perd.*

Puiſque mourant pour lui je ne le ſauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle eſt ma deſtinée,
Madame : dans le cours d'une ſeule journée ;
Je ſuis Héraclius, Léonce, & Martian ;
Je ſors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce déſordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin ſans me connaître.

PULCHERIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon ſort.
(r) Il a fait contre vous un violent effort.
Votre malheur eſt grand ; mais quoi qu'il en ſuccède,
La mort qu'on me refuſe en ſera le remède ;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCENE VII.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS.

(s) MON bras
Vient de laver ce nom dans le ſang de Phocas.

(r) *Il a fait contre vous un violent effort.* Un ſort qui fait un effort ! preſque aucune expreſſion n'eſt ni pure, ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois perſonnages n'aboutit à rien. Ils n'agiſſent, ni n'ont aucun deſſein arrêté dans toute la piéce.

(s) . . . *Mon bras vient de laver ce nom dans le ſang de* Phocas.

Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom, on ſent aſſez combien le terme eſt impropre ; mais j'inſiſte ſur ce

HERACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres,
(*t*) Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les maîtres.

HERACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

(*u*) Et par toi ?

AMINTAS

Non, ſeigneur,
Un autre en a la gloire, & j'ai part à l'honneur.

HERACLIUS.

Et quelle heureuſe main finit notre misère ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru, c'eſt la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui qui me trahiſſait ?

AMINTAS.

C'eſt de quoi s'étonner;

perſonnage ſubalterne d'Amintas, qui n'a dit que quatre mots dans toute la piéce, & qui en fait le dénouement. Jamais en aucun cas on ne doit imiter un tel exemple ; il faut toujours que les premiers perſonnages agiſſent.

(*t*) *Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les maîtres.* Ce mot n'eſt-il pas déplacé ? car il s'adreſſe sûrement au fils de Phocas comme au fils de Maurice : il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de ſon père.

(*u*) *Et par toi ?*
Non ſeigneur.
Il doit au contraire répondre, *oui ſeigneur*, puiſqu'au vers ſuivant, il dit, *j'ai part à cet honneur.*

Il ne vous trahiſſait que pour vous couronner.

HERACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins diſſipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitait ſeul cette (x) mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois ?

AMINTAS.

(y) Admirez
Que ces priſonniers même avec lui conjurés
(z) Sous cette illuſion couraient à leur vengeance.
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous paſſons librement
Au travers du palais à ſon appartement.
La garde y reſtait faible, & ſans aucun ombrage:

(x) *Mutinerie.* Ce mot eſt trop familier : *révolte, ſédition, tumulte, ſoulèvement &c.* ſont les termes uſités dans le ſtyle tragique.

(y) *Admirez que ces priſonniers même avec lui conjurés &c. Admirez qu'ils couraient* n'eſt pas français. Cet événement eſt en effet bien étonnant ; & jamais l'hiſtoire n'a rien fourni de ſi improbable. On peut aſſaſſiner un roi au milieu de ſa garde ; on peut tuer Céſar dans le ſénat ; mais il n'eſt guère poſſible que dans le tems que Phocas fait attaquer des conjurés, il n'ait pris aucune meſure pour être le plus fort chez lui. Un homme qui de ſimple ſoldat eſt devenu empereur, n'eſt pas imbécille au point de recevoir dans ſa maiſon plus de priſonniers qu'il n'a de ſoldats pour les garder ; on ne fait point ainſi venir des priſonniers dans ſon apartement, avec des poignards ſous leurs robes ; on les fouille, on les déſarme, on les charge de fers, on ne ſe livre point à eux ; ainſi la vraiſemblance eſt partout violée.

Remarquez que dans la règle il faut *ces priſonniers mêmes* ; mais s'il n'eſt pas permis à un poëte de retrancher un *s* en cette occaſion, il n'y aura aucune licence pardonnable. Corneille retranche preſque toujours cet *s*, & fait un adverbe de *même* au-lieu de le décliner.

(z) *Sous cette illuſion couraient à la vengeance.* Cela n'eſt pas français ; on ne court pas à la vengeance ſous une illuſion.

Criſpe même à Phocas porte notre meſſage ;
Il vient ; à ſes genoux on met les priſonniers,
Qui tirent pour ſignal (*a*) leurs poignards les premiers ;
Le reſte impatient dans ſa noble colère
Enferme la victime, & ſoudain Exupère,
Qu'on arrête, dit-il, *le premier coup m'eſt dû*,
C'eſt lui qui me rendra (b) *l'honneur preſque perdu.*
Il frappe, & le tyran tombe auſſi-tôt ſans vie,
Tant de nos mains la ſienne eſt promptement ſuivie.
Il s'élève un grand bruit, & mille cris confus
Ne laiſſent diſcerner que *Vive Héraclius* !
Nous ſaiſiſſons la porte, & les gardes ſe rendent.
Mêmes cris auſſi-tôt de tous côtés s'entendent ;
Et de tant de ſoldats qui lui ſervaient d'appui,
Phocas après ſa mort n'en a pas un pour lui.

PULCHERIE.

(*c*) Quel chemin Exupère a pris pour ſa ruine !

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

(*a*) *Leurs poignards les premiers.* —— *Criſpe porte notre meſſage.* —— *Tant de nos mains la ſienne eſt ſuivie.* Ces expreſſions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, & lui ôtent toute ſa chaleur.

Oreſte dans l'Andromaque, en faiſant un récit à-peu-près ſemblable, s'exprime ainſi :

A ces mots qui du peuple attiraient le ſuffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
L'infidèle s'eſt vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt.

(*b*) *L'honneur preſque perdu.* Ce *preſque perdu* affaiblit encore la narration ; le ſpectateur s'embarraſſe trop peu qu'un perſonnage auſſi ſubalterne qu'Exupère ait preſque perdu ſon honneur.

(*c*) *Quel chemin* Exupère *a pris pour ſa ruine* ! Prendre un chemin pour une ruine, eſt une expreſſion vicieuſe, un bar-

SCENE DERNIERE.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, gardes.

HERACLIUS *à Léontine.*

EST-il donc vrai, madame, & changeons-nous de ſort ?
Amintas nous fait-il un fidèle rapport ?

LEONTINE.

(*d*) Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable,
Et d'un ſi grand deſſein la conduite admirable....

HERACLIUS *à Exupère.*

(*e*) Perfide généreux, hâte-toi d'embraſſer

bariſme; & cette réflexion de Pulchérie eſt trop froide, quand elle apprend la mort de ſon tyran.

(*d*) *Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable.* Léontine a très-grande raiſon de concevoir à peine une choſe qui n'eſt nullement vraiſemblable. Elle dit que la conduite de ce deſſein eſt admirable; mais c'était à elle à conduire ce deſſein, puiſqu'elle avait tant promis de tout faire. C'eſt une ſubalterne qui a voulu jouer un rôle principal, & qui ne l'a pas joué; il ſe trouve qu'elle ne fait autre choſe dans les premiers actes, & dans le dernier, que de montrer des billets; elle a été, auſſi-bien que Phocas, la dupe d'un autre ſubalterne. Héraclius, Martian, Pulchérie, Eudoxe, n'ont contribué en rien, ni au nœud, ni au dénouement. La tragédie a été une mépriſe continuelle; & enfin Exupère a tout fait par une eſpèce de prodige. Remarquez encore que cette mort de Phocas n'eſt là qu'un événement inattendu qui ne dépend point du tout du fonds du ſujet, qui n'y eſt point contenu, qui n'eſt point tiré, comme on dit des entrailles de la piéce, autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins Caldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héraclius.

(*e*) *Perfide généreux.* Une nuée de critiques s'eſt élevée contre la Mote, pour avoir affecté de joindre ainſi des épithétes qui ſemblent incompatibles. On ne s'aviſe pas de reprendre le *perfide généreux* de Corneille. Quand un homme a

Deux princes impuiſſans à te récompenſer.

EXUPERE *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre.
J'ai répandu ſon ſang, ſi j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce ſoit des deux, il doit ſe conſoler
De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler ;
Je ne ſais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HERACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature ;
Mais, prince, votre ſort n'en ſera pas moins doux ;
Si l'empire eſt à moi, Pulchérie eſt à vous.
Puiſque le père eſt mort, le fils eſt digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LEONTINE.

Mon témoignage ſeul peut-il en décider ?

MARTIAN.

(*f*) Quelle autre ſûreté pourrions-nous demander ?

LEONTINE.

Je vous puis être encor ſuſpecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, (*g*) croyez l'impératrice.

établi ſa réputation par des morceaux ſublimes, & qu'un ſiècle entier a mis le ſceau à ſa gloire, on approuve en lui ce qu'on cenſure dans un contemporain. C'eſt ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève Shakeſpéar au-deſſus de Corneille, & où l'on ſiffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne ſais ſi *perfide généreux* eſt un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expreſſion.

(*f*) *Quelle autre ſûreté pourrions-nous demander.* Je ne vois pas qu'on doive ſi aveuglément s'en rapporter au témoignage ſeul de Léontine, que ſa conduite myſtérieuſe a pu rendre très-ſuſpecte ; & dans de ſi grands intérêts il faut des preuves claires.

(*g*) *Croyez l'impératrice.* La

(*à Pulchérie lui donnant un billet.*)

Vous connaiſſez ſa main, madame, & c'eſt à vous
Que je remets le ſort d'un frère & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laiſſa votre mère.

PULCHERIE.

J'en baiſe en ſoupirant le ſacré caractère.

LEONTINE.

(*h*) Apprenez d'elle enfin quel ſang vous a produits,
Princes.

HERACLIUS *à Eudoxe.*

Qui que je ſois, c'eſt à vous que je ſuis.

PULCHERIE.

Parmi tant de malheurs mon bonheur eſt étrange!
Après avoir donné (hh) *ſon fils au-lieu du mien*,

naiſſance des deux princes n'eſt enfin éclaircie que par un billet de Conſtantine, dont il n'a point été queſtion juſqu'à préſent. On eſt tout étonné que Conſtantine ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal, qui ne ſoit bien préparé dans les premiers, & attendu même avec impatience.

Toutes ces raiſons qui me paraiſſent évidentes, font que le cinqième acte d'Héraclius eſt de beaucoup inférieur à celui de Rodogune. La piéce eſt d'un ſingulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions.

(*h*) *Aprenez d'elle enfin.* La reconnaiſſance ſuit ici la cataſtrophe. On doit très-rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaiſſance précède. Cette règle eſt dans la nature; car lorſque la péripétie eſt arrivée quand le tyran eſt tué, perſonne ne s'intéreſſe au reſte. Qu'importe qui des deux princes ſoit Héraclius? Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la piéce finirait très-froidement. Il me ſemble qu'il ſe préſentait une ſituation, une péripétie bien théatrale. Phocas méconnaiſſant ſon fils Martian voudrait le faire périr; Héraclius ſon ami en le défendant tuerait Phocas & croirait avoir commis un parricide, Léontine lui dirait alors: Vous croyez vous être ſouillé du ſang de votre père. Vous avez puni l'aſſaſſin du vôtre.

(*hh*) *Son fils au-lieu du mien, ſon fils au-lieu du ſien, le vrai* Martian, *le faux* Martian; tout cela reſſemble peut-être plus à une queſtion d'état, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie.

Léontine à mes yeux par un ſecond échange,
Donne encor à Phocas mon fils au-lieu du ſien.
Vous qui pourrez douter d'un ſi rare ſervice,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
Celui qu'on croit Léonce eſt le vrai Martian,
Et le faux Martian eſt vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHERIE *à Héraclius.*

Ah ! vous êtes mon frère.

HERACLIUS *à Pulchérie.*

Et c'eſt heureuſement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LEONTINE *à Héraclius.*

Vous en ſaviez aſſez pour éviter l'inceſte,
Et non pas pour vous rendre un tel ſecret funeſte.
(*à Martian.*)
Mais pardonnez, ſeigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ai voulu faire, & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppoſe point à la commune joie ;
Mais ſouffrez des ſoupirs que la nature envoie ;
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
Ce n'eſt pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HERACLIUS.

(*i*) Donc pour mieux l'oublier, ſoyez encor Léonce ;
Sous

(*i*) *Donc pour mieux l'oublier.* On a déjà dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers.

Sous ce nom glorieux (*k*) aimez ſes ennemis,
Et meure du tyran juſqu'au nom de ſon fils !
(*à Eudoxe.*)
Vous, madame, acceptez & ma main, & l'empire,
(*l*) En échange d'un cœur qui pour le mien ſoupire.

EUDOXE *à Héraclius.*

(*m*) Seigneur, vous agiſſez en prince généreux.

HERACLIUS *à Exupère & à Amintas.*

Et vous, dont la vertu (*n*) me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnaiſſance,
Reconnaiſſons, amis, la céleſte puiſſance ;
Allons lui rendre hommage, & d'un eſprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

(*k*) *Aimez ſes ennemis.* Il ſemble que ce ſoient les ennemis de Léonce. Il entend apparemment les ennemis de Phocas.

(*l*) *En échange d'un cœur qui pour le mien ſoupire* On ne peut dire que dans le ſtyle de la comédie, *en échange d'un cœur.* Un homme ne doit jamais dire d'une femme, *elle ſoupire pour moi.*

Remarquez encore que ce mariage n'eſt point un échange d'un cœur contre une main; ce ſont deux perſonnes qui s'aiment.

(*m*) *Seigneur, vous agiſſez en prince généreux.* Il faut dans la tragédie autre choſe que des complimens; & celui-ci ne paraît pas convenable entre deux perſonnes qui s'aiment.

(*n*) *Me rend ce trouble heureux. Rendre un trouble heureux à quelqu'un* ; Cela n'eſt pas français.

En général la diction dans cette piéce n'eſt pas aſſez pure, aſſez élégante, aſſez noble. Il y a de très-beaux morceaux ; l'intrigue occupe l'eſprit continuellement ; elle excite la curioſité ; & je crois qu'elle réuſſit plus à la repréſentation qu'à la lecture.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

CETTE tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, & je puis dire que c'eſt un heureux original, dont il s'eſt fait beaucoup de belles copies, ſi-tôt qu'il a paru. Sa conduite differe de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour ſont pratiquées par occaſion en divers lieux avec adreſſe, & toujours dites & écoutées avec intérêt, ſans qu'il y en ait pas une de ſang froid; comme celle de Laonice. Elles ſont éparſes ici dans tout le poëme, & ne font connaître à la fois que ce qu'il eſt beſoin qu'on ſache pour l'intelligence de la ſcène qui ſuit. Ainſi dès la première, Phocas alarmé du bruit qui court qu'Héraclius eſt vivant, récite les particularités de ſa mort, pour montrer la fauſſeté de ce bruit; & Criſpe, ſon gendre, en lui propoſant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connaître comme en perdant toute la famille de Maurice, il a réſervé Pulchérie pour la faire épouſer à ſon fils Martian, & le pouſſe d'autant plus à preſſer ce mariage que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, & que ſans

Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'eſt par-là qu'il inſtruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius qui paſſe pour Martian, au vrai Martian qui paſſe pour Léonce ; & cela ſert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de ſa vie au quatrième acte, pour le ſauver du péril où l'expoſe cette erreur des noms. Sur cette propoſition, Phocas ſe plaignant de l'averſion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'inſtruction qu'elle a reçue de ſa mère, & apprend ainſi aux ſpectateurs, comme en paſſant, qu'il l'a laiſſée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice ſon mari. Il fallait tout cela pour faire entendre la ſcène qui ſuit entre Pulchérie & lui ; mais je n'ai pu avoir aſſez d'adreſſe pour faire entendre les équivoques ingénieux, dont eſt rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte, & on ne les peut comprendre que par une réflexion, après que la piéce eſt finie, & qu'il eſt entiérement reconnu, ou dans une ſeconde repréſentation.

Sur-tout la manière dont Eudoxe fait connaître au ſecond acte le double échange que ſa mère a fait des deux princes, eſt une des choſes les plus ſpirituelles qui ſoient ſorties de ma plume*. Léon-

* Il n'eſt plus permis aujourd'hui de parler ainſi de ſoi-même, & il n'eſt pas trop ſpirituel de dire qu'on a fait des choſes ſpirituelles. J'avoue que je ne trouve rien de ſpirituel dans le rôle d'Eudoxe, ni même rien d'intéreſſant ; ce qui eſt bien plus néceſſaire que d'être ſpirituel.

tine l'accuſe d'avoir révélé le ſecret d'Héraclius, & d'être cauſe du bruit qui court, qui les met en péril de la vie ; pour s'en juſtifier, elle explique tout ce qu'elle en ſait, & conclut que puiſqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en ſache pas tant qu'elle. Il eſt vrai que cette narration eſt ſi courte, qu'elle laiſſerait beaucoup d'obſcurité, ſi Héraclius ne l'expliquait plus au long au quatrième acte, quand il eſt beſoin que cette vérité faſſe ſon plein effet ; mais elle n'en pouvait pas dire davantage à une perſonne qui ſavait cette hiſtoire mieux qu'elle ; & ce peu qu'elle en dit ſuffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'eſt pas beſoin alors d'éclaircir plus entiérement.

L'artifice de la dernière ſcène de ce quatrième acte paſſe encore celui-ci. Exupère y fait connaître tout ſon deſſein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme aviſée de le ſoupçonner de fourberie, & de n'avoir autre deſſein que de tirer d'elle le ſecret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, & ne ſait qu'en juger. Mais après que la conſpiration a eu ſon effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupère de ſe purger de tous les juſtes ſoupçons qu'on avait eus de lui, & de délivrer l'auditeur d'un récit qui lui aurait été fort ennuyeux après le dénouement de la piéce, où

toute la patience que peut avoir ſa curioſité, ſe borne à ſavoir qui eſt le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le ſtratagême d'Exupère avec toute ſon induſtrie a quelque choſe d'un peu délicat, & d'une nature à ne ſe faire qu'au théatre, où l'auteur eſt maître des événemens qu'il tient dans ſa main, & non pas dans la vie civile où les hommes en diſpoſent ſelon leurs intérêts & leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, & le fait arrêter priſonnier, ſon intention eſt fort bonne, & lui réuſſit; mais il n'y avait que moi qui lui pût répondre du ſuccès. Il acquiert la confiance du tyran par-là & ſe fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius; & ſa conduite au ſupplice; mais le contraire pouvait arriver, & Phocas, au-lieu de déférer à ſes avis qui le réſolvent à faire couper la tête à ce prince en la place publique, pouvait s'en defaire ſur l'heure, & ſe défier de lui & de ſes amis, comme de gens qu'il avait offenſés, & dont il ne devait jamais eſpérer un zèle bien ſincère à le ſervir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme priſonniers pour le poignarder, eſt imaginée avec juſteſſe; mais juſques-là toute ſa conduite eſt de ces choſes qu'il faut ſouffrir au théatre, parce qu'elles ont un éclat dont la ſurpriſe éblouit, & qu'il ne ferait pas bon tirer en exemple, pour conduire une action véritable ſur leur plan.

Je ne ſais ſi on voudra me pardonner d'avoir fait une piéce d'invention ſous des noms véritables ; mais je ne crois pas qu'Ariſtote le défende, & j'en trouve aſſez d'exemples chez les anciens. Les deux électres de Sophocle & d'Euripide aboutiſſent à la même action par des moyens ſi divers, qu'il faut de néceſſité que l'une des deux ſoit entiérement inventée. L'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature ; & l'Hélène, où Euripide ſuppoſe qu'elle n'a jamais été à Troye, & que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui reſſemblait, ne peut avoir aucune action épiſodique, ni principale, qui ne parte de la ſeule imagination de ſon auteur.

Je n'ai conſervé ici pour toute vérité hiſtorique que l'ordre de la ſucceſſion des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, & Héraclius. J'ai falſifié la naiſſance de ce dernier, pour lui en donner une plus illuſtre, en le faiſant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique, qui portait même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, & lui ai donné Martian pour fils, quoique l'hiſtoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Criſpe, dont je fais un de mes perſonnages. Ce fils & Héraclius, qui ſont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auraient pas été en état d'agir, ſi je ne l'euſſe fait régner que les huit ans

qu'il régna, puiſque pour faire ces échanges il fallait qu'ils fuſſent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'eſt par cette même raiſon que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Conſtantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de ſa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à ſa sûreté dès la cinquième; & je l'ai fait afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ſes inſtructions en mourant, & d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui voulait faire épouſer.

La ſuppoſition que fait Léontine d'un de ſes fils pour mourir au-lieu d'Héraclius n'eſt point vraiſemblable, mais elle eſt hiſtorique, & n'a point beſoin de vraiſemblance, puiſqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice, & je l'ai trouvée aſſez généreuſe pour la faire produire à une perſonne plus illuſtre, & qui ſoutînt mieux la dignité du théatre. L'empereur Maurice reconnut cette ſuppoſition, & l'empêcha d'avoir ſon effet, pour ne s'oppoſer pas au juſte jugement de Dieu qui voulait exterminer toute ſa famille; mais quant à ce qui eſt de la mère, elle avait ſurmonté l'affection maternelle en faveur de ſon prince; & comme on pouvait dire que ſon fils était mort pour ſon regard, je me ſuis cru aſſez autoriſé par ce qu'elle avait voulu faire, à rendre cet échange effectif, & à le

faire ſervir de fondement aux nouveautés ſurprenantes de ce ſujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu, qu'à Rodogune. La plupart des poëmes qui ſuivent en ont beſoin, & je me diſpenſerai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, & l'action ſe pourrait paſſer en cinq ou ſix heures; mais le poëme eſt ſi embarraſſé, qu'il demande une merveilleuſe attention. J'ai vu de fort bons eſprits, & des perſonnes des plus qualifiées de la cour, ſe plaindre de ce que ſa repréſentation fatiguait autant l'eſprit qu'une étude ſérieuſe. Elle n'a pas laiſſé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

Fin du tome quatrième.

3205 - III.

BIB